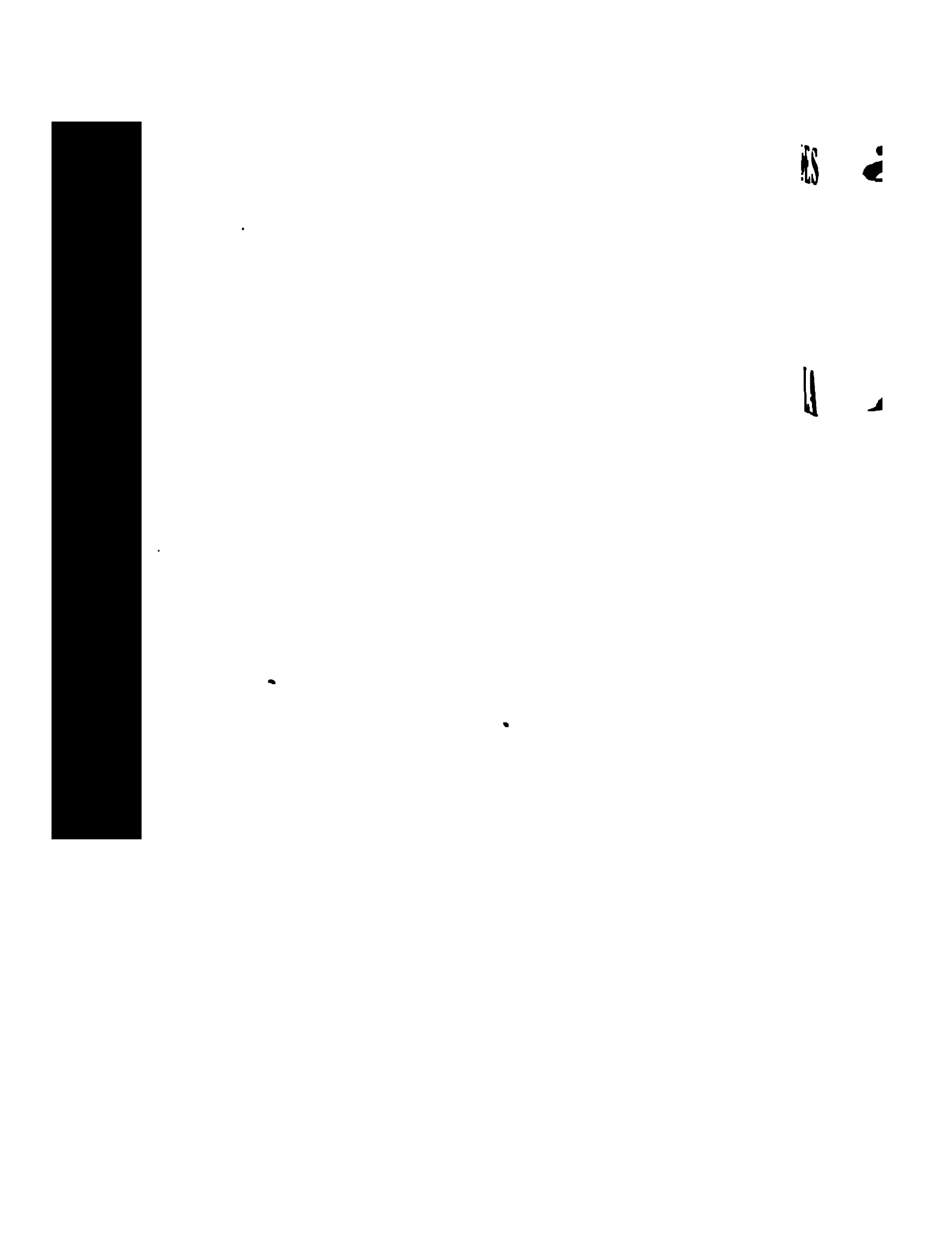



300080903Q



HISTOIRE
DES LÉGISLATEURS
ET
DES CONSTITUTIONS
DE
LA GRÈCE ANTIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

INTRODUCTION GÉNÉRALE A L'HISTOIRE DU DROIT. Seconde édition. 1 vol. in-8.

PHILOSOPHIE DU DROIT. Seconde édition. 2 vol. in-8.

LETTRES PHILOSOPHIQUES ADRESSÉES A UN BERLINOIS. 1 vol. in-8.

DE L'INFLUENCE DE LA PHILOSOPHIE du XVIIIe siècle sur la législation et la sociabilité du XIXe. 1 vol. in-8.

AU DELA DU RHIN, ou Tableau philosophique et politique de l'Allemagne depuis Mme de Staël jusqu'à nos jours. 2 vol. in-8.

ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE. 2 vol. in-8.

COURS D'HISTOIRE professé au Collége de France en 1836. — Époque romaine depuis Auguste jusqu'à la fin de Commode. 1 vol. in-8.

DE POSSESSIONE ANALYTICA SAVIGNIANEÆ DOCTRINÆ EXPOSITIO. 1 vol. in-8.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

HISTOIRE

DES LÉGISLATEURS

ET

DES CONSTITUTIONS

DE

LA GRÈCE ANTIQUE

PAR

E. LERMINIER

ANCIEN PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

« Rerum natura, hoc est, vita narratur. »
Pline l'ancien.

TOME PREMIER



PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX

—

1852

PRÉFACE.

L'erreur est plus funeste que l'ignorance. Aussi les nations qui ont passé depuis longtemps l'âge de la virilité, tombent dans plus de malheurs et d'agitations que les peuples enfants. Si au début l'ignorance est l'obstacle que le travail de plusieurs siècles surmonte péniblement, à l'autre extrémité l'erreur est l'écueil contre lequel se brise l'orgueil de l'esprit et de la civilisation.

Les ravages de l'erreur sont d'autant plus profonds que l'homme se croit plus près de la vérité; car alors il porte dans la conception de ses théories et de ses jugements une sorte d'enthousiasme. Ainsi fit l'esprit humain au

siècle dernier. Je ne lancerai pas l'anathème contre un siècle que j'ai loué et dont nous avons tous gardé quelque empreinte. Mais quand on se retourne vers le passé, à vingt ans de distance, déjà la perspective n'est plus la même, tant nous vivons sous l'empire d'une irrésistible mobilité d'opinions et de sentiments!

Cet effet du temps est d'autant plus sensible que les principes et les systèmes du XVIIIe siècle ont été mis de nos jours à une plus éclatante épreuve. La raison philosophique avait revendiqué l'empire des sociétés avec une ambition hautaine, et cet empire lui a été donné. Nous l'avons vue promulguer avec une entière indépendance des constitutions et des lois, développer sa souveraineté sans entraves et sans autre empêchement que sa propre impuissance.

Quelle fut la véritable cause de cette fai-

blesse imprévue au sein du triomphe? l'isolement orgueilleux où de propos délibéré s'était placée la raison. Elle se sépara de sa source divine. Pâle reflet d'une autre lumière, elle se crut l'unique flambeau de l'humanité.

Cette erreur engendra toutes les autres. Elle faussa les esprits les plus solides et corrompit les plus beaux génies. Penser, c'est aimer la vérité, car c'est la chercher. Il n'y a donc pas à suspecter la bonne foi des grandes intelligences du XVIIIe siècle : elles se croyaient sur la trace du vrai, et la passion avec laquelle elles s'y attachèrent, témoigne de leur sincérité.

D'ailleurs elles n'inventèrent pas l'erreur capitale que nous signalons; elles la reçurent. Le combat entre la tradition et la pensée individuelle s'est livré à toutes les époques de la vie du genre humain. Pour n'indiquer que les

plus grandes, Platon et Aristote, le christianisme et le stoïcisme, la science catholique et le rationalisme moderne nous ont donné le spectacle de cette lutte, cause suprême des révolutions sociales. Si dans le siècle dernier, cette guerre fut plus ardente, elle n'était pas nouvelle.

Pour tirer la philosophie du mauvais pas où de nos jours on l'a si imprudemment engagée, il faudra se demander avant tout quel est le vrai point de départ de la vie et de la science, la pensée abstraite ou la tradition du genre humain. Que sincèrement l'homme s'interroge, se trouvera-t-il indépendant et n'ayant d'autre loi que sa volonté propre? Dans tout il peut reconnaître sa dépendance, dans sa faiblesse comme dans sa grandeur. L'homme est faible, car il dépend de la fragilité de son organisme, et de l'inflexible puissance du monde physique. Il est grand, car il trouve dans sa nature morale les caractères incomplets mais réels d'une force supérieure et divine. Voilà la trace

précieuse par laquelle il peut remonter à la contemplation de l'universelle vérité.

Qu'une profonde analyse nous livre enfin la connaissance entière de l'homme, dans sa constitution physique comme dans son essence morale, et nous ne doutons pas que cette *anthropologie* ne nous prépare et ne nous conduise à la science des rapports de l'homme avec Dieu, à la *théosophie*.

L'histoire ne devait pas avoir une médiocre part dans les erreurs du XVIII[e] siècle. Puisque la raison s'idolâtrait elle-même dans les progrès qu'elle croyait avoir accomplis, et se vantait de faire tomber enfin un long amas de préjugés et de superstitions, elle devait avoir à l'égard du passé non-seulement un dédain altier, mais une partialité haineuse. Aussi dans les tableaux qu'elle traça du moyen âge, elle se déclara l'adversaire du christianisme, calomnia l'Église, en méconnut le ministère social, les mérites, opposa constamment la

morale à la religion, et représenta celle-ci comme embarrassant la marche du genre humain.

Dans des *pensées diverses* qui ne furent connues qu'après sa mort, Montesquieu avait consigné ce jugement : « Voltaire n'écrira jamais une bonne histoire. Il est comme les moines, qui n'écrivent pas pour le sujet qu'ils traitent, mais pour la gloire de leur ordre. Voltaire écrit pour son couvent. » C'était relever avec une ingénieuse sévérité les faiblesses et les travers en dépit desquels l'auteur de l'*Essai sur les mœurs des nations* et du *Siècle de Louis XIV* reste un des maîtres de l'histoire par la ravissante simplicité du style et l'entraînante rapidité du récit. Ajoutez à ces dons une merveilleuse justesse dans l'esprit, quand la manie de l'irréligion ne vient pas le troubler et l'obscurcir.

Nous dirions volontiers de Montesquieu qu'il eut la passion de l'impartialité, d'autant

plus qu'il dut y reconnaître le vrai signe de son originalité et la plus sûre garantie de sa gloire. Au milieu de la fermentation de toutes les têtes, rester calme, dominer les agitations des contemporains, planer au-dessus de leurs injustices pour embrasser l'universalité des faits et en saisir l'*esprit*, était un rôle non moins grand que nouveau dans le courant des opinions et des idées du XVIII[e] siècle. C'était pressentir le nôtre et en deviner le génie. A quoi se rattachent en effet les travaux historiques qui honorent notre époque et parmi lesquels il en est de si supérieurs[1], sinon à l'*Esprit des lois*, à cet immortel enseignement d'équité lumineuse qui seule éclaire le passé, en pénètre les secrets, en divulgue les raisons? Mais le siècle qui, au milieu de sa course[2], voyait s'élever un pareil monument, passa ou-

[1] L'*Histoire de la Civilisation*, l'*Histoire des origines du gouvernement représentatif*, l'*Histoire de la révolution d'Angleterre*, par M. Guizot.

[2] L'*Esprit des Lois* parut en 1748.

tre sans s'instruire et se modérer. Montesquieu a écrit plus encore pour nous que pour nos pères.

Il arriva que par une sorte de contraste avec la défaveur dans laquelle on tenait l'histoire du moyen âge et de l'Europe chrétienne, l'antiquité, ou pour parler avec plus d'exactitude, la civilisation politique des Grecs et des Romains devint l'objet d'une admiration sans mesure. Mais pour mieux comprendre combien était erroné l'enthousiasme dont on s'éprit au XVIIIe siècle, il faut remonter rapidement plus haut.

Dès les premiers moments où l'esprit du christianisme commença de se répandre dans le monde, la chute des sociétés polythéistes, si longuement qu'elle dût s'accomplir, était marquée. Ces sociétés traversèrent des siècles de décadence et de décomposition; elles furent lentes à mourir, mais dans leur ruine suprême, elles ne laissèrent de leurs mœurs et de leurs

institutions aucun vestige. On vit alors des races vigoureuses et neuves ouvrir une civilisation nouvelle : on eût dit qu'elles commençaient l'histoire du genre humain, comme si rien ne les eût précédées. Ignorance énergique et féconde d'où sortirent l'originalité et la puissance des nations modernes.

Mais lorsque cette ignorance eut porté tous ses fruits, elle fut dissipée par une grande catastrophe et aussi par le progrès des sociétés chrétiennes. En Italie et notamment à Florence, on étudiait, on savait le grec un siècle avant la prise de Constantinople, qui tomba au pouvoir de Mahomet II, onze cent vingt-cinq ans après avoir été fondée par Constantin. Cette chute fut comme le signal d'une entière résurrection de l'antiquité. Des Grecs lettrés affluèrent en Italie : c'étaient entre autres Démétrius Chalcondylas, Jean Andronic, Arsénius, Musurus, Marullus, Jean Lascaris, Nicolas et Michel Sophianus. Au moment où cette émigration érudite venait grossir encore le

trésor amassé depuis longtemps des plus précieux manuscrits[1], l'imprimerie était trouvée. Dans les dernières années du xv[e] siècle, les écrits d'Athènes et de Rome reçurent une vie nouvelle[2].

La disparition et la renaissance de l'antiquité furent également nécessaires. Par la disparition, les germes de la civilisation chré-

[1] Laurent de Médicis renvoya Jean Lascaris en Grèce pour y recueillir de nouveaux manuscrits. Mais depuis plus d'un siècle, on était avide en Italie de pareilles richesses. On sait les peines que se donna Pétrarque pour rassembler les ouvrages de Cicéron. Il fut assez heureux pour qu'un Grec de Constantinople lui envoyât un Homère. Robert d'Anjou, roi de Naples, fit rechercher en Grèce des manuscrits pour lesquels il donna de fortes sommes. Le pape Nicolas V prit les mêmes soins. Il fit aussi copier les manuscrits qu'on ne voulait pas lui vendre, encouragea la traduction des écrivains grecs, et fonda la bibliothèque du Vatican.

[2] La typographie était alors nécessairement unie à l'érudition. On n'ignore pas que le premier des Aldes, *Aldo-Pio Manuzio* tenait à Venise, dans l'atelier de son imprimerie, un conseil de savants italiens et grecs, avec lesquels il discutait la valeur des différentes versions que présentaient les manuscrits. On appela cette réunion l'*Académie aldine*.

tienne purent se développer librement, sans mélange avec des éléments corrompus. Par la renaissance s'agrandit la mémoire du genre humain, qui se retrouva en possession d'une partie de son histoire qu'il ignorait, et de glorieux titres.

Nous voulons parler des œuvres littéraires qui firent les délices de l'Europe. Les philosophes, les poëtes, les orateurs, les historiens de la Grèce et de Rome exercèrent un véritable empire sur l'esprit des générations dont quinze ou vingt siècles les séparaient. Non-seulement on admira Cicéron, mais il y eut le parti cicéronien, et pour avoir osé s'en déclarer l'adversaire, Érasme fut traité de vipère et de parricide. A Florence une Académie platonicienne, fondée dans la première moitié du XV[e] siècle, par Cosme de Médicis[1], entretenait un culte enthousiaste en l'honneur du philosophe athénien. A Padoue, régnait

[1] *Jordano Bruno*, par Christian Bartholmèss, t. I, p. 349.

Aristote[1]. On y pénétrait dans toutes les profondeurs de sa doctrine, on en poursuivait toutes les applications, et l'Université, que protégeait avec munificence la république de Venise, comptait les plus illustres auditeurs venus de tous les points de l'Europe.

La France ne sentit pas moins que l'Italie la présence de l'antiquité. Avec la souplesse et l'impétuosité de son esprit, elle voulut sur-le-champ s'approprier les formes et les richesses des langues dont elle admirait les écrivains. On vit Ronsard dépenser une énergie peu commune pour imiter l'ode et l'épopée antiques, et s'opiniâtrer à parler grec en français. La manie de transporter dans notre idiome le latin tout entier, fut plus générale. Au lieu de s'en inspirer avec liberté, on le contrefaisait grossièrement, et il fallut que Rabelais réprimât par le ridicule tous ceux

[1] *Jordano Bruno*, par Christian Bartholmèss, t. I, p. 369.

qui *se enitaient* de *locupleter* notre langue *de la redondance latinicome*[1].

C'étaient là les excès, mais le mouvement que nous avait imprimé la renaissance était nécessaire, et il fut d'autant plus fécond qu'il s'étendit à tous les arts. C'est avec justice qu'en 1547, l'évêque d'Orléans, Pierre Du Châtel, disait de François Ier, en prononçant son oraison funèbre.... « Il a remis les ornements de la Grèce en vie et en vigueur, la poésie, l'histoire, la philosophie ; a fait chercher les livres par tout le monde. Il a fait mouler, acheter et chercher partout tous les ouvrages excellents de statues antiques et images, en quoi la mémoire de l'antiquité se conserve. Il a restitué en son royaume l'art statuaire de la sculpture et la peinture. » Ainsi,

[1] Dans le chap. VI du livre II, intitulé *Pantagruel*, Rabelais montre son héros rencontrant un jeune Limousin qui veut *contrefaire la langue des Parisians, mais qui ne fait qu'escorcher le latin, et cuide ainsi pindariser.*

tout ce que Florence devait à ses Médicis et Rome à ses papes, la France le recevait d'un de ses rois.

La Grèce possède un écrivain qui résume à lui seul toute l'antiquité, car avec la biographie de ses grands hommes, il nous a laissé comme le répertoire de toutes ses pensées et de toutes ses traditions. Ce magnifique ensemble d'idées et de faits devint une de nos propriétés par le génie d'Amyot, génie dont il faut bien reconnaître l'originalité, puisqu'elle se fit jour dans une traduction. En dédiant l'œuvre entière des Vies de Plutarque au roi Henri II, Amyot disait, sans qu'on pût l'accuser de rien exagérer : « Il y a tant de plaisir, d'instruction et de profit en la substance du livre, qu'en quelque style qu'il soit mis, prouveu qu'il s'entende, il ne peut faillir à estre bien receu de toute personne de bon jugement, pour ce que c'est en somme un recueil abrégé de tout ce qui a

esté de plus mémorable et de plus digne faict ou dict par les plus grands roys, plus excellents capitaines et plus sages hommes des deux plus nobles, plus vertueuses et plus puissantes nations qui jamais furent au monde. » Le précepteur des enfants de France terminait son épître au roi Henri II, en exprimant l'espérance que ni la langue italienne, ni l'espagnole, ni aucune autre en usage par l'Europe, ne se pourra vanter de surmonter la française en nombre ni en bonté des outils de sapience qui sont les livres.

On a dit à la fois *le Français d'Amyot* et *le Plutarque d'Amyot*, tant le grand aumônier de Charles IX, en travaillant sur le fond des idées et des faits de la civilisation grecque, a su mettre en lumière le génie et la pureté de notre langue ! Aussi Jacques Amyot fut par excellence l'écrivain du XVI[e] siècle. Sur ce point il faut croire Montaigne, disant que grâce à la traduction de Plutarque, *on osait*

à cette heure et parler et écrire. Montaigne ne traduisit pas tel ou tel écrivain de l'antiquité, mais il butina dans tous, et cette érudition, alors si nouvelle, donna comme un corps au scepticisme sans amertume des *Essais*.

Longtemps on écrivit, on compila. Sous le titre du *Parfait capitaine*, Henri de Rohan rédigea un abrégé des commentaires de César. Les traductions de Coëffeteau, de Vaugelas et de d'Ablancourt, obtinrent l'importance d'œuvres originales ; et cette vogue eut ses raisons non moins que ses avantages. Plusieurs écrits excellents des anciens se trouvèrent entre les mains des gens de cour, des femmes, et de tous ceux qui se piquaient d'avoir le goût des lettres.

Lorsque après les dernières agitations de la Fronde, l'autorité longtemps abaissée se releva, on vit croître et se développer une autre littérature. Tout avait repris sa place ; une

vie régulière circulait partout dans l'administration comme dans l'industrie; la religion exerçant sur les âmes une douce puissance, communiquait à l'homme quelque chose de sa paisible majesté.

C'est alors que le génie se montra doué de la fécondité la plus heureuse, et produisit des œuvres complétement belles. Il n'est pas donné aux révolutions de s'élever à l'idée du beau : cette impuissance est la conséquence inévitable du trouble et de l'agitation qui les caractérisent. Pour atteindre le beau, pour en créer l'expression sur le marbre, sur la toile, dans sa prose ou dans ses vers, il faut que l'artiste soit animé d'une inébranlable foi dans certaines vérités. Cette foi lui donne une sérénité paisible, et une lumineuse harmonie resplendit dans son œuvre, parce qu'elle règne dans son intelligence et dans son cœur.

Chez les grands écrivains du siècle de

Louis XIV, qui se sentaient vivre avec dignité dans une société stable, nous ne voulons ici relever qu'un trait, leur commerce et leur lutte avec les anciens. Ce ne fut pas une imitation, mais une rivalité, ou plutôt ce fut une sorte d'harmonie préétablie, pour parler le langage de Leibnitz, entre quelques-uns des plus beaux génies de la France, de la Grèce et de Rome. Dans Bossuet, si original et si fier, et qui par ses *Oraisons funèbres* nous dota d'une éloquence inconnue aux anciens, nous retrouvons Homère, Démosthène et Tacite. Tite Live, Sénèque et Lucain ne sont pas méconnaissables dans Corneille. Le cardinal de Retz nous offre un autre Salluste non-seulement par le caractère du style, mais jusque dans la ressemblance des passions politiques. Horace et Juvénal reparaissent dans Boileau. La Bruyère traduit, imite et surpasse Théophraste.

Ceux même de nos auteurs qui, par la qualité de leurs pensées, semblent le plus séparés

des anciens, en ont souvent l'art exquis, et pour ainsi dire l'arome. L'ironie avec laquelle Pascal traite la Sorbonne et ses disputes, n'est pas étrangère aux procédés de Platon, raillant Eutyphron et Protagoras. Le plus gaulois de nos poëtes n'a-t-il pas quelque chose d'antique dans la naïveté même de sa langue et dans l'heureuse proportion de ces fables, où, comme l'a remarqué La Bruyère, il élève les petits sujets jusqu'au sublime? Plaute et Térence ne furent pas inutiles à Molière, qui trouva dans les deux poëtes comiques de la vieille Rome des sujets à embellir, des caractères à perfectionner. Au milieu de sa vie inquiète et de ses observations non moins profondes que neuves sur l'homme et ses travers, l'auteur du *Misanthrope* ne négligeait pas les anciens. Il appartenait à l'école d'Épicure et de Lucrèce[1].

[1] « Le célèbre M. de Gassendi ayant remarqué dans Molière toute la docilité et toute la pénétration nécessaires pour prendre les connaissances de la philosophie, se fit un plaisir de la

Mais l'antiquité ne laissa nulle part de traces plus fécondes que dans l'imagination de Racine et de Fénelon. Ces deux hommes de l'amabilité la plus touchante et de l'esprit le plus élevé entrèrent dans une véritable familiarité avec le génie des anciens. Racine connaissait leur littérature, surtout la grecque, à un degré que n'ont pas atteint beaucoup d'érudits. Il lisait, il traduisait avec la même facilité les ouvrages les plus divers, Héliodore et Aristote, Euripide et Platon. Pour lui, les chefs-d'œuvre antiques étaient l'image fidèle de la nature humaine que l'art avait su reproduire en traits impérissables. « J'avoue, a-t-il écrit, que je dois à Euripide un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma tragédie [1]; et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que

lui enseigner en même temps qu'à MM. Chapelle et Bernier. » *Vie de Molière*, par Grimarest.

[1] Préface d'*Iphigénie en Aulide*.

j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étaient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes; mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poëtes, Euripide était extrêmement tragique, τραγικώτατος, c'est-à-dire qu'il savait merveilleusement exciter la compassion et la terreur qui sont les véritables effets de la tragédie. » Le plus grand génie de l'Allemagne, Goëthe, n'a pas moins eu d'admiration que Racine pour Euripide, et il parlait avec dédain de ceux qui refusaient le sublime à l'auteur d'*Alceste* et d'*Hécube*[1].

« Quand je ne devrais à Euripide, a dit Ra-

[1] *Souvenirs d'Eckerman*, t. II.

cine[1], que la seule idée du caractère de Phèdre, je pourrais dire que je lui dois ce que j'ai mis de plus raisonnable sur le théâtre. » La véritable originalité n'hésite jamais à avouer ses emprunts, parce qu'elle connaît les richesses de son propre fond. En publiant *Britannicus*, Racine déclara qu'il avait d'abord voulu joindre à sa pièce un extrait des plus beaux endroits de Tacite qu'il avait tâché d'imiter, mais qu'il avait trouvé que cet extrait tiendrait presque autant de place que la tragédie. N'y avait-il pas autant de légitime orgueil que d'ingénieuse modestie chez le poëte qui ne craignait pas de mettre en lumière le grand historien avec lequel il avait lutté?

En 1714, vers la fin de sa carrière, Fénelon écrivait : « Ceux d'entre les anciens qui ont excellé, ont peint avec force et grâce la simple nature; ils ont gardé les caractères; ils ont attrapé l'harmonie ; ils ont su employer à

[1] Préface de *Phèdre*.

propos le sentiment et la passion. C'est un mérite bien original. » Ainsi s'exprimait, avec l'autorité d'un beau génie et d'une expérience consommée, un des maîtres de l'art d'écrire. Non que Fénelon admirât aveuglément tout ce qui vient des anciens ; il se défend expressément de cet excès : il estime que les hommes de tous les siècles ont eu à peu près le même fond d'esprit et les mêmes talents, comme les plantes ont eu le même suc et la même vertu. Seulement, à ses yeux, les conditions où avaient été placés les anciens par leurs études et leurs mœurs, avaient facilité pour eux le progrès de la poésie.

Ce qui dans l'antiquité charma surtout Fénelon, ce fut la naïveté des peintures et ce qu'il appela si bien l'*aimable simplicité du monde naissant*. Aussi, ne se lassait-il pas de relire Homère, celui de tous les poëtes qui lui paraissait s'approcher le plus près de la vérité. « Homère, a écrit Fénelon [1], atteint au vrai

[1] Lettre à La Motte, Cambrai, 22 novembre 1714.

but de l'art, quand il représente les objets avec grâce, force et vivacité.... Il faut observer le vrai et peindre d'après la nature.... J'avoue qu'Agamemnon a une arrogance grossière, et Achille un naturel féroce; mais ces caractères ne sont que trop vrais et que trop fréquents. Il faut les peindre pour corriger les mœurs. On prend plaisir à les voir peintes fortement par des traits hardis. » Poétique aussi large que simple, qui vous livre à la fois l'intelligence d'Homère et de Shakspeare.

Mais nous touchons au moment où l'imitation de l'antiquité ne sera plus seulement un objet de controverses et de préférences littéraires. Le poëme que Fénelon tira de sa belle imagination excitée par l'étude d'Homère, eut sur-le-champ l'importance d'un enseignement moral et politique[1]. Pour avoir donné à cer-

[1] Voici quelques phrases de l'approbation donnée par M. de Sacy, censeur royal, à la première édition authentique des *Aventures de Télémaque*. L'approbation est de 1716, et l'édition de 1717. « ..... Les mystères de la politique la plus saine



taines maximes des anciens une expression poétique, l'illustre archevêque se trouva philosophe novateur.

C'est avec les traits de la sagesse antique qu'il acquit cette physionomie imprévue. L'image d'un prince, qui devait être tout ensemble roi, guerrier, philosophe et législateur, était empruntée à ces anciens fondateurs de villes grecques, dont la puissance était souveraine. Les intentions les plus droites, une âme profondément chrétienne, n'empêchèrent pas Fénelon de donner une première impulsion aux esprits dans une voie erronée.

et la plus sûre y sont dévoilés ; les passions n'y présentent qu'un joug aussi honteux que funeste, les devoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent aussi aimables que faciles. Avec Télémaque, on apprend à s'attacher inviolablement à la religion dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ; à aimer son père et sa patrie, à être roi, citoyen, ami, esclave même si le sort le veut. Avec Mentor, on devient bientôt juste, humain, patient, sincère, discret et modeste..... Trop heureuse la nation pour qui cet ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque ou un Mentor ! »

Ainsi remonte jusqu'à lui la pente du XVIIIe siècle à provoquer une régénération sociale sous la forme d'une dictature philosophique. La dictature devait être exercée par les rois, mais à la condition qu'ils prendraient les conseils des philosophes.

Les plus hautes intelligences n'échappent pas aux fausses tendances d'une époque : toutefois, elles en atténuent l'empire par la force de leurs qualités. Les esprits médiocres, au contraire, se laissent envahir par ces tendances jusqu'à l'exagération. C'est ce qui advint à Mably, qui, après quelques travaux estimables sur l'histoire et le droit public moderne, conçut brusquement l'ambition de se présenter comme un législateur, en promulguant quelques lieux communs empruntés à l'antiquité. Déclarant que c'est la faute des lois si les hommes sont méchants, Mably voulut établir les principes d'une législation idéale qui devait convenir à tous les hommes et assurer leur

bonheur. Il prétendit que partout l'homme avait les mêmes besoins, les mêmes penchants, les mêmes passions et la même raison. On devait toujours conduire l'humanité par les mêmes principes, dont le premier n'était autre que l'égalité absolue des hommes entre eux. « Ce n'est pas, dit Mably, dans les lois d'Angleterre, de Suède, de France ou d'Allemagne que je cherche les devoirs du législateur; je descends dans les abîmes de mon cœur, j'étudie mes divers sentiments, j'examine leur rapport, leur liaison, et je crois découvrir que la nature destine les hommes à être égaux[1]. » Et quelle était la conséquence de cette égalité que Mably croyait lire dans les décrets de la nature? La communauté des biens, qui était à ses yeux la source de toutes les vertus, tandis qu'il rendait la propriété responsable de tous les vices, surtout de l'avarice et de l'ambition.

Ces erreurs qui devaient pervertir tant d'es-

[1] *De la Législation, ou Principes des lois*, chap. II.

prits, Mably prétendait les appuyer sur l'autorité de Sparte. A ses yeux, Lycurgue était un homme divin qui mit l'humanité sur la route du bonheur. « Ses lois, écrivait Mably, faites pour réprimer nos passions, ne tendirent qu'à développer et affermir les lois mêmes que l'auteur de la nature nous prescrit par le ministère de la raison dont il nous a doués, et qui est le magistrat suprême et seul infaillible des hommes[1]. » Dans un autre endroit, Mably s'écriait : « Que Lycurgue était profond dans la connaissance de nos vertus et de nos vices !.... Vous ne le verrez jamais s'égarer dans des détails inutiles, proscrire un vice, et n'en pas couper la racine ; ordonner la pratique d'une vertu, et négliger celle qui doit en être le principe et l'appui[2]. » Dans l'aveuglement de son admiration, l'écrivain montrait à Lacédémone l'amour de la patrie épuré par l'amour de l'humanité, et la république bien-

[1] *Entretiens de Phocion*. Premier entretien.

[2] *Ibid*. Troisième entretien.

faisante de Lycurgue ne se servant de ses forces que pour protéger la faiblesse et défendre les droits de la justice [1]. Quand il compare de pareilles assertions à la réalité, l'esprit est confondu : il s'épouvante lorsqu'il envisage les suites de ces aberrations [2].

En s'entêtant dans cette imagination que les anciens seuls avaient connu la vertu et le bonheur, Mably avait contracté pour les modernes un mépris chagrin. Il prétendait que dans notre société l'homme ne pouvait s'élever à une véritable indépendance. Un jour

[1] *Entretiens de Phocion*. Quatrième entretien.

[2] Il y a longtemps qu'en appréciant ailleurs la valeur de Mably comme penseur et comme écrivain, j'ai signalé ces effets : « L'esprit dur et peu juste que porta Mably dans les matières philosophiques, eut de tristes influences. Cet écrivain répandit dans le public de fausses notions sur l'antiquité, et le désir d'imiter un jour ces représentations mensongères..... Mably a confondu les temps et les civilisations, et troublé bien des cervelles..... » *De l'Influence de la philosophie du* XVIII[e] *siècle sur la législation et la sociabilité du* XIX[e]. Première partie, chap. XI. »

que, dans un salon, une femme le louait de montrer du caractère, il lui répondit : « Du caractère, madame, on n'en peut avoir dans certains pays ; mais si j'étais né à Sparte, je sens que j'aurais été quelque chose[1]. » Il se considérait comme un homme antique égaré chez les modernes, comme un Spartiate fourvoyé dans un siècle qui n'était pas digne de le posséder. Cette étrange opposition allait jusqu'à la colère. Mably mourut en 1785, en appelant de ses vœux une révolution violente, car il ne cachait pas qu'à ses yeux le bien que pouvait faire le gouvernement avait l'inconvénient de soutenir encore la vieille machine qu'il fallait renverser.

Au milieu des agitations qui annoncèrent 1789, parut un livre[2], vaste tableau de la Grèce, de ses mœurs, de ses arts, de sa reli

[1] *Éloge historique de l'abbé de Mably*, par l'abbé Brizard 1787.

[2] La première édition du *Voyage du jeune Anacharsis* fu publiée en 1788.

gion, de sa philosophie et de sa civilisation. Ce n'était pas une histoire, et c'était presque un roman. C'était pour ainsi parler une grande toile où le peintre avait associé, sans y songer assurément, la couleur de Boucher au dessin de David.

L'érudition, qui avait rassemblé pendant trente ans les matériaux de ce grand ouvrage, était profonde et sincère : le ton du livre se trouva faux. Cependant Barthélemy avait le sens juste et droit, mais il était le contemporain de Mme de Pompadour, mais il fut dominé sans le savoir par l'esprit à la fois frivole et déclamateur de son époque. Aux richesses si variées de son érudition, il donna le cadre d'une fiction vulgaire, et pour le fond il céda à l'engouement général qui voulait que dans les républiques anciennes tout fût admirable et vrai. C'est ainsi qu'il arriva qu'un très-savant écrivain, qui pouvait mieux que personne tracer la plus fidèle image de la réalité,

ne nous a trop souvent montré qu'une antiquité factice et conventionnelle.

Ces défauts du livre, plus encore que ses mérites, expliquent son rapide succès. On fut enchanté de retrouver sous la garantie d'une science incontestable l'antiquité telle qu'on la rêvait, avec la perfection idéale de ses institutions et de ses vertus. L'image des républiques grecques fut bien accueillie au milieu des préoccupations qui commençaient à donner aux esprits comme une fièvre ardente.

Devant les emportements révolutionnaires, les savantes illusions de Barthélemy tombèrent avec rapidité. Il ne les perdit pas moins que les brillants avantages qu'il avait dus à l'illustre amitié du duc et de la duchesse de Choiseul. Il a peint lui-même l'amertume de ses dernières années : « Battu presque sans relâche par la tempête révolutionnaire, accablé sous le poids des ans et des infirmités, dépouillé

de tout ce que je possédais, privé chaque jour de quelqu'un de mes amis les plus chers, tremblant sans cesse pour le petit nombre de ceux qui me restent, ma vie n'a plus été qu'un enchaînement de maux. Si la fortune m'avait traité jusqu'alors avec trop de bonté, elle s'en est bien vengée. Mais mon intention n'est pas de me plaindre ; quand on souffre de l'oppression générale, on gémit, on ne se plaint pas....[1] » Au mois de septembre 1793, Barthélemy fut arrêté avec les autres gardes de la Bibliothèque nationale. Constitué prisonnier aux Madelonettes, il fut, il est vrai, promptement élargi ; et Paré, ministre de l'intérieur, lui fit connaître qu'il était replacé à la tête de la Bibliothèque nationale, dans une lettre où nous retrouvons tout l'esprit du temps. Le ministre y parlait de « la justice d'un peuple qui se fera toujours une loi de récompenser l'auteur d'un ouvrage où sont rappelés avec

[1] *Mémoires sur la vie de J. J. Barthélemy*, écrits par lui-même.

tant de séduction les beaux jours de la Grèce, et ces mœurs républicaines qui produisaient tant de grands hommes et de grandes choses[1]. » Mais la vieillesse, le malheur, et surtout l'épouvantable surprise que lui avait causée la révolution, qu'il n'appelait plus qu'une révélation, avaient non-seulement brisé les forces de Barthélemy, mais éteint cet amour des lettres et de la gloire qui l'avait si longtemps animé. Barthélemy n'accepta pas l'offre du ministre de la république, et s'éteignit deux ans après dans un douloureux dépérissement.

A la fin du XVIIIe siècle, les germes qu'avaient fait naître les agitations et les événements du XVe, eurent un épanouissement funeste. La renaissance de l'antiquité, l'enthousiasme qu'elle excita, les innombrables travaux par lesquels, pendant trois siècles, les anciens avaient été mis en lumière, depuis Amyot jusqu'à Barthélemy ; les idées chimé-

[1] *Mémoires sur la vie de J. J. Barthélemy*, écrits par lui-même.

riques, les sentiments faux qui s'étaient mêlés à une admiration légitime, aboutirent au dessein extravagant d'une imitation qui n'échappa au ridicule que par la terreur.

Deux hommes firent de cette imitation une sanguinaire démence : Saint-Just et Robespierre. Les crimes sont connus, mais peut-être n'a-t-on pas assez remarqué l'étrange obsession exercée sur ceux qui les commirent par la pensée de ressusciter ce qu'ils appelaient l'inflexible autorité de Lycurgue. Sparte, avec sa vie commune et sa discipline impitoyable, était pour Saint-Just le modèle de la liberté. Poursuivi du souvenir de Lycurgue, il semble toujours se demander comment agirait à sa place ce législateur, tel qu'il se le représentait. Au milieu de la dernière lutte qu'il soutint à la Convention, dans le discours où, le 9 thermidor, il entreprit de se défendre contre ses accusateurs, Saint-Just invoquait encore l'autorité de Lycurgue : « Il est des hommes, dit-il, que Lycurgue eût chassés de

Lacédémone sur le sinistre caractère et la pâleur de leur front, et je regrette de n'avoir plus vu la franchise ni la vérité céleste sur le visage de ceux dont je parle. » Saint-Just s'était aussi fait sentencieux à la manière des Spartiates[1], et il travaillait à imiter leur laconisme. Il voulait que, dans la république, le concours pour le prix d'éloquence n'eût jamais lieu par des discours d'apparat. « Le prix d'éloquence, écrivait-il, sera donné au laconisme, à celui qui aura proféré une parole sublime dans un péril[2]. » C'est ainsi que le jacobinisme, au moment où il essayait d'extirper violemment du sein de la France tous les souvenirs, toutes les traditions de son passé, se faisait le disciple servile d'un petit peuple du Péloponèse éteint depuis deux mille ans, et dont il ne savait même pas la véritable histoire.

Nous n'ignorons pas que Robespierre a pro-

[1] Un conventionnel l'appela : « Une boîte à apophthegmes. »

[2] Fragments sur les institutions républicaines.

testé qu'il ne prétendait pas jeter la république française dans le moule de celle de Sparte. Il voulait surtout, disait-il, remplir les vœux de la nature, accomplir les destins de l'humanité, et tenir toutes les promesses de la philosophie. Il avait, de plus que Saint-Just, une sorte de mysticisme vague et déclamateur. Il invoquait le grand Être, l'auteur de la nature, qui, suivant son expression, « avait lié tous les mortels par une chaîne immense d'amour et de félicité. » Néanmoins il revenait toujours, avec son fougueux disciple, à invoquer la vertu des républiques anciennes comme le principe fondamental de la démocratie. Le nom de Sparte était toujours dans sa bouche. Il rappelait qu'après quatre cents ans de gloire, l'avarice avait chassé de Lacédémone les mœurs avec les lois de Lycurgue[1]. Une autre fois, il s'écriait : « O femmes françaises, vous êtes dignes de l'amour et du respect de la

[1] Rapport sur les principes de morale politique ; février 1794.

terre ! Qu'avez-vous à envier aux femmes de Sparte ? Comme elles, vous avez donné le jour à des héros ; comme elles vous les avez dévoués avec un abandon sublime à la patrie[1]. » Il disait encore dans le même discours : « Sparte brille comme un éclair dans des ténèbres immenses[2]. » C'est ainsi qu'il associait avec la plus bizarre incohérence, l'exemple de Sparte, l'autorité de Lycurgue à une certaine foi dans les progrès de la raison humaine. Il avait l'esprit aussi faux que l'âme basse et cruelle. D'ailleurs Robespierre avait beaucoup lu Mably.

C'était, au reste, le ton du jour que d'emprunter aux anciens leurs souvenirs et leurs locutions. Non moins que Sparte, Athènes fournissait des types et des modèles. Quand les ennemis de Robespierre commencèrent à l'attaquer, ils murmurèrent tout bas le nom

[1] Rapport sur les idées religieuses et les fêtes nationales ; mai 1794.

[2] *Ibid.*

de Pisistrate. Ils finirent par le prononcer tout haut. Saint-Just, le 9 thermidor, se plaignait à la tribune que Billaud-Varennes, dans le comité de salut public, eût traité Robespierre de Pisistrate, en traçant contre lui un acte d'accusation. La veille, Robespierre qui, en sortant de la Convention, s'était rendu au club des Jacobins, avait dit : « Si malgré tous mes efforts je dois succomber, vous me verrez boire la ciguë avec calme. » C'est alors que David s'écria : « Robespierre, je la boirai avec toi ! » Un des aspects de la terreur fut de ressembler à une méchante tragédie, où chacun se drapait à la façon grecque ou romaine.

Cependant cette imitation de l'antiquité, tour à tour horrible et ridicule, eut des échappées d'éclat littéraire dans la prose de Camille Desmoulins et dans les vers d'André Chénier. La dernière partie de la courte vie de Camille Desmoulins absout presque la première. Criminel en 89 par l'exemple qu'il donna de la révolte, par ses emportements, par ses dénon-

ciations, régicide en 93, il fut tout à coup saisi d'horreur et de remords à la vue des flots de sang qui coulaient autour de lui, et il crut qu'il les arrêterait en prenant la plume. Naïve et singulière confiance qui accrut son talent, causa sa mort et réhabilita son nom. Dans les six numéros du *Vieux Cordelier*, il y a des cris de l'éloquence antique. « J'ai ouvert les yeux, s'écriait Camille Desmoulins, j'ai vu le nombre de nos ennemis : leur multitude m'arrache de l'hôtel des Invalides et me ramène au combat. Il faut écrire, il faut quitter le crayon lent de l'histoire de la révolution, que je traçais au coin du feu, pour reprendre la plume rapide et haletante du journaliste, et suivre à bride abattue le torrent révolutionnaire. » Il poursuivait à outrance tous ceux qui lui paraissaient déshonorer la révolution par le cynisme de leurs sentiments et de leur style. « Ne sais-tu pas, disait-il dans une véhémente apostrophe, ne sais-tu pas, Hébert, que lorsqu'on veut faire croire que Paris, cette ville si vantée par son atticisme et son goût,

est peuplé de vandales, ne sais-tu pas, malheureux, que ce sont des lambeaux de tes feuilles qu'on insère dans les gazettes de l'Europe, comme si tes saletés étaient celles de la nation, comme si un égout de Paris était la Seine! » On n'ignore pas avec quelle admirable énergie Camille Desmoulins amplifia Tacite parlant des délateurs. Enfin ce fougueux démocrate, si coupable au début, a conquis une place dans les lettres françaises, à force de courage et d'éloquence.

Lorsque André Chénier mourut si jeune, « brillant de génie et d'espérance » comme le lui disait son compagnon de supplice, l'infortuné Roucher, il emportait avec lui le secret de sa gloire qui ne devait être connu que de nos jours. Ce fils d'une Grecque, qui s'enchantait à seize ans de la langue d'Homère, avait laissé d'admirables idylles[1] et d'autres fragments précieux. Depuis Racine et Fénelon,

[1] Entre autres *l'Aveugle, le Malade* et *le Mendiant*.

l'antiquité n'avait rien inspiré de plus charmant et de plus doux. Notre siècle[1] a vu renaître la muse antique avec sa grâce naïve, avec sa passion d'une si profonde simplicité.

Mais au moment où périssait le poëte, la France ne voyait de la civilisation et des pensées des anciens que de hideuses parodies, que l'extravagant effort de la métamorphoser en une république païenne. Coupable chimère que le réveil trop lent de la raison publique fit enfin évanouir.

Qui eût jamais imaginé qu'elle pût reparaître au milieu de notre siècle? Je m'explique. Sans doute la révolution et la république de 1848 ne nous ont pas donné le spectacle des criminelles folies de 93, dont plus de cinquante ans nous séparaient; mais en mettant au monde le socialisme, elles ont continué sous une forme nouvelle de funestes emprunts à l'antiquité.

[1] Voy. la première édition d'Henri de Latouche (1820), et l'édition plus complète donnée par M. Sainte-Beuve.

Si nous allons au fond de toutes les sectes du socialisme depuis Saint-Simon et Charles Fourier jusqu'à Cabet, nous y reconnaîtrons à travers quelques divergences les mêmes fondements, c'est-à-dire le communisme antique, et l'omnipotence du législateur telle que l'entendaient les anciens[1], c'est-à-dire encore l'oppression de la liberté et le mépris du droit.

C'était, il en faut convenir, un étrange progrès que ce retour au despotisme de la cité antique, après dix-huit cents ans de christianisme, pendant lesquels le principe de la liberté individuelle s'était développé dans la conscience humaine. Singuliers réformateurs, novateurs rétrogrades qui appliquaient à la société française la politique grecque, vieille de deux mille ans! Quand on proclamait que le gouvernement devait être considéré comme le régulateur suprême de la production, et investi, pour accomplir sa tâche, d'une force im-

[1] Voy. l'épilogue.

mense, que faisait-on autre chose que de substituer aux droits de tous la souveraineté d'un seul homme, à la manière des législateurs antiques ?

Il est donc vrai de dire que dans ces dernières années, nous avons vu reparaître, revêtues de formules nouvelles, les erreurs qu'enseigna Mably, et qu'en 93 Saint-Just et Robespierre firent un moment triompher. Une révolution désastreuse, imprévue, inutile rompit les faibles digues qui défendaient encore la société contre l'esprit de sophisme et de mensonge. Les plus fausses et les plus pernicieuses théories s'étalèrent au grand jour. Nous fûmes condamnés au spectacle douloureux du bon sens outragé, du paradoxe insultant la vérité avec un prétentieux cynisme, de l'ignorance s'imaginant dans la niaiserie de son orgueil ouvrir au genre humain des perspectives inconnues.

C'est alors qu'au milieu de ces excès, de cette confusion où tous les principes étaient

méconnus et tous les faits travestis, je conçus la pensée d'élever une véridique image de cette liberté antique si odieusement imitée. Plus j'y songeai, plus j'arrivai à me convaincre que ce sujet, en apparence si étranger à nos préoccupations, à nos intérêts et à nos épreuves, s'y rattachait par des rapports intimes, et j'en fus persuadé bien plus encore, quand tout entier à mon œuvre, je contemplai de près les diverses phases des républiques grecques.

Et cependant quoi de plus dissemblable que la liberté antique et la liberté moderne! que de différences fondamentales les séparent! Ces différences, je les avais signalées depuis longtemps dans des termes que je crois utile de rappeler ici : « La liberté antique était, pour ainsi parler, le triomphe de la forme sur le fond des choses humaines. Une fois la statue brisée, il n'y avait plus de Dieu. Cette liberté consistait dans des institutions précises, des lois certaines et des mœurs déterminées. L'atteinte qui blessait ces mœurs, ces institutions

et ces lois frappait la liberté, et les pensées nouvelles lui étaient mortelles. La philosophie préparait sa dissolution et sa chute, et Caton ne se trompait pas en maudissant Socrate, qui le premier exerça la tyrannie des idées pour arracher aux hommes la désobéissance à de mauvaises lois. La liberté moderne donne au contraire la supériorité au fond des choses humaines sur la forme ; elle ne saurait trouver son équation que dans l'harmonie de tous les éléments de l'humanité : voilà pourquoi il est si difficile de lui dresser un tabernacle digne d'elle[1]. »

A l'époque où j'écrivais ces lignes, j'étais frappé, comme on le voit, des obstacles que rencontrait la liberté moderne, et en même temps je croyais à l'efficacité des révolutions pour les vaincre. Aujourd'hui des expériences et des réflexions nouvelles m'ont démontré

[1] *De l'Influence de la philosophie du* XVIII[e] *siècle sur la législation et la sociabilité du* XIX[e]. III[e] partie, chap. XLV.

qu'il n'y a pas pour la vraie liberté de pire fléau que les révolutions.

Si en 1789 le mouvement révolutionnaire s'était contenu, cette halte, cette modération eussent prouvé que les réformateurs étaient en possession de principes justes et d'idées mûres qui devaient porter d'heureux fruits. Les révolutions qui ont agité la France et l'Europe depuis la fin du dernier siècle jusqu'au milieu du nôtre, n'ont que trop témoigné du contraire. Elles ont remis en question et livré aux disputes des hommes tous les principes sociaux. Pas une vérité morale qui n'ait été contestée, honnie.

Ce n'est pas la vérité qui change, mais le cœur de l'homme. Nous ne pouvons plus douter que la chose la plus difficile pour l'homme est de se connaître et de se gouverner. Sur lui-même il tombe dans d'effrayantes méprises qui font le malheur de nombreuses générations. En face de la nature il se trompe moins,

et nous le voyons engagé aujourd'hui dans une série de découvertes et de conquêtes qui finiront par doubler sa puissance.

Là le progrès est certain. En effet des principes généraux unissent les diverses branches des sciences physiques, et cette solidarité non-seulement rend impossible tout pas rétrograde, mais elle est une cause infaillible et incessante de nouvelles découvertes. C'est ce qu'a remarqué avec une incomparable autorité un savant illustre. « Dans chaque époque, dit M. de Humboldt[1], il y a des esprits faibles disposés à croire complaisamment que l'humanité est arrivée à l'apogée de son développement intellectuel. Ils oublient que par l'effet de la liaison intime qui unit tous les phénomènes de la nature, le champ s'élargit à mesure que l'on avance, et que la limite qui le borne à l'horizon, recule incessamment devant l'observateur. »

[1] *Cosmos*, t. II de l'édition française, p. 359.

Mais par quel pénible et humiliant contraste cherchons-nous en vain, dans la politique et dans la morale, quelque chose de comparable à ces grands résultats? Là, l'homme, au lieu de marcher devant lui et d'avancer d'un pas sûr, retombe sur lui-même pour se corrompre; il s'égare lui et les autres, trouble la société, la pervertit, renverse ce qu'il vient d'élever, et dans une perpétuelle instabilité de sentiment et d'institutions, passe tour à tour d'une excitation fébrile à une entière prostration.

Cependant la liberté moderne, c'est-à-dire l'ordre et l'harmonie de tous les éléments qui composent la société européenne, ne peut s'établir que par le travail de la raison humaine se redressant elle-même, sachant ce qu'elle peut, ce qu'elle ne peut pas, et par cette reconnaissance de ses forces comme de ses limites, s'élevant au respect des traditions de l'histoire et des croyances de la religion. L'intelligence de l'homme se laisse envahir

par l'erreur, mais aussi elle peut la rejeter, et, quand cette séparation est éclatante, on pourrait dire que la vérité se trouve plus glorifiée que si l'homme n'avait pas failli.

Nous nous abusons d'une manière étrange, ou l'Europe en ce moment est occupée à reviser ses opinions et ses jugements. Elle soumet à un nouvel examen les principes et les systèmes sortis du triple mouvement de la renaissance, de la réforme et de la philosophie. A la lumière d'une expérience chèrement achetée, elle contrôle, elle épure tout ce qu'elle avait accepté ou subi. Travail lent et difficile, mais nécessaire au salut de la civilisation ; il faut qu'il soit mené à bonne fin, pour que les sociétés puissent espérer un avenir plus heureux et plus pur.

Serait-ce donc trop présumer des forces de l'intelligence humaine que de lui attribuer la puissance de réparer le mal qu'elle a fait? Comme le principe de son activité même la

destine à la vérité, elle doit toujours finir par y tendre, par s'en rapprocher, si loin que l'ait emportée l'erreur. *Malus abstulit error.*

C'est ce que de nos jours les révolutionnaires les plus fanatiques semblent pressentir. Ne les avons-nous pas entendus maudire l'intelligence? Cependant, jusque dans ces dernières années, pour défendre et définir la révolution française, on avait dit qu'elle était en principe l'application même de la raison aux affaires et aux intérêts des sociétés. Ce devait être le règne de l'intelligence. Telle est la noble interprétation du génie révolutionnaire qu'avaient adoptée les esprits de bonne foi. Nous en savons quelque chose. Eh bien! aujourd'hui, l'intelligence est répudiée par les soutiens les plus exaltés de la révolution. Dans leurs manifestes, dans leurs bulletins ils déclarent une guerre à outrance à la capacité, aux lumières, à ce qu'ils appellent l'*oppression par l'intelligence*, qui est, à les entendre, tout

aussi injuste et plus criminelle encore que l'oppression par la force.

Ces imprécations adressées à l'intelligence au nom d'une révolution qu'on avait au début proclamée fille de la philosophie, nous avertissent du sort réservé à la civilisation de l'Europe, si ceux qui poussent des cris aussi sauvages triomphaient. Qui pourrait encore croire que la cause de la révolution est celle de la liberté? Non, la liberté moderne a un caractère rationnel qui lui permet de s'accommoder de toutes les formes, sans être inhérente à aucune, et elle est perfectible comme la pensée même.

Telle n'était pas la liberté antique. On n'a pas assez remarqué combien peu d'influence exercèrent sur les destinées politiques de leur pays les plus grands penseurs de la Grèce. Platon et Aristote se trouvent avoir écrit plutôt pour les modernes que pour leurs contemporains.

Quelle autorité pouvait avoir sur le peuple athénien la politique idéale de Platon, avec son gouvernement aristocratique et ses institutions immuables fondées sur la justice absolue? Platon avait plus l'effroi de la démocratie que l'ambition de la diriger. S'il crut un moment qu'il aurait plus de puissance morale à Syracuse, il fut cruellement tiré d'erreur par la conduite des deux Denys et par le sort malheureux de Dion, son élève. Quand les habitants de Cyrène, colonie lacédémonienne en Libye, demandèrent des lois à Platon, il répondit qu'ils lui paraissaient trop fiers de leurs prospérités. Il déclina l'office de législateur, parce qu'il prévoyait qu'il ne serait pas obéi. Quelques siècles après, dans l'ordre des croyances et des idées les plus hautes, l'empire de Platon commencera.

Aristote ne fut pas étranger aux affaires de son temps, puisqu'il fit l'éducation d'Alexandre. Mais, quand il se fut acquitté de ce noble ministère, et quand il eut obtenu pour récom-

pense le rétablissement de Stagire, sa patrie, il se renferma dans des travaux qui devaient être surtout l'étude et l'admiration de la postérité. Ni ses hautes vues sur les destinées des sociétés, ni ses observations profondes sur le mécanisme des constitutions n'épargnèrent une faute à quelque État de la Grèce, et, quant à son glorieux élève, nous verrons dans le cours de cette histoire Aristote devenu presque suspect à Alexandre. Ce grand livre de la *politique* d'Aristote[1], ce merveilleux modèle de raison et de sagacité a été tout à fait inutile au siècle qui l'a produit.

Deux hommes, auxquels il est difficile de ne pas songer quand on parle de la politique de Platon et d'Aristote, Montesquieu et Rousseau, eurent au contraire, à la fin du siècle où

[1] Nous avons caractérisé le *Politique* d'Aristote dans la *Philosophie du Droit* (t. II, liv. IV, chap. II). Plus tard, nous sommes revenu à l'examen de cet admirable traité, et le lecteur en trouvera une analyse nouvelle à la fin du premier volume de cette histoire.

ils écrivirent, une autorité politique considérable. Au centre de la constituante nous trouvons les disciples de Montesquieu, et à l'extrême gauche ceux de Rousseau. Cet empire des théories et des livres a été remarqué par Napoléon, qui s'étonnait, à Sainte-Hélène[1], de la facilité de l'opinion au XVIIIe siècle. « Voltaire et Jean-Jacques, disait-il, avaient gouverné l'opinion à leur gré; ils seraient bien moins heureux aujourd'hui. »

Revenons à la Grèce. Il importe de restituer à Platon le caractère d'utopiste, et celui de théoricien à Aristote, pour ne pas conclure de ce qu'on lit dans ces grands hommes à ce que faisaient les Grecs. Montesquieu n'a pas évité cet écueil. S'il a établi comme un axiome que le principe du gouvernement démocratique était la vertu, en ajoutant que ce qu'il disait était confirmé par le corps entier de l'histoire, et était très-conforme à la nature des choses[2],

[1] *Mémorial de Sainte-Hélène*, t. IV, p. 161, édit. 1824.

[2] *De l'Esprit des lois*, liv. III, chap. III.

c'est que souvent il a pris pour des réalités les idées et les préceptes de Platon et d'Aristote.

L'étude des faits ne nous a point conduit à décerner le privilége de la vertu aux gouvernements démocratiques. Au contraire, la démocratie grecque nous a paru n'avoir que de trop courtes lueurs de justice et de bon sens. Si nous exceptons quelques élans d'héroïsme et de magnanimité, nous l'avons trouvée presque toujours mentant à son principe, si ce principe était la vertu.

La vérité des choses a été le constant objet de notre poursuite. Sans esprit de système ou de parti, sans théories bâties d'avance, nous n'avons aspiré qu'à comprendre et à peindre la réalité. La lumière de l'histoire doit éclairer toutes les actions, toutes les tendances de l'homme, bonnes et mauvaises, généreuses et funestes. L'histoire montre la vérité à tous, pour tous et contre tous. C'est l'image de l'hu-

manité qu'il ne faut défigurer ni par faiblesse ni par accès de misanthropie.

Dans notre recherche de la vérité, nous n'avons pas prétendu la trouver toujours. Cette ambition n'eût pas été raisonnable surtout en ayant à faire aux Grecs. Je me suis rappelé, d'ailleurs, ce qu'avait dit Pausanias, un des hommes qui a le plus exploré leurs traditions : c'est que presque tous les points de l'histoire de la Grèce offraient matière à controverse[1]. Il faut, dans l'étude du passé, se résigner à certaines ignorances, pour porter toutes ses forces sur ce qu'il est le plus nécessaire, et sur ce qu'il est possible de savoir.

La curiosité outrecuidante, qui se pique de tout connaître, a été gourmandée assez rudement par un personnage auquel nous devons d'admirables tableaux du monde politique, le cardinal de Retz. « Ne doit-on pas

[1] Ἥκει γὰρ δὴ ἐς ἀμφισβήτησιν τῶν ἐν τῇ Ἑλλάδι τὰ πλείω. Pausan., t. II, p. 234. Éd. Clavier.

admirer, dit-il, l'insolence des historiens vulgaires, qui croiraient se faire tort s'ils laissaient un seul événement, dans leurs ouvrages, dont ils ne démêlassent pas tous les ressorts, qu'ils montent et qu'ils relâchent presque toujours sur des cadrans de collége[1]. » N'y aurait-il pas encore plus d'impertinence à vouloir tout expliquer chez les anciens ?

Néanmoins, nous n'avons rien négligé pour pénétrer, autant que possible, dans les origines et la nature des choses essentielles. Ainsi, sans oublier que la Grèce politique était surtout le sujet de cette histoire, nous avons assigné à la religion antique une place, une importance que personne, sans doute, ne trouvera trop considérable, si l'on songe qu'il faut toujours remonter à la religion pour dominer le spectacle des choses humaines. L'empire que la religion, cet indestructible besoin de l'homme, a exercé sur les Grecs, et l'essor qu'a

[1] *Mémoires du cardinal de Retz*, t. II, p. 325. Édit. 1827.

ı leur génie pour s'élever à la Divinité ; ait universel et le caractère national, les miers législateurs se confondant avec les ıx, la science et l'art avec le culte, voilà commencements à la fois certains et obrs de la nation des Hellènes.

omment aurions-nous pu méconnaître l'auité de la religion sur les Grecs, en étudiant origines de la Crète et de Sparte? Touteı, nous n'avons pas oublié les contrastes et nuances qui distinguent les deux peuples Minos et de Lycurgue. Sparte est, dès ı début, plus politique, mais toujours elle ève sous l'invocation d'Apollon, le dieu des riens.

C'est encore la religion que nous retrouıs près du berceau d'Athènes, mais avec elque chose d'étranger qui rappelle l'Égypte Memphis. Entre les bords de l'Attique et les es du Nil, la mer rapprocha les distances. nous ajoutons à la présence de quelques

Égyptiens les migrations ioniennes, nous comprendrons la haine nationale des Athéniens contre les Spartiates, contre ces fiers Doriens, qui estimaient que le plus pur sang des Hellènes coulait dans leurs veines.

Nous avons suivi les Doriens tant à Corinthe qu'à Syracuse. Nous n'eussions tracé qu'une image incomplète de la liberté antique, si cette histoire eût passé sous silence cette cité de la Sicile, dont les destinées, les mœurs et les lois eurent avec Athènes et le Péloponèse de si intimes rapports. D'ailleurs, depuis longtemps, car ce souvenir remonte aux premières impressions de notre jeunesse, nous avions été attiré vers Syracuse par cette grande phrase de Montesquieu : « Cette ville, toujours dans la licence ou dans l'oppression, également travaillée par sa liberté et par sa servitude, recevant toujours l'une et l'autre comme une tempête, et malgré sa puissance au dehors, toujours déterminée à une révolution par la plus petite force étrangère, avait

dans son sein un peuple immense qui n'eut jamais que cette cruelle alternative de se donner un tyran ou de l'être lui-même [1]. » Nous nous étions toujours promis de constater, aux sources de l'histoire, la vérité de ce magnifique passage, et nous n'avons eu garde de négliger l'occasion que nous offrait notre sujet. Dans l'affirmation si synthétique de Montesquieu, il s'est trouvé que les antithèses non-seulement étaient brillantes, mais justes. A cette vérité générale, nous avons pu ajouter des traits particuliers. Nous avons aussi rencontré chemin faisant une terrible figure, Agathocle, avec lequel l'histoire de l'antique Sicile prend le caractère d'un drame pathétique et rempli d'aventures.

C'est dans la nature même des institutions de la Grèce que nous avons trouvé les causes de sa décadence, et cette étude nous a conduit au dénoûment. On verra combien dans la lutte des républiques contre les deux hommes qui

[1] *De l'Esprit des lois*, liv. VIII, chap. II.

portèrent si haut la Macédoine, la raison politique était du côté de Philippe et de son fils. Nous eussions voulu, par égard pour des réminiscences et des préjugés de jeunesse, voir Démosthène plus grand et plus pur ; nous ne l'avons trouvé qu'éloquent.

Alexandre a été par nous considéré avec une religieuse attention. Il n'y a plus rien à dire après Sainte-Croix sur le mérite comparé de ses historiens, mais il restait à peindre l'homme même. Nous avons osé l'entreprendre en suivant avant tout Arrien, en second lieu Diodore et Plutarque, très-rarement Quinte-Curce. Puissent quelques traits être estimés ressemblants ! Puissions-nous par la réalité des faits, non moins que par la simplicité de l'expression, n'être pas un trop indigne historien d'Alexandre !

Une Grèce macédonienne, et l'Orient devenu grec, voilà le véritable héritage du con-

quérant. Nous avons représenté les principaux aspects de cette situation si nouvelle dans laquelle la démocratie athénienne s'avilit aux pieds de Démétrius le Preneur de villes. Les peuples de l'Orient, pénétrés de toutes parts par la civilisation grecque, cette vaste diffusion d'idées et de mœurs préparant pour le monde une révolution morale, tel était le terme auquel nous devions naturellement nous arrêter.

Toutefois, il ne fallait pas oublier qu'à l'extrémité méridionale de l'Italie, il y eut, pour ainsi parler, une contre-épreuve de la civilisation grecque, où peut-être même certains principes de la société antique se trouvaient plus en saillie, parce que le cadre était plus resserré. D'ailleurs Pythagore, Zaleucus et Charondas appartenaient à notre sujet. Sur tout ce qu'on attribue à ces législateurs, nous nous sommes attaché, au milieu des systèmes et des hypothèses, à ce qui nous a paru vraisemblable et réel.

Au surplus, de nos jours les secours abondent pour qui veut étudier l'antiquité avec patience et bonne foi. C'est un précieux avantage pour l'historien de pouvoir s'autoriser des grands travaux d'une époque qui, s'ouvrant par Heyne, aboutit aux recherches si fécondes de Creuzer, de Bœckh et d'Otfried Müller, pour ne parler que de la philologie grecque [1]. Mais au milieu de toutes les richesses de l'érudition contemporaine, nous avons toujours demandé nos impressions, nos jugements et nos vues à l'intuition directe des monuments et des ouvrages antiques. Autant qu'il nous a été possible, nous avons toujours eu devant les yeux les meilleurs textes et les éditions qui ont le plus d'autorité [2]. Nous n'a-

[1] Voy. dans *Au delà du Rhin*, t. II, le chapitre consacré à la philologie.

[2] Nous citons la *Politique* d'Aristote d'après l'édition de Paris, 1821, du savant Coray, qui lui-même avait profité de l'excellente édition de Schneider publiée deux ans auparavant. Nos citations de Plutarque se réfèrent à l'édition de Reiske; celles de Polybe à l'édition de Schweighœuser; celles de Diodore à l'édition de Wesseling.

vons rien omis de ce qui pouvait nous donner le sentiment le plus vrai de la société grecque, de ses institutions et de son esprit.

C'est la vérité des choses, comme il a été dit plus haut, que nous avons eu l'ambition de reproduire. Nous ne ressentons point pour l'antiquité la passion qui exalta le XV[e] et le XVIII[e] siècle. Nous ne la déifions pas. Mais aussi l'antiquité n'est pas à nos yeux une époque coupable, nécessairement corrompue. La corruption est venue plus tard, mais elle n'était pas de l'essence même de la société antique, qui représente dans ses grandes lignes non pas les désordres, mais la jeunesse de l'humanité. Nous n'avons donc pu en parler avec une indignation déclamatoire.

Ce serait peu profiter de la lecture des anciens, que de ne pas prendre dans leur commerce le goût de la simplicité. Nous espérons qu'on ne trouvera pas trace dans ce livre d'emphase ou d'amplification. Ne serait-ce pas une faute impardonnable que de rendre l'an-

tiquité bavarde ou prêcheuse ? Notre principale étude a été de choisir les faits sur lesquels il importait le plus de répandre la lumière, et de les éclairer en les exposant, sans disserter.

Ce travail a été long, sérieux ; mais il avait aussi ses attraits. En nous y livrant, nous avons souvent échappé à de tristes pensées sur notre époque et sur notre pays. A l'école de l'histoire et au spectacle des révolutions, nous n'avons pas moins appris qu'il ne faut pas s'emporter à des gémissements inutiles. Les choses misérables dont nous avions cherché l'oubli dans l'étude des temps antiques, ont disparu. Cette chute si prompte est une raison d'espérer dans l'avenir. Pour se relever de ses malheurs et de ses fautes, la France est douée d'une facilité merveilleuse, et toujours elle inspire à ses enfants un amour que rien n'affaiblit.

Rursus amor patriæ ratione valentior omni.

Paris, 4 mars 1852.

CHRONIQUE

DES

MARBRES DE PAROS

AVERTISSEMENT.

La science chronologique a trois faces : 1° les monuments ; 2° les systèmes fondés sur l'astronomie ; 3° l'enchaînement rationnel des faits.

C'est à cet enchaînement que nous nous sommes surtout attaché. Si le temps est un des modes de notre sensibilité, comme l'a pensé Kant, qui sur ce point n'a fait que commenter Lucrèce [1], il est aussi une loi de notre esprit et de notre développement moral : il est donc également la loi de l'histoire.

Il y a une génération des faits, génération fé-

[1] Tempus item per se non est, sed rebus ab ipsis
Consequitur sensus, transactum quid sit in ævo,
Tum quæ res instet, quid porro deinde sequatur.
Nec per se quemquam Tempus sentire fatendum est
Semotum ab rerum motu, placidaque quiete.

De Rer. Nat. lib. I.

conde et lumineuse que doit rechercher l'historien. C'est seulement quand il l'a trouvée, qu'il peut assigner aux événements leur importance véritable, aux causes morales leur valeur réelle. Alors les faits sortent les uns des autres par un ordre clair et rationnel. Tout se trouve à sa place par une déduction que le lecteur suit sans fatigue. Si vaste que soit le sujet, l'unité est visible et la variété ne dégénère pas en confusion. Cette chronologie rationnelle est proprement le partage de l'histoire politique.

La chronologie astronomique cherche dans le ciel la raison des temps. Elle a eu au dernier siècle un représentant illustre, Newton, qui entreprit de régler définitivement la chronologie par une méthode astronomique. « Le point principal du système chronologique de Newton, a écrit Fontenelle[1], est de rechercher, en suivant avec beaucoup de subtilité, quelques traces assez faibles de la plus ancienne astronomie grecque, quelle était au temps de Chiron le centaure, la position du colure des équinoxes par rapport aux étoiles fixes. Comme on sait aujourd'hui que ces étoiles ont un mouvement en longitude d'un degré en soixante-douze ans, si

[1] Éloge de Newton.

on sait une fois qu'au temps de Chiron le colure passait par certaines fixes, on saura, en prenant leur distance à celles par où il passe aujourd'hui, combien de temps s'est écoulé depuis Chiron jusqu'à nous. Chiron était du fameux voyage des Argonautes, ce qui en fixera l'époque, et nécessairement ensuite celle de la guerre de Troie, deux grands événements d'où dépend toute l'ancienne chronologie. »

Le résultat du système de Newton était d'enlever environ cinq cents ans aux temps historiques. Il y eut une certaine émotion dans le monde savant, et Fréret prit la défense des notions chronologiques généralement acceptées. Il posa en principe que, pour déterminer d'une manière un peu sûre la date du commencement des traditions historiques dans chaque nation, il fallait partir d'une époque historique, constante et commune à ces nations. Fréret trouvait une de ces époques dans la guerre de Troie, à laquelle eurent part presque tous les peuples de la Grèce. Il établit que la généalogie des différents chefs qui commandaient alors la Grèce, prise en remontant d'âge en âge, conduisait jusqu'à un point au delà duquel on ne trouvait plus que

des générations poétiques, comme des nymphes filles d'un fleuve, comme des hommes nés du commerce d'un dieu avec une mortelle, enfin des temps fabuleux et inconnus. Les idées de Fréret furent en général plus goûtées que celles de Newton. Toutefois, le système de l'illustre auteur des *Principes mathématiques* eut, comme il était naturel, de chauds partisans parmi les astronomes et les mathématiciens. Le célèbre Halley, un des plus grands astronomes de l'Angleterre, défendit ce système contre le père Somia, savant jésuite.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Arrivons aux monuments. Quand ils sont authentiques, leur autorité est inattaquable; elle échappe aux objections qu'on peut adresser à tous les systèmes, si plausibles qu'ils soient. Les inscriptions, les médailles ne manquent pas à l'histoire de la Grèce. Ce qui est plus rare, ce sont les tables, les canons chronologiques dressés par les anciens eux-mêmes. C'est pourquoi nous avons voulu mettre sous les yeux du lecteur la chronique de Paros, la seule qui nous soit parvenue un peu considérable.

C'est en 1627 que, par les soins du comte d'Arundel, furent apportés du Levant en Angleterre les marbres de la chronique de Paros. Le célèbre Jean Selden en donna deux ans après une traduction et un commentaire, sous ce titre : *Marmora Arundelliana, sive Saxa, Græce incisa, ex venerandis priscæ Orientis gloriæ ruderibus, auspiciis et impensis, Thomæ Comitis Arundelliæ*, etc. Cette édition a été suivie de plusieurs autres, dont la plus consultée est celle de 1763, de Richard Chandler. Lenglet-Dufresnoi a traduit en français la chronique de Paros : c'est sa traduction, revue et complétée par Barbeau de La Bruyère, que nous donnons ici.

Fréret a fait une savante critique de la chronique de Paros, à laquelle nous renvoyons le lecteur [1]. Il pense que l'histoire générale et politique de la Grèce n'était pas le principal objet de l'auteur de la chronique, et que son dessein était plutôt de disposer dans un ordre chronologique les notions qui peuvent être nécessaires pour lire les poëtes avec plus de facilité, et pour connaître le temps de leur naissance et de leur mort. « C'est

[1] Observations sur plusieurs époques de la chronique de Paros.

dans cette vue, dit Fréret, qu'il marquait avec tant de soin la suite des rois d'Athènes, depuis Cécrops jusqu'à l'abolition de la royauté, et qu'il rapporte plusieurs événements de l'histoire de ces temps-là, l'établissement des principales fêtes religieuses d'Athènes, l'introduction des diverses sortes de musique dans les hymnes chantés à ces fêtes, les premiers commencements de la tragédie et de la comédie, les différentes victoires théâtrales de plusieurs poëtes, et celles de plusieurs musiciens dans les concours qui accompagnaient certaines fêtes. » Quelle que soit la valeur de cette conjecture de Fréret, valeur qu'il est impossible de vérifier, la chronique de Paros a une importance historique que ne saurait diminuer sans doute l'intérêt qui s'attache aux indications signalées par le savant critique.

La chronique de Paros s'ouvre avec Cécrops et s'interrompt à la mort de Dion. Nous reprenons la suite de la chronologie grecque avec les olympiades jusqu'à l'an 260 avant Jésus-Christ. C'est assez pour notre sujet.

CHRONIQUE

DES

MARBRES DE PAROS.

I.

Avant J. C.

1582. Depuis que Cécrops régna le premier à Athènes et donna le nom de Cécropie à toute la contrée, qui auparavant avait tiré celui d'Actique, d'Actæus qui y demeurait, il s'est passé 1318 ans jusqu'à Diognète, archonte d'Athènes, 263 ans avant l'ère vulgaire de J. C.

II.

1574. Depuis que Deucalion a commencé à régner en Lycorie, près du mont Parnasse, sous le règne de Cécrops à Athènes, il s'est écoulé 1310 ans.

III.

1532. Depuis que Mars et Neptune ont plaidé au sujet de la mort d'Hallirrothius fils de Neptune que Mars avait tué, et ce fut de son nom grec *Arius*, que le conseil de l'Aréopage fut ainsi appelé, il s'est passé 1268 ans ; Cranaüs étant roi d'Athènes savoir, l'an 1er de son règne.

Avant J. C.

IV.

1529. Depuis le déluge arrivé au temps de Deucalion, lequel, pour éviter les eaux, quitte la Lycorie et se retire à Athènes, où il bâtit un temple et sacrifie à Jupiter, qui lui avait conservé la vie, il s'est écoulé 1265 ans, Cranaüs régnant à Athènes.

V.

1522. Depuis qu'Amphictyon, fils de Deucalion, règne aux Thermopyles, et, ayant rassemblé les peuples voisins, les nomma Amphictyons, et le lieu Pylæa où les Amphictyons sacrifient toujours, il s'est écoulé 1258 ans; ce qui se passa sous Amphictyon, roi d'Athènes (savoir, l'an II de son règne).

VI.

1521. Depuis qu'Hellen, fils de Deucalion, régna en Phtiotide, et donna le nom d'Hellènes aux habitants qui auparavant s'appelaient Grecs, et que l'on établit à Athènes les jeux ou combats panathéniens, sous le règne d'Amphictyon, roi d'Athènes, il s'est passé 1257 ans.

VII.

1519. Depuis que Cadmus, fils d'Agenor, vint à Thèbes, selon l'oracle, et bâtit la Cadmée, sous le règne d'Amphictyon, roi d'Athènes, il s'est passé 1155 ans.

VIII.

1516. Depuis qu'Eurotas et Lacedemon commencent à régner ensemble en Laconie, sous le règne d'Amphictyon, roi d'Athènes, il s'est écoulé 1252 ans.



Avant J. C.

IX.

1511. Depuis que le premier navire nommé *Pentecontore*, est conduit d'Égypte en Grèce par Danaüs, qui arriva d'abord dans l'île de Rhodes avec ses cinquante filles qui bâtirent une espèce de temple et sacrifièrent sur le rivage de Linde, à Minerve, par le ministère d'Helicé et d'Archedicé, deux d'entre elles, qu'elles choisirent au sort, Érichtonius étant roi d'Athènes, il s'est écoulé 1247 ans.

X.

1506. Érichtonius, roi d'Athènes, célèbre les premiers jeux panathéniens; il joint le chariot dans le combat et donne aux Athéniens leur nom; la statue de la mère des dieux est trouvée sur le mont Cybèle; Hyagnis de Phrygie invente à Celènes la flûte, et fut le premier auteur de l'harmonie phrygienne, aussi bien que des autres accords de musique de la mère des dieux, de Bacchus, de Pan et autres divinités de la patrie, ainsi que des héros; tous événements qui arrivent sous Érichtonius, roi d'Athènes; il s'est passé 1242 ans.

XI.

1432. Depuis que Minos l'Ancien commence à régner en Crète, où il bâtit la ville de Cydonia, et que le fer fut trouvé au mont Ida par les dactyles Celmi et Damnanée, sous Pandion, roi d'Athènes, il s'est passé 1168 ans.

XII.

1409. Depuis que Cérès, venant à Athènes, y enseigna le moyen d'ensemencer les terres et envoya Triptolème,

Avant J. C. fils de Célée et de Néera, dans d'autres pays, pour leur enseigner le même art, sous Érecthée, roi d'Athènes, il s'est écoulé 1145 ans.

XIII.

1406. Depuis que le même Triptolème sème des grains à Raria, appelée depuis Éleusis, sous Érecthée, roi d'Athènes, il s'est passé 1142 ans.

XIV.

1399. Depuis que parurent les poëmes sur l'enlèvement de Proserpine, sur la recherche qu'en fit Cérès, sa mère, et sur les fables qui concernent ceux qui en reçurent les grains, sous le règne d'Érecthée, il s'est écoulé 1135 ans.

XV.

..... Depuis qu'Eumolpe, fils de Musée, établit les mystères d'Éleusis et publia les poésies de son père Musée, sous Érecthée, roi d'Athènes, fils de Pandion, il s'est passé....

XVI.

1326. Depuis que l'on a fait à Athènes la première lustration ou purification pour le meurtre de.... sous Pandion, fils de Cécrops, il s'est passé 1062 ans.

XVII.

..... Depuis que l'on a établi les premiers combats gymniques à Éleusis, sous le règne de Pandion, fils de Cécrops....

XVIII.

..... Depuis que des sacrifices humains et les lycées



Avant J. C. ou lupercales furent établis dans l'Arcadie, sous Pandion, roi d'Athènes, fils de Cécrops....

XIX.

..... Depuis qu'on fit une lustration à Athènes, et qu'Hercule fut initié dans les mystères d'Éleusis, et qu'on bâtit un petit temple, sous Égée, roi d'Athènes....

XX.

1295. Depuis la grande stérilité d'Athènes, sur laquelle on consulta l'oracle d'Apollon, qui répondit que l'on devait satisfaire Minos, ainsi qu'il le demanderait, sous Égée, roi d'Athènes, il s'est écoulé 1031 ans.

XXI.

1259. Depuis que Thésée rassembla les douze cantons des Athéniens, pour n'en faire qu'une cité ou communauté, et qu'il introduisit dans Athènes, dont il était roi, une espèce de gouvernement populaire, et institua des jeux ou combats dans l'isthme, après que Sinis fut tué, il s'est écoulé 995 ans.

XXII.

1256. Depuis que.... sous le règne de Thésée à Athènes.... il s'est passé 992 ans.

XXIII.

1251. Depuis qu'Étéocle, Adraste et Amphiaraüs régnèrent à Argos, et qu'ils établirent les jeux ou combats néméens, Thésée régnant à Athènes, il s'est écoulé 987 ans.

Avant J. C.

XXIV.

1218. Depuis que les Grecs entreprirent la guerre de Troie, l'an 13e de Menesthée, roi d'Athènes, il s'est passé 954 ans.

XXV.

1209. Depuis que les Grecs prirent la ville de Troie, à la fin du septième jour du mois Thargelion, l'an 22 de Menesthée, roi d'Athènes, il s'est passé 945 ans.

XXVI.

1206. Depuis qu'Oreste, après avoir tué Clytemnestre sa mère, et Égisthe son favori, fut guéri de sa folie en Scythie, et qu'ayant été accusé par Érigone, fille d'Égisthe, il fut absous par l'Aréopage, les suffrages étant égaux, sous Démophon, roi d'Athènes, il s'est passé 942 ans.

XXVII.

1202. Depuis que Teucer bâtit Salamine dans l'île de Cypre, sous Démophon, roi d'Athènes, il s'est passé 938 ans.

XXVIII.

1077. Depuis que Nélée, quittant la Grèce, habita Milet en Carie, où il rassembla les Ioniens qui l'avaient suivi et qui bâtirent Éphèse, Érythrées, Clazomène, Téos, Lebdée, Colophone, Myunte, Phocée, Priène, Samos, Chios, et que les panionies furent instituées, il s'est écoulé 813 ans, et c'était la 13e année du gouvernement de Nélée ou de Médon à Athènes.

XXIX.

944. Depuis que le poëte Hésiode fleurit, sous l'archonte d'Athènes Mégaclès, il s'est passé 680 ans.



Avant J. C.

XXX.

907. Depuis que le poëte Homère fleurit, sous l'archonte Diognète, il s'est écoulé 643 ans.

XXXI.

895. Depuis que Phidon d'Argos, le onzième depuis Hercule, administra les affaires des Argiens, inventa les poids et les mesures et fit battre de la monnaie d'argent dans l'île d'Égine, sous l'archonte d'Athènes Diognète, il s'est passé 631 ans.

XXXII.

758. Depuis qu'Archias, fils d'Évagète, et le dixième depuis Temène, conduit une colonie de Corinthe à Syracuse, l'an 21 de l'archonte d'Athènes Æschyle, il s'est écoulé 494 ans.

XXXIII.

684. Depuis que l'on établit à Athènes Créon premier archonte annuel, il s'est passé 420 ans.

XXXIV.

682. Depuis que le poëte Tyrtée fut dans l'armée des Lacédémoniens, sous l'archonte d'Athènes Lysias, il y a 418 ans.

XXXV.

645. Depuis que Therpander, fils de Derdenne et de l'île de Lesbos, joua de la flûte, et fut accusé à Lacédémone devant le peuple, qui l'absout, Dropilus étant archonte d'Athènes, il s'est passé 381 ans.

XXXVI.

605. Depuis qu'Alyattes règne sur les Lydiens, sous

Avant J. C. l'archonte d'Athènes Aristoclès, il s'est pa
ans.

XXXVII.

594. Depuis que Sapho quitte Mitylène et s'en
pour la Sicile, sous l'archonte Critias pour
mière fois, Syracuse étant alors dominan
cette île, il s'est passé 330 ans.

XXXVIII.

591. Depuis que les Amphictyons furent vain
ayant pris Cyrrhe, à cause d'une guerre sa
et que l'on célébra les combats pythiens à l
dans lesquels on distribua aux victorieux
pouilles, Simon étant alors archonte d'At
s'est passé 327 ans.

XXXIX.

582. Depuis que les jeux pythiens sont célé
nouveau, mais où l'on donna aux vainqu
couronnes de laurier, n'y ayant plus de dé
Damasias étant archonte d'Athènes pour la
fois, il s'est passé 318 ans.

XL.

.... Depuis que la comédie commença à êtr
sentée sur un théâtre, à Athènes, par Sus
Dolon d'Icare, qui eurent pour récompens
nier de figues et un tonneau de vin, qu'il
portèrent dans un chariot à quatre roues,
passé ....

XLI.

561. Depuis que Pisistrate se fait tyran d'Athè
l'archonte Comias, il s'est passé 297 ans.

Avant J. C.

XLII.

556. Depuis que Crésus règne en Asie, et consulte l'oracle de Delphes, Eutydème étant archonte d'Athènes, il s'est passé 292 ans.

XLIII.

542. Depuis que Cyrus, roi de Perse, prend la ville de Sardes, et fait prisonnier Crésus qui avait été trompé par la pythie, il s'est passé 278 ans sous l'archonte.... Alors vivait Hipponax, poëte iambique.

XLIV.

536. Depuis que le poëte Thespis d'Icare représenta le premier la tragédie, savoir, l'Alcestis, de dessus un char, et eut un bouc pour récompense, Alcée étant archonte d'Athènes pour la première fois, il s'est écoulé 272 ans.

XLV.

521 ou 522. Depuis que Darius devint roi des Perses, après avoir tué le Mage, sous l'archonte d'Athènes.... il s'est écoulé 256 ans.

XLVI.

516. Depuis qu'Harmodius et Aristogiton tuèrent Hipparque, fils de Pisistrate et tyran d'Athènes, ... il s'est passé 252 ans.

512. Depuis que les Pisistratides sont chassés d'Athènes et des murs, sous Clysthène, archonte d'Athènes, il s'est passé 248 ans.

XLVII.

508. Depuis que les hommes commencèrent à faire des

Avant J. C.

chœurs de voix, dont ils se disputaient le prix, Hyppodicus de Chalcide est le premier qui le remporte, sous Isagoras, archonte d'Athènes, il s'est passé 244 ans.

XLVIII.

495. Depuis qu'Hippias, descendant de Pisistrate qui avait été chassé par les Athéniens, excita les Perses contre eux, sous Pythocritus, archonte d'Athènes, il s'est passé 231 ans.

XLIX.

490. Depuis que les Athéniens combattent les Perses près de Marathon, et que le satrape Artaphernes, neveu et général de Darius, est défait par les Athéniens, sous Phænippus, archonte d'Athènes pour la seconde fois, il s'est passé 227 ans. Le poëte Eschyle s'est trouvé à ce combat, ayant 35 ans.

L.

489. Depuis que Simonide, poëte, aïeul d'un autre Simonide, aussi poëte, fleurit à Athènes, que Darius meurt et que Xerxès son fils lui succède au royaume de Perse, sous Aristide, archonte d'Athènes, il s'est passé 225 ans.

LI.

486. Depuis que le poëte Eschyle remporte pour la première fois le prix de la tragédie, que le poëte Euripide vient au monde et que Stesichorus passe de Sicile en Grèce, Philocrate étant archonte d'Athènes, il s'est écoulé 222 ans.

Avant J. C.

LII.

479 ou 480. Depuis que Xerxès, ayant passé l'Hellespont sur un pont de bateaux, combat aux Thermopyles et est défait sur mer par les Grecs, près de l'île de Salamine, Calliade étant archonte d'Athènes, il s'est passé 217 ans.

LIII.

479. Depuis que les Athéniens se sont battus près de Platée contre Mardonius, général de Xerxès, et ont remporté la victoire sur les Perses, Mardonius ayant été tué dans l'action, et que le mont Etna en Sicile a jeté des flammes, Xantippe étant archonte d'Athènes, il s'est passé 216 ans.

LIV.

478. Depuis que Gélon, fils de Dinomène, se fut emparé de la tyrannie à Syracuse, sous Timosthène, archonte d'Athènes, il s'est passé 215 ans.

LV.

477. Depuis que Simonide, fils de Leoprepe, de l'île de Cée, le même qui trouva l'art de la mémoire, a remporté le prix à Athènes en l'enseignant, et que, sous l'archonte Adimantus, on a élevé des statues à Harmodius et à Aristogiton, il s'est passé 213 ans.

LVI.

472. Depuis qu'Hiéron se fut emparé de la tyrannie à Syracuse, sous Charès, archonte d'Athènes, il y a 208 ans. Épicharme, poëte comique, paraît de son temps.

Avant J. C.

LVII.

470. Depuis que Sophocle, fils de Sophillus, de Colon, âgé de 28 ans, remporte le prix de la tragédie, sous Apsephion, archonte d'Athènes, il s'est écoulé 206 ans.

LVIII.

469. Depuis que des pierres tombent dans le fleuve Ægos, et que le poëte Simonide mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, Théagenidas étant archonte d'Athènes, il s'est passé 205 ans.

LIX.

463. Depuis la mort d'Alexandre, auquel son fils Perdiccas succéda dans le royaume de Macédoine, Euthippus étant archonte d'Athènes, il s'est passé 199 ans, ou plutôt 198, selon une correction, *Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. XXIII, p. 75.

LX.

457. Depuis que le poëte Eschyle meurt à Gela en Sicile, âgé de soixante-neuf ans, Callias étant archonte d'Athènes pour la première fois, il s'est passé 193 ans.

LXI.

443. Depuis que le poëte Euripide, âgé de quarante-trois ans, remporte pour la première fois le prix de la tragédie, Diphilus étant archonte d'Athènes, il s'est passé 179 ans. Socrate et Anaxagoras étaient contemporains d'Euripide.

Avant J. C.

LXII.

420. Depuis qu'Archelaüs régna en Macédoine, Perdiccas étant mort sous Astyphilus ou Aristophilus, archonte d'Athènes, il s'est passé 156 ans.

LXIII.

411. Depuis que Denys l'Ancien devient tyran de Syracuse, Euctemon étant archonte d'Athènes, il s'est écoulé 147 ans.

LXIV.

409. Depuis la mort du poëte Euripide, Antigène étant archonte d'Athènes, il y a 145 ans.

LXV.

407. Depuis la mort du poëte Sophocle, âgé de quatre-vingt-onze ans, et que le jeune Cyrus commence son expédition de Perse, Callias étant archonte d'Athènes pour la seconde fois, il s'est passé 143 ans.

LXVI.

403. Depuis que Telestes, poëte dithyrambique de Sélinonte, remporte à Athènes le prix de poésie, Mycon en étant archonte, il y a 139 ans.

LXVII.

401. Depuis que les Grecs, qui avaient accompagné le jeune Cyrus, revinrent en Grèce, et que le philosophe Socrate mourut âgé de soixante et dix ans, sous Lachetès, archonte d'Athènes, il y a 137 ans.

LXVIII.

399. Depuis que .... Aristocrate étant archonte d'Athènes, il y a 135 ans.

Avant J. C.

LXIX.

..... Depuis que.... remporta le prix de la poésie dithyrambique à Athènes....

LXX.

380. Depuis que Philoxène, poëte dithyrambique, est mort à l'âge de soixante ans, Pythéas étant archonte d'Athènes, il y a 116 ans.

LXXI.

377. Depuis qu'Anaxandride, poëte comique, remporta le prix à Athènes, Callias en étant archonte, il s'est passé 113 ans.

LXXII.

373. Depuis qu'Astydamas, poëte, remporta le prix à Athènes, Areus en étant archonte, et qu'une grande comète parut, il y a 109 ans.

LXXIII.

371. Depuis la bataille de Leuctres, entre les Thébains et les Lacédémoniens, où les Thébains furent victorieux, sous Phrasiclidès, archonte d'Athènes, il y a 107 ans. Alors mourut Cléombrote, roi des Lacédémoniens.

LXXIV.

370. Depuis que le second Stesichorus, Himérien, remporta à Athènes le prix de poésie, et que la ville de Mégalopolis fut bâtie, Dyscinetus étant archonte d'Athènes, il s'est passé 106 ans.

LXXV.

368. Depuis que Denys de Sicile l'Ancien mourut, que

Avant J. C. son fils Denys lui succéda dans sa tyrannie, et qu'Alexandre commença à régner à Phères en Thessalie, sous Nausigènes, archonte d'Athènes, il y a 104 ans.

LXXVI.

358. Depuis que les Phocéens pillèrent le temple de Delphes, sous Céphisodote, archonte d'Athènes, il s'est passé 94 ans.

LXXVII.

357. Depuis que Timothée, poëte, meurt âgé de quatre-vingt-dix ans, que Philippe, roi de Macédoine, bâtit la ville de Philippes, qu'Alexandre de Phères fut tué, et que Dion vainquit les généraux de Denys, Agathocle étant archonte d'Athènes, il y a 93 ans.

LXXVIII.

355. Depuis qu'Alexandre, qui fut roi de Macédoine, naquit, Callistrate étant archonte d'Athènes, il y a 91 ans. En ce temps fleurit Aristote, philosophe.

LXXIX.

354. Depuis que Calippe ou Callicrates, ayant tué Dion, fut tyran de Syracuse, Diotime étant archonte d'Athènes, il s'est passé 90 ans.

OLYMPIADES.

OLYMPIADE 106.

Vainqueur, Porus, de Malée.

Avant J. C.	Années.
356.	1. Arch. *Elpinous*, ou *Epinices*.
355.	2. Arch. *Callistratus*. Naissance d'Alexandre le Grand.
354.	3. Arch. *Diotimus*. Calippe (*ou* Callicrates) se saisit de Syracuse, après avoir tué Dion.
353.	4. Arch. *Theodemus*, ou *Euthydemus*.

OLYMPIADE 107.

Vainqueur, Smicrinas, de Tarente.

352.	1. Arch. *Aristodemus*. Toute la Grèce est en grands troubles pendant cette olympiade.
351.	2. Arch. *Tessalus*, ou *Theellus*.
350.	3. Arch. *Apollodorus*.
349.	4. Arch. *Callimachus*.

OLYMPIADE 108.

Vainqueur, Polycles, de Cyrène.

348.	1. Arch. *Theophilus*. Mort du philosophe Platon.
347.	2. Arch. *Themistocles*.
346.	3. Arch. *Archias*.
345.	4. Arch. *Eubulus*.

OLYMPIADE 109.

Avant J. C. — Vainqueur, ARISTOLOCHUS, d'Athènes.

Années.

344. 1. Arch. *Lyciscus*. La ville de Syracuse étant occupée en même temps par deux tyrans, savoir Icetas et Denys, Timoléon la délivre.

343. 2. Arch. *Pythodotus*,

342. 3. Arch. *Sosigenès*.

341. 4. Arch. *Nicomachus*.

OLYMPIADE 110.

Vainqueur, ANTICLÈS, d'Athènes.

340. 1. Arch. *Theophrastus*.

339. 2. Arch. *Lysimachides*.

338. 3. Arch. *Chæronidas*. Philippe gagne la bataille de Chéronée sur les Grecs confédérés.

337. 4. Arch. *Phrynicus*.

OLYMPIADE 111.

Vainqueur, CLEOMANTIS, de Cleitor.

336. 1. Arch. *Pythodorus*. Philippe, roi de Macédoine, est tué par Pausanias.

335. 2. Arch. *Evænetus*.

334. 3. Arch. *Ctesiclès*. Alexandre passe en Asie avec ses troupes.

333. 4. Arch. *Nicocratès*.

OLYMPIADE. 112.

Vainqueur, GRYLLUS, de Chalcis.

332. 1. Arch. *Niceratus*, ou *Anicetus*. Alexandre prend Tyr.

331. 2. Arch. *Aristophanes*.

330. 3. Arch *Aristophon*. Darius Codoman est tué par Bessus.

329. 4. Arch. *Cephissophon*.

OLYMPIADE 113.

Vainqueur, Cliton, de Macédoine.

Avant J. C.	Années.
328.	1. Arch. *Eutycritus*, ou *Euttycrates*. Alexandre poursuit Bessus, le prend et le fait mourir.
327.	2. Arch. *Hegemon*.
326.	3. Arch. *Chremès*.
325.	4. Arch. *Anticlès*.

OLYMPIADE 114.

Vainqueur, Micinas, de Rhodes.

324.	1. Arch. *Hegesias*. Alexandre meurt à Babylone.
323.	2. Arch. *Cephisodorus*.
322.	3. Arch. *Philoclès*, ou *Dioclès*.
321.	4. Arch. *Apollodorus*, ou *Archippus*.

OLYMPIADE 115.

Vainqueur, Damasias, d'Amphipolis.

320.	1. Arch. *Neæchmus*. Ptolémée, roi d'Égypte, soumet la Phénicie et la basse Syrie.
319.	2. Arch. *Apollodorus*.
318.	3. Arch. *Archippus*.
317.	4. Arch. *Demogenès*.

OLYMPIADE 116.

Vainqueur, Demosthenes, de Laconie.

316.	1. Arch. *Democlides*. Antigonus déclare la guerre à Euménès, et l'année suivante à Séleucus.
315.	2. Arch. *Praxibulus*.
314.	3. Arch. *Nicodorus*.
313.	4. Arch. *Theophrastus*,

OLYMPIADE 117.

Vainqueur, PARMÉNON, de Mytilène.

Avant J. C.	Années.
312.	1. Arch. *Polemon*. Antigonus veut rendre la liberté aux Grecs.
311.	2. Arch. *Simonides*.
310.	3. Arch. *Hieromnemon*.
309.	4. Arch. *Démétrius* de Phalère.

OLYMPIADE 118.

Vainqueur, ANDROMÉNÈS, de Corinthe.

308.	1. Arch. *Charinus*. Agathocle, tyran de Syracuse, veut attaquer les Carthaginois.
307.	2. Arch. *Anaxicratès*.
306.	3. Arch. *Corabus*.
305.	4. Arch. *Xenippus* ou *Xenias*.

OLYMPIADE 119.

Vainqueur, ANDROMÉNÈS, le même.

304.	1. Arch. *Phereclès*.
303.	2. Arch. *Leostratus*. Démétrius rend la liberté aux Athéniens.
302.	3. Arch. *Nicoclès*.
301.	4. Arch. *Calliarchus*.

OLYMPIADE 120.

Vainqueur, PYTHAGORAS, de Magnésie.

300.	1. Arch. *Hegemachus*. Ptolomée se rend maître de la Syrie et de l'île de Cypre.
299.	2. Arch. *Euctemon*.
298.	3. Arch. *Mnesidemus*.
297.	4. Arch. *Antiphatès*.

OLYMPIADE 121.

Vainqueur, PYTHAGORAS, le même.

Avant J. C.	Années.
296.	1. Arch. *Nicias*.
295.	2. Arch. *Nicostratus*. Démétrius attaque les Lacédémoniens.
294.	3. Arch. *Olympiodorus*.
293.	4. Arch. *Philippus* ou *Diphilus*.

OLYMPIADE 122.

Vainqueur, ANTIGONUS, de Macédoine.

292.	1. *Les Archontes de cette olympiade sont inconnus*.
291.	2. Démétrius fait le siége de Thèbes.
290.	3. Guerre de Démétrius contre les Étoliens et contre Pyrrhus, roi d'Épire.
289.	4.

OLYMPIADE 123.

Vainqueur, ANTIGONUS, le même.

288.	1. Mort du philosophe Théophraste.
287.	2. Arch. *Philippus*.
286.	3. Ptolémée choisit pour successeur Ptolémée Philadelphe.
285.	4.

OLYMPIADE 124.

Vainqueur, PHILOMELUS, de Pharsale.

284.	1. Établissement de la république des Achéens.
283.	2.
282.	3. Commencement du royaume de Pergame en Asie.
281.	4.

OLYMPIADE 125.

Vainqueur, LADAS, d'Aège.

280.	1. Arch. *Gorgias*. Les Tarentins implorent le secours de Pyrrhus, roi d'Épire, contre les Romains.
279.	2. Arch. *Anaxicratès*.
278.	3. Arch. *Démoclès*.
277.	4.

OLYMPIADE 126.

Vainqueur, Idoeus, ou Nicator, de Cyrène.

Avant J. C.	Années.
276.	1. Pyrrhus déclare la guerre aux Carthaginois.
275.	2. Hiéron se fait tyran de Syracuse.
274.	3. Pyrrhus fait passer des troupes en Italie.
273.	4.

OLYMPIADE 127.

Vainqueur, Périgenès, d'Alexandrie.

272.	1. Pyrrhus attaque Corinthe, et il est tué d'une tuile.
271.	2. Arch. *Pytharatus*.
270.	3. Hiéron est déclaré roi de Syracuse.
269.	4.

OLYMPIADE 128.

Vainqueur, Séleucus, de Macédoine.

268.	1.
267.	2.
266.	3. Alexandre, fils de Pyrrhus, déclare la guerre aux Macédoniens.
265.	4.

OLYMPIADE 129.

Vainqueur, Philinus, de Cos.

264.	1. Arch. *Diognète*, sous qui les marbres de Paros ont été faits. Mort de Zénon de Cittium, chef des philosophes stoïques.
263.	2.
262.	3.
261.	4. Bérose publie son histoire des Chaldéens.

HISTOIRE

DES LÉGISLATEURS

ET DES CONSTITUTIONS

DE LA GRÈCE ANTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'IDÉE DE LA LOI. — DU PRINCIPE DES SOCIÉTÉS ANTIQUES : L'INÉGALITÉ.

L'homme a l'instinct et l'habitude de chercher une cause aux phénomènes du monde et une règle aux actions humaines. La cause et la règle ont reçu le même nom : elles ont été appelées LOI.

De la vérité des lois dépendent la science de la nature et le bonheur des sociétés. Aussi ceux qui découvrent les lois de l'ordre physique laissent après eux une mémoire qui ne périt pas, et la

reconnaissance des hommes a souvent déifié les législateurs des peuples.

En vain les conquérants multiplient leurs victoires et sur les ruines des villes qu'ils ont prises se dressent des trophées; ils seront oubliés vite, s'ils ne sont en même temps des législateurs. La gloire durable s'attache moins aux prospérités insolentes de la force qu'au triomphe bienfaisant des idées, et les lois sont les idées monumentales des sociétés.

Supérieures à toutes les formes, les idées ne vivent néanmoins que par elles. La pensée aspire nécessairement à se manifester et cette irrésistible tendance est la cause de tout ce qui existe. C'est en réalisant une de ses pensées que Dieu a fait ce globe sur lequel nous nous agitons, et qui est pour nous le point central de la nature. Les instincts de l'homme tantôt timides, tantôt impétueux, les sentiments dont la véhémence et la profondeur tourmentent son âme, les pensées qui après l'avoir assailli confusément, l'animent et le fortifient de leur pénétrante lumière, tout cela se traduit en actions qui composent l'histoire. Quand l'homme a de nobles passions et de hautes vues, l'histoire

acquiert de la grandeur. Médiocre, lorsque l'acteur n'a que des préoccupations et des désirs vulgaires, elle est d'une amère tristesse à ces époques douloureuses où l'humanité, soit pour avoir abusé de ses forces, soit parce qu'elle ignore l'usage qu'elle en doit faire, devient la proie de crises violentes. Alors l'esprit humain est malade, et dans ses transports il offense la raison et la vérité avec acharnement. Alors tout devient possible, car l'homme prodigue sa force pour réaliser l'infini, non dans le bien mais dans le mal. L'erreur et le crime atteignent des proportions incommensurables. Heureusement le peintre de ces temps tragiques rencontre à côté des déportements coupables les courageuses résistances du bon sens et du bon droit; contre des excès monstrueux il y a les héroïques protestations de l'intelligence et de la vertu. Par ce contre-poids salutaire rentrent peu à peu l'ordre et l'harmonie dans les mouvements de cette humanité souvent si aveugle et si téméraire à son propre détriment, et que toutefois un indestructible instinct ramène vers la vérité.

Il a fallu bien des siècles pour que l'homme comprît dans toute sa plénitude la nature de la loi.

et du pouvoir législatif. Ne confondons pas la notion du droit avec l'idée de la loi. La notion du droit est contemporaine des premières actions humaines. Dès qu'à l'extrême origine des sociétés l'homme a commencé le rude labeur de la vie, il n'a pu rien faire, il n'a pu partager les produits de la chasse ou les fruits de la terre, sans que la notion du droit s'éveillât dans sa conscience et fût par elle instinctivement invoquée. De cette notion sortit comme un germe vigoureux l'idée de la loi que le temps et l'intelligence de l'homme, fortifiée par la réflexion, firent épanouir.

L'expérience et le génie sont les deux causes créatrices de la loi. Si nous explorons les premières époques historiques, nous reconnaissons que les instincts, les mœurs et les coutumes furent, pour ainsi parler, la matière première sur laquelle l'intelligence politique de quelques hommes travailla. L'initiative de l'esprit individuel eut pour point de départ et d'appui les sentiments de tous. La combinaison de ces deux éléments produit seule les institutions durables. La sagacité de Platon a parfaitement démêlé ce caractère complexe de l'œuvre des législateurs. Platon nous

représente la variété des coutumes croissant en raison même du développement des sociétés primitives, c'est-à-dire des familles vivant sous l'autorité de leurs chefs. Voilà les fondements de la communauté politique. Rapprochées les unes des autres, ces familles comprirent qu'il leur serait utile de se soumettre aux mêmes règles dans les choses importantes. Ici nous voyons poindre l'idée d'unité. On s'assembla, on désigna quelques hommes qu'on chargea de choisir, parmi les coutumes et les pratiques en vigueur, les plus sages et les plus avantageuses. Nous sommes en face des premiers législateurs. Les pères de famille acceptèrent ce qui leur fut proposé par ces hommes prudents entre tous; après l'épuration des coutumes, on institua des chefs; des aristocraties, des monarchies s'élevèrent, et c'est ainsi que s'accomplit la première des révolutions [1].

Mais les peuples, durant leur enfance et leur jeunesse, ne se rendent pas compte des faits qui les touchent le plus, avec l'exactitude d'un philo-

[1] *De legibus*, lib. III. Dans ce passage que nous avons un peu développé sans le dénaturer, Platon se montre observateur aussi profond qu'Aristote.

sophe. Comme l'adolescent au printemps de la vie, ils ont toutes les crédulités de l'imagination et du cœur. Ces sages, ces législateurs, qui des usages et des mœurs des sociétés naissantes tiraient des lois justes et bonnes, n'étaient-ils pas au-dessus de ceux qu'ils rendaient ainsi plus raisonnables et plus heureux? Cette supériorité n'avait-elle pas une cause surhumaine? Si ces législateurs n'étaient pas eux-mêmes des dieux descendus pour quelques jours sur la terre, n'avaient-ils pas reçu d'en haut une inspiration qui faisait leur génie? C'est ce que crurent les peuples, et c'est ce que les poëtes affirmèrent. Ainsi le chantre de l'*Odyssée*[1] parle des entretiens de Minos avec Jupiter, et Cicéron, ce collecteur éloquent des traditions antiques, ne décide pas si le législateur des Crétois fut Jupiter lui-même, ou Minos inspiré par ce dieu, suivant le témoignage des poëtes, *ut poetæ ferunt*[2]. Toutes les traditions nous montrent à des degrés divers les législateurs marqués d'un sceau divin. Par un irrésistible élan, l'humanité s'est

[1] *Odyss.*, lib. XIX, vers. 178, 179.
[2] *Tusculan. Disputat.*, lib. II, cap. XIV.

élevée à Dieu, à la raison universelle, pour lui attribuer les grandes pensées qui furent les principes de ses croyances et de ses institutions. Le génie était adoré comme une irradiation de la Divinité.

Croyances religieuses, institutions politiques, voilà les deux grandes faces de l'histoire des sociétés. Il est impossible de considérer les croyances sans rencontrer les institutions, et de s'occuper des institutions sans souvent remonter aux croyances. Toutefois ce sont deux grands sujets qu'en dépit de cette connexion, qui est dans la nature des choses, l'art et la méthode non-seulement permettent, mais prescrivent à l'historien de traiter séparément. La clarté est à ce prix. D'ailleurs si la religion et la politique ont des points nombreux de ressemblance et de contact, elles ont chacune aussi une originalité et des vicissitudes qui veulent être étudiées pour elles-mêmes.

Nous avons le dessein de parler ici des principales constitutions politiques de la Grèce, d'en donner les raisons, de faire la part des temps, des peuples, celle des grands hommes, et de marquer l'enchaînement des révolutions. Si nous réussissons à placer les faits dans leur lumière véritable,

ils doivent offrir quelques leçons dont on pourrait encore profiter aujourd'hui. C'est à la fois le charme et l'autorité de l'histoire d'enseigner en racontant. La pensée individuelle s'efface devant le témoignage du genre humain.

La force parvenant à produire l'harmonie et les effets de la beauté, tel est le caractère antique dans les individus et les peuples. Pour être citoyen dans les républiques anciennes, il fallait appartenir à la race conquérante : presque partout les droits politiques n'étaient qu'entre les mains d'hommes d'élite, et là même où la démocratie paraissait régner, le nombre restreint de ses membres la faisait presque ressembler à une caste. Le citoyen qui sentait sa supériorité sur les simples habitants, sur les étrangers, sur les esclaves, était libre ou plutôt souverain avec un indomptable orgueil. En participation continue de la puissance publique, il s'identifiait avec l'État, et mettait dans sa vie une gravité, une noblesse qui, suivant l'occurrence, s'élevaient à la vertu, à l'héroïsme. L'État offrait aux citoyens de grands devoirs à remplir; il excitait leur énergie, puis il enchantait leur imagination par une religion poétique, par un

culte majestueux et charmant. Le polythéisme divinisait à la fois l'humanité et la nature : la richesse de ses traditions, l'élévation de ses images, la profondeur de ses symboles s'adressaient à une société choisie d'hommes instruits et ingénieux. L'antiquité fut éminemment aristocratique.

L'inégalité était le fondement des républiques anciennes : les législateurs l'avaient mise dans l'État parce qu'ils l'avaient trouvée dans la nature. Souvent le monde physique et l'organisation humaine avaient été considérés comme des types sur lesquels devait être façonné le corps social.

Une hiérarchie, fondée sur la supériorité morale, formait la plupart du temps le centre primitif et générateur des institutions politiques chez les anciens, qui tenaient pour vrai que, dans les associations des hommes entre eux, le gouvernement devait appartenir aux meilleurs. Ainsi, dans la société grecque, l'aristocratie fut le fait primordial, la démocratie fut une déviation, nous dirions volontiers une image altérée de l'aristocratie elle-même; elle ne vécut pas par ses propres principes, comme la démocratie moderne.

Voici d'autres conséquences : la minorité de

l'espèce humaine brilla d'un éclat incomparable; au sein de ces républiques aristocratiques, elle eut une existence royale, et dans tous les développements de l'esprit, elle excella. Sur tous les points l'art, la forme, la qualité prévalurent. La civilisation antique ressemble à un splendide banquet où les places sont comptées, où chacun des convives a quelque mérite singulier qui le rehausse. Autour de ces privilégiés du destin et du génie une foule immense, obscure, répand ses flots, tantôt paisibles, tantôt soulevés.

Cette foule est la majorité du genre humain. Or, si les conditions étaient inégales, il y avait une culture intellectuelle dont tous pouvaient jouir également. Dans la Grèce, tous pouvaient admirer les chants d'Homère, les statues de Phidias et de Polyclète, les tragédies de Sophocle, les enseignements de Socrate. Le spectacle de la grandeur romaine n'était pas moins offert aux esclaves qu'aux patriciens. Éducation puissante qui fut à la fois l'honneur et la ruine de la cité antique. Dans toutes les têtes les idées fermentèrent, elles brisèrent le moule étroit et usé des institutions, et la décomposition de la société polythéiste commença.

Alors, sur les ruines de la vieille légalité, il se fit une coalition involontaire mais féconde du génie oriental transformé par des juifs novateurs, de l'idéalisme grec, et du rationalisme romain. Elle enfanta une religion nouvelle qui s'empara non-seulement des esprits inquiets et tourmentés de l'ancien univers[1], mais des âmes simples et rudes des barbares victorieux. Voilà les Germains, et nous avons avec leurs mœurs le dernier élément du monde moderne.

Une religion proclamant la nécessité de la douleur, et l'égalité des hommes devant Dieu, des peuples jusqu'alors inconnus se mêlant en vainqueurs à des nations épuisées, amenèrent une nouvelle manière de sentir et de vivre. L'humanité entra dans une voie dont nous n'avons pas encore trouvé l'issue. En effet, le christianisme, le gouvernement représentatif et la philosophie moderne n'ont pas atteint jusqu'à présent la vérité et le bonheur à la poursuite desquels le génie de l'antiquité s'était élancé avec une si ingénieuse audace. Nulle part rien n'est fondé, rien ne paraît durable,

[1] Orbis romanus.

et notre siècle, si fier, il y a quelques années, des apparences et des raffinements de sa civilisation, est retombé dans un chaos où l'on cherche avec anxiété les symptômes de l'enfantement. Mais écartons ces préoccupations pour être tout entier à notre sujet, où, du reste, nous retrouverons plus d'une fois, à vingt siècles de distance, les passions et les problèmes qui nous tourmentent.

CHAPITRE II.

DES TEMPS PRIMITIFS. — CE QU'ON EN PEUT TIRER.

Buffon ouvre son livre des *Époques de la nature* par une comparaison entre l'histoire civile et l'histoire naturelle. Il montre la première pleine d'incertitudes, d'erreurs, ne pouvant transmettre que les gestes de quelques nations, c'est-à-dire les actes d'une très-petite partie du genre humain, bornée d'un côté par les ténèbres d'un temps assez voisin du nôtre, ne s'étendant de l'autre qu'aux petites portions de terre qu'ont occupées successivement les peuples soigneux de leur mémoire; *au lieu que l'histoire naturelle embrasse également tous les espaces, tous les temps, et n'a d'autres limites que celles de l'univers.*

Il est vrai : mais si l'histoire naturelle a pour

théâtre l'infini de l'espace, l'histoire civile a pour mobile l'infini de la pensée. Si les monuments et les titres historiques sont restreints et mutilés, la curiosité de l'homme ne connaît pas de limites, et elle se change en une spéculation industrieuse qui cherche à pénétrer jusqu'au premier moment des choses à travers les voiles les plus épais du passé. L'imagination du genre humain a placé au commencement de toutes les histoires une époque de félicité, d'innocence. Quand sous l'irrésistible impulsion de Dieu, l'ordre et la variété eurent transformé la matière, à ce monde si grand et si divers, à cette œuvre d'artiste, il manquait quelque chose, l'homme, que Dieu se donna la peine de façonner lui-même : divine origine, attestée par l'intelligence de celui qui fut ainsi créé[1]. Ce dernier venu dans la création commença par être heureux et pur : toutes les traditions le veulent ainsi.

[1] « .... Animal hoc providum, sagax, multiplex, acutum, memor, plenum rationis et consilii, quem vocamus hominem, præclara quadam conditione generatum esse a supremo deo. Solum est enim ex tot animantium generibus atque naturis particeps rationis et cogitationis, quum cætera sint omnia expertia. » M. T. Cicer. *De legibus*, lib. I, cap. VII.



L'homme vivait sans mauvais désirs, sans contraintes, sans terreurs, sans lois,

« . . . . nec verba minacia fixo
Ære legebantur. . . . . »

N'y a-t-il pas autant de naïveté que d'orgueil dans cette image que l'humanité s'est faite de son début sur la terre? Elle était donc bien persuadée que Dieu lui devait le bonheur? Plus tard elle aura d'elle-même des idées moins présomptueuses et moins riantes. Quand elle aura vécu, quand elle aura traversé des siècles de misères et de douleurs, elle se plaindra que l'homme ait été jeté nu sur une terre nue, sans autre privilége que les larmes sur tout ce qui l'entoure, et qu'il ait cependant la folie de se croire né pour l'orgueil [1].

La science a ses élans comme la poésie. Ce n'est pas un vain jeu d'esprit de mettre à côté de la tradition de l'âge d'or, qui date des temps les plus reculés, l'hypothèse, adoptée par des savants contemporains, d'un peuple primitif, source commune de l'humanité. Dans l'hypothèse comme dans la

[1] « Heu dementiam ab his initiis existimantium ad superbiam se genitos! » C. Plinii *Hist. nat.*, lib. VII, cap. I.

tradition se trouvent les mêmes instincts de curi sité insatiable, le même désir de donner à l'h toire du genre humain un magnifique exorde. Ent le Gange et l'Indus un peuple a vécu fortuné, r ligieux, savant : sa langue et sa civilisation ont portées sur les principaux points du globe par d migrations puissantes. Les peuples issus de peuple primitif ont modifié l'idiome générate suivant les convenances particulières de leur g nie, et c'est ainsi que s'expliquent les affinités sanscrit des brahmanes avec le grec, le latin avec le celte, avec les dialectes germaniques slaves. Ainsi l'unité préside aux développemen du genre humain comme à l'ordonnance d'u poëme, et la civilisation du monde a un foyer cen tral dont aujourd'hui même nous pouvons distin guer les lueurs à travers la nuit des temps.

Cette théorie si hardiment construite avec le inductions de la philologie comparée, ne sera ja mais qu'une conjecture. En effet, les Indiens n'on pas d'histoire. Ce peuple auquel on décerne un antiquité si haute, et l'honneur d'avoir été le pèr du genre humain, ne peut prouver authentique ment ses droits à cette insigne distinction. San

res, sans monuments historiques qui attestent urs origines et leurs vicissitudes, les Indiens rent pour ainsi dire divulgués d'un seul coup r Alexandre, qui cependant ne poussa pas ses nquêtes au delà de l'Hyphase et de l'Indus. « Ce t un de ses capitaines, Seleucus Nicator, qui eut gloire d'arriver jusqu'aux bords du Gange. Le ile qui avait couvert cette partie du monde fut ors levé [1]. » On a pu affirmer que depuis Alexane jusqu'à nos jours le spectacle n'avait pas angé ; à ce compte les Macédoniens auraient ouvé comme les Anglais des *fakyrs* et des *bayares* : mais cette foi dans une immobilité qui aurit duré vingt siècles, ne nous apprend rien sur s commencements. A quelle époque faut-il faire monter les sources d'une mythologie, d'une phiophie et d'une législation qu'explore depuis plus e soixante ans l'érudition européenne ? La queson n'est pas soluble.

Au reste ces développements d'une civilisation rimordiale figurés par l'âge d'or et par la gloire l'un peuple primitif, furent interrompus et dé-

[1] *Examen critique des historiens d'Alexandre*, par Sainte-Croix, 2e édition, p. 732.

truits par des catastrophes qui ont aussi leur place dans les traditions. La terre, avant que l'homme y parût, fut bouleversée par de grandes commotions. Où s'élance aujourd'hui la cime des hautes montagnes, la mer porta ses flots. Le monde physique ne se débrouilla qu'avec une laborieuse lenteur, et lorsque l'homme vint l'habiter, il fut le témoin et la victime d'une dernière révolution. Aussi dans la plupart des anciens poëmes nous trouvons un déluge après lequel la civilisation commence ou renaît sur une terre dont la forme actuelle est assez récente, et voilà, comme l'indique Cuvier, le lien de l'histoire naturelle et de l'histoire civile.

Il ne sera pas long d'énumérer les résultats qu'il est possible de tirer des traditions, des hypothèses et des recherches accumulées sur les commencements de la terre et de l'homme. Le monde s'est formé d'une manière progressive à travers des révolutions nombreuses, et le plus noble des animaux, l'homme, a été créé le dernier. La nature, qui a précédé le genre humain, a donc eu avant lui ses propres tendances à la perfectibilité. En dépit des tristes souvenirs que lui avait laissés le dernier cataclysme dans lequel il s'était trouvé en-

veloppé, l'homme a voulu et veut encore commencer son histoire par l'image d'une félicité primitive. Nous retrouvons ce constant désir dans les œuvres de la poésie et de la science, tant il lui tient au cœur d'établir que sur cette terre il a débuté par vivre en roi. Cependant cette ambition n'a pu effacer de la mémoire du genre humain les traces d'une ruine, d'une déchéance qui ont emporté tant de gloire. L'histoire de son début nous offre l'indestructible antithèse du bonheur et de la misère, et il faut ajouter que les traditions qui nous parlent de l'antique désastre de l'humanité sont confirmées positivement par la science[1], tandis que celles qui voudraient nous faire croire à un primitif éclat, restent sans vérifications possibles. C'est un échec pour la vanité rétroactive que nous portons dans l'étude du passé.

Que l'homme, au surplus, dans les premiers temps historiques doive être considéré comme un roi dépossédé, cherchant à rassembler les débris d'une ancienne grandeur, ou qu'il ait simplement commencé par l'état sauvage, la même nécessité

[1] Les travaux géologiques et zoologiques de notre siècle.

CHAPITRE III.

DES PREMIÈRES MIGRATIONS ET COLONIES. — SITUATION ET GÉNIE DE LA GRÈCE.

Nous ne savons rien sur le principe des choses, et nous ne commençons à apercevoir les peuples que lorsqu'ils s'agitent et se mêlent. Dès qu'elle ouvre ses annales, l'histoire constate l'humeur inquiète et vagabonde de l'homme, sa mobilité, son impatience du repos, son ardeur à répandre ses passions, ses idées, son amour des nouveautés. Voilà le principe moteur de l'histoire, voilà la cause de ces migrations des peuples qui sont la première date certaine des destinées humaines. La curiosité de l'homme a tout tenté, tout envahi, tout transformé. Ainsi le peu que nous pouvons connaître est nouveau, et nous sommes d'hier.

Ce n'est pas chez eux, à leur foyer, dans l'intimité d'une vie sédentaire, que l'histoire nous montre les peuples. Dès le début elle les trouve errants. Des profondeurs de l'Asie sortirent les Celtes et les Pélasges; ils débordèrent comme des torrents impétueux. Le pays des Scythes, la Germanie, les Gaules, l'Espagne, furent inondés par les Celtes dont nous ne suivrons pas les courses, puisque les régions qu'ils envahirent n'obtinrent de notoriété que plus tard; les Pélasges, au contraire, mirent le pied sur des terres qui devinrent bientôt illustres, l'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie, et de bonne heure ils eurent dans les traditions des anciens peuples une célébrité réelle et pourtant énigmatique.

Quels étaient les Pélasges ? Hérodote ne répond pas positivement à cette question, mais par les faits qu'il a pu recueillir, il se croit autorisé à penser que les Pélasges parlaient une langue barbare[1]. Ils se distinguaient donc des Hellènes. Que

[1] Ἦσαν οἱ Πελασγοὶ βάρβαρον γλῶσσαν ἱέντες. Herodot. *Clio*, lib. I, cap. LVII. Ne trouvons-nous pas dans cette langue barbare dont parle Hérodote, un indice qui vient confirmer la théorie des races et des langues indo-germaniques, et

pouvaient-ils être, si ce n'est un peuple d'Asie qui, par des migrations successives, avait couvert un grand nombre de contrées où se développa une civilisation dont il fut l'initiateur? Partout nous trouvons les Pélasges, dans l'Asie Mineure, dans les Cyclades, dans la Samothrace, en Crète, dans l'Attique, dans la Béotie, dans la Thessalie, dans l'Épire, dans l'Argolide, dans l'Arcadie, d'où partit une de leurs hordes pour se rendre dans l'Hespérie, le midi de l'Italie. Ces peuplades, qui se répandaient sur tant de points, étaient descendues du Caucase, et en côtoyant le littoral de la mer Noire avaient pénétré en Europe où elles eurent les fortunes les plus diverses, où nous les voyons tantôt glorieuses, tantôt maudites, et passant de la domination à l'exil. Destinée tragique qui perpétua le nom des Pélasges en l'inscrivant, par la plume de Thucydide, au berceau de la Grèce[1], et en le

n'est-il pas probable que le centre de l'Asie, par des migrations continentales, a exercé sur l'Europe une influence antérieure aux courses des peuples navigateurs et à l'établissement des colonies?

[1] Thucydide (lib. I, cap. III), après avoir remarqué qu'avant la guerre de Troie l'Hellade n'entreprit rien en

mettant dans la bouche de Virgile, quand le poëte voulait désigner les Hellènes[1].

Le temps marche, et l'histoire de la sociabilité humaine va devenir plus facile. Ce n'est plus en tirant de ces régions les plus profondes d'innombrables essaims que l'Orient se fera sentir à l'Occident, mais par ses extrémités que baigne une mer commune à l'Europe, à l'Afrique et à l'Asie. De l'Égypte s'échappèrent à plusieurs reprises des proscrits. Les Phéniciens, ces maîtres de la navigation, se mirent à approvisionner les autres nations des produits de l'Égypte et de l'Assyrie[2]. Avec leurs marchandises ils importèrent les idées, et la solidarité du genre humain commença.

Il était une terre merveilleusement placée entre toutes pour servir de lien entre l'Orient et l'Occi-

commun, ajouté qu'avant Hellen, fils de Deucalion, le nom d'Hellade n'existait pas, et qu'alors chaque peuplade, surtout la pélasgique, avait sa domination particulière : κατὰ ἔθνη δὲ, ἄλλα τε καὶ τὸ πελασγικὸν ἐπιπλεῖστον ἀφ' ἑαυτῶν τὴν ἐπωνυμίαν παρέχεσθαι.

[1] « .... Quem falsa sub proditione Pelasgi. » *Æneid.* lib. II.
« .... Ille dolis instructus et arte pelasga. » *Ibid.*

[2] Ἀπαγινέοντας δὲ φορτία Αἰγύπτιά τε καὶ Ἀσσύρια. Herodot. *Clio*, lib. I, cap. I.

dent. Presqu'île d'une médiocre étendue et baignée de trois côtés par la mer, voisine à la fois de l'Asie Mineure, de l'Afrique, de toutes les îles de la Méditerranée et de l'Italie, la Grèce reçut les principes de la civilisation, les germes de la science; les développa, puis les transmit. Le naturel de ses habitants ne la destinait pas moins à cette œuvre, car ils eurent par excellence le génie de la forme et de l'expression. Ils eurent aussi le goût des courses et des aventures. En effet, ces Grecs visités, envahis par des peuples étrangers, devinrent eux-mêmes d'infatigables voyageurs. Des colonies grecques furent semées dans l'Italie, dans la Sicile, dans la Gaule méridionale où s'épanouit la riante Marseille, sur les côtes de l'Afrique et de l'Asie. Les Grecs portèrent donc sur des points nombreux leur esprit souple, pénétrant, subtil, plus amoureux encore du beau que du vrai, changeant, léger, et dominé par un irrésistible penchant pour les fables, les fictions et les mensonges.

Ces qualités et ces défauts avaient leurs racines dans le sol. On s'est étonné de l'insistance que les Grecs et surtout les Athéniens[1] mirent à se dire

[1] Les Athéniens se donnaient pour le peuple le plus an-

autochthones. Cette prétention soutenue avec une persistance si vive était une sorte de réaction contre le souvenir des invasions et des influences orientales : d'ailleurs, ramenée à une juste mesure, elle était fondée sur la nature des choses. Cette Grèce, d'un aspect si varié, si pittoresque, coupée par des montagnes et des torrents, avait des habitants indigènes, dont l'origine était commune, c'est-à-dire européenne, et dont les mœurs étaient, sinon contraires, du moins diverses. Ces habitants avaient pu refluer, émigrer d'une contrée dans une autre; mais malgré leurs changements, leurs expéditions, on ne saurait les confondre avec les Pélasges, ces conquérants asiatiques, vaincus à leur tour par les indigènes. Si nous consultons les traditions, elles nous disent que les Leléges et les Curètes, qu'on appela plus tard Étoliens et Locriens, et d'autres habitants du Parnasse, ayant pour chef

cien de la Grèce : leurs orateurs leur répétaient tous les jours qu'ils n'étaient pas un mélange de nations diverses, et qu'ils avaient, sans interruption, possédé l'Attique. Tel est le langage d'Isocrate dans le *Panégyrique*. C'est appuyés sur cette prétention que les Athéniens refusèrent à Gélon le commandement de la flotte grecque dans la guerre contre les Perses. Herodot. *Polymn.*, lib. VII, cap. CLXI.

Deucalion, fils de Prométhée, chassèrent des fertiles campagnes de la Thessalie les Pélasges qui les occupaient depuis cinq générations [1]. Deucalion régna surtout dans cette partie de la Thessalie appelée Phthiotide : son fils Hellen, qui lui succéda, donna son nom à ceux qu'il commandait, et successivement ce nom s'étendit à toutes les peuplades dont les descendants d'Hellen furent les chefs [2]. Voilà la souche de cette race et de cette langue helléniques qu'attendait un si riche avenir.

Dans ces temps obscurs qui sont pour ainsi dire le vestibule de l'histoire, il est chimérique et inutile de s'entêter aux détails d'une chronologie minutieuse; ce qui importe, c'est d'y reconnaître la succession des principaux développements de l'homme et de la société. Ici la chronologie rationnelle ne nous fait pas défaut; dans l'enfantement de la sociabilité grecque, trois époques se révèlent à l'œil attentif.

[1] Dionysii Halicarnass. *Antiquit. roman.*, lib. I, cap. XVII, p. 46, 47. Ed. Reiske.

[2] Toute cette descendance d'Hellen a été éclaircie avec beaucoup de soin et d'érudition par Clavier dans son *Histoire des premiers temps de la Grèce*, t. Ier, p. 58 et suivantes, 2e édition.

Les hommes couvrant le sol qui plus tard s'est appelé l'Hellade, ne connaissaient que la vie sauvage, quand les Pélasges arrivèrent. Vivant de racines et de feuilles des arbres, nus, sans cases ni maisons, ils apprirent de leurs vainqueurs à se vêtir, à trouver une nourriture meilleure et à s'abriter. Les Pélasges leur enseignèrent aussi qu'il était des puissances surhumaines, mystérieuses, et leur firent adorer leurs Cabires. Sombre et rude apprentissage.

Cependant quelques rayons de l'Orient vinrent percer les ténèbres épaisses encore de cette barbarie. Dans les temps marqués surtout par les noms d'Inachus, de Phoronée son fils, de Cécrops et de Cadmus, les Phéniciens et les Égyptiens inculquèrent à ceux qui leur donnèrent l'hospitalité, les éléments de l'agriculture, la sainte autorité du foyer domestique, enfin les premiers rudiments de l'art d'écrire.

> « Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
> Mansuram rudibus vocem signare figuris [1]. »

Toutes ces excitations, toutes ces influences,

[1] M. A. Lucan. *Pharsaliæ* lib. III, vers. 220, 221.

loin d'étouffer les germes de la nationalité hellénique, les fécondèrent. Les peuplades indigènes sentirent leur force; elles se révoltèrent contre leurs anciens dominateurs; entre elles elles eurent des guerres, des alliances; leurs chefs s'illustrèrent en fondant des cités, en agrandissant le culte des dieux. C'est ce qu'il faut considérer de près.

CHAPITRE IV.

THÉORIE DE LA RELIGION GRECQUE. — LES DIEUX. — LES PRÊTRES. — LES POËTES LÉGISLATEURS.

Origine de toutes choses, la religion est une et diverse comme la nature humaine dont elle exprime les tendances et les passions avec une formidable autorité. L'homme est une force qui a toujours cherché l'appui d'une autre force. Aux prises avec la nature, en face de ses semblables, il a toujours fait intervenir une cause, une puissance pour tout expliquer, pour tout gouverner. Irrésistible penchant, inflexible loi dont il ne peut s'affranchir. Ce n'est pas l'habileté des politiques qui a courbé le front de l'homme devant les images de la Divinité, mais son propre cœur. Naturellement l'homme a craint, aimé, béni, célébré Dieu ; puis il l'a maudit

3

et nié. Mais ni les angoisses du doute, ni les transports du désespoir ne lui font déserter longtemps la voie qui mène au sanctuaire; il y revient; il ne peut secouer le souvenir, il ne peut dépouiller l'idée de Dieu. Cette idée le poursuit : tantôt elle l'épouvante, tantôt elle l'exalte en le délectant, mais toujours elle le possède.

C'est qu'au fond la nature humaine se trouve parente de la divine : *Cognata Deo*. Spontanément elle s'élève pour la rejoindre : d'ailleurs elle y cherche un refuge. Tous les sentiments conspirent pour former la religion, et c'est cet accord qui fait son empire, sa durée à travers les âges, sous les climats les plus divers.

La nature, cette force multiple, infinie, qui enserre l'homme, a reçu ses premières adorations. La lumière du soleil a réjoui son cœur, et il l'a bénie. L'astre mélancolique qui rend les nuits lumineuses a été salué comme une divinité bienfaisante, et toute la voûte céleste s'est peuplée de dieux. Que pouvait être la mer avec ses étendues sans limites et le fracas de ses tempêtes, si ce n'est une puissance mystérieuse qu'il fallait adorer incessamment pour qu'elle ne restât pas implacable? Les fleuves

furent aussi des hommages. Les habitants des airs et des eaux, les animaux qui foulent le sol de la terre, inspirèrent à l'homme, tantôt l'admiration, tantôt la terreur, et ils en furent révérés. Ainsi tous les instincts de l'homme concoururent à diviniser la nature, sa reconnaissance comme son effroi, et les premiers calculs de son égoïsme[1] non moins que les premiers élans de son imagination.

L'humanité fournit aussi des dieux. Avec les premiers rapports des hommes entre eux, les inégalités se manifestèrent. Il se révéla des esprits inventifs, des âmes énergiques, des volontés souveraines qui prirent la conduite des sociétés naissan-

[1] « Lorsque nous voulons entreprendre quelque affaire importante, disait à Bosman, au commencement du dernier siècle, un nègre de la côte des Esclaves, nous commençons par chercher un dieu qui la fasse réussir; sortis de la maison avec cette pensée, nous prenons le premier être qui frappe nos regards, nous lui offrons notre sacrifice en lui promettant que, si notre entreprise est couronnée d'un heureux succès, il deviendra notre dieu. » Nous n'affirmons pas que, dans le premier âge du monde, le fétichisme fût déjà si raffiné, mais l'interlocuteur de Bosman nous met sur la trace d'un des sentiments qui ont multiplié les dieux.

tes. Dans les grandes conjonctures, dans les extrêmes périls, la supériorité non-seulement se fait reconnaître et obéir, mais elle excite l'enthousiasme. Les hommes furent émerveillés et reconnaissants des secours et des bienfaits qu'ils recevaient : l'envie ne vint que plus tard. Ils attribuèrent à ceux d'entre eux qu'ils trouvèrent intelligents et forts entre tous une puissance surhumaine, comparable à celle des astres, des éléments, des phénomènes de la nature, et ils les appelèrent aussi des dieux. Il y eut des dynasties de dieux, parce qu'il y eut des races dans lesquelles se transmirent, de générations en générations, le génie, la vigueur et la beauté.

Il vint un moment où l'homme chercha ses dieux dans l'humanité plutôt que dans la nature. Pour représenter la Divinité, il se préféra. L'incarnation prévalut et s'exprima de mille façons. L'homme particularisa la Divinité dans sa propre espèce et dressa d'innombrables autels.

Cependant parmi tous ces dieux il y eut une hiérarchie dont le terme suprême était l'unité, idée nécessaire et toujours vivante, parce qu'elle est une des lois de l'esprit humain, parce qu'elle a été conçue dès que l'homme a commencé de sentir et

de penser. Au milieu de cette inépuisable variété de déités et de cultes, elle est, elle subsiste. Sous la poétique richesse des symboles, elle demeure éternelle et voilée jusqu'au moment où le regard plus assuré de l'homme peut en supporter l'éclat.

L'autorité de la religion a sa cause dans sa conformité avec l'esprit humain. Elle en a l'unité, l'étendue, l'audace et l'ambition. Elle embrasse et dirige tout; elle prend l'homme à sa naissance pour ne le quitter plus; elle l'instruit; elle le console; tour à tour elle le charme et l'épouvante par ses rites et ses dogmes; elle règne sur les sociétés, ou bien elle travaille à en ressaisir l'empire; les sentiments les plus divers la stimulent; elle veut dominer au nom de la vérité, et elle convoite toutes les jouissances de la domination; elle soulève en sens contraires les passions les plus ardentes, l'amour[1] ou la haine du sanctuaire poussés jusqu'au délire; elle est pour les uns la source de toutes les vérités, de tous les biens répandus sur la terre; elle est la cause de tous les maux pour d'autres, qui la re-

[1] « Fanum, fanaticus. Fanatici proprie dicebantur qui di-
« vino furore correpti, qui numine afflati erant. » Voy. Festus et les notes de Dacier.

présentent montrant aux hommes qu'elle opprime une tête altière et les poursuivant de ses regards affreux :

« Humana ante oculos fœde cum vita jaceret
In terris oppressa gravi sub Relligione,
Quæ caput a cœli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans[1],...»

Les siècles se succèdent. La religion persiste, parce qu'elle s'est épurée. Les empires disparaissent, les institutions politiques qui semblaient les plus solides jonchent le sol de leurs ruines ; la religion, non moins vivace que le genre humain, leur survit.

L'unité de la religion grecque est manifeste. L'Inde en posa les fondements et transmit les premières pensées théologiques au génie de l'Égypte, qui à son tour éveilla l'imagination de la Grèce. A vrai dire, rien de primitif ne nous est parvenu. Dans l'Asie Mineure, dans la Thrace, dans le Péloponèse et l'Attique, les dogmes de l'Orient sont reconnaissables, mais altérés par la transmission, mais transformés par l'humeur et les mœurs de ceux qui les reçurent.

[1] C. Lucret. *de Rerum natura*, lib. I.

Les Grecs, comme les peuples de l'Asie, adorèrent d'abord le soleil, la lune, la terre, les astres, et, témoins de leurs perpétuels mouvements, ils les appelèrent dieux, θεοί, parce qu'ils les voyaient courir, θεῖν[1]. Plus tard ils donnèrent le même nom aux hommes qu'ils placèrent au-dessus de l'humanité.

La théologie primitive des Grecs n'est si obscure que parce qu'elle est immense. Tout y entra. Dans leur religion ils associèrent confusément l'adoration de la nature et de ses éléments, la terreur que leur inspiraient ses aspects redoutables, les premiers efforts de l'industrie, qui cherchait à dompter les métaux, les premières notions des arts, les principes de la sociabilité, la reconnaissance envers les hommes extraordinaires qui répondaient à leur tour aux acclamations dont ils étaient salués, par de nouveaux témoignages de force et de grandeur. Toutes ces impressions, toutes ces idées, tous ces faits d'origine et de nature si diverses se traduisirent dans un culte plein de complications et de mystères que souvent les anciens eux-mêmes ne comprenaient plus[2], mais

[1] Plat. *Cratylus*.

[2] Strabon, entre les mains duquel la description de la

dont les vestiges nous avertissent, et c'est assez pour nous, comment dès les premiers jours la religion a mené les hommes.

Dans les contrées intermédiaires entre l'Orient et la Grèce, dans la Phrygie, dans les îles de Samothrace, de Crète, de Lemnos et de Rhodes, dans la Thrace qui touche au Péloponèse, la civilisation eut comme une sorte de prologue où à travers les différences des mœurs individuelles, se trahissent des analogies fondamentales. L'homme éprouva partout la même curiosité, les mêmes inquiétudes et tenta les mêmes efforts. Il interrogea la nature, les éléments, le ciel, la foudre, les éclairs; il

terre est devenue une savante histoire du genre humain, a su apprécier l'importance de toutes ces traditions mythologiques dans lesquelles les anciens enveloppaient leurs opinions et leurs connaissances sur la nature des choses; mais il avoue en même temps qu'il n'est pas facile d'expliquer exactement toutes ces énigmes. Ἅπαντα μὲν οὖν τὰ αἰνίγματα λύειν ἐπ' ἀκριβὲς οὐ ῥᾴδιον. Toutefois, ajoute-t-il, en rapprochant à travers tous ces mystères les analogies et les contradictions, on arrive sur la trace de la vérité que ces mystères peuvent figurer. (Strab., lib. X, cap. III.) C'est avec cette judicieuse mesure dont Strabon nous donne ici le précepte et l'exemple qu'il faut toujours étudier l'antiquité.

fouilla le sein de la terre, travailla le fer et le cuivre, forgea l'épée, le casque, inventa la danse et le chant. Ainsi firent les Dactyles et les Corybantes du mont Ida en Phrygie, les Curètes de la Crète, les Telchines de Rhodes, les Cabires de la Samothrace. Ces hommes, véritables instituteurs des peuples, en furent les prêtres; ils en furent les dieux. Déjà dans ces initiateurs il y eut ce mélange de sincérité et d'artifice qui distingue souvent les fondateurs de gouvernements et de lois. Ils servaient les hommes et ils les fascinaient. Le prestige des divinations, le sombre appareil des cérémonies, les accents d'une poésie naïve et forte se mêlant au rhythme des danses guerrières, répandaient dans les âmes un enthousiasme contagieux. Alors les interprètes des puissances mystérieuses de la nature se confondaient avec elles dans l'imagination des peuples; la limite qui les séparait des dieux était souvent effacée, car ils les représentaient et les faisaient parler.

Le travail heureux de l'homme et le temps amenèrent un développement nouveau. Le culte ne fut plus si divers, il eut des caractères communs et généraux, et la théologie traversa des révolutions

provoquées surtout par l'influence croissante de l'Égypte sur l'Europe. Quand Hérodote visita Dodone, cet antique sanctuaire de l'Épire, il lui fut raconté que jadis les Pélasges n'invoquaient leurs divinités que d'une manière générale, et qu'ils n'avaient appris que plus tard des Égyptiens les noms des dieux nouveaux[1]. Les Pélasges et leurs Cabires résistèrent d'abord à ces innovations, puis ils cédèrent, après avoir consulté l'oracle de Dodone. Parmi les dieux nouveaux dont les généalogies varient suivant les traditions, les principaux étaient Jupiter Ammon, qui devint le Ζεὺς des Grecs; Osiris, qui se transforma dans Bacchus; Isis, qui en Europe fut appelée Cérès. L'union d'Osiris et d'Isis fut pour les hommes une source de félicité[2].

En effet, une vie nouvelle s'ouvrit pour le genre humain. Par le travail l'homme s'appropria le sol, et voilà le développement du fait et du droit de propriété[3]. Les mâles occupations de l'agriculture

[1] Herodot. *Euterp.*, lib. II, cap. LII.

[2] Diod., lib. I, cap. XIII.

[3] Il n'est pas de notre sujet d'insister ici sur la théorie de la propriété : nous avons exposé cette théorie dans la *Philosophie du droit*, t. I, l. II, ch. IV. On peut consul-

rendirent l'homme à la fois laborieux et sédentaire. Cherchant le repos après la fatigue, il ne quitta plus une compagne qui lui donna des fils robustes comme leur père. Le mariage devint stable et la famille légitime. Les notions du juste et de l'injuste s'affermirent, la crainte du châtiment fit cesser la violence, et les fondements de la société civile s'enracinèrent. Aussi les anciens Grecs donnèrent à Cérès le nom de législatrice, parce que la première, disaient-ils, elle institua les lois[1]. C'est ce qu'attestent tous les poëtes, parmi lesquels il suffira de citer Ovide et la concise élégance de son témoignage :

« Prima Ceres unco glebam dimovit aratro;
Prima dedit fruges, alimentaque mitia terris;
Prima dedit leges. Cereris sunt omnia munus[2]. »

A cette déification de la terre modifiée par le travail de l'homme, à la puissance de l'agriculture, vint s'associer une idée plus haute encore,

ter aussi l'écrit : *De l'enseignement des législations comparées* dans nos *Études d'histoire et de philosophie*, t. II.

[1] Diod., lib. I, cap. XIV.

[2] Ovide met ces vers dans la bouche de Calliope célébrant Cérès, *Metam.*, lib. V.

plus générale, l'idée même de la civilisation qui s'incarna dans Bacchus. Principe générateur du monde, Bacchus fut aussi le promoteur de la vie sociale. De l'Orient, il arriva en Europe et y répandit partout ses institutions. Aussi les traditions nous montrent plusieurs Bacchus à des époques diverses[1], et nous parlent des luttes qu'eurent à soutenir les partisans du nouveau dieu dans la Thrace, dans l'Arcadie, dans l'Argolide, dans la Béotie, dans l'Attique. Bacchus ne fut pas, comme on l'a dit, le dernier des dieux égyptiens que les Grecs adoptèrent; plus tard nous rencontrerons Apollon.

Sur les obstacles que dut surmonter le culte de Cérès et de Bacchus, sur les formes primitives de leurs mystères, sur le départ qu'il y aurait à faire entre ce qui appartient à chaque siècle, à chaque évolution dans les croyances, nous sommes condamnés à une ignorance éternelle. Néanmoins quelques témoignages dignes de foi, et de légitimes inductions nous mettent sur la trace

[1] *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme*, par Sainte-Croix, 2e édition, t. I, p. 199 et suivantes.

de faits essentiels. Le culte, en se transformant, ne perdit rien de son étendue; il embrassa toujours la nature et la société. La théologie s'appuya de plus en plus sur des notions physiques, sur des idées cosmogoniques qui trouvèrent non moins une expression qu'un voile dans des mythes ingénieux.

Une nourriture et des mœurs meilleures furent enseignées à l'homme qui, de l'animalité, s'éleva, par le travail, à l'humanité. La partie morale de la religion s'agrandit. La religion commença sérieusement l'éducation de l'homme; puis elle lui donna des espérances et des terreurs au delà du tombeau. Il faut ajouter à ce fond, des rites et des cérémonies qui, excitant tour à tour l'enthousiasme, l'allégresse, l'effroi, inculquaient aux hommes des habitudes salutaires, attendrissaient leurs cœurs, éveillaient les remords, et mettaient à côté du crime la nécessité de l'expiation pour désarmer la vengeance des dieux.

Nous sommes ici, nous le croyons du moins, dans la juste mesure des choses, et nous ne tombons pas dans les exagérations préméditées des néoplatoniciens, qui ont transporté dans les mystères toute la *sagesse* dont ils étaient eux-mêmes en

possession. Nous ne pensons pas qu'à l'époque qui nous occupe, les mystères aient eu tous les raffinements qu'y ajoutèrent tour à tour l'école de Pythagore, celle de Platon, puis les stoïciens, enfin les éclectiques d'Alexandrie; mais si toutes ces importations philosophiques ne doivent pas être confondues avec le culte primordial, ce culte n'en garde pas moins sa valeur essentielle. Quand le génie de l'humanité se met à dogmatiser, il embrasse tout; sur certains points il peut encore rester enveloppé, confus; mais même au milieu de ces ténèbres il a l'instinct de l'universalité. La nature des choses veut que dès la première époque des mystères, la religion ait compris le *un* et le *tout*, τὸ ἕν, τὸ πᾶν, et qu'elle ait eu une doctrine non pas double, mais profonde, qu'elle ne livrait pas également à tous, mais dont elle mesurait la communication à l'état des âmes et au degré des intelligences.

Un des esprits les plus étendus de l'antiquité a signalé dans deux endroits différents les traits caractéristiques des mystères; les deux passages en livrent la théorie complète. « Quand on sonde les mystères, dit Cicéron dans un traité où

il s'est montré plus sceptique que crédule[1]; quand on les ramène à la raison, on se trouve plutôt en face de la nature des choses que de la nature des dieux. » « Quibus explicatis, ad rationemque revo- « catis, rerum magis natura cognoscitur, quam « deorum. » Voici maintenant le côté social et politique : « Athènes n'a rien connu de meilleur que les mystères, par lesquels l'homme a passé d'une vie sauvage et cruelle à des mœurs douces et humaines : à bon droit ces mystères ont été appelés initiations, car ils nous ont initiés à la vie ; l'homme leur dut à la fois le bonheur dans le présent, et de meilleures espérances au moment de mourir.... » « Quum multa eximia divinaque videntur Athenæ « tuæ peperisse, atque in vitam hominum attulisse, « tum nihil melius illis mysteriis, quibus ex agresti « immanique vita exculti ad humanitatem et miti- « gati sumus ; Initiaque ut appellantur, ita revera « principia vitæ cognovimus : neque solum cum læ- « titia vivendi rationem accepimus, sed etiam cum « spe meliore moriendi[2]. » Nous devons cette preuve de l'universalité des mystères à la pénétration

[1] *De natura Deorum*, lib. I, cap. XLII.

[2] *De legibus*, lib. II, cap. XIV.

d'un génie excellent et sobre ; dans une époque aussi lointaine nous avons pu reconnaître quelques grandes lignes.

Nous suivons ainsi les principaux procédés de l'esprit humain qui, sous la double invocation de Cérès et de Bacchus, dont au fond les mystères se ressemblaient [1], a distribué aux hommes suivant la mesure de leurs forces un enseignement religieux, scientifique et moral. Après s'être montré théologien et poëte, il a plus tard, par sa fécondité philosophique, alimenté ces mêmes mystères, fondement séculaire du polythéisme. La religion populaire a donc toujours caché des vérités universelles dont le développement a été successif ; elle était comme le voile du sanctuaire qui garda toujours le dogme de l'unité divine, feu éternel et sacré, entretenu tour à tour par les législateurs et par les philosophes. D'ailleurs, même dans le culte

[1] *Recherches historiques et critiques sur les mystères du paganisme*, par Sainte-Croix, t. II, p. 72, 73. Silvestre de Sacy, qui a savamment annoté l'ouvrage de Sainte-Croix, regarde le mythe de Bacchus comme le complément de celui de Cérès, et pense que les mystères de ces deux divinités ont la même origine, et sont dus aux colonies égyptiennes.

extérieur, Jupiter, maître des hommes et des dieux, Jupiter Olympien fut, plus tard, comme l'ombre lumineuse de cette divine unité.

Ce ne fut pas aux prêtres des divinités primitives que la religion dut ses progrès, mais à des poëtes législateurs. Ici l'individualité du génie grec commence à se dessiner. Sous les noms d'Orphée, de Musée, de Linus, sous toutes les traditions qui s'y rattachent depuis l'époque antéhomérique jusqu'aux derniers jours de l'école d'Alexandrie, nous pouvons reconnaître des réformateurs. Il y eut une série d'hommes, non prêtres, mais poëtes, qui en dehors des castes sacerdotales civilisèrent leurs semblables en leur enseignant les arts et une meilleure façon d'honorer les dieux. Ils chantaient, ils assujettissaient à la mesure et à la cadence les préceptes transformés de la doctrine égyptienne, car la première langue que parlèrent les législateurs fut celle des vers dont la précision rhythmique se grava facilement dans les esprits.

« Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis;
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
Oppida moliri, leges incidere ligno :

Sic honor et nomen divinis vatibus, atque
Carminibus venit[1]. »

Ces poëtes sacrés méritèrent vraiment de l'humanité en instituant la règle de l'expiation[2], d'après laquelle tout meurtrier était soumis à des peines dont la gravité dépendait de la perversité du coupable. Quand il avait subi son châtiment, le meurtrier était admis à l'expiation dont les cérémonies devaient apaiser la colère des dieux. Désormais il était interdit aux parents du mort de chercher à tirer vengeance du crime expié; ils devaient accepter une indemnité et pardonner l'injure. Peut-être ces poëtes législateurs enseignèrent-ils aussi le dogme de la métempsycose[3] : à coup sûr ils travaillèrent à répandre de nobles et utiles

[1] Q. Horatii *De arte poetica.*

[2] Pausanias, lib. IX, cap. XXX.

[3] Platon, dans le *Cratyle,* fait dire à Socrate que les disciples d'Orphée ont donné le nom de σῶμα au corps de l'homme, pour indiquer que l'âme y subit une peine et s'y trouve comme dans une prison où elle est gardée, ἵνα σώζηται. Ce n'est pas assez pour affirmer que la doctrine complète de la métempsycose ait fait partie de l'enseignement des poëtes législateurs.

croyances, et plus communicatifs que la caste sacerdotale, ils furent plus populaires.

Mais aussi ces réformateurs furent combattus, assaillis, et le mythe d'Orphée nous montre pour la première fois dans l'histoire d'une manière éclatante que la vérité peut coûter la vie. Les lambeaux de l'amant d'Eurydice ensanglantèrent les progrès de la religion; plus tard la mort de Socrate sanctionnera le triomphe de la philosophie. C'est autour du nom d'Orphée[1], qui n'est pas un personnage historique, mais la personnification d'une époque, que le temps a accumulé les fables,

[1] Saint Augustin, qui avait profondément étudié l'antiquité, d'abord en homme d'imagination qui désirait en jouir, puis en chrétien qui voulait la combattre, a relevé cette prédominance du nom d'Orphée parmi ces *poetes théologiens*, comme il les appelle, *in quibus Orpheus maxime omnium nobilitatus est.* (*De civitate Dei*, lib. XVIII, cap. XXIV.) Aristote qui, suivant le témoignage de Cicéron (*De natura Deorum*, lib. I, cap. XXXVIII), niait l'existence d'Orphée, voulait peut-être dire qu'à ses yeux Orphée n'était pas un individu mais un symbole. Sous ce dernier rapport le précepteur d'Alexandre ne pouvait méconnaître l'importance historique d'Orphée, car n'a-t-il pas dit dans sa *Métaphysique* (lib. I, cap. II), que *l'Ami de la philosophie est aussi*

les traditions, les doctrines. Il y a eu plusieurs Orphée à des époques et dans des contrées différentes. Un mythe immortalisé par Virgile et par Ovide fait d'Orphée la victime des femmes de la Thrace qui le déchirèrent.

« Discerptum latos juvenem sparsere per agros. »

Suivant d'autres traditions Orphée fut frappé de la foudre, pour avoir révélé à des profanes les plus secrets mystères. A Orphée furent attribués des hymnes composés à des époques ultérieures, des idées et des raffinements métaphysiques avec lesquels les derniers représentants de la philosophie grecque prétendirent résister à l'invasion du christianisme. Proclus, comme l'a remarqué Fréret, entreprit de montrer que la doctrine de Platon était précisément la même que celle des orphiques. A tous les moments de la société antique, à l'origine, au milieu, au dénoûment, nous trouvons la tradition d'Orphée, de sa fin tragique, de sa science divine, comme pour nous avertir que le sacrifice et la lutte sont les conditions fatales de la vie du genre humain.

CHAPITRE V.

NÉCESSITÉ ET DÉIFICATION DE LA FORCE. — RÈGNE DE L'HÉROÏSME. — EXPÉDITIONS LOINTAINES.

Si la Grèce dut à la liberté native de son génie d'échapper à la domination sacerdotale qui prévalut en Égypte, cette première émancipation eut ses périls et ses maux. Les passions s'enflammèrent et s'enhardirent. Elles en vinrent au mépris impudent de la justice. Le vol, le rapt et le meurtre se multiplièrent. Des hommes se fiant à la rapidité de leur course, à la vigueur de leurs membres[1], portaient la main sur tout ce qui irritait leur convoitise. A leurs yeux la pudeur et l'équité étaient le partage des faibles que l'impuissance ou la

[1] Ποδῶν τάχεσι καὶ σωμάτων ῥώμαις. Plutarch. t. I, *Theseus*, cap. VI, p. 13. Edit. Reiske.

terreur des représailles retenaient seules dans la modération. La cynique arrogance de ces brigands, leurs excès furent longtemps impunis. Mais la force n'est pas l'éternelle alliée de l'injustice; il y a des jours où elle passe du côté du droit. Devant ces hommes violents qui s'enorgueillissaient de leur stature, de la pesanteur de leurs bras, se dressèrent d'autres hommes non moins forts, non moins grands et dont l'énergie était accrue par une bonne conscience; car ils accouraient au secours de la faiblesse, et des lois à peine fondées que le crime outrageait. La plupart du temps, ils abattirent à leurs pieds leurs affreux adversaires, et la reconnaissance des opprimés déifia la force vengeresse et victorieuse.

Dans la composition du type d'Hercule, dans le culte de la force protégeant la justice, l'esprit grec s'affirma, et se distingua nettement de la théologie égyptienne. Le génie religieux du peuple indolent qui habitait les rives du Nil, attribuait tout à la nature, et adorait dans Hercule le soleil triomphant au printemps des ténèbres de l'hiver. L'Hercule égyptien était une des incarnations de la lumière, un descendant de Bel-Ammon, et il s'ap-

l'OEil de Jupiter[1]. L'instinct dramatique des grecques éleva au-dessus des autres hommes mpteurs des méchants; elle les plaça au-s des principales divinités, elle en fit des dieux. Pour les Grecs, Hercule fut aussi le fils iter, mais d'un Jupiter père des hommes et eux, et chef d'une humanité qui travaille et mbat.

s pouvons saisir dans l'imagination grecque uble procédé : elle multiplia les Hercule[2], même temps elle accumula sur la tête d'un assez d'exploits et de travaux pour occuper ine troupe de chercheurs d'aventures[3]. La le d'Hercule fut un inépuisable trésor pour ètes qui ajoutèrent aux histoires primitives propres inventions. Ainsi se forma une série ntes et de fictions où se trouva surpassé d'a-

y. Creuzer, savamment complété par M. Guigniaut, ns de l'antiquité, t. II, p. 166 et suivantes.
nem potissimum Herculem colamus, scire sane velim. enim tradunt nobis ii, qui interiores scrutantur et re-s litteras. » *De natura Deorum*, lib. III, cap. XVI.
od. lib. IV, cap. IX-XXXIX. En terminant son long récit ts et gestes d'Hercule, Diodore se flatte de n'avoir nis.

vance le merveilleux des romans de chevalerie qui charmèrent le moyen âge.

Le point de départ de toutes ces fables fut la réalité, et les faits les plus positifs de la vie sociale peuvent s'y reconnaître. Il y eut un moment où dans toutes les contrées les hommes déifièrent la force pour la remercier de s'être mise au service du faible, et pour l'y exciter encore. Varron remarque qu'Euripide avait appelé Hercule Ἀλεξίκακον, parce qu'il était le défenseur de l'humanité, *ab eo quod defensor esset hominum*[1]. Ce fut la victoire des sentiments humains sur les instincts sanguinaires de la brute, de la vertu sur la férocité.

Alors la justice exerça des représailles nécessaires et légitimes : ce n'était pas encore le temps de la miséricorde et de la charité. Dans les actions d'Hercule nous voyons la loi du talion clairement écrite. Hercule infligeait à ses adversaires le sort que ceux-ci lui destinaient : il immola Busiris, étouffa Antée, fracassa le crâne à Termerus qui tuait ceux qu'il rencontrait en les frappant de sa

[1] M. Terentii Varronis *De lingua latina*, lib. VI, p. 96. Edit. Bipont.

tête[1]. Tous les peuples dans leur jeunesse ont pratiqué cette rude équité dont nous trouvons la trace dans les anciennes législations[2].

Tout en s'élevant au-dessus de l'humanité, les demi-dieux lui appartenaient, et chez eux les passions se manifestèrent avec une liberté naïve. A la générosité du cœur se mêlait l'impétuosité des sens. Ces hommes étaient à la fois magnanimes, irritables à l'excès, terribles, doux et simples comme des enfants. Ils n'étaient pas maîtres d'eux-mêmes. Voilà l'élément tragique de l'art grec. Dans cette lutte du bien et du mal, dans ces alternatives de raison et de violence, la poésie trouva des types réels et solides qu'elle transforma jusqu'à l'idéal. Sur Hercule, le chef des demi-dieux, sur ses exploits et ses passions les poëtes furent inépuisables. Venu l'un des derniers, Euripide l'a représenté devant les Athéniens, saisi d'un délire furieux et

[1] Plutarch. *Theseus*, t. I, cap. XI, p. 22. Edit. Reiske.

[2] « Reddet animam pro anima, oculum pro oculo, dentem pro dente, manum pro manu, pedem pro pede. » *Exod.* cap. XXI, vers. 23, 24. — « SI. MEMBRUM. RUPIT. NI. CUM. EO. PACIT. TALIO. ESTO. » Festus, verbo *Talionis*. Aul. Gell. *Noct.*

immolant sa femme et ses enfants. Devant Hercule tombé dans un sommeil léthargique après ces crimes involontaires, le spectateur a dû répéter avec le poëte : « Je ne crois pas qu'il y ait au monde un mortel plus malheureux[1]. » N'est-il pas permis de penser qu'Aristote s'inspirait de l'histoire primitive de la Grèce quand il indiquait les traits qui devaient composer le caractère tragique? Le personnage d'une tragédie ne doit avoir ni une vertu qui touche à la perfection, ni une perversité qui justifie ses malheurs. Il faut qu'il perde le bonheur et la gloire par une faute, une erreur, comme OEdipe, Thyeste, et les autres rejetons illustres des grandes races[2].

Avec Hercule, le règne de l'héroïsme fut fondé. Les héros étaient, comme l'indique leur nom, les enfants de l'amour, ἔρως. Les traditions veulent que les demi-dieux aient dû leur naissance à l'amour d'un dieu pour une mortelle, ou d'un mortel pour une déesse[3]. Il y eut aussi des héros

[1] *Études sur les tragiques grecs*, par M. Patin, t. III, p. 224.

[2] Περὶ ποιητικῆς, cap. XII.

[3] Plat. *Cratylus*.

qui, sans pouvoir se vanter d'une divine origine, méritaient cependant ce nom, car pour avoir une naissance toute humaine, ils n'en étaient pas moins les enfants de l'amour. C'est l'histoire de Thésée. L'union de son père avec la fille de Pitthée, *estimé sage entre tous les humains*, fut fort irrégulière, et Thésée ne fut reconnu et légitimé qu'assez tard. La biographie fabuleuse du fils d'Égée est composée de tant d'incidents et d'épisodes que cette multiplicité donna lieu à ce dicton : *Rien sans Thésée.* Dans cette personnification nouvelle, les caractères tragiques de l'héroïsme sont tout à fait en relief : enlèvements, amours inconstants, revers, captivité au fond des cachots d'un roi d'Épire, dont la poésie a fait un séjour éternel aux enfers.

« .... Sedet, æternumque sedebit
Infelix Theseus [1]. »

Les Athéniens ne se décidèrent qu'assez tard à honorer Thésée comme un héros : ce qui surtout

[1] Aulu-Gelle signale, d'après Hyginus, la contradiction dans laquelle est tombé Virgile, qui avait commencé à mettre Thésée au nombre de ceux qui, après être descendus aux enfers, en étaient revenus. Lib. X, cap. XVI.

les détermina, c'est qu'à la bataille de Marathon, plusieurs des combattants crurent voir Thésée en armes se porter à leur tête contre les barbares[1]. Il était naturel que, dans les guerres contre les Perses, le souvenir des temps héroïques se réveillât. L'oracle de Delphes ordonna aux Athéniens de recueillir les ossements de Thésée : Cimon découvrit à propos son tombeau dans l'île de Scyros; on ne douta pas qu'il n'eût rapporté dans Athènes la véritable dépouille du héros, et la république, en mémoire de l'événement, institua un concours pour les poëtes tragiques. Sophocle remporta le prix. Eschyle, irrité, quitta Athènes pour la Sicile[2].

Dans l'époque que représentent surtout Hercule et Thésée, il est un trait qu'il ne faut pas oublier; c'est l'amitié des héros. Le chef d'une des peuplades de Thessalie, Pirithoüs, entra un jour avec ses Lapithes, sur le territoire de l'Attique, et se mit à le ravager. Thésée accourut : en présence l'un de l'autre, les deux chefs se considérèrent longtemps : le premier, Pirithoüs, tendit la main

[1] Plutarch. *Theseus*, cap. XXXV, p. 73. Edit. Reiske, t. I.
[2] Plutarch. *Cimo*, cap. VIII, p. 189-90. Edit. Reiske, t. III.

à Thésée, et leur mémorable amitié commença. Aux noces de Pirithoüs, les chasseurs de taureaux, les Centaures[1], s'enivrèrent et voulurent prendre avec les femmes d'étranges libertés : Thésée aida Pirithoüs à avoir raison de ces impudents. Avec le roi des Lapithes, Thésée enleva Hélène; il voulut aussi ravir Proserpine, non plus pour lui, mais pour son ami; l'entreprise tourna mal et Pirithoüs fut dévoré par un gros chien, dont les poëtes ont fait le Cerbère à trois têtes. Thésée et Pirithoüs furent les premiers modèles de cette amitié, de cette φιλία des Grecs, qu'exprimèrent à plus grands traits encore Achille et Patrocle, Oreste et Pylade, et dont Platon écrira plus tard la théorie.

Pendant que des mœurs d'une rudesse héroïque préparaient la Grèce à de hautes destinées, l'Asie Mineure était le théâtre d'une civilisation plus riche et plus molle. Cette prospérité, cette magnificence de l'Asie, qui devaient un jour irriter plus qu'assouvir l'avidité des procensuls romains, s'ex-

[1] Κεντεῖν ταύρους, piquer ou poursuivre des taureaux. L'équitation a été connue dans la Thessalie de très-bonne heure, et l'on y pratiquait la chasse aux taureaux. *Hist. des premiers temps de la Grèce*, par Clavier, t. I, p. 280.

pliquent par la richesse des mines d'or et d'argent, et par le voisinage de la mer. Comment douter de cette opulence, quand Pline nous dit que déjà Midas et Crésus avaient possédé une très-grande quantité d'or[1]. Presque tous les rois de Phrygie s'appelaient Midas, et Crésus représente la troisième dynastie lydienne. Quand Cyrus se promena en conquérant à travers l'Asie, il trouva d'énormes masses d'or et d'argent, sans compter le métal que l'art avait façonné. Avant Cyrus, ajoute Pline, avaient régné en Colchide Salaucès et Ésubopès, que les mines vierges du pays des Suanes avaient mis en possession de grandes richesses. Voilà la fameuse toison d'or[2]. D'un autre côté, les habitants de la Phrygie, de la Lydie et de la Carie furent de très-bonne heure commerçants et navigateurs. C'est de Phrygie que Tantale, roi de cette contrée, em-

[1] C. Plinii *Hist. nat.*, lib. XXXIII, cap. xv.

[2] Un annotateur de Pline a remarqué que dès les temps les plus anciens, comme aujourd'hui, les riverains des rivières aurifères barraient le cours des fleuves par des peaux velues auxquelles venaient s'attacher les paillettes d'or. Cela expliquerait tout ce qui a été débité sur les toisons d'or.

es trésors auxquels son fils Pélops dut son
; sur les chefs fort pauvres des peuplades
es[1]. Les Cariens étaient de hardis pirates
ent souvent affaire avec les Crétois et rava-
les côtes de l'Attique. Les Grecs ne man-
t donc pas de motifs pour descendre sur
s de l'Asie, et pour pénétrer, s'ils le pou-
dans l'intérieur des terres. Aussi des repré-
à exercer et l'appât d'un riche butin, déter-
nt l'entreprise attribuée aux Argonautes, et
uelle les poëtes ont accumulé tant d'histoires.
un premier essai d'expédition maritime, un
r essor de la marine grecque, et comme un
e de Salamine et de Mycale. C'était aussi une
re occasion pour les chefs des tribus grecques,
es héros de se réunir, de concerter leurs
La race hellénique commençait à s'ériger
ersaire contre l'Asie.

bre d'années après que les princes grecs
revenus des parages du Pont-Euxin, Pâris,
mé Alexandre, l'un des fils de Priam, qui
à Troie, visita le Péloponèse. Il alla à

cyd., lib. I, cap. IX.

Sparte, chez Ménélas, devint amoureux de la femme de son hôte : c'était la belle Hélène, et il l'enleva. Cette injure fut ressentie par les parents et les alliés de Ménélas non moins vivement que par l'époux outragé. Les princes s'assemblèrent; ils résolurent d'envoyer à Troie des ambassadeurs qui n'obtinrent aucune satisfaction. Un cri de guerre retentit alors. Tous les chefs de l'Hellade furent invités à une expédition commune contre Troie, et de leur côté les villes grecques de l'Asie se préparèrent à lui envoyer des secours. Ce fut un mouvement général auquel personne n'échappa; ce fut la première guerre qui eut de grandes suites pour la fusion des peuples et le développement de leur caractère.

La Grèce apprit à se connaître sous la tente. C'est là que les peuplades du Péloponèse se rencontrèrent avec les habitants des îles, avec ceux d'Eubée, de Salamine, de la Crète, de Rhodes, et aussi avec ceux de Céphallénie, de Zacynthe et de Samos. Le même camp réunissait des hommes qui, sans la guerre, ne se seraient jamais vus, le Pélasgique Achille avec les Thessaliens, et l'astucieux roi d'Ithaque. Ainsi au moyen âge, ce fut

la Palestine que les princes et les chevaliers ı chrétienté se donnèrent la main, et comme :le de Priam, Jérusalem vit devant ses murs ɜ de l'Europe.

ıus pouvons reconnaître la puissance de l'ima-ion et de la poésie. La Grèce n'a jamais su nent elle s'était primitivement formée; elle ımais eu que des notions confuses sur l'époque écrops, de Danaüs et de Cadmus. Sa descente sie sera le premier fait qu'elle connaîtra véri-ıment, parce qu'un siècle après, les acteurs, événements, les épisodes de cette expédition nt célébrés et embellis dans des vers harmo-ıx. Les faits ont été transformés et c'est dans poésies homériques que les Grecs ont puisé s opinions et leurs croyances.

a guerre de Troie eut pour la Grèce des effets iques. Ceux des princes et des chefs qui purent ıgner leurs États, trouvèrent la sédition dans s villes ou des embûches dans leurs maisons. e tardif retour des Grecs, dit Thucydide[1], ısionna bien des révolutions ; il y eut des

[1] Ἡ τε γὰρ ἀναχώρησις τῶν Ἑλλήνων ἐξ Ἰλίου χρονία γενομένη

soulèvements dans la plupart des villes, et les vaincus allèrent fonder d'autres cités. » Ce fut en effet après sa victoire sur la Troade, que la Grèce eut ce mouvement d'expansion que nous avons déjà signalé [1]. Les Athéniens envoyèrent des colonies dans l'Ionie et dans plusieurs villes; les Péloponésiens dans l'Italie et dans la Sicile. C'était le contre-coup de la commotion profonde imprimée à la Grèce par cette grande lutte contre l'Asie, qui avait bien d'autres proportions que l'expédition de Colchos.

Les annales de la Grèce trouvent une division naturelle dans les guerres de Troie, des Perses et du Péloponèse, auxquelles se rattachent trois noms immortels, Homère, Hérodote et Thucydide, comme si le destin avait voulu enfermer l'histoire de la race d'Hellen dans une trilogie, à la façon des poëtes tragiques.

πολλὰ ἐνόχλησε, καὶ στάσεις ἐν ταῖς πόλεσιν ὡς ἐπὶ πολὺ ἐγίγνοντο, ἀφ' ὧν ἐκπίπτοντες, τὰς πόλεις ἔκτιζον. Thucyd., lib. I, cap. XII.

[1] Ch. III.

CHAPITRE VI.

TYPE RELIGIEUX DU LÉGISLATEUR. — INSTITUTIONS DE LA CRÈTE.

Une île, que sa position semblait appeler à l'empire de la Grèce[1], puisqu'elle était voisine à la fois des côtes du Péloponèse et de l'Asie, se distingua au milieu des peuples helléniques par des institutions d'une physionomie singulière. Après avoir raconté toutes les fables relatives aux divinités dont la Crète se vantait d'être le berceau, Diodore ajoute que nombre de générations s'étant succédé après la naissance des dieux, il y eut dans l'île des héros dont les plus illustres furent Minos, Rhadamanthe et Sarpédon[2]. Nous ne

[1] Arist. *Polit.*, lib. II, cap. VII.

[2] Diod., lib. V, cap. LXXVIII.

sommes pas encore en face d'hommes vraiment historiques, au génie, aux passions desquels nous puissions assigner un rôle exact; mais au moins nous sommes sur la trace de faits et d'institutions qui ont laissé dans la mémoire des hommes des impressions durables. L'antiquité tenait pour constant que la Crète, dès les temps les plus reculés, avait eu de bonnes lois, dont plusieurs peuples de la Grèce avaient été les imitateurs, surtout les Lacédémoniens [1].

Avant d'instruire la Grèce, les Crétois l'ont un moment dominée. Peuple insulaire, peuple belliqueux qui s'était recruté de Pélasges et de Doriens, les Crétois, à une époque qui se personnifie dans le nom de Minos, eurent une marine avec laquelle ils s'emparèrent de la plupart des îles de la Grèce et régnèrent sur une partie des côtes de l'Asie Mineure. Ils s'attribuèrent la police des mers, réprimèrent les pirateries des Athéniens, et les assujettirent à un tribut. Ces derniers s'en vengèrent par la fable du Minotaure. Les Crétois poussèrent jusqu'en Sicile, et c'est là que la tradition fait périr

[1] Strab., lib. X, cap. IV. Κατὰ τοὺς παλαιοὺς χρόνους ἐτύγχανεν εὐνουμένη.

nos par la main des filles du roi Cocalus, qui
ufférent dans un bain chaud l'hôte de leur père.
ielques générations après, la Crète envoya
atre-vingts vaisseaux contre la ville de Priam :
uve nouvelle de sa puissance maritime. A
poque où fut composée l'*Odyssée*, voici l'image
e la Grèce se faisait de l'île de Minos : « Au
lieu du vaste Océan est la superbe Crète, île
onde, où sont réunis des hommes innombra-
s, et quatre-vingt-dix villes, qui toutes parlent
s langages différents; elles sont habitées par les
héens, les Crétois autochthones, héros magna-
mes, les Cydoniens, les Doriens divisés en trois
bus, et les divins Pélasges. Au milieu de tous ces
uples s'élève la grande ville de Cnosse; c'est là
ıe régna Minos qui, tous les neuf ans, eut des
tretiens avec Jupiter[1]. » Ainsi se formait dans
magination des Grecs le type religieux du législ-
teur, et sous la double consécration du temps et
ı la poésie, le nom de Minos grandissait.

La Crète fut d'autant moins épargnée par les
volutions que Thucydide a signalées comme

[1] *Odyss.*, lib. XIX, vers. 172-179. Nous citons la traduc-
on de Dugas-Montbel.

une des suites de la guerre de Troie, que les conditions particulières de son sol et de ses mœurs l'y poussèrent. Contrée montueuse et inégale, l'île était partagée par sa configuration même en autant de cantons dont les nombreux habitants se montraient jaloux de leur indépendance. Dans la Crète comme dans la Suisse, la nature avait préparé des républiques. Longtemps la royauté était parvenue à empêcher d'éclore tous ces germes de discorde; ce fut l'époque de Minos, de Rhadamanthe, de Sarpédon, des victoires des Crétois, maîtres de la mer, et aussi d'une législation inspirée par le premier des dieux. Plus tard, tout ce qu'avait comprimé une autorité souveraine éclata: les villes de la Crète guerroyèrent entre elles et voulurent se gouverner elles-mêmes. Cet esprit d'indépendance fut sans doute encore excité par la présence des Grecs qui, à leur retour de Troie, fondèrent dans l'île des colonies [1]. Peu à peu la royauté, affaiblie d'ailleurs par la longue absence des chefs qui

[1] « At rex regum Agamemnon, tempestate in Cretam insulam rejectus, tres ibi urbes statuit, duas a patriæ nomine, unam a victoriæ memoria, Mycenas, Tegeam, Pergamum. » C. Velleii Paterc. *Hist.*, lib. I, cap. I.

s'étaient joints, pour attaquer l'Asie, aux princes du Péloponèse, disparut.

Par quelles secousses, ou par quels compromis, par quelles transitions enfin la Crète passa-t-elle du gouvernement des rois à une aristocratie fédérative dont les villes de Cnosse, de Gortyne, de Cydonie et de Lyctos étaient les principales têtes? nous ne le savons pas. Nous trouvons seulement que plusieurs générations après la guerre de Troie, la substitution du régime nouveau à l'ancien fut complète, mais toujours sous l'invocation du nom sacré de Minos. La Crète commençait ainsi le grand exemple que nous donneront constamment les peuples anciens de mettre les jeunes générations sous la protection du génie des ancêtres. Même avec le cortége des siècles, l'homme est faible : quand il s'en sépare, il augmente son néant.

En se représentant la Crète comme un gouvernement aristocratique et fédéral, il ne faut pas prendre ces mots dans la plénitude de leur sens. Nous n'assistons pas au développement complet d'une société régulière, mais à des essais d'ordre et de bonne police[1] souvent interrompus par des

[1] Πολιτεία.

révolutions. Ce point capital indiqué par Aristote[1] a trop échappé aux modernes, même à Montesquieu[2]. La Crète est le chaos fécond dans lequel Sparte cherchera quelques principes; mais elle-même ne put s'asseoir et se pondérer.

La raison de ces orages était la rivalité des villes. Quand l'une d'elles conquérait la suprématie, c'était le despotisme : quand elles luttaient ensemble sans avantage décisif pour aucune, c'était l'anarchie.

Dans chaque ville il y avait à la tête des affaires dix magistrats; ils s'appelaient κόσμοι, *cosmes*, tirant leur nom de l'ordre même, et de la nécessité de le faire régner, tant se manifesta toujours dans les cités crétoises un incorrigible penchant à la sédition ! Les cosmes, ces précurseurs des éphores de Sparte[3], étaient choisis non parmi tous les citoyens, mais dans un petit nombre de familles. Comme ils succédaient à l'autorité royale, ils en

[1] Arist. *Polit.*, lib. II, cap. VII. Le meilleur témoignage sur la Crète est incontestablement celui d'Aristote : nous verrons plus bas combien il est préférable à celui de Polybe.

[2] Montesquieu incline trop à faire de la Crète un gouvernement régulier et stable.

[3] Arist. *loc. cit.*

ent les prérogatives : ils commandèrent les upes, conclurent les traités, administrèrent iverainement la cité, avec un pouvoir arbitraire les personnes et les choses. A cette sorte de potisme, incontestable débris de la royauté, les urs crétoises donnèrent un singulier contre-ds. Quand des cosmes mécontentaient par leur nduite quelques-uns de leurs collègues ou des ticuliers, on les chassait. Ils pouvaient aussi à r convenance abdiquer le pouvoir. Ce n'était s la loi qui régnait, mais la volonté des hommes i n'est pas une règle sûre[1]. Les Crétois avaient si l'habitude, au plus vif de leurs divisions, recourir à une sorte de monarchie provisoire ur se faire plus facilement la guerre entre eux. vivaient ainsi au milieu de déchirements pé-iodiques qui les empêchèrent toujours de former grand État.

Lorsque les cosmes sortaient de leurs fonctions ui duraient un an, ils prenaient place dans une semblée de vieillards qui composaient le sénat.

[1] Ταῦτα δὴ πάντα βέλτιον γίνεσθαι κατὰ νόμον ἢ κατὰ ἀνθρώ-ν βούλησιν· οὐ γὰρ ἀσφαλὴς ὁ κανών. Arist. *Polit.*, lib. II, ip. VII, § 7.

Ce fut le génie de l'antiquité, parce que c'est toujours celui des sociétés naissantes, de faire de la vieillesse une magistrature. Ainsi l'expérience de la vie se trouve appelée au gouvernement. Les vieillards[1] qui avaient été cosmes ou qui étaient destinés à le devenir, exerçaient une autorité viagère et irresponsable, décidant toutes choses, non suivant des lois écrites, mais d'après leurs propres opinions[2]. Les résolutions des cosmes et des sénateurs étaient présentées à une assemblée générale, dans laquelle entraient tous les citoyens, et qui n'avait qu'à confirmer par son vote ce qui lui était proposé[3]. Il n'y avait pas de discussions; on ne permettait à l'assemblée qu'un muet assentiment.

Le sénat et les cosmes étaient la tête de cette société dont les guerriers et les laboureurs étaient le corps et la force. Cette division des chevaliers[4] et des agriculteurs était commune aux Égyptiens

[1] Γέροντες. A Sparte γέροντες:

[2] Αὐτογνώμονας. Arist. *Polit.*, lib. II, cap. VII, § 6.

[3] Arist. *Polit.*, lib. II, cap. VII, § 4.

[4] Nous nous servons ici d'un mot qui n'est pas dans Aristote, mais dans Éphore, cité par Strabon.

et aux Crétois; c'est le témoignage d'Aristote[1], qui la fait remonter pour les premiers à Sésostris, pour les seconds à Minos, dont les vieilles disciplines, ajoute encore le précepteur d'Alexandre, restèrent surtout en vigueur chez les paysans, chez ceux qui habitaient à l'entour des villes, περίοικοι. Comme tous les peuples de l'antiquité, les Crétois avaient des esclaves qui s'appelaient *chrysonètes* quand ils servaient dans les villes, et *amphamiotes*, quand ils travaillaient dans les campagnes. Leur nom générique était *clarotes*, parce qu'on tirait au sort, pour en faire le partage, les hommes pris à la guerre. A Cydon, l'une des villes de la Crète, les esclaves avaient des fêtes pendant lesquelles ils étaient souverains, et pouvaient même battre les hommes libres[2]. Partout la servitude a provoqué des saturnales.

Tous les instincts des sociétés qui commencent se développèrent dans la Crète avec énergie. Les Crétois aimaient le mouvement, la chasse, la fatigue, la lutte; ils vivaient en commun et se partageaient les biens de la terre. Ces dispositions et ces habitudes firent le fond des institutions cré-

[1] Arist. *Polit.*, lib. VII, cap. IX.

[2] Athen. *Deipnos.*, lib. VI, sect. 84.

toises. Le travail du législateur fut de confirmer les mœurs sur certains points; sur d'autres, de les redresser, ou de leur imprimer une impulsion vive. Il faut se représenter les lois dites de Minos, comme des coutumes qui ne furent jamais écrites[1], comme des traditions qui, à travers la suite des générations, s'altérèrent.

Entrons dans une des villes de Crète, à Lyctos, et nous aurons le spectacle de la vie en commun. A Lyctos, chacun contribuait du dixième de ses produits à l'entretien de l'association dont il était membre, et aussi aux revenus de la ville. Cette contribution était répartie par les chefs de la cité entre toutes les familles. Les citoyens se trouvaient partagés en petites sociétés appelées ἄνδρια; le soin des repas communs était confié à une femme qui dirigeait le service de trois ou quatre esclaves publics dont chacun s'adjoignait deux porteurs de bois, καλοφόροι[2].

Dans toutes les villes de Crète, il y avait deux

[1] C'est ce qui rend si plaisante la méprise de Hérault de Séchelles qui, pour rédiger la constitution de 1793, demandait qu'on lui envoyât de la Bibliothèque nationale le volume des lois de Minos.

[2] Athen. *Deipnos.*, lib. IV, sect. 22.

édifices publics dont l'un, consacré aux repas, se nommait ἀνδρεῖον, et dont l'autre, servant d'asile aux étrangers, s'appelait κοιμητήριον. Dans l'édifice où se faisaient les repas, étaient dressées deux tables dites hospitalières, où les étrangers s'asseyaient. Les autres tables étaient destinées aux citoyens. On donnait une part égale à chacun des convives; seulement, les jeunes gens n'avaient qu'une moitié de part de viande et ne touchaient à aucun autre mets. On plaçait sur la table un vase de vin mêlé d'eau, tous les convives en buvaient, et, après le repas, on en apportait un autre. Les enfants n'avaient pour eux qu'un seul vase où l'eau se mêlait avec le vin; aux hommes et aux vieillards, le vin n'était pas mesuré. La femme qui présidait à l'ordonnance des repas choisissait les meilleurs morceaux et les faisait servir à ceux qui s'étaient distingués par leur valeur ou leur prudence. Après le repas, on délibérait sur les affaires publiques, puis on racontait les grandes actions, on louait ceux qui s'étaient illustrés par leur courage, on les proposait pour modèles à la jeunesse[1].

[1] Athen. *Deipnos.*, lib. IV, sect. 22.

La guerre, en effet, était le but de toutes les in-stitutions. Sur ce point, Platon et Aristote ne se contredisent pas. Notre législateur, dit Clinias le Crétois, l'un des interlocuteurs de Platon, a voulu tout ordonner pour la guerre; il s'est attaché à nous faire comprendre que sans la supériorité dans les combats, ni les richesses, ni la culture des arts ne nous serviraient de rien, puisque les biens des vaincus passent entre les mains des vainqueurs[1]. Aristote a remarqué qu'en Crète comme à Sparte, et aussi comme chez les Scythes, les Perses, les Thraces et les Celtes, tout était tourné vers la guerre : l'éducation, les lois, les habitudes[2]. Chez les Crétois, l'homme était un soldat vivant sous une discipline uniforme, dans une communauté continuelle de nourriture, de périls et de plaisirs, toujours prêt à marcher, à combattre; il n'était estimé que s'il était hardi, vigoureux, agile et adroit. La prudence et le repos restaient le partage de la vieillesse.

Dès qu'ils savaient lire, les enfants apprenaient les poëmes renfermant les lois, τὰς ἐκ τῶν νόμων

[1] *De legibus,* lib. I.
[2] *Polit.,* lib. VII, cap. II, § 5.

αὐλός[1], avec les éléments de la musique, et ils étaient soumis à un régime dont la sévérité n'était adoucie dans aucune saison. Vêtus de mauvaises casaques, les petits Crétois mangeaient assis par terre, se servaient les uns les autres, et servaient aussi les hommes faits. Devenus plus grands, ils entraient dans des compagnies, ἀγέλαι, dont chacune avait un conducteur choisi parmi les jeunes gens de leur âge les plus distingués par leur naissance ou le crédit de leurs familles[2]. Les chefs des compagnies menaient ceux qu'ils commandaient à la chasse, à la course; ils avaient sur eux presque l'autorité d'un père, et punissaient les récalcitrants. A des jours marqués, les compagnies se livraient bataille aux sons de la flûte et de la lyre; les enfants s'attaquaient les uns

[1] Strab., lib. X, cap. IV.

[2] Οἱ ἐπιφανέστατοι τῶν παίδων καὶ δυνατώτατοι. Telles sont les expressions dont se sert Strabon (*loc. cit.*). Sainte-Croix veut que cette préséance aristocratique au sein de l'enfance, n'ait eu lieu que lorsque les anciennes institutions commencèrent à s'altérer : il oublie que dès l'origine les institutions furent oligarchiques. Du reste, son mémoire sur la législation de Crète est, comme l'a remarqué Heeren, le principal ouvrage qui ait été écrit sur la matière.

les autres, tantôt avec leurs mains, tantôt avec des armes. C'est ainsi qu'on les dressait à la guerre.

Les villes de la Crète, comme les autres cités de la Grèce, eurent des édifices publics, des gymnases consacrés aux exercices du corps ; plus tard on y joignit ceux de l'esprit. Là les corps, dépouillés de tout vêtement, contractaient de l'agilité, de la souplesse ; là aussi les mœurs pouvaient se corrompre. Platon a signalé les avantages et les inconvénients des gymnases qui développaient le courage, et aussi pervertissaient l'usage des plaisirs de l'amour, tel que l'a réglé la nature[1]. Ces désordres trouvaient presque grâce aux yeux d'Aristote, parce qu'ils étaient un obstacle à l'accroissement de la population. Aristote estimait qu'entre la population et le territoire il y avait des rapports nécessaires de proportionnalité que le législateur devait maintenir, et il ne rejetait pas les moyens extrêmes, tels que l'exposition des nouveau-nés et l'avortement des femmes. Quand l'esprit des politiques a spéculé sur le redoutable problème de la population, il est toujours tombé dans des opinions

[1] Plat. *De legibus*, lib. I.

extraordinaires. De nos jours Malthus a voulu qu'on imposât aux pauvres, par des mesures indirectes, la privation du mariage, et à son école Sismondi a écrit ces lignes : « C'est un devoir de ne pas se marier, quand on ne peut pas assurer à ses enfants le moyen de vivre; c'est un devoir non point envers soi, mais envers les autres, envers ces enfants qui ne peuvent se défendre, qui n'ont point d'autre protecteur.... Le mariage de tous ceux qui n'ont aucune propriété devrait être soumis à une inspection sévère. On aurait droit de demander des garanties pour les enfants à naître; on pourrait exiger celle du maître qui fait travailler, requérir de lui un engagement de conserver à ses gages pendant un certain nombre d'années l'homme qui se marie; combiner enfin avec l'industrie propre à chaque canton, les moyens de faire monter le père de famille d'un degré dans l'échelle sociale, en même temps qu'on ne permettrait jamais le mariage à ceux qui demeureraient dans le dernier degré[1]. » Ainsi, les économistes modernes, sans bien s'en rendre compte, sont revenus aux prin-

[1] *Nouveaux principes d'économie politique*, t. II, p. 308.

cipes des anciens législateurs, qui voulaient que les femmes ne missent pas au jour plus d'enfants que la cité n'en pouvait nourrir. C'est une des raisons pour lesquelles l'adultère était si sévèrement puni. A Gortyne, l'une des principales villes de la Crète, quand un homme avait été surpris en adultère, on le conduisait devant les magistrats, et, après l'avoir convaincu, on le couronnait de laine. Cette couronne désignait un homme mou, efféminé, uniquement propre au service des femmes. Puis on le condamnait publiquement à une amende de cinquante statères : il était regardé comme infâme et déchu de tous les priviléges de la société[1]. Puisque les maris n'avaient commerce avec leurs femmes qu'en se soumettant au frein des lois, il était juste de priver des droits de citoyen le traître qui se glissait dans le lit conjugal.

Telles étaient les coutumes crétoises, du moins les principales; car l'indépendance dont se targuait chaque ville amena dans les mœurs des contrastes, des différences qui nous échappent aujourd'hui. On ne s'étonnera pas qu'entre toutes ces cités

[1] Ælian. *Var. hist.*, lib. XII, cap. XII.

jalouses les unes des autres le lien fédéral ait été faible. Il n'y avait qu'un extrême péril qui leur faisait oublier leurs dissensions intestines, et les réunissait contre l'ennemi commun : cette ligue générale s'appelait *Syncrétisme*[1]. On se mêlait, on se confondait dans une résistance unanime, sauf à reprendre plus tard les querelles, les animosités ordinaires à ces populations belliqueuses.

Il y eut un temps où les différends qui s'élevaient entre les citoyens des diverses villes étaient jugés par une sorte d'arbitrage fédéral[2]; mais les sentences de ce tribunal étaient-elles toujours respectées? Cependant les guerres auxquelles se livraient entre elles les cités crétoïses, amenaient des arrangements dont nous trouvons de curieux vestiges dans les stipulations principales d'un traité entre les deux villes de Hiérapytne et de Prianse. « Des deux côtés il y aura droit d'isopolitie et droit de mariage, droit d'acquérir des possessions dans le pays l'un de l'autre, d'avoir part en commun à toutes les choses divines et humaines. Ceux des

[1] Καὶ τοῦτο ἦν ὁ καλούμενος ὑπ' αὐτῶν συγκρητισμός. Plutarch. *De fraterno amore*. Ed. Reiske, t. VII, p. 910.

[2] Κοινὸν δικαστήριον.

deux villes qui viendront habiter dans le pays d l'autre, y pourront vendre et acheter, prêter d l'argent, en emprunter, faire toutes sortes de con trats selon les lois établies chez chacun.... L cosme des Hiérapytniens aura entrée dans le séna de Prianse et dans l'assemblée du peuple avec le cosmes : mêmes prérogatives pour le cosme d Prianse.... A l'avenir, ceux qui seront cosme de l'une et l'autre ville liront tous les ans l'inscrip tion de cette colonne[1] à la fête des Hyperboïens, e le feront savoir dix jours d'avance. Toute infrac tion sera punie d'une amende de cent statères au profit de l'une des deux villes. Si quelqu'un vient à violer les conventions des traités, soit cosme, soit simple particulier, il sera permis à chacun de l'appeler en justice devant le tribunal commun, en taxant l'amende en proportion de l'offense commise ; s'il gagne sa cause, il aura la troisième partie de l'amende : le reste sera pour les villes.... A l'égard du lieu où sera établi le tribunal commun, les cosmes d'Hiérapytne et de Prianse choisiront tous les ans une ville, à la convenance mu-

[1] C'était sur des colonnes élevées par les cosmes qu'était gravé le texte des traités.

tuelle des deux cités contractantes[1]. » Le fédéralisme en Crète n'alla pas au delà de l'intervention d'une troisième ville pour départager deux autres ; il n'y a point trace d'une autorité générale à laquelle toutes les cités dussent obéir.

Aussi sans unité fédérative, toujours en guerre les uns contre les autres, les Crétois ne sortirent pas de leur île et ne parurent point dans les affaires générales de la Grèce. Ils refusèrent d'entrer dans la ligue commune contre Darius, alléguant les malheurs que leur avait coûtés l'assistance prêtée à Ménélas, et l'abandon où les avaient laissés les Grecs, peu pressés de venger la mort de Minos[2]. Tels furent les prétextes. La véritable raison était l'impuissance où se trouvait la Crète, affaiblie et dépeuplée, de s'associer à une grande entreprise ; impuissance qui la voua pour toujours à un isolement égoïste et obscur.

Polybe s'est indigné qu'on ait pu comparer la Crète à Lacédémone : il oppose à l'égalité des biens

[1] *Histoire des anciens traités*, par Barbeyrac. Part. Ire, p. 282-5. Barbeyrac a transcrit et traduit fidèlement les inscriptions recueillies par Chishull dans ses *Antiquités asiatiques*.

[2] Herodot. *Polymn.*, lib. VII, cap. CLXIX.

qui régnait à Sparte, au mépris qu'on y faisait des richesses, l'avarice des Crétois et leur ardeur peu scrupuleuse à s'enrichir par tous moyens. Par cela seul que la magistrature des cosmes était annuelle, Polybe estime à tort, nous le croyons, que la Crète était un État démocratique[1]. Le pouvoir était entre les mains du sénat, qui constituait une véritable oligarchie. Quant aux défauts naturels aux Crétois, qui trouvaient dans leur organisation sociale plutôt des encouragements que des correctifs, le temps ne fit que les accroître, et il n'est pas étonnant qu'à l'époque où écrivait Polybe, ils aient mérité la sévère censure qu'en a laissée l'historien. Il y aurait au surplus de l'injustice à ne pas rappeler dans quelle défaveur tous les Grecs tenaient les Crétois. Ces insulaires, qui n'allaient au secours de personne et qui se mettaient à la solde de quiconque les pouvait payer[2], étaient haïs dans

[1] Δημοκρατικὴν ἔχει διάθεσιν. Polyb., lib. VI, cap. XLVI. Ed. Schweighæuser, t. II, p. 552. — Il faut lire dans le quatrième livre de l'historien la peinture qu'il fait des factions de la Crète au VI[e] siècle de la république romaine.

[2] Non-seulement les Crétois servirent dans les armées romaines à l'époque de la seconde guerre punique, mais

la Grèce; on les disait perfides, menteurs, et il était proverbial qu'il était permis de crétiser avec un Crétois πρὸς Κρῆτα κρητίζων.

La Crète eut deux renommées : elle passa d'abord pour le berceau des dieux, puis pour un nid de forbans et de mercenaires. C'est qu'après avoir brillé au début de la civilisation grecque, elle s'est comme interrompue dans son développement : elle a laborieusement avorté. L'anarchie l'énerva. La mauvaise réputation des Crétois dans la Grèce eut aussi pour cause l'inimitié des Athéniens, qui ne leur pardonnèrent jamais leur courte supériorité sur mer. Quand les poëtes voulaient se faire applaudir des Athéniens, ils maltraitaient Minos et les Crétois. Rien de plus dangereux auprès de la postérité que d'avoir pour ennemie une nation spirituelle.

nous les trouvons à la solde des Lacédémoniens dans les luttes acharnées de ceux-ci contre les Messéniens. Τοξότας Κρῆτας ἐπήγοντο μισθωτούς. Pausan. *Messen.*, cap. VIII, t. II, p. 278. Edit. Clavier.



CHAPITRE VII.

LE PÉLOPONÈSE. — TYPE POLITIQUE DU LÉGISLATEUR : LYCURGUE. — ÉPOQUE D'HOMÈRE.

La conquête fonda une société dans le Péloponèse, comme elle a fait en Angleterre au moyen âge. Les Doriens, plusieurs générations après la prise de Troie, jouèrent le même rôle qu'à la fin du XIe siècle les Normands. Leur titre fut la victoire, leur droit fut l'épée; victorieux, ils devinrent propriétaires, et Sparte sortit de leur invasion. Les civilisations se succèdent, mais les passions du genre humain ne changent pas, et les principaux actes qu'elles déterminent sont pour le fond marqués des mêmes caractères.

Quand le roi de Lydie, Crésus, s'informa quel était le peuple le plus puissant de la Grèce pour

s'allier à lui, il apprit, raconte Hérodote[1], que les Lacédémoniens et les Athéniens se partageaient la prépondérance, les premiers dans la race dorienne, les seconds dans l'ionienne. En remarquant que de toutes les divisions de races celle-là seule était restée, Hérodote ajoute que la race ionienne tirait son origine des Pélasges, la dorienne des Hellènes, que l'ionienne avait toujours été sédentaire, la dorienne perpétuellement vagabonde. Au temps du roi Deucalion, la race dorienne habitait la Phthiotide; sous Dorus, fils d'Hellen, elle occupait la contrée située au pied de l'Olympe et de l'Ossa, appelée l'Histiæotide. Chassée par les Cadméens, elle se réfugia vers le Pinde, et prit le nom de Macednes; puis après avoir passé dans la Dryopide, elle émigra dans le Péloponèse, où enfin elle s'appela Dorienne.

Avec ce précieux vestige des traditions antiques, nous pouvons confirmer ce que déjà nous avons indiqué[2]. Tout ce qui fut pélasgique, puis ionien, enfin athénien, représente le mélange des migra-

[1] Herodot. *Clio,* lib. I, cap. LVI.

tions, des colonies et des influences orientales avec les peuplades et les mœurs grecques. Tout ce qui se déversa de la Macédoine, de l'Épire et de la Thessalie dans le Péloponèse, et qui en l'asservissant se laissa pénétrer à son tour par les mœurs des vaincus, forma, pour ainsi parler, la substance et la moelle de la nation hellénique. Ce n'est pas sans raison que les plus graves Athéniens cherchaient à Sparte le véritable type du génie grec.

Dans l'histoire de la race dorienne la religion tient une grande place. Le dieu des Doriens était Apollon. Comment douter de l'origine égyptienne d'Apollon, quand elle nous est affirmée par Hérodote[1], Diodore[2], Plutarque[3] et Pausanias[4]? Mais ici l'emprunt a disparu tout à fait sous l'originalité de l'esprit hellénique. Sur les bords du Nil, le fils d'Isis et d'Osiris, Orus, présidait surtout aux révolutions du soleil et aux développements de la

[1] Herodot. *Euterp.*, lib. II, cap. CXLIV.

[2] Diod., lib. I, cap. XXV.

[3] Plutarch. *de Iside et Osir.* Ed. Reiske, t. VII, p. 469, 470.

[4] Pausanias, *Corinth.*, cap. XXVII. Ed. Clavier, t. I, p. 517.

végétation. Chez les Grecs, ces attributs astronomiques s'effacèrent insensiblement, et l'Horus des Hellènes, Apollon, fut par excellence le représentant et le chef de la race humaine. Il en eut au degré le plus haut, la force, l'intelligence et la beauté. Dès que nous l'apercevons, il est sur le mont Olympe, séjour des Doriens; il se mêle à tous les intérêts, à tous les plaisirs des hommes; il conduit et défend les troupeaux, il a des flèches redoutables, il perfectionne la lyre, il est poëte, il est législateur. A mesure que la Grèce se développera, elle multipliera les temples et les statues d'Apollon, non-seulement à Delphes, mais à Argos, à Corinthe, à Athènes, dans l'île de Délos. Les poëtes, dans le récit des aventures d'Apollon, dans les témoignages de sa puissance épuiseront leur génie, et c'est en créant l'image de ce dieu si cher à la Grèce, que l'art du statuaire atteindra le sublime.

Déjà les Doriens adoraient Apollon quand ils quittèrent les contrées situées entre l'Ossa et l'Olympe, pour envahir le Péloponèse. Fortement attachés à un culte dont les commencements remontaient à l'époque d'Orphée, ils voulaient le répandre et l'imposer aux populations qu'ils auraient

la force de subjuguer. Comme ils ne réussirent pas du premier coup à pénétrer dans le Péloponèse, ils se replièrent dans la Phocide, au pied du mont Parnasse, et là ils trouvèrent l'oracle de Thémis, sœur aînée de Saturne, législatrice des hommes, oracle qui avait succédé au culte de la terre, antique divinité des Pélasges.

« Fatidicamque Themin, quæ nunc oracla tenebat[1]. »

Dans ces lieux devenus célèbres, il semblait que la nature eût voulu tout disposer pour préparer les âmes aux saintes terreurs de la religion.

Sur un roc du mont Parnasse apparaissait le temple de l'oracle; à l'entour se trouvaient répandues les habitations de ceux qu'avait attirés la majesté du lieu. Dans le rocher était un enfoncement en forme d'amphithéâtre qui renvoyait grossis et multipliés par l'écho les cris de la voix humaine et les sons de la trompette. Plus loin on apercevait une plaine étroite où s'ouvrait une cavité profonde qui servait de passage aux oracles. C'est de là que s'exhalait une

[1] P. Ovid. Nas. *Metamorph.*, lib. I. Un commentateur explique ainsi le *nunc* : « Terræ, quæ primo tenebat oraculum, « successit Themis, huic Apollo. »

vapeur froide qui jetait l'esprit des devins dans une sorte de délire et les forçait de répondre au nom du dieu qui les agitait[1]. N'était-ce pas là un théâtre prédestiné à l'enthousiasme? Aussi dès l'origine des choses, la religion y établit son empire, et plusieurs cultes s'y succédèrent. L'oracle appartint aux Doriens par le droit de la guerre ; les Doriens le conquirent sur les anciens habitants du pays, sur les Phocéens, et c'est ce que veut dire la tradition quand elle parle du combat d'Apollon contre le serpent Python qui faisait son séjour sur le mont Parnasse.

Apollon prit possession de l'oracle, et le temple de Delphes fut fondé. Alors commença la puissance morale de Delphes et de son amphictyonie. Avant l'arrivée des Doriens dans la Phocide, puis dans le Péloponèse, les peuplades grecques avaient l'habitude de se réunir dans le même lieu à des époques marquées pour resserrer les liens de la consanguinité nationale. On célébrait des fêtes et des jeux. Les Grecs de différentes tribus participaient aux mêmes sacrifices et faisaient aux dieux les mêmes offrandes. Ils se donnaient des témoignages

[1] M. Jun. Justin., lib. XXIV, cap. VI.

mutuels d'amitié. Si quelque offense avait fait éclore des semences de division entre les villes, des juges terminaient leurs différends. Enfin on délibérait sur les moyens de faire la guerre aux ennemis communs, et de maintenir la concorde entre toutes les peuplades helléniques[1]. Il y avait de ces assemblées dites amphictyonies[2] à Argos où était adorée Junon, à Corinthe auprès du temple de Neptune, aux Thermopyles, où Cérès était surtout révérée. Comme les Doriens étaient maîtres de presque toute la Thessalie, ils conférèrent à l'association des Thermopyles le soin d'entretenir et de défendre le culte d'Apollon. Aussi il y eut un temps où dans cette partie de la Grèce se tinrent deux assemblées, la première aux Thermopyles et la seconde à Delphes[3]. Plus tard elles se confondirent et ce fut à Delphes, qui passait pour être le centre, le nombril de la terre, que l'établissement des amphictyons acquit

[1] Dionys. Halicarn. *Antiq. roman.*, lib. IV, cap. xxv, t. II, p. 702, 703. Ed. Reiske.

[2] Du mot grec ἀμφικτίων, qui signifie demeurant autour.

[3] *Histoire des premiers temps de la Grèce*, par Clavier, t. II, p. 20-32.

une sorte d'autorité fédérale dont il faut ici marquer la nature et la destinée.

Le génie austère et mâle des Doriens, leur épée prêtèrent à la religion une force nouvelle pour adoucir encore les mœurs des Grecs. Des droits et des devoirs communs furent de plus en plus reconnus. Dans la guerre ce fut une obligation sacrée d'ensevelir les morts, et ceux qui étaient vainqueurs ne purent élever de trophée durable, pour ne pas perpétuer le souvenir des inimitiés entre Grecs. Les temples furent déclarés un asile inviolable : il était impie de mettre à mort ceux qui s'y réfugiaient quand une ville était prise. Les sacriléges devaient rester sans sépulture. Tout Grec avait la liberté de se rendre aux jeux publics, d'aller consulter les oracles et de sacrifier aux temples communs[1]. Ceux qui enfreignaient ce droit des gens étaient justiciables de l'amphictyonie de Delphes, à laquelle s'associèrent successivement les peuples des races helléniques, habitant les contrées voisines[2]. Ainsi l'amphictyonie délibéra sur les

[1] *Des anciens gouvernements fédératifs de la Grèce*, par Sainte-Croix, p. 50-52.

[2] C'étaient les Thessaliens, les Béotiens, les Doriens, les

intérêts généraux : elle prit aussi soin des temples[1]. Elle en administra les richesses, car la célébrité de l'oracle accumula les offrandes.

C'est l'instinct des peuples qui s'élèvent de chercher dans les arrêts d'une volonté divine la règle de leur conduite et la raison de leurs destinées. D'ailleurs la soif de l'avenir a toujours dévoré les hommes. C'est de l'Égypte que l'art de la divination passa dans la Grèce, selon le témoignage d'Hérodote, qui ajoute que la manière de prédire l'avenir n'était pas partout la même, et qu'elle différait suivant les temples[2]. En effet, l'avenir se prédisait tantôt par des signes et des symboles, tantôt par des paroles. A Delphes, ce fut dans un antre profond d'où s'exhalait une prophétique vapeur, πνεῦμα ἐνθουσιαστικόν, qu'une femme rendit des oracles. Cette femme, appelée la Pythie, du haut d'un trépied placé sur l'ouverture de l'antre, parlait;

Ioniens, les Perrhœbes, les Magnètes, les Delphiens, les Locriens du mont Cnémis, les Œtéens, les Achéens Phthiotes, les Maliens, les Phocéens.

[1] Περί τε τῶν κοινῶν βουλευσόμενον, καὶ τοῦ ἱεροῦ τὴν ἐπιμέλειαν ἔχων κοινοτέραν. Strab., lib. IX, cap. III.

[2] Herodot. *Euterp.*, lib. II, cap. LVIII, LXXXIII.

quand la réponse n'était pas en langage métrique des poëtes attachés au service du temple, la mettaient en vers[1]. Auprès de la Pythie, se tenait le prophète, chef des cinq principaux prêtres du temple, ὅσιοι, qui l'entouraient, et dont le sacerdoce était indélébile[2]. L'oracle était vraiment en leurs mains. Instruits des affaires de la Grèce, habiles et pénétrants, le prophète et les prêtres savaient préparer des réponses en harmonie avec les vraisemblances de l'avenir, et dont au reste les vers concis ne présentaient le plus souvent qu'un sens ambigu et obscur. Il était rare que l'événement ne pût, par une de ses faces, servir d'explication plausible au texte énigmatique.

Telle était la sainte autorité dont les Doriens disposèrent, quand ils eurent établi à Delphes le culte et l'oracle d'Apollon. C'est couverts de toute la puissance de la religion qu'ils commencèrent l'œuvre si difficile de l'unité hellénique. Les Athé-

[1] Strab., lib. IX, cap. III.

[2] *Mémoire sur les oracles des anciens*, par Clavier, p. 116. — On lit encore avec plaisir l'*Histoire des oracles*, par Fontenelle, piquant abrégé des savantes recherches de Van Dale.

niens, en allant consulter l'oracle de Delphes, rendirent forcément hommage à la supériorité du génie dorien. C'était une concession qui leur coûtait.

Plus tard les prêtres de Delphes eurent naturellement l'ambition de complaire à toute la Grèce; ils ne dédaignèrent pas la sagesse des philosophes et gravèrent sur les murs du sanctuaire deux inscriptions célèbres, pour recommander aux méditations de ceux qui visitaient le temple, l'unité divine et la connaissance de soi-même. La corruption se glissa aussi près du trépied. *La Pythie philippise*, disait Démosthènes. Le roi de Macédoine achetait les prêtres de Delphes, comme il faisait d'Eschine. D'ailleurs, maître de la Phocide et des Thermopyles, il domina le conseil des amphictyons et l'oracle.

Assurément il y avait dans Delphes un principe d'unité religieuse et nationale : il y eut autour d'elle un essai de confédération politique pour réunir la Grèce et pour en rendre les peuples solidaires les uns des autres. La tentative échoua. Les Doriens purent bien étendre successivement leur prépondérance depuis la chaîne de l'Œta et

du Pinde, jusqu'aux dernières limites du Péloponèse, mais ils ne purent empêcher que la Grèce, en grandissant, n'eût deux têtes au lieu d'une, Sparte et Athènes. Ce dualisme empêcha toujours l'établissement d'une véritable confédération, d'une autorité générale qui sût se faire reconnaître et obéir de toute la race hellénique[1]. A mesure que les ambitions et les rivalités se compliquèrent, le pouvoir de Delphes décrut. Son amphictyonie ne garda qu'une sorte de juridiction religieuse pour défendre le culte, maintenir la pureté de ses rites et dénoncer à la Grèce les attentats dont il pouvait être l'objet. Lorsqu'un grand intérêt obligea plusieurs peuples hellènes de concerter leurs efforts, ce fut presque toujours à Corinthe qu'ils envoyèrent leurs députés. La puissance politique de Delphes n'alla pas au delà de l'époque de Lycurgue.

Dès les temps héroïques, le Péloponèse fut en proie à des commotions violentes et il commença, pour ainsi parler, son histoire sous l'invocation

[1] En comparant dans *Au delà du Rhin*, t. I, l'Allemagne à la Grèce ancienne, nous avions déjà indiqué cette raison de l'impuissance politique de Delphes.

l'Hercule dont les descendants, pendant plus d'un siècle, errèrent en suppliants de la Thessalie à l'Attique. Enfin, quatre-vingts ans après la prise d'Ilion, les Héraclides, à la tête des Doriens, se rendirent maîtres du Péloponèse[1]. Argos, Messène et la Laconie furent partagées entre les vainqueurs qui dominèrent aussi à Corinthe et dans l'Élide. D'un de ces lots échus aux victorieux sortit avec le temps quelque chose d'étrange et de célèbre qui s'appela Sparte.

Les conquérants disposèrent souverainement du sol et de ceux qui l'habitaient. Ils divisèrent la Laconie en six parties; ils en donnèrent une à celui qui leur avait livré le pays[2]; les deux Héraclides, Eurysthène et Proclès, gardèrent pour eux Sparte, qui devint leur capitale; dans les autres bourgades ils envoyèrent des chefs qui, loin de chasser les étrangers, les autorisèrent à demeurer, car alors la Laconie, si peuplée avant la conquête, manquait d'hommes[3]. Durs aux

[1] Thucyd., lib. I, cap. XII.

[2] Τῷ προδόντι αὐτοῖς τὴν λακωνικήν. Strab., lib. VIII, cap. VI.

[3] Διὰ τὴν λειπανδρίαν. Strab., *loc. cit.*

vaincus, les Doriens qui de la ville de Sparte prirent le nom de Spartiates, retirèrent bientôt à une partie de la population l'égalité des droits, ἰσοτιμίας qu'ils lui avaient d'abord accordée par prudence, et ils jetèrent l'autre partie dans l'esclavage. La Laconie eut trois sortes d'habitants : les Doriens, les Spartiates qui gouvernaient tout à leur gré, puis les indigènes, répandus surtout dans la campagne, Περίοικοι, tenus dans la dépendance, nourrissant leurs vainqueurs, et qui sous le nom de Lacédémoniens formèrent le gros de la nation; enfin les serfs, Εἵλωτοι, qui furent surtout les victimes de la conquête[1] et sur lesquels chaque Spartiate avait droit de vie et de mort. Voilà les éléments de la nation, qui fut un des modèles de la liberté antique.

Cette aristocratie militaire eut pour occupation

[1] Théopompe, dans un fragment conservé par Athénée (lib. VI), montre les Lacédémoniens et les Thessaliens établissant le servage, les premiers sur les Achéens, les seconds sur les Perrhœbéens et les Magnésiens. Bayle a raison de regretter la perte des livres de Théopompe. Cet historien, contemporain de Philippe et d'Alexandre, était fécond en digressions qui nous eussent appris beaucoup de choses.

la guerre, qu'elle fit surtout à Argos. Au dedans tyrannique et spoliatrice, elle n'observa plus elle-même les règles du partage qu'elle avait fait après la conquête. Peu à peu les Spartiates reprirent aux vaincus ce que d'abord ils leur avaient laissé, et presque tous les biens furent entre les mains d'une oligarchie avide et cruelle. Aussi les vainqueurs auraient fini par périr eux-mêmes au milieu d'une population exténuée, sans les révolutions et les règlements qui portent le nom de Lycurgue[1].

Ce nom représente plus encore une époque qu'un homme. Toutefois, dans la série d'événements et d'institutions qu'il désigne, il faudra trouver la part de l'activité humaine. Auparavant contemplons l'image du législateur telle que les anciens s'étaient complu à la dessiner, puis à l'embellir. Non que les Spartiates aient concouru à ce travail; il n'y avait pas chez eux d'auteurs et de beaux esprits : le seul poëte[2] dont les chants retentirent en Laconie, ils l'empruntèrent aux

[1] Le témoignage d'Hérodote est formel sur l'état des Lacédémoniens avant l'époque de Lycurgue : Κακονομώτατοι ἦσαν σχεδὸν πάντων Ἑλλήνων. Herodot. *Clio*, lib. I, cap. LXV.

[2] Tyrtée.

Athéniens. Mais en dehors de Sparte ses révolutions et ses coutumes acquirent une grande célébrité; elles devinrent l'objet de l'étonnement de la foule, des méditations de quelques esprits [1] et pour plusieurs une sorte de thème littéraire. Aussi quand Plutarque, au moment où la civilisation antique allait disparaître, se mit, avec une si heureuse opportunité, à en rassembler les traditions, il fut contraint d'avouer que toutes celles qui concernaient Lycurgue étaient incertaines, diverses et contradictoires [2]. Toutefois, le contemporain de Trajan et d'Adrien prit son parti de tant de richesses; il en composa un poëme, une sorte d'épopée : monument plus solide que le temple élevé à Lycurgue par les Lacédémoniens [3].

Dans la dorienne Sparte l'anarchie était au comble quand, selon les récits recueillis par Plu-

[1] Xénophon, Platon.

[2] Plutarch. Lycurg., t. Ier, p. 157. Ed. Reiske.

[3] Λακεδαιμόνιοι δὲ καὶ Λυκούργῳ τῷ θεμένῳ τοὺς νόμους, οἷα δὴ θεῷ, πεποιήκασι καὶ τούτῳ ἱερόν. « Les Lacédémoniens ont aussi érigé un temple à Lycurgue qui leur a donné des lois, et ils l'honorent comme une divinité. » Pausan., t. II, p. 130. Edit. Clavier.

que, un homme intervint. C'était Lycurgue, d'Eunomus. Son père avait eu, d'une première me, un autre fils appelé Polydecte, qui mou- ne laissant pas d'enfants, mais une veuve dont sitôt la grossesse fut connue. Déjà investi de torité royale, Lycurgue déclara que si sa belle- ur mettait un enfant mâle au monde, l'enfant ait roi, et dès ce moment il ne gouverna plus comme tuteur. Cependant la veuve lui donna rètement à entendre que s'il voulait l'épouser, e ferait périr son fruit. Pour sauver l'enfant, curgue ne rejeta pas cette offre; il manda à la ve de ne pas tenter un avortement qui, pour e, pourrait être mortel, et qu'il se chargeait de re disparaître l'enfant sitôt qu'il serait né. Il ait donné l'ordre qu'on le lui apportât si c'était mâle, partout où il serait, et comme un jour il trouvait à table avec les magistrats, on lui présenta nouveau-né qu'il prit dans ses bras en s'écriant : *artiates, voici notre roi !* On admira Lycurgue. utefois, on ne tarda pas à murmurer dans arte qu'entre les mains de son tuteur le petit harilaüs n'était pas très-assuré de la vie. Fatigué e ces calomnies que fomentait la haine d'une

Athéniens. Mais en dehors de Sparte ses révolutions et ses coutumes acquirent une grande célébrité; elles devinrent l'objet de l'étonnement de la foule, des méditations de quelques esprits [1] et pour plusieurs une sorte de thème littéraire. Aussi quand Plutarque, au moment où la civilisation antique allait disparaître, se mit, avec une si heureuse opportunité, à en rassembler les traditions, il fut contraint d'avouer que toutes celles qui concernaient Lycurgue étaient incertaines, diverses et contradictoires [2]. Toutefois, le contemporain de Trajan et d'Adrien prit son parti de tant de richesses; il en composa un poëme, une sorte d'épopée : monument plus solide que le temple élevé à Lycurgue par les Lacédémoniens [3].

Dans la dorienne Sparte l'anarchie était au comble quand, selon les récits recueillis par Plu-

[1] Xénophon, Platon.

[2] Plutarch. *Lycurg.*, t. Ier, p. 157. Ed. Reiske.

[3] Λακεδαιμόνιοι δὲ καὶ Λυκούργῳ τῷ θεμένῳ τοὺς νόμους, οἷα δὴ θεῷ, πεποιήκασι καὶ τούτῳ ἱερόν. « Les Lacédémoniens ont aussi érigé un temple à Lycurgue qui leur a donné des lois, et ils l'honorent comme une divinité. » Pausan., t. II, p. 130. Edit. Clavier.

tarque, un homme intervint. C'était Lycurgue, fils d'Eunomus. Son père avait eu, d'une première femme, un autre fils appelé Polydecte, qui mourut ne laissant pas d'enfants, mais une veuve dont bientôt la grossesse fut connue. Déjà investi de l'autorité royale, Lycurgue déclara que si sa belle-sœur mettait un enfant mâle au monde, l'enfant serait roi, et dès ce moment il ne gouverna plus que comme tuteur. Cependant la veuve lui donna secrètement à entendre que s'il voulait l'épouser, elle ferait périr son fruit. Pour sauver l'enfant, Lycurgue ne rejeta pas cette offre; il manda à la veuve de ne pas tenter un avortement qui, pour elle, pourrait être mortel, et qu'il se chargeait de faire disparaître l'enfant sitôt qu'il serait né. Il avait donné l'ordre qu'on le lui apportât si c'était un mâle, partout où il serait, et comme un jour il se trouvait à table avec les magistrats, on lui présenta le nouveau-né qu'il prit dans ses bras en s'écriant : *Spartiates, voici notre roi !* On admira Lycurgue. Toutefois, on ne tarda pas à murmurer dans Sparte qu'entre les mains de son tuteur le petit Charilaüs n'était pas très-assuré de la vie. Fatigué de ces calomnies que fomentait la haine d'une

femme offensée, Lycurgue s'éloigna de Sparte et du Péloponèse. Cet exilé volontaire est déjà un personnage extraordinaire; il n'a pas voulu se classer, il s'est mis à part et au-dessus des autres hommes. Où tourna-t-il ses pas? Vers la Crète, où il trouva les traditions de Minos et d'une primitive sagesse; il y rencontra un poëte du nom de Thalès, dont les chants enseignaient aux hommes la justice et la douceur [1]. Il l'envoya à Sparte, afin qu'il amollît la férocité dorienne par ses odes, par ses accents, afin qu'il lui préparât les voies; car rien de bon et de durable ne se fait par brusques saillies, et les grands hommes ont toujours des précurseurs.

De la Crète Lycurgue passa sur les côtes de l'Asie où il vit la race ionienne, avec ses mœurs faciles et riantes, avec son esprit de liberté. Là pour la première fois il trouva plusieurs des chants d'Homère, et il en rassembla le plus qu'il put pour les porter en Grèce. Les Égyptiens prétendent que Lycurgue les a visités et qu'il leur a emprunté

[1] Ce Thalès était un poëte lyrique qu'il ne faut pas confondre avec le philosophe.

la séparation des gens de guerre d'avec les marchands et les artisans; ils ajoutent que ce fut une des causes de la force de Sparte. Enfin suivant une tradition, Lycurgue aurait été en Afrique, en Espagne, même dans l'Inde pour y converser avec les gymnosophistes; c'est l'instinct de l'humanité de vouloir que ses grands hommes avant de lui imposer des lois, se fassent les disciples de la sagesse des siècles et des nations.

Sparte regretta Lycurgue que l'absence avait rehaussé. On comparait cette nature maîtresse faite pour commander, pour attirer et conduire les hommes[1] à la médiocrité des rois qui ne se distinguaient du vulgaire que par le nom et les honneurs. On envoya des députés à Lycurgue pour presser son retour. Le moment était venu, l'œuvre avait mûri, et Lycurgue se voyant maître des cœurs, entreprit une révolution.

Avant de la commencer, il se rendit à Delphes. Dès qu'il fut entré dans le sanctuaire, la Pythie s'écria : « Tu viens dans mon temple opulent, ô

[1] Ἐν ἐκείνῳ δὲ φύσιν ἡγεμονικὴν καὶ δύναμιν ἀνθρώπων ἀγωγὸν ὤετο. Plutarch. *Lycurg.*, t. I, p. 167. Ed. Reiske.

Lycurgue, ami de Jupiter et de tous les habitants de l'Olympe. Je balance si je t'appellerai un dieu ou un homme, mais je te crois plutôt un dieu, ô Lycurgue ! »

Ἥκεις, ὦ Λυκόοργε, ἐμὸν ποτὶ πίονα νηὸν,
Ζηνὶ φίλος, καὶ πᾶσιν Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσι.
Δίζω ἤ σε θεὸν μαντεύσομαι, ἢ ἄνθρωπον·
Ἀλλ' ἔτι καὶ μᾶλλον θεὸν ἔλπομαι, ὦ Λυκόοργε[1].

La puissance de Lycurgue sur l'oracle est-elle assez manifeste ? Il en reçut l'investiture divine de législateur, et il rentra dans Sparte plus qu'un roi, presque un dieu.

Il s'ouvrit d'abord de ses projets à quelques amis qui peu à peu les communiquèrent à d'autres, et il fut bientôt à la tête d'un parti résolu à le seconder, à le suivre dans tout ce qu'il voudrait tenter. Quand il estima le temps venu, on vit un jour descendre en armes sur la place publique

[1] C'est Hérodote (*Clio*, lib. I, cap. LXV) qui nous a transmis textuellement cette réponse de la Pythie, la plus ancienne que nous connaissions. Clavier remarque qu'on reconnaît dans ces vers les formes homériques, alors si nouvelles.

trente des principaux Spartiates : leur présence suffisait pour effrayer et contenir ceux qui auraient eu envie de s'opposer à l'entreprise du fils d'Eunomus. Dans les premiers moments le roi Charilaüs s'épouvanta et s'enfuit dans le temple d'airain consacré à Minerve; il s'imaginait que Lycurgue convoitait sa place et menaçait sa vie. Pauvre jeune homme! Lycurgue l'envoya chercher, le rassura, lui expliqua que s'il voulait obéir, il resterait roi. Charilaüs fut entre ses mains un docile instrument.

Dans Sparte soumise, Lycurgue exerça l'autorité souveraine du législateur. Il réforma la cité, la famille, la propriété, l'éducation. Il subordonna tout à l'intérêt d'une communauté aristocratique qui pour lui, comme pour les Doriens, constituait la patrie. L'unité, la force de Sparte fut la suprême loi; les membres de cette association militaire en furent les serviteurs dévoués, assujettis. Les règles auxquelles ils durent obéir, ne furent pas écrites. Autorisé de Delphes, Lycurgue donna des lois que les vieillards apprirent aux jeunes gens, que les jeunes gens devenus vieux léguèrent à ceux qui les suivirent. Pas d'écriture : c'est chose qui

peut être effacée ou changée. A Sparte la législation fut une éducation, une discipline perpétuelle; quand un vieillard disait une parole, il était écouté, parce qu'il était considéré comme le dépositaire de la tradition.

Lorsque Lycurgue fut convaincu que cette réforme si énergiquement imposée avait pris racine, et que ses institutions dureraient, il convoqua une assemblée générale, il déclara que tout était réglé au mieux pour le bonheur et la vertu de Sparte, qu'il restait un seul point, le plus important, sur lequel il avait besoin de consulter Apollon. Il fit jurer à tous, roi, sénat et citoyens de ne rien changer à ses lois, tant qu'il ne serait pas revenu de Delphes, et il sortit de Sparte pour n'y plus revenir. Il alla en Phocide, et interrogea de nouveau la Pythie qui lui répondit que ses lois étaient parfaites, et que sa ville, tant qu'elle les observerait, effacerait par sa gloire toutes les autres cités. Lycurgue recueillit l'oracle, l'envoya à Sparte, et disparut sans laisser de traces.

Où termina-t-il ses jours? Fut-ce à Cirrha, comme le veulent quelques-uns, ou dans l'Élide, suivant d'autres? Ou plutôt ne retourna-t-il pas

dans l'île de Crète? Ne voulut-il pas aller mourir dans la patrie de Minos, qu'il avait autrefois visitée quand il se préparait au rôle de législateur? Les anciens aimaient sans doute à se représenter Lycurgue, promenant ses austères pensées le long des rivages de la Crète, et méditant sur les destinées de cette Sparte dont il s'exilait une seconde fois et pour toujours, afin de mieux la servir.

Tel est le poëme transmis par Plutarque. Dans la réalité, les discordes intestines et l'anarchie qui désolèrent Sparte, amenèrent des changements, suscitèrent des chefs hardis et habiles qui voulurent régénérer l'aristocratie dorienne. C'est pourquoi il a été dit qu'il y eut deux Lycurgue, et d'un autre côté l'un des plus anciens historiens de la Grèce, Hellanicus, sans faire mention de Lycurgue, attribue à Eurysthène et à Proclès l'honneur d'avoir mis l'ordre dans la cité des Spartiates[1]. Le nom de Lycurgue n'est pas celui d'un homme, mais d'une époque d'agitations, de luttes où se produisirent chez les Doriens des hommes résolus et forts qui

[1] Ἑλλάνικος μὲν οὖν Εὐρυσθένη καὶ Προκλέα φησὶ διατάξαι τὴν πολιτείαν. Strab., lib. VIII, cap. VI.

surent accomplir dans les mœurs une réforme nécessaire. Ce fut le moment où cette race d'un génie religieux et martial passa, après beaucoup d'efforts, de l'état de tribu à celui de nation.

Dans les mêmes temps et dans d'autres contrées le génie grec changea la religion. A côté de l'humanité terrestre il mit une autre, une divine humanité. Comme le soleil triomphe des nuages, l'imagination des Grecs sortit radieuse des éléments confus du culte antique; elle créa un monde à la fois supérieur et semblable à la société humaine; au-dessus des mortels, elle plaça des immortels plus beaux, plus forts, plus impétueux dans leurs passions, obéissant néanmoins à un pouvoir suprême, Jupiter, courbant la tête sous une loi inexorable et universelle, le destin.

« Je ne crois pas, dit Hérodote[1], qu'Hésiode et Homère aient vécu plus de quatre cents ans avant moi : ce sont eux qui ont fait la théogonie des

[1] Ἡσίοδον γὰρ καὶ Ὅμηρον ἡλικίην τετρακοσίοισι ἔτεσι δοκέω μευ πρεσβυτέρους γενέσθαι, καὶ οὐ πλέοσι· οὗτοι δέ εἰσι οἱ ποιήσαντες θεογονίην Ἕλλησι, καὶ τοῖσι θεοῖσι τὰς ἐπωνυμίας δόντες, καὶ τιμάς τε καὶ τέχνας διελόντες, καὶ εἴδεα αὐτῶν σημήναντες. Herodot. *Euterp.*, lib. II, cap. LIII.

Grecs, qui ont donné des surnoms à tous les dieux, partagé entre eux les honneurs et l'invention des arts, enfin décrit leurs figures. » Cette fois l'affranchissement du joug sacerdotal fut complet. La poésie prit un essor que rien ne put ni entraver, ni suspendre. Par un épanouissement merveilleux de l'imagination, les fictions les plus sublimes ou les plus riantes se multiplièrent, et leur succès auprès des Grecs, si ouverts à toutes les impressions, en fit des dogmes. Des prêtres la foi passa aux poëtes, qui, alors, méritèrent vraiment leur nom de créateurs, ποιηταί, car ils transformèrent la religion, car ils façonnèrent au gré de leur génie les antiques matériaux apportés par les Pélasges et les colonies égyptiennes.

Le théâtre de cette révolution fut l'Ionie. Sous ce climat heureux, dans ces villes opulentes qui formèrent pendant un temps une sorte de confédération comme Milet, Éphèse, Smyrne, Clazomène et les îles de Chios et de Samos, l'esprit des générations se succédant après la prise de Troie, fut ému et fécondé par les aventures et les catastrophes dont fut suivi le choc de la Grèce et de l'Asie. Tous ces faits, déjà si dramatiques par eux-mêmes,

furent embellis, transfigurés par des artistes, à la fois interprètes et auteurs des croyances populaires; et c'est ainsi que fut fabriquée la théogonie dont parle Hérodote.

Le nom d'Homère représente une époque et une série de poëtes harmonieux. Nous ne voulons pas encourir le reproche que Sénèque adresse aux Grecs de s'arrêter à des débats frivoles, à des questions comme celles-ci : L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont-elles du même auteur? Lequel des deux poëmes a été composé le premier[1]? D'ailleurs sur ce sujet épuisé par la critique[2], l'évidence a lui. Pendant que la race dorienne se cantonnait dans le Péloponèse qui devait devenir l'acropole de la Grèce[3],

[1] « Græcorum iste morbus fuit, quærere quem numerum remigum Ulixes habuisset : prior scripta esset *Ilias*, an *Odyssea* : præterea an ejusdem esset auctoris. » L. Annæi Senec. *de Brevit. vit.*, cap. XIII.

[2] Voy. Vico, *Science nouvelle*; Wolf, *Prolegomena ad Homerum*, et toute la polémique que ce savant et ingénieux ouvrage a soulevée.

[3] Cette expression appartient au philologue célèbre qui a fait sur les Doriens de si belles recherches, *Die Dorier*, 1824. Il y a plusieurs années, Otfried Müller est mort en martyr de la science, pour s'être acharné à déchiffrer à la

villes de l'Ionie retentissaient de chants héroï-s. Le génie des poëtes ne brilla pas seulement éclairs, mais par une effluence continue; suc-ivement il embrassa le cercle de toutes les yances qui se rattachaient aux dieux et de toutes aventures qui avaient illustré les héros. Pour lter ces poëmes, pour les garder dans la mé-ire, car l'usage de l'écriture n'existait pas en-e, il y eut des chantres publics, des rhapsodes. comprend qu'ils fussent recherchés, comblés onneurs et de présents. Ils étaient la bouche poëtes; sans eux, l'esprit n'avait pas de isirs.

Dans les chants déclamés par les rhapsodes, les recs trouvaient mêlées aux attributs, aux pas-s des dieux les qualités et les vertus des mmes. C'était comme un concours entre les mains et les immortels. Achille égala presque s dieux, il devint le type privilégié de l'hé-isme, de la force unie à la beauté, et aussi l'amitié inconsolable quand l'objet aimé a

mière d'un ardent soleil des débris d'inscription sur l'em-placement même de l'antique Delphes.

disparu. L'éclat qu'Achille jetait sur la fut si vif, qu'il ne put durer; les dieux destin furent jaloux. Autour du fils de bouillonne un flot de guerriers, de prince rois; chacun a ses hauts faits et son caractè milieu des longs récits de tant d'exploits, les répandaient des préceptes et des pensées c sant toute la sagesse d'une époque qu'eux instruisaient. Ils apprenaient aux hommes q amène la satiété, le sommeil, l'amour, les chansons et les nobles chœurs des danses plus désirables que la guerre [1]. Ils disaient « Comme tombent les feuilles des arbres, passent les générations des hommes; les vent vrent la terre de feuilles, mais les vertes fo poussent de nouvelles dans la douce sais printemps. Telles sont les générations des ho l'une s'élève, l'autre s'anéantit [2]. » Voici d roles plus graves encore : « De tous les êtr respirent et qui rampent sur cette terre, i est pas de plus faible que l'homme. Tant q

[1] *Iliad.*, lib. XIII, vers. 636-639.
[2] *Ibid.*, lib. VI, vers. 146-149.

dieux le comblent de joie, et donnent de la vigueur à ses membres, il ne croit pas devoir jamais éprouver le malheur. Mais sitôt que ces mêmes dieux le plongent dans l'adversité, son âme impatiente se refuse à la supporter avec courage. Tel est le cœur des pauvres humains, il varie selon les jours que leur envoie le puissant Jupiter. Ainsi moi-même, qui fus jadis regardé comme heureux parmi les mortels, je commis bien des injustices, entraîné par mes fureurs et par ma violence, car je me confiais en l'appui de mon père et de mon frère. Que l'homme ne soit donc jamais injuste, qu'il goûte en silence les bienfaits des dieux[1]. » Ces austères leçons sortaient de la bouche d'Ulysse, que les haillons d'un mendiant rendaient méconnaissable, d'Ulysse, cet autre type de l'héroïsme, si différent d'Achille, et destiné à enseigner aux hommes la durée du courage. La poésie des Grecs ne fut donc pas, comme on l'a dit, un hymne perpétuel en l'honneur de la force, de la joie et de la volupté; elle eut, dès le début, ses tristesses et ses douleurs.

[1] *Odyss.*, lib. XVIII, vers. 129-141.

Dans l'époque qui porte le nom de Lycurgue et d'Homère, les divers peuples qui composaient la nation hellénique durent à une institution sinon nouvelle, du moins renaissante, un sentiment plus énergique d'émulation et de solidarité. Dès les plus anciens temps, des jeux s'étaient célébrés autour du temple de Jupiter Olympien, situé dans l'Élide. Souvent interrompus, ces jeux furent rétablis par plusieurs rois de l'Élide, notamment par Iphitus, contemporain de Lycurgue, suivant les traditions; dès lors ils devinrent une réunion solennelle où tous les quatre ans les Grecs, non-seulement se livraient aux exercices du corps, mais s'entretenaient de leurs intérêts et resserraient les liens de la nationalité. Pendant les jeux olympiques toute la guerre était suspendue; l'Élide était considérée comme un terrain sacré, que des troupes en armes ne pouvaient traverser. Les Grecs prirent de ces jeux une habitude qui devint une passion. C'est là qu'on s'illustrait; c'est là qu'on mettait son nom dans la bouche des hommes et sur la lyre des poëtes. Quand Xerxès envahit la Doride et la Phocide, quelques transfuges arcadiens furent amenés en sa présence. Interrogés sur ce que faisaient les

es : « Ils célèbrent les jeux olympiques, répon-nt les transfuges; ils s'occupent des combats niques et des courses de chars. — Et quel est rix de ces combats ? — Une couronne d'olivier. — donius, s'écria l'un des Perses, quels sont e ces hommes contre lesquels tu nous as me-, et qui combattent, non pour des richesses, s pour la vertu[1] ? » L'éclat des jeux olympiques it que s'accroître; là Thémistocle fut applaudi la Grèce qu'il avait sauvée; là Hérodote lut des ments de son Histoire, et Thucydide pleura; indare trouva le sujet et l'occasion de ces odes lendissantes, où il se montra si religieux. On it que s'il y avait dans la Grèce beaucoup de es dignes d'admiration, les dieux arrêtaient particulièrement leur pensée sur les mystères eusis et sur les jeux olympiques[2].

Οὐ περὶ χρημάτων τὸν ἀγῶνα ποιεῦνται, ἀλλὰ περὶ ἀρετῆς! dot. *Urania*, lib. VIII, cap. XXVI.

Pausan., t. III, p. 62. Ed. Clavier.

CHAPITRE VIII.

CONSTITUTION DE SPARTE.

L'étoffe d'une race vigoureuse, des transformations profondes opérées par le temps, la puissance des traditions réglant les pratiques et les mœurs, les efforts continus de volontés inflexibles, le dévouement absolu à un but suprême, telles furent les causes déterminantes de l'originalité de Sparte. Ici fut en jeu comme législateur, non pas un seul homme, mais une oligarchie que l'intérêt de sa domination détermina à se réformer elle-même par des moyens durs et extraordinaires : elle s'exécuta; pour régner, elle se soumit à une impitoyable discipline.

Nous retrouvons à Sparte, et ce ne sera pas la seule ressemblance, ce que nous avons déjà vu

dans la Crète, visitée et peuplée sur certains points de son territoire par des migrations doriennes, à savoir le gouvernement entre les mains de la vieillesse. Un sénat composé de vingt-huit membres avait la direction des affaires : on n'y entrait qu'à soixante ans, et par l'élection, suivant l'intensité des acclamations du peuple.

L'oligarchie, dont le sénat était l'âme et la pensée, avait, non pas un seul chef, mais deux têtes, deux rois. Les oligarques redoutent toujours l'unité monarchique. Cette double royauté était héréditaire dans deux familles issues des Héraclides, débris de l'époque héroïque. Quand Lysandre voulut innover, en rendant la royauté accessible à tous les Spartiates, il ne crut pouvoir réussir qu'en pratiquant auprès de la Pythie des intrigues qui furent découvertes après sa mort[1]. Les deux Héraclides qui portaient le sceptre avaient plus d'honneurs que de puissance. Ils étaient sacrificateurs suprêmes, présidents du sénat et chefs des troupes. C'est seulement pour combattre l'ennemi que les rois exerçaient un pouvoir réel, quand ils savaient

[1] Plutarch. *Lysand.*, t. III, p. 58. Ed. Reiske.

e montrer habiles capitaines. Ni les jugements, i l'administration n'étaient entre leurs mains[1].

En déléguant toute la puissance au sénat, les partiates ne renoncèrent pas à tenir de temps à ıtre des assemblées où ils sanctionnaient les opositions des vingt-huit vieillards et des deux is. Sur rien ces assemblées ne pouvaient prendre nitiative, et lorsqu'elles se furent avisées plueurs fois d'ajouter ou d'ôter quelque chose aux solutions apportées, un oracle intervint de lphes autorisant les rois à rompre tout conseil ii voudrait altérer les avis mis en avant par le nat[2].

A côté de ces conseils oligarchiques, dont les *mitia curiata* des Romains se rapprochèrent un u, il y eut d'autres assemblées où se débattirent s affaires générales des Hellènes, à mesure que parte sut conquérir l'Ἡγεμονία sur le Péloponèse sur le reste de la Grèce. Thucydide[3] et Xénohon[4] nous montrent les Spartiates réunis pour

[1] Xenoph. *de Republ. Laced.*, cap. XIII.

[2] Plutarch. *Lycurg.*, t. I, p. 172, 173. Ed. Reiske.

[3] Lib. I, cap. LXVII-LXXXVII.

[4] *Histor. Græc.*, lib. III, cap. II.

recevoir des ambassades, pour voter la paix ou la guerre.

Aux assemblées, au sénat, aux deux rois, le temps ajouta un rouage nouveau, les éphores. Quand il veut relever la sagesse des institutions de Sparte, Platon approuve le partage de l'autorité royale en deux branches sorties de la même tige, et le contre-poids que faisait à cette autorité la puissance du sénat. Puis il ajoute : « Un troisième sauveur de l'État, jugeant qu'il restait encore dans le génie du gouvernement quelque chose d'impétueux, de bouillant, lui donna un frein dans le pouvoir des éphores qu'il égala presque à celui des rois. Ainsi tempérée, la royauté put se conserver, et sauver l'État avec elle[1]. » Ces paroles de Platon indiquent une gradation chronologique. Il vint un moment où l'oligarchie reconnut qu'il fallait accorder quelque chose à la majorité sur

[1] Plat. *de leg.*, lib. III. — Il n'est pas étonnant qu'Hérodote qui, dans son premier livre, résumait rapidement tous les faits antérieurs à la guerre médique, ait attribué l'établissement des éphores à Lycurgue même. Aristote et Plutarque confirment le témoignage de Platon en disant que les éphores furent institués par le roi Théopompe.

lle elle exerçait sa suprématie, et d'elle-
s elle institua une magistrature qui n'est pas
analogie tant avec le tribunat qu'avec la cen-
de Rome. Cinq hommes furent choisis pour
voir, pour tout inspecter, ἔφοροι, et choisis
seulement parmi les Spartiates, mais parmi
les citoyens. Ils contrôlaient le sénat, ils con-
ent les rois et pouvaient même les mettre en
n. Ils jugeaient les causes les plus importan-
on d'après des lois écrites, puisqu'il n'y en
pas à Sparte, mais d'une façon tout arbi-
. Un pareil pouvoir, accessible à tous les
ens, les intéressait sans doute au maintien de
ose publique; mais aussi, comme il ne durait
1 an, il irritait la cupidité de ceux qui en
nt revêtus, surtout lorsqu'ils étaient pauvres.
avait encore dans cette magistrature un vice
al, c'est que les éphores ne pouvaient répri-
qu'en frappant, et ne déployaient leur au-
qu'en entravant la puissance exécutrice.
ilas passa sa vie à flatter les éphores; Agis en
a victime. Dans les conjonctures difficiles, les
res surent rarement contre-balancer les rois
les avilir ou les immoler. Ce sont moins des

modérateurs habiles, que des obstacles ou des bourreaux. Avec ses cinq éphores, Sparte eut quelque chose de sombre et de violent qui, pour ainsi parler, anticipait Venise et son conseil des Dix.

Il est temps d'entrer dans l'organisation intérieure. La propriété subit plus d'une révolution. Après l'appropriation générale, qui fut le premier résultat de la conquête des Doriens, il y eut successivement de nouveaux partages pour rétablir un peu d'ordre : au milieu de leur licence, les vainqueurs ne respectaient pas les attributions qu'eux-mêmes avaient faites. Dans une de ces répartitions nouvelles, le sol de la Laconie fut divisé en trente mille parts ; Sparte et son territoire en neuf mille. Le premier de ces lots était celui de la population vaincue, mais libre, cultivant les campagnes ; le second celui des vainqueurs qui s'étaient agglomérés dans la ville que Lacédémon avait fondée en lui donnant le nom de sa femme, Sparte, fille du roi Eurotas[1]. La population lacédémonienne était donc à l'époque qui porte le nom de Lycurgue, composée d'environ quarante mille fa-

[1] Pausan., t. II, p. 5. Ed. Clavier.

milles ; il y faut ajouter les serfs connus sous le nom d'ilotes, qui étaient surtout attachés au service des terres possédées par les vainqueurs, car le Spartiate ne maniait pas la charrue, mais l'épée.

A côté du droit que s'arrogeait l'aristocratie dorienne de disposer en souveraine maîtresse du sol dont elle n'accordait aux détenteurs temporaires que l'usufruit, nous trouvons son impuissance à maintenir l'espèce d'égalité qu'elle se proposait. « La Laconie ressemble à un héritage que plusieurs frères viennent de partager, » dit Lycurgue en traversant les campagnes après la moisson, et en remarquant que les tas de gerbes étaient égaux. Cette parole, attribuée au législateur, ne fut pas longtemps vraie. Dès les guerres de Sparte contre la Messénie[1], l'inégalité reparut avec les mêmes excès et les mêmes maux qu'après la conquête dorienne, et un nouveau partage fut nécessaire. Il fut un temps où le Spartiate propriétaire ne pouvait ni partager, ni léguer son bien, qui appartenait de droit à l'aîné de la famille. Comment vivaient les puînés et les cadets ? Étaient-ils nour-

[1] Arist. *Polit.*, lib. V, cap. VI.

ris par leur frère aîné ou par l'État ? Sur ce point comme sur d'autres, le droit civil de Sparte est demeuré aussi obscur qu'il était imparfait. Il ne se révéla que par une révolution qui mit le comble à l'inégalité. Un éphore, ayant nom Épitadée, voulut déshériter son fils contre lequel il avait conçu un ressentiment implacable, et pour y parvenir il fit décréter qu'il était loisible à chaque citoyen de donner ou de léguer son héritage[1]. Cette vengeance fut fatale à l'État. Les biens s'accumulèrent sur quelques têtes ; les successions et les dots mirent entre les mains des femmes les deux cinquièmes des fonds de terre[2]. Si au milieu de cette pauvreté, les Spartiates pouvaient subsister, c'est que l'usage de certaines choses était commun. Chacun se servait des esclaves, des chevaux et des chiens d'autrui comme s'ils lui appartenaient. Il était convenu qu'on ne quittait la chasse qu'après avoir laissé des provisions dont profitaient les nouveaux venus.

La décroissance de la population a toujours été la conséquence inévitable de la concentration de

[1] Plutarch. *Agis*, t. IV, p. 504. Ed. Reiske.

[2] Arist. *Polit.*, lib. II, cap. VI.

opriété en peu de mains. Aussi Sparte a péri la disette d'hommes, διὰ τὴν ὀλιγανθρωπίαν[1]. En parfois on se fit violence pour donner à des igers le droit de cité; en vain on excita les ens à procréer beaucoup d'enfants. Inutiles des. Numériquement, Sparte s'affaiblit sans :, et, si elle eût augmenté sa population, elle :n même temps accru sa misère.

ais voici le correctif. Une éducation opiniâtre, moins singulière dans les procédés qu'ex- e dans les préceptes, doubla les forces des tiates, et fit de cette minorité une puissance ble, non-seulement de gouverner la Laconie, de commander à la Grèce. Dans cette éduca- tout découla de deux principes.

n tenait pour constant, à Sparte, que les en- s n'appartenaient pas à leurs pères, mais nt la propriété commune de l'État[2]. On esti- t aussi que tout homme qui n'aspirait pas à la s haute vertu, n'était pas moins digne de châ-

Arist. *Polit.*, lib. II, cap. VI. — Xénophon concorde c Aristote : Ἡ Σπάρτη τῶν ὀλιγανθρωποτάτων πόλεων οὖσα. *Republ. Laced.*, cap. I.

[2] Plutarch. *Lycurg.*, t. I, p. 195. Ed. Reiske.

timent que s'il eût commis quelque injustice envers un autre citoyen[1].

Dès que l'enfant venait au monde, il était examiné. S'il était difforme ou chétif, on le supprimait. Pourquoi aurait-il vécu, puisqu'il ne pouvait être utile à la communauté? Quand l'enfant, né sain et vigoureux, avait atteint l'âge de sept ans, il était remis par son père aux mains des magistrats. Désormais plus d'intimité domestique, mais une éducation, une vie toujours communes. Les enfants, nous retrouvons ici la Crète, étaient partagés en troupes que commandaient les plus éveillés et les plus hardis d'entre eux. Toujours les enfants avaient l'œil sur leur chef; ils exécutaient ses ordres, ils enduraient les punitions qu'il leur infligeait, et leur étude était surtout d'apprendre à obéir. Aussi faisaient-ils auprès de l'irène, c'était le nom de leur chef, l'office de serviteurs dévoués[2]. Les plus forts allaient chercher le bois nécessaire pour préparer le repas; les plus petits et les plus faibles apportaient les légumes et

[1] Xenoph. *de Republ. Laced.*, cap. x.
[2] Plutarch. *Lycurg.*, t. I, p. 201.

s herbes qu'ils avaient pu dérober; le vol était la
ule manière licite de s'approvisionner. On vou-
it, en dressant ainsi les enfants au larcin, les
éparer à toutes les ruses de la guerre, et s'ils se
issaient surprendre, on ne punissait pas le vol,
ais la maladresse.

L'irène restant assis après avoir soupé, ordon-
ait à l'un des enfants de chanter, à un autre il
dressait une question, et il fallait que la réponse
t prompte, brève et raisonnable. L'enfant qui
pondait mal était mordu au pouce par l'irène.
s vieillards et les magistrats étaient présents;
s laissaient en silence distribuer les punitions
r l'irène, qui était puni à son tour, s'il avait
illi par trop d'indulgence ou par trop de sévé-
ité. Puisque les enfants appartenaient à l'État, les
ieillards avaient sur tous une juridiction natu-
elle. L'enfant savait qu'il trouvait dans chaque
ieillard un surveillant, un juge, un redresseur
le ses fautes et de ses erreurs, et les jeunes
générations croissaient sous la tutelle incessante
de la vieillesse, cette vaste paternité de la répu-
blique.

C'est sous les yeux des vieillards que des ami-

tiés fraternelles se contractaient entre les jeunes gens. A Sparte, dit Xénophon[1], le législateur approuvait que des citoyens vertueux s'attachassent aux enfants qui montraient une belle âme, et les Spartiates qu'unissait l'amitié vivaient aussi chastement entre eux que des pères avec leurs enfants, et des frères avec leurs frères.

Mais la pudeur fut offensée chez les femmes que les Spartiates contraignirent à paraître nues dans les gymnases pour s'y exercer et y lutter comme des garçons. Avant tout, cette minorité guerrière voulait se recruter des hommes les plus vigoureux, et pour les engendrer, il fallait que les femmes fussent elles-mêmes robustes, bien faites et endurcies aux fatigues. Elles n'appartenaient ni à elles-mêmes, ni à leurs maris, mais à l'État, et afin de mieux le servir, elles dépouillaient les qualités et les délicatesses de leur sexe. Pour l'usage, elles étaient communes et s'accouplaient avec les plus beaux hommes. On se moquait à Sparte des peuples qui choisissaient pour leurs juments les meilleurs étalons, et permettaient aux femmes de

[1] *De Republ. Laced.*, cap. II.

rester la propriété exclusive de débiles ou stupides maris. De pareilles mœurs, sans abolir le mariage, supprimaient l'adultère. Elles eurent aussi deux effets opposés, et qui en sortirent avec une égale énergie : l'extrême licence et l'extrême héroïsme.

« Les filles de Sparte, a dit Euripide[1], voudraient être sages qu'elles ne le pourraient pas, elles qui abandonnent leurs maisons, et s'en vont les cuisses nues et la tunique ouverte, courir et s'exercer dans les palestres avec les jeunes gens. Étonnez-vous donc qu'avec une pareille éducation les femmes ne soient pas chastes ! » Le poëte n'a pas été démenti par le philosophe. La vie des femmes à Sparte, au rapport d'Aristote, était voluptueuse ; elle se passait dans toute espèce de désordre, et ce relâchement dans les mœurs venait de très-loin[2]. On le conçoit, puisque cette corruption était une conséquence naturelle des coutumes et de la discipline de Sparte.

[1] *Androm.*, vers 595 et suivants. Bayle, qui cite ces vers, remarque que dans de semblables circonstances la conversation entre filles et garçons ne pouvait être qu'une école d'impudence.

[2] *Polit.*, lib. II, cap. VI.

Cette existence commune et effrontée en parlant vivement aux sens de la femme, lui éleva aussi le cœur. Fière d'être associée à tous les exercices de l'homme, de n'être pas estimée moins nécessaire que lui au salut et à la force de Sparte, elle aima la république avec passion. Dans toutes les affaires, on sentit son influence. Toujours et exclusivement citoyennes, qu'elles fussent filles, épouses ou mères, les femmes à Sparte étaient véritablement la moitié de la république : compagnes assidues des hommes, non-seulement elles partageaient leurs soucis, leurs pensées, et ne laissaient pas dormir leur ambition, mais souvent elles les dominaient[1]. « Vous autres Lacédémoniennes, disait une étrangère à l'épouse de Léonidas, vous êtes les seules femmes qui commandiez aux hommes. — C'est que seules, répondit-elle, nous mettons au monde des hommes[2]. » Plus tard, les femmes auront dans la décadence de Sparte une part non moins considérable que dans sa grandeur.

A Lacédémone, personne ne pouvait cacher

[1] *Polit.*, lib. II, cap. VI.

[2] Plutarch. *Lycurg.*, t. I, p. 192. Ed. Reiske.

sa vie. Les repas étaient publics. Le pauvre s'asseyait auprès du riche et prenait la même nourriture. Jamais le Spartiate n'échappait à l'œil, à l'inspection de la communauté et de la patrie qui revendiquaient même ces moments que la délicatesse des modernes s'est gardés comme un délassement nécessaire. Le roi Agis revenant d'une expédition ne put souper seul avec sa femme. L'intimité de la famille était inconnue, et l'on estimait que l'amitié entre les citoyens ne pouvait être mieux cimentée que par les repas publics qui, pour cette raison, s'appelaient φιδίτια[1]. Dans cette vie commune l'égalité triomphait : il n'y avait ni tables somptueuses, ni bains chauds, ni longs sommeils. A ces repas publics il fallait payer d'appétit : autrement on eût été taxé d'une sensualité injurieuse, se réservant pour des raffinements secrets.

Les tables étaient composées de quinze personnes, et chaque citoyen apportait des provisions dont la mesure était réglée par les magistrats. On faisait venir les enfants à ces repas : on les y me-

[1] Au lieu de φιλίτια, par le changement du λ en δ.

nait comme à une école de tempérance, de bonnes mœurs et de sages propos. A mesure qu'ils entraient, le plus âgé de l'assemblée leur disait en leur montrant la porte : « Il ne sort rien par là de ce qui se dit ici. » La conversation était familière et piquante : elle se passait entre gens qui s'étaient choisis afin de s'attabler ensemble. Pour s'asseoir à une des tables, il fallait être agréé par tous les convives. Le souper fini, chacun retournait dans sa maison, sans flambeaux, gardant au milieu des ténèbres un œil sûr, un pas ferme. C'était le moment où les époux allaient à la dérobée trouver leurs femmes et goûter furtivement de courtes et légitimes jouissances. Ils ne tardaient pas à reparaître au milieu de leurs amis. Pas plus la nuit que le jour, la vie commune n'était interrompue.

C'était une perpétuelle obéissance à une règle uniforme, et il n'était loisible à personne de vivre à son gré. Sparte était comme un camp. Tout s'y faisait dans l'ordre prescrit. Les affaires publiques, les exercices du corps, la surveillance de la jeunesse étaient les occupations des Spartiates, auxquels toute espèce de métier paraissait vile. Ils méprisaient jusqu'à l'agriculture qu'ils laissaient à

leurs serfs. On ne songeait pas à amasser des richesses dans une ville où il fallait un chariot attelé de deux bœufs pour traîner une somme de dix mines. Plus tard l'or des Perses remplacera la monnaie de fer.

Dans cette vie d'une monotonie si pénible, il y avait un plaisir autorisé par l'État. Une musique réglée sur le mode dorien accompagnait les exercices militaires. D'une mâle gravité, le mode dorien affermissait l'âme et la soutenait dans un courage égal, sans l'emporter jusqu'à l'enthousiasme comme le mode phrygien[1]. Il était interdit de rien changer à une musique aussi nécessaire au maintien de la vertu spartiate. Terpandre de Lesbos qui sur un oracle de Delphes avait été appelé à Sparte, fut puni par les éphores pour avoir ajouté une corde à sa lyre. Timothée en avait ajouté deux, et il chantait aux jeux carnéens institués à Lacédémone en l'honneur d'Apollon, quand un des éphores, s'avançant vers le musicien, lui demanda de quel côté il voulait que fussent coupées les cordes qui dépassaient le nombre de

[1] Arist. *Polit.*, lib. VIII, cap. v.



sept[1]. Il s'échappait trop d'harmonie de cette lyre factieuse qui pervertissant le mode dorien pouvait éveiller des pensées étrangères, susciter des impressions douces et molles, et peut-être changer le cœur des Spartiates.

La poésie n'était pas indigne d'une telle musique, car elle ne célébrait qu'une vertu, la valeur. Dans les fêtes[2] on voyait s'avancer le chœur des vieillards qui, récitant des vers composés par Tyrtée commençaient ainsi : « Nous fûmes jadis des jeunes hommes pleins de vaillance. » Les jeunes gens reprenaient à leur tour : « Ce que vous avez été nous le sommes aujourd'hui ; qui voudra, peut l'éprouver. » Enfin venait le chœur des enfants qui disait : « Et nous, un jour, nous serons plus vaillants que vous tous. » Ainsi les trois époques de la vie humaine étaient représentées, et Sparte se glorifiait à la fois dans son passé, son présent et son avenir. Avec de telles institutions, rien n'est impossible; avec un culte si ardent de la patrie, on est vainqueur aux Thermopyles, alors même qu'on y meurt, car on glace

[1] Plutarch. *Lacon. Instit.*, t. VI, p. 885, 886. Ed. Reiske.
[2] *Ibid.*

d'effroi les innombrables envahisseurs qui croyaient la Grèce une proie facile. Après la rencontre du défilé de la Locride, Xerxès consterné demanda à Démarate si les Lacédémoniens étaient nombreux, et s'ils ressemblaient tous à ceux qui venaient si fort de l'épouvanter. « Sur le territoire des Lacédémoniens, répondit Démarate, est la ville de Sparte qui contient environ huit mille hommes, et ceux-là sont tout à fait semblables à ceux qui viennent de combattre. Les autres Lacédémoniens ne les valent pas, et cependant ils sont braves[1]. »

C'était faire en deux mots l'histoire de Sparte, qui constituait en effet une élite invincible de huit à dix mille hommes qui n'avaient pas leurs pareils dans la Grèce. Quand des Spartiates paraissaient sur le champ de bataille avec leurs tuniques rouges et leurs boucliers d'airain, avec leur longue barbe et leur chevelure flottante sur les épaules[2], leur aspect et leur réputation répandaient autour d'eux la terreur. Leurs chefs passaient pour supérieurs dans le commandement. Divers peuples demandè-

[1] Herodot. *Polymnia*, lib. VII, cap. CCXXXIV.

[2] Xenoph. *de Republ. Laced.*, cap. XI.

rent des généraux à Sparte. Les Siciliens vainquirent les Athéniens sous les ordres de Gylippe, Brasidas commanda les Chalcidiens, et les Grecs de l'Asie Mineure obéirent tant à Lysandre qu'à Agésilas. Un Lacédémonien partagea avec Annibal la gloire de triompher des Romains.

Mais à quel prix cet héroïsme et cette supériorité? Rien de moins humain que Sparte. Pour être plus sûre d'inculquer le courage à l'enfance et à la jeunesse, elle leur enseignait la férocité. Elle les envoyait de temps à autre à la chasse, non pas des animaux, mais des hommes, parce qu'elle croyait nécessaire à sa sûreté de faire disparaître des ilotes dont le nombre l'inquiétait. Les autels de Diane Orthia, où le sang des enfants coulait sous des coups de fouet redoublés, étaient une école de douleur et d'endurcissement.

L'orgueil enivrait les Spartiates. Ils méprisaient non-seulement les barbares, mais les Grecs. Sparte se donna le plaisir de recevoir d'illustres exilés comme Cimon, Alcibiade; elle fit fête à Thémistocle; elle emprunta, nous l'avons dit, quelques artistes au reste de la Grèce; elle s'incorpora parfois, et à regret, des Péloponésiens; mais au fond

sa pensée et son désir furent toujours d'écarter de ses murs les étrangers. « Notre ville est ouverte à tous, disait Périclès aux Athéniens ; nous ne connaissons pas la xénélasie, nous n'écartons personne d'aucune étude, d'aucun spectacle, nous ne cachons rien, nous ne craignons pas qu'un ennemi profite de ce qu'il aura vu[1]. » C'était un trait lancé contre les Spartiates qui s'isolaient au milieu de la Grèce, comme durant le moyen âge Venise au milieu de l'Italie. Toujours les oligarchies ont eu d'impénétrables secrets. Sparte repoussait les étrangers et défendait de voyager à ses enfants : elle ne voulait ni communiquer ses qualités, ni qu'on lui importât des vices.

Entre eux les Spartiates se traitaient d'égaux, ὅμοιοι[2]; parmi eux seulement ils reconnaissaient des semblables. Cette égalité concentrée entre neuf à dix mille descendants des conquérants du Péloponèse, était pour tout le reste des habitants de la Laconie la plus insupportable des tyrannies.

Il y eut dans Sparte ceci de contradictoire. Elle

[1] Thucyd., lib. II, cap. XXXIX.

[2] Xenoph. *de Republ. Laced.*, cap. XIII.

était organisée pour la guerre, et néanmoins il lui était interdit de la faire trop longtemps et de s'aventurer dans les conquêtes sous peine de périr. Si en combattant sans relâche elle s'agrandissait, elle se décimait aussi, et cette élite de soldats sans pareils dans toute la Grèce s'éclaircissait tous les jours. En même temps elle faisait l'éducation de ses ennemis. Antalcide en voyant dans un combat couler le sang du roi Agésilas qui s'était entêté à guerroyer contre les Thébains, lui dit : voilà le loyer de leur apprentissage. Ainsi de nos jours Napoléon lui-même apprit aux Allemands par leurs propres défaites, à ramener nos aigles dans les plaines de la Champagne.

Il faut reconnaître que pendant la jeunesse du genre humain, les sentiments et les faits principaux qui caractérisent l'homme se développent inégalement et d'une manière exclusive. A Sparte l'amour de la patrie et le dévouement à l'État ont étouffé toutes les autres affections : impitoyable triomphe d'une association qui foulait aux pieds tous les droits de l'individu ; régner à tout prix, voilà ce qu'elle appelait être libre.

CHAPITRE IX.

LES TYRANNIES.

« La justice est une vierge qui doit sa naissance à Jupiter. Les dieux mêmes qui habitent l'Olympe ont du respect pour elle. Si quelqu'un la blesse et l'outrage, sur-le-champ elle porte ses plaintes à Jupiter contre les hommes, afin que les peuples payent les crimes des rois qui marchent dans les voies obliques de l'iniquité. Rois, mangeurs de présents, δωροφάγοι, redoutez la vengeance de Jupiter.... Les bêtes féroces, les poissons, les oiseaux peuvent se dévorer entre eux, parce qu'ils ne connaissent pas la justice que Jupiter a donnée aux hommes pour être la source de tous les biens. »

Ainsi chantait Hésiode dans *les Travaux et les*

Jours[1]; et le poëte se plaignait d'être né dans le siècle de fer où la misère était infinie, où la discorde armait les uns contre les autres les voisins et les parents, où les peuples périssaient, où des familles entières disparaissaient en quelques années, où souvent toute une ville était la proie d'un seul méchant qui méditait contre elle de détestables projets. Venu plus d'un siècle après l'époque des poëmes homériques, Hésiode avait eu le spectacle d'une confusion où se débrouillait d'une manière pénible et douloureuse la civilisation hellénique.

Après les invasions des Grecs en Asie, la monarchie patriarcale et naïve des anciens jours n'était plus possible parmi eux. Les chefs héréditaires des tribus, les rois, eurent des compétiteurs violents dans les nobles qui, s'estimant leurs égaux, ne voulurent plus leur obéir. Autant d'États, autant

[1] Vers 239-256. Personne n'a mieux parlé d'Hésiode que Velleius Paterculus, tant pour marquer l'époque où il vivait, que pour caractériser sa poésie. « Hujus temporis « æqualis Hesiodus fuit, circa CXX annos distinctus ab Ho« meri ætate, vir perelegantis ingenii, et mollissima dulce« dine carminum memorabilis.... » Lib. I, cap. VII.

de commotions dont le résultat fut presque toujours la substitution d'une oligarchie oppressive à l'antique royauté. Ainsi presque partout le peuple que les rois, dans leur intérêt même, avaient gouverné avec justice, se trouva malheureux et avili. Il rencontra des défenseurs parmi ceux des nobles qui se sentirent eux-mêmes blessés par leurs égaux, et qui comprirent quel profit il y aurait à mêler leur vengeance aux ressentiments de la foule.

Avec de tels chefs le peuple renversa les oligarchies, mais ses vengeurs devinrent bientôt ses maîtres. Alors dans la plupart des villes une sorte de royauté se releva, qui est une des plus curieuses singularités de la société antique.

Puisque dans la plupart des cités grecques, les oligarchies qui avaient renversé les rois, avaient été vaincues à leur tour, cette double révolution atteste assez que les principes d'un gouvernement durable manquaient. Ni traditions ni lois, dont l'autorité pût diriger les hommes et les contenir. La force décidait de tout; aussi le pouvoir appartint à l'épée. La parole régnera plus tard.

Des chefs militaires se mirent à la tête du peuple et les premiers démagogues furent des généraux.

Après avoir flatté le peuple, après l'avoir conduit au combat contre les oligarques, ils l'asservirent. Le dénoûment fut le même dans presque toutes les villes. Un seul homme usurpa la souveraine puissance et gouverna au gré de ses passions. Le salut de ses concitoyens dépendit uniquement de ses qualités et de ses vices.

Les commencements de la tyrannie n'étaient pas difficiles. Le peuple dans sa haine contre les puissants et les riches appuyait l'usurpateur, et il applaudissait, s'il voyait les grands spoliés et proscrits. Mais peu à peu les défiances du nouveau maître descendaient dans le peuple même. Les assemblées, les réunions devenaient suspectes au tyran qui préférait que les citoyens demeurassent inconnus les uns aux autres. L'isolement et le silence les rendaient plus faciles à gouverner. L'usurpateur ne se trompait pas quand il craignait de n'être pas épargné dans les conversations et les discours. Comment par son gouvernement arbitraire n'eût-il pas soulevé les censures et les plaintes? Il appauvrissait les propriétaires par des exactions qu'il renouvelait sans cesse; il s'éloignait des meilleurs citoyens pour vivre avec

des étrangers et des esclaves; il s'appropriait les revenus publics et s'entourait d'une garde dispendieuse. On le voyait aussi se maintenir presque toujours en guerre avec les petits États voisins, afin que ceux qu'il gouvernait eussent besoin de ses talents militaires, et pour qu'ils ne connussent pas l'indépendance et la sécurité que donne la paix.

Quelquefois les tyrannies présentaient un autre aspect, quand l'usurpateur avait des qualités heureuses, et l'ambition de ressembler à un roi. Alors il administrait en sage économe les deniers de la ville, il en employait les revenus à élever des monuments et des temples. Il mêlait ses propres richesses à la fortune publique, il était non pas le fléau, mais le tuteur de la cité. Si dans ses mœurs il n'était pas toujours sévère, du moins il s'étudiait à le paraître; il se gardait bien de ces offenses qui éveillent dans les âmes d'implacables haines. Il respectait les dieux, il honorait le génie, et distribuant avec justice les distinctions et les récompenses, il n'épargnait rien pour rendre son pouvoir plus aimable que la liberté.

Pervers ou habiles, tous ces usurpateurs avaient un même désir, c'était de transmettre à leurs

enfants la puissance qu'ils exerçaient. Ils voulaient fonder des dynasties et devenir la souche d'une race de rois. Ces parvenus d'un jour rêvaient la perpétuité. Mais ici s'accomplissait le châtiment des tyrannies qui, par leur nature même, étaient essentiellement viagères. Lorsque l'usurpateur avait le bonheur assez rare de mourir dans son lit, sa mort était le signal attendu de la délivrance et d'une révolution. Les oligarques cherchaient à ressaisir la domination; le peuple à reprendre sa liberté. Contre ces deux espèces d'ennemis, les enfants de l'usurpateur avaient presque toujours le dessous. Tués ou bannis, ils payaient pour leur père.

On disait chez les Grecs que par un admirable effet de la bonté des dieux, jamais la tyrannie ne s'était conservée dans la même famille jusqu'à la troisième génération.

Toutes les villes de la Grèce furent soumises pendant un certain temps au régime des tyrannies, hormis Sparte qui eut pour rempart contre l'usurpation d'un seul, la jalouse égalité et l'industrieuse organisation de son oligarchie. Lorsque Sparte dans son inimitié contre Athènes, voulut y rétablir

la tyrannie d'Hippias, ses alliés répugnèrent à la perfidie d'un pareil dessein, et dans l'assemblée générale, Sosiclès de Corinthe s'écria : « Le ciel peut prendre la place de la terre, et la terre celle du ciel ; les hommes peuvent vivre au milieu de la mer, et les poissons habiter le séjour des hommes, puisque vous, Lacédémoniens, vous songez à détruire l'isocratie, et à rétablir la tyrannie dans les villes. Vous ne pouviez concevoir un projet plus injuste et plus coupable : car enfin si la tyrannie vous paraît si bonne, donnez-vous à vous-mêmes un tyran et vous pourrez alors en donner aux autres. Mais c'est après avoir su jusqu'ici préserver Sparte du fléau de la tyrannie, que vous voudriez le porter ailleurs[1] ! » Dans la vivacité de cette apostrophe, il y avait autant d'éloge que de blâme pour les Lacédémoniens.

La plus longue tyrannie fut celle qu'exercèrent à Sicyone Orthagoras et ses enfants. Les plus illustres cités de la Grèce que gouvernèrent des tyrans pendant deux générations, furent Corinthe et Athènes que nous rencontrerons bientôt. La ty-

[1] Herodot. *Terps.*, lib. V, cap. XCII.

rannie eut en Sicile son éclat et des effets que nous apprécierons.

Pour ce qui est de Sicyone, cette ville fut enveloppée dans la conquête que firent les Doriens du Péloponèse, et son territoire devint une partie de l'Argolide[1]. Mais à Sicyone, l'aristocratie dorienne ne sut pas comme à Sparte fonder un État ou suivant l'expression antique, une harmonie durable. L'anarchie dans les rangs des vainqueurs rend toujours leur joug plus pesant. Elle amena des révoltes d'où sortit une tyrannie. Un homme du peuple, un cuisinier appelé Orthagoras, s'empara du pouvoir et son gouvernement ne fut ni cruel, ni malhabile. Aussi ce cuisinier fonda une dynastie. Des descendants d'Orthagoras le plus connu est Clisthène, aïeul maternel du Clisthène qui divisa les Athéniens en dix tribus. Ce Clisthène, celui de Sicyone, s'occupa surtout de venger sa patrie des humiliations que lui avait fait subir la dorienne Argos. Dans sa haine contre tout ce qui était dorien, il changea même le nom des tribus de sa ville, afin qu'il n'y eût rien de commun entre Ar-

[1] Pausanias, t. I, p. 369. Éd. Clavier.

ɩ et Sicyone. Parmi les nouveaux noms qu'il
oisit, il y en eut de bizarres et même d'insul-
ts. Sicyone eut une tribu des ânes, et une autre
cochons[1]. Emportements de la réaction popu-
e contre tous les souvenirs de l'aristocratie do-
ıne. Ce fut la destinée de Sicyone de passer
jours du joug d'une faction à la domination
n tyran, jusqu'au moment où elle fut paci-
par Aratus qui la fit entrer dans la ligue des
éens. Mais déjà la Grèce chancelait, et les
nains n'étaient pas loin.

Quand une tyrannie prenait fin, l'anarchie faisait
sque toujours explosion. La ville de Mégare,
s avoir reconquis son indépendance sur Corin-
qui l'avait asservie, accepta d'abord la tyrannie
Théagènes, puis le chassa. Dès lors la lutte entre
factions aristocratique et populaire prit un ca-
tère de fureur. Les pauvres entraient dans les
isons des riches, prétendaient s'y faire traiter
gnifiquement, et s'ils rencontraient un refus,
livraient aux plus brutales violences. La faction
nagogique publia un décret qui forçait les créan-

[1] Herodot. *Terps.*, lib. V, cap. LXVIII.

ciers à rendre les intérêts qu'ils avaient reçus; cette étrange revendication s'appela παλιντοκία, c'est-à-dire répétition d'intérêts[1]. Ainsi la guerre que de nos jours certains théoriciens ont fait au capital, est une réminiscence de la démagogie grecque.

Dans la civilisation hellénique, la tyrannie, telle que nous l'avons caractérisée, tient une si grand place, que trois des principaux écrivains politiques de la Grèce se sont arrêtés avec complaisance su un pareil sujet. Pour Aristote, la tyrannie est un dégénérescence de la monarchie, comme la déma gogie est une dégradation de la république; il e explique les conditions avec une froide perspica cité, sans déclamations[2]. Platon est plus oratoi et plus pathétique. Il montre comment d'une exce sive liberté naît l'extrême servitude[3]. Le peuple l'habitude de se passionner pour un homme, d lui confier tous ses intérêts et de travailler à l'a grandir. Qu'arrive-t-il? Ce chef du peuple, sûr d

[1] Plutarch. *Quæstiones græcæ*, t. VII, p. 183, 184. Ed Reiske.

[2] Arist. *Polit.*, lib. II, V et passim.

[3] *De Republ.*, lib. VIII, IX.

l'appui de la multitude, poursuit les meilleurs citoyens, les accable d'accusations calomnieuses, au tribunal les traîne au supplice, remplit la ville de meurtres, abolit les dettes, fait un nouveau partage des terres, et se trouve de crime en crime n'avoir plus d'autre refuge que la tyrannie. Platon qui, à Syracuse, fut l'hôte des deux Denys, n'avait qu'à recueillir ses souvenirs pour peindre le gouvernement arbitraire des tyrans, leurs calculs, leurs transes et l'espèce de fatalité qui les emprisonnait. Un autre disciple de Socrate, Xénophon[1], rapporta également de Syracuse des impressions qui lui servirent à composer un de ces ouvrages aimables et courts dans lesquels les anciens maniaient la raison et la grâce avec un charme ineffable. Xénophon suppose que le poëte Simonide se permit un jour d'interroger Hiéron, un des tyrans les plus illustres de la Sicile, sur des choses qu'à son sens Hiéron devait mieux savoir que lui. En effet, de simple citoyen Hiéron est devenu roi; il a vécu dans ces deux conditions, il en connaît les plaisirs et les peines, et peut mieux que per-

[1] Xenoph. *Hier*.

sonne en indiquer les différences. Loin de s'offenser de la curiosité de Simonide, le tyran de Syracuse se prête à la conversation; il dit ce qu'il éprouve, répond à toutes les questions du poëte et le laisse lire dans son âme. Hiéron avoue qu'il n'est pas heureux. Quels peuvent être ses plaisirs? Ceux de la table? On ne les connaît plus quand on dîne somptueusement tous les jours: le goût s'émousse. Ceux de l'amour? Quel roi est aimé pour lui-même; c'est toujours là qu'il est le plus trompé. La défiance est pour le tyran une nécessité de toutes les heures; le sommeil et la volupté sèment autour de lui les piéges et les périls. Le tyran passe ses jours et ses nuits comme si tous les hommes l'avaient condamné à mort pour son injustice. Enfin, et c'est le dernier trait, ce qu'il y a de pis dans la tyrannie, c'est qu'il est impossible de s'en défaire. Hiéron se donne pour si malheureux que Simonide est obligé de le consoler. Il lui offre un moyen de bonheur, c'est de remplir tous les devoirs d'un roi, de regarder sa patrie comme sa maison, ses concitoyens comme ses amis, ses amis comme ses enfants. Tout cela est dit sur le ton d'une familiarité noble et douce. Xénophon n'a ni l'austère gravité

tote, ni la dramatique véhémence de Platon, peut-être dans le *Hiéron*, où son style et ses ıres ont une réalité si pénétrante, s'est-il é plus vrai que ces deux grands génies qui assent par tant d'autres côtés.

CHAPITRE X.

SAGESSE POLITIQUE DE QUELQUES HOMMES.

L'esprit grec était excité. Il parcourait les phases 'une fécondité croissante. Nous l'avons vu dans s chants homériques, non-seulement créer une ésie enchanteresse, mais transformer la religion, tirer du bloc et du chaos des croyances primi-ves toute une armée de dieux. L'anarchie des illes de la Grèce ne fut pas un ferment sans puis-ance; elle continua l'impulsion qu'avaient donnée u génie hellénique les expéditions lointaines. Au ilieu des luttes des factions, comme en face des hénomènes de la nature, l'esprit grec se prit à éfléchir.

Aussi commencèrent dans le même temps les spéculations sur la nature et les premiers essais de



CHAPITRE X.

SAGESSE POLITIQUE DE QUELQUES HOMMES.

L'esprit grec était excité. Il parcourait les phases d'une fécondité croissante. Nous l'avons vu dans les chants homériques, non-seulement créer une poésie enchanteresse, mais transformer la religion, et tirer du bloc et du chaos des croyances primitives toute une armée de dieux. L'anarchie des villes de la Grèce ne fut pas un ferment sans puissance; elle continua l'impulsion qu'avaient donnée au génie hellénique les expéditions lointaines. Au milieu des luttes des factions, comme en face des phénomènes de la nature, l'esprit grec se prit à réfléchir.

Aussi commencèrent dans le même temps les spéculations sur la nature et les premiers essais de

La tyrannie fut détruite à Lesbos par Pittacus. I est vrai qu'elle fut exercée à Corinthe par un autr de ces sages, qui tantôt a été célébré, tantôt accus de crimes affreux. De tous ces hommes politiq les deux plus illustres, par des raisons et des qua lités contraires, furent Périandre et Solon.

CHAPITRE XI.

CORINTHE.

Dans l'isthme de Corinthe s'élevait une colonne portant une double inscription. Du côté qui regardait le Péloponèse on lisait : *C'est ici le Péloponèse et non pas l'Ionie.* Sur la partie de la colonne qui faisait face au territoire de Mégare, il y avait ces mots : *Ce n'est pas ici le Péloponèse, mais l'Ionie*[1]. Entre les deux mondes hostiles des Doriens et de l'Ionie, Corinthe était comme un point d'intersection. Cependant par ses origines, elle tenait aux Doriens, car elle en fut la conquête[2], quand ceux-ci, sous la conduite des Héraclides, subjuguèrent le Pélo-

[1] Plutarch., *Theseus*, t. I, p. 52.

[2] Pausanias, t. I, p. 353.

ponèse. Aussi dans les débats intérieurs de la Grèce, Corinthe épousa presque toujours les intérêts et les desseins de Lacédémone.

Le génie aristocratique des Doriens, sans abolir l'antique royauté, la subordonna. L'un des Héraclides eut le nom de roi. Il commandait l'armée et présidait aux délibérations de cette aristocratie militaire. Plus tard l'oligarchie fit disparaître cette royauté plus honorifique que puissante, et revendiqua pour elle-même tous les droits de la souveraineté. C'est l'époque des descendants de l'Héraclide Bacchis. Les Bacchiades, au nombre de plus de deux cents, parmi lesquels il faut compter sans doute quelques autres familles qui leur étaient alliées, gouvernèrent Corinthe en commun[1]. Chaque année, l'un d'entre eux, élu par ses pareils, exerçait, sous le nom de Prytane, un pouvoir dont les attributions rappelaient beaucoup celles de la royauté. Un jour, cette autorité annuelle tomba entre les mains d'un ambitieux qu'elle ne contenta pas, et Cypselus se fit le maître, non-seulement du peuple, mais de ses égaux.

[1] Herodot. *Terps.*, lib. V, cap. XCII.



Cette tyrannie passa aux mains de Périandre, fils de Cypselus. Les commencements de Périandre furent populaires, mais une triste aventure lui troubla l'esprit et le rendit cruel. Cratéia, sa mère, avait conçu pour lui un criminel amour qu'elle parvint à satisfaire, soit par ruse, soit à force d'obsessions. Ce coupable commerce fut divulgué dans Corinthe; et dès lors Périandre, croyant n'avoir plus rien à ménager, commença de s'abandonner à toutes les mauvaises pentes de son caractère et de la tyrannie. Il proscrivit les citoyens les plus puissants. Il tua Mélisse son épouse, en lui donnant des coups de pied dans le ventre, pendant qu'elle était grosse, puis voulant lui faire, en guise d'expiation, de magnifiques funérailles, il rassembla les femmes de Corinthe dans le temple de Junon, où ses gardes les dépouillèrent de leurs parures et de leurs vêtements, qui furent brûlés en l'honneur de Mélisse.

Cependant Périandre refréna le luxe; il défendit aux citoyens d'avoir un trop grand nombre d'esclaves; il ordonna aux propriétaires de demeurer dans leurs domaines pour les cultiver; il voulut que personne ne dépensât au delà de ses

revenus, et il n'établit pas de nouveaux impôts. Enfin il augmenta la marine de Corinthe, et conçut le projet de percer l'isthme. C'étaient là des pensées d'homme d'État.

Il écrivait : il composa jusqu'à deux mille vers renfermant des sentences morales. Il avait des éloges pour le gouvernement démocratique, et disait que lui-même ne gardait la tyrannie que parce qu'il était trop dangereux de la quitter. Il recommandait la modération dans le bonheur, et il estimait que l'amitié ne devait pas changer avec la fortune.

Le cœur de l'homme est assez vaste pour renfermer le mal et le bien. D'ailleurs la puissance suprême usurpée sur des égaux était pour ceux qui l'exerçaient un double aiguillon qui les excitait aux bonnes actions comme aux méchantes. Si l'ivresse du pouvoir enflammait les sens et les passions de l'usurpateur, si la défiance lui conseillait la cruauté, son intérêt lui commandait d'assurer à sa ville tous les avantages d'un bon gouvernement. Aussi, pour peu qu'il fût habile, il savait se concilier le peuple qui aime toujours la force, lorsqu'elle pèse sur les têtes les plus

lantes, et semble le protéger ou seulement l'épargner.

Après Périandre, qui mourut dans son lit, Corinthe redevint un gouvernement aristocratique et ne connut plus la tyrannie d'un seul. Le peuple avait des assemblées, mais la direction de toutes les grandes affaires appartenait au sénat [1]. Riche, prudente, appliquée à l'administration de l'État, l'aristocratie de Corinthe veillait avec un soin jaloux au maintien de sa prépondérance, et elle dut à l'énergie d'un des siens d'échapper à une tyrannie nouvelle. Issu d'une famille illustre, Timophane était devenu l'idole du peuple. Son audace, ses prouesses à la guerre, son opulence, ses largesses aux indigents, sa familiarité avec les citoyens les plus obscurs avaient enchanté la multitude, qui semblait l'inviter à mettre la main sur le gouvernement de la république. Mais Timophane avait auprès de lui un juge incorruptible de ses actions dans son frère qui, tout en l'aimant beaucoup, après avoir longtemps excusé ou dissimulé ses fautes, finit par l'immoler pour que Corinthe ne fût pas asservie.

[1] Plutarch. *Dion*, t. V, p. 339.

Les vers que Virgile a consacrés au premier des Brutus ne conviennent pas moins à Timoléon :

« Infelix! utcumque ferent ea facta minores,
Vincet amor patriæ, laudumque immensa cupido[1]. »

Ce fratricide républicain eut la douleur d'être maudit par sa mère. Il vécut pendant vingt ans non dans le repentir, mais dans la solitude : nous le retrouverons à Syracuse.

Corinthe n'avait pas seulement fondé cette célèbre cité de la Sicile : elle avait encore établi d'autres colonies, entre autres Corcyre, à laquelle elle fit longtemps après une guerre d'autant plus vive qu'elle l'accusait de ne pas lui rendre les devoirs dus à une métropole. « Nos autres colonies nous respectent et nous aiment, tandis que les Corcyréens se montrent envers nous arrogants et injustes, à ce point qu'ils se sont emparés d'Épidamne, qui nous appartient et prétendent la garder[2]. » Telles étaient les plaintes que Corinthe, par l'organe de ses députés, faisait entendre à Athènes contre leur colonie, et cependant en dépit de ces griefs les

[1] *Æneid.* lib. VI, vers. 821, 822.
[2] Thucyd., lib. I, cap. XXXVIII.

[...]éniens reçurent dans leur alliance Épidamne, [...] la marine était nombreuse et qui avait à leurs [...] l'avantage de se trouver sur la route de l'Italie [...] la Sicile. Cette détermination que des secours [...]aces appuyèrent, irrita Corinthe, que déjà son [...]ine dorienne rendait l'ennemie naturelle des [...]éniens, et fut une des causes décisives de la [...]rre du Péloponèse. C'est à l'instigation de Co[...]the que les Péloponésiens tinrent une sorte de [...]grès à Sparte, où furent dénoncées l'audace et [...]bition des Athéniens, nés, disait-on, pour [...]voir pas eux-mêmes de repos, et n'en jamais [...]ser aux autres.

[...]Avant qu'Athènes brillât par l'éloquence, la [...]sie et les arts, Corinthe était l'entrepôt du [...]merce hellénique et le séjour des plaisirs. [...]tes les marchandises de l'Europe et de l'Asie y [...]ent importées en payant des droits, et c'était [...] ville de la Grèce où affluait le plus grand nom[...]e d'étrangers. On s'y rendait de toute part, on venait de l'Égypte aussi bien que de la Sicile, [...]ais la vie n'y était agréable que pour l'homme [...]pulent [1].

[1] Οὐ παντὸς ἀνδρὸς ἐς Κόρινθον ἔσθ' ὁ πλοῦς. *Le voyage de*

Corinthe était la ville de Vénus et vendait ch
la volupté. Les courtisanes y étaient honoré
Elles avaient le privilége de présenter à Vénus l
vœux publics, lorsqu'on invoquait la déesse d
quelque grand péril. Ce furent elles qui
demandèrent le salut de la Grèce envahie p
Xerxès. Quand des particuliers avaient obtenu
cette divinité l'objet de leurs prières, ils lui tém
gnaient leur reconnaissance en lui offrant un ce
tain nombre de courtisanes qu'ils consacraient
ses autels [1]. Tous les pays qui commerçaient av
Corinthe fournissaient ces prêtresses charmante

La gloire des femmes fut à Sparte le patri
tisme, à Athènes l'esprit, à Corinthe la beaut
Laïs fut la reine de toutes ces courtisanes,
reçut les soins des plus graves personnages
la Grèce, des philosophes comme des hom
mes politiques. C'était une Sicilienne qui, pri
encore enfant par les Athéniens, avait été vend
à Corinthe, et néanmoins les Corinthiens soutin-

Corinthe n'est pas permis à tout le monde. Strab., lib. VIII, cap. VI.

[1] Athen., lib. XIII.

ent toujours qu'elle était née parmi eux, tant ils l'idolâtraient !

La richesse, le plaisir, l'intérêt qu'on avait à pas détruire l'une pour mieux jouir de l'autre, rent toujours dans la ville de Périandre et de moléon un frein contre la démagogie, et Pindare put avec raison dire dans une de ses olympiques : « A Corinthe habite l'harmonie, la bonne gislation, εὐνομία, et avec elle la justice et la ix, ces filles de la prudente Thémis, qui dissent le bonheur aux hommes et affermissent cités [1]. »

Mais cette prospérité eut un dénoûment tragi. Quand les Romains triomphèrent de la ligue éenne, Corinthe périt misérablement. Sa lamtable ruine rappela le dernier jour d'Ilion. ut la condamnait au tribunal de Rome : son mirable position qui en faisait la clef de la Grèce ; les richesses, les chefs-d'œuvre dont elle était combrée, et qui prirent la route du Capitole.

[1] Pind. *Olymp.* XII.

CHAPITRE XII.

ATHÈNES. — SOLON. — CLISTHÈNE. — THÉMISTOCLE.

Neuf mille ans avant l'époque où Solon fit ses [illegible], Athènes excellait dans les arts de la guerre [illegible] la paix. Elle s'illustra par un grand nombre [illegible]ploits; elle résista à une puissance redoutable [illegible] s'avançait pour envahir l'Europe et l'Asie, [illegible]t d'une île fameuse, située au milieu de la [illegible] Atlantique. Réduite à ses propres forces par [illegible]fection de ses alliés, Athènes triompha pour[illegible] de ces formidables envahisseurs. Mais plus [illegible]d, des tremblements de terre et des inondations [illegible]gloutirent tout ce qu'Athènes comptait de sol[illegible]dats, et l'île atlantide s'enfonçant sous les eaux [illegible]sparut.

Telle est la substance du récit mis par Platon

dans la bouche d'un prêtre de Saïs qu'interro
Solon [1]. On connaissait à Saïs l'histoire anti
vienne d'Athènes, parce que les deux cités a
été fondées par la même déesse que les
appelaient Ἀθηνᾶ, et les Égyptiens *Neïth*. Le
de Saïs donnait pour preuve de cette commu
d'origine la ressemblance de plusieurs des a
nes lois d'Athènes avec celles de l'Égypte
les deux cités les prêtres, les artisans, le
teurs, les chasseurs, les laboureurs, les gu
formaient autant de classes distinctes. La
avait fondé Athènes mille ans avant Saïs; à
reuse température des saisons, elle avait ju
cet endroit de la Grèce où elle organisait elle
une société, produirait les hommes les plu
ligents.

Ce mythe n'est pas indigne de l'histoire
exprime le sentiment intime de l'antiquité
rôle que joua l'Égypte dans les premiers d
pements de la civilisation athénienne [2]. Pla

[1] *Timæus*, *vel de natura*.

[2] Dans ses *Études sur le Timée de Platon* (2 v
1841), M. Th. Henri Martin s'est livré sur ce point
ressantes recherches.

vant ces premières pages du *Timée*, savait le
sir qu'il ferait aux Athéniens; il les confirmait
i dans leur orgueil d'autochthones. Il n'igno-
pas leurs répugnances pour tout ce qui pouvait
peler d'anciennes invasions où ils auraient été
rporés aux conquérants[1].

i reste l'histoire d'Athènes ne commence vrai-
t qu'avec la trace des influences égyptiennes.
our débarquèrent sur les côtes de l'Attique des
is qui avaient fui les rives du Nil. Ils apportè-
au peuple encore sauvage, qui pourtant ne
refusa pas l'hospitalité, les notions élémen-
s de la société et de la religion, le culte d'un
f supérieur aux autres, Ζεὺς ὕπατος, la monoga-
succédant à la brutale inconstance de l'accou-
nent, et les premiers principes de l'agriculture.
construisirent aussi une citadelle, et pendant
Cécrops leur chef était occupé à la bâtir, il vit
fois, suivant une tradition, jaillir du sol une
taine et sortir de la terre un olivier. Pour con-
tre le sens de ces prodiges, il interrogea Del-
es, et l'oracle répondit que Neptune et Minerve

[1] Voy. le ch. III.

se disputaient le droit de donner leur nom à ville qui s'élevait. Cécrops convoqua la so naissante dans une assemblée où les femmes fu admises à voter avec les hommes, et Minerve majorité d'une voix, celle d'une femme, l'emp sur Neptune.

C'est une de ces mille fictions accumulées les Grecs, et qui souvent pour le même fait contredisent et enchérissent l'une sur l'autre. A Cécrops, les traditions désignent pour avoir verné les habitants de l'Attique, Cranaüs, A phictyon, Érichthonius, Pandion, Érechthée. S nous arrêter à ces biographies fabuleuses, il permis de croire qu'il y eut une assez lo époque pendant laquelle, sous l'inspiratien d sagesse égyptienne, l'Attique sortit de la barb C'est alors que les habitants apprirent à confi dépouille des morts à la terre qu'ils ensemençai après la sépulture. Ainsi la mère commune humains, tout en ouvrant un asile à la mort, discontinuait pas de donner la vie.

Dans cette société, que ses chefs voulaient m deler sur l'Égypte, il y eut trois classes distincte les nobles, les artisans, les laboureurs, et la ju

ice fut exercée par un tribunal qui a laissé dans
mémoire du genre humain un impérissable sou-
nir. Il y eut dans l'Aréopage un reflet de la ma-
té de ces juges redoutables qui, sur les bords
Nil, jugeaient les rois après leur mort.

L'Attique ne pouvait pas échapper aux migra-
ions et aux visites des peuplades helléniques qui
faisaient la guerre. Le territoire d'Éleusis fut
vahi par une horde de Thraces; après plusieurs
mbats vaillamment soutenus de part et d'autre,
indigènes consentirent à l'établissement de ces
mmes du nord, qui apportaient avec eux le culte
les mystères de Cérès. Chassés du Péloponèse
les Achéens, les Ioniens se réfugièrent dans
Attique, qui les reçut d'autant mieux qu'elle avait
oin de leur secours pour se défendre contre les
aclides[1]. Ce fut l'âge héroïque des Athéniens.

L'accroissement de la population amena des
angements notables. Sous la direction des exilés
l'Égypte, les habitants de l'Attique avaient
éuni leurs habitations en plusieurs groupes : ils
s'étaient partagés en douze bourgades, dont cha-

[1] Pausanias, t. IV, p. 9, éd. Clavier.

cune avait un prytanée, c'est-à-dire une maison commune, une sorte de conseil et des magistrats. C'étaient comme douze tribus où les familles les plus riches et les plus anciennes exerçaient une prépondérance naturelle. Si cette organisation eût duré, l'Attique eût été gouvernée par une fédération aristocratique. L'arrivée des Ioniens et des autres étrangers qui se mêlèrent aussi aux indigènes, donna un cours différent à cette civilisation naissante. L'intérêt qu'il y avait à se réunir en un corps de nation fut compris du plus grand nombre, et l'Attique n'eut plus qu'un gouvernement.

Ainsi s'institua la démocratie. Cette concentration engendra l'égalité parmi tous les hommes libres que contenait l'Attique. La suprématie échappa dès les premiers temps aux familles nobles, qui ne conservèrent que le privilége d'être les gardiennes de la religion.

Cette révolution est attribuée à Thésée, dont nous avons raconté la légende comme imitateur d'Hercule [1]. Dans un des portiques du Céramique, à Athènes, on avait peint d'un côté les douze grands

[1] Voy. le ch. v.

x, et de l'autre Thésée, la démocratie et le le[1]. L'artiste avait voulu montrer Thésée re-nt le gouvernement au peuple, qui le perdit tard par l'usurpation de Pisistrate. Thésée, nt les traditions, avait parcouru les douze gades de l'Attique; il avait représenté aux ha-nts qu'épars et disséminés, ils ne pouvaient dé-rer sur leurs affaires, et auraient toujours entre d'interminables querelles; il avait persuadé les , intimidé les autres, et tous avaient consenti truire leur prytanée, à déposer leurs magis-s, pour n'avoir plus qu'un conseil et une mai-commune dans l'endroit où s'élevèrent la cita-et la ville d'Athènes.

us le nom de Thésée, dans les changements l'antiquité lui fit honneur, nous reconnais-les mouvements d'une société qui cherche sa , son assiette. La guerre força aussi les Athé-à s'unir, à se concentrer. Maîtres de presque le Péloponèse, les Doriens voulurent pour-re les Ioniens jusque dans l'Attique. Ils l'en-irent, se croyant sûrs de la victoire, car Del-

[1] Pausanias, t. I. p. 18.

phes la leur avait promise, à cette seule condition que le roi des Athéniens ne tomberait pas sous leurs coups. Au moment où les Doriens entrèrent en campagne, les Athéniens avaient pour roi Codrus, qui n'ignora pas l'oracle et l'ordre donné à tous les soldats ennemis de l'épargner. Codrus quitta les insignes du commandement, se couvrit de haillons, et chargea son dos de sarments ; ainsi déguisé, il se présenta à l'entrée du camp dorien, et, en se faisant jour dans la foule, il blessa de sa faux un soldat qui le tua sur-le-champ. Dès que les Doriens eurent reconnu le corps du roi, ils se retirèrent sans combattre.

Après Codrus, il n'y eut plus de roi dans Athènes, et le gouvernement fut rèmis à des magistrats d'abord viagers, puis décennaux, enfin annuels. Non-seulement devant les progrès de la commune athénienne, l'antique royauté des temps héroïques disparaissait, mais même le pouvoir si nécessaire à la prospérité d'une république s'affaiblissait par degrés. Il n'y avait pas non plus de règles positives, de lois écrites : des usages, des coutumes décidaient des rapports entre les citoyens, et des châtiments à infliger aux malfaiteurs.

En dépit du désir qu'ils eurent toujours d'être
s jusqu'à la licence, les Athéniens ne purent
nnaître de quels maux leur ville était mena-
, s'ils n'y introduisaient pas un ordre nouveau,
ils confièrent le soin de faire des lois à Dracon,
'ils élurent archonte. Dracon était déjà vieux,
vait l'humeur triste, l'âme peu tendre, et il
na aux Athéniens des lois impitoyables. Dé-
de, le rival de Démosthène, disait qu'elles
ient été écrites avec du sang. Non-seulement le
ur, mais l'oisif était puni de la peine capitale
me le meurtrier, et la mort imprimait à ces
, les premières qui furent écrites en Grèce,
effrayante uniformité.

demandait à Dracon pourquoi il avait puni de
presque toutes les fautes : « C'est que les fautes
ées légères, répondit-il, méritent cette peine,
pour les autres, je n'ai pu en trouver de plus
[1]. » La gradation des peines est une œuvre
ile même pour la science raffinée des moder-
. Dans la cruauté de Dracon, il n'y avait pas seu-
ent de la misanthropie, mais de l'impuissance.

[1] Plutarch. *Solon*, t. I, p. 340.

Aristote, en mentionnant les lois de Dracon, marque qu'il les fit pour une cité déjà formée, λιτείᾳ δ' ὑπαρχούσῃ[1]. Dracon n'était pas dans la si tion de ces législateurs qui jettent eux-mêmes fondements d'une société. Athènes avait déjà les éléments d'une démocratie, et il importe les bien connaître, au moment de la venue Solon.

Dans l'Attique, l'aristocratie n'avait pas été quérante comme en Laconie. L'antiquité des venirs et de la race donnait seule de l'autorité hommes qu'on appelait εὐπατρίδαι. C'étaient Athéniens par excellence, dont rien n'altérai pureté d'origine, et parmi lesquels la républi choisissait ses magistrats suprêmes, ses archo Venaient après eux ceux qui cultivaient le sol, γ γοι, et ceux qui exerçaient des métiers, δημιουρ Telle est la véritable base sur laquelle ont trava les divers organisateurs de la cité athénien suivant la différence des époques et de leur géni Il y eut un moment où, à côté des laboureurs on classa les pasteurs, et peut-être dans les temp

[1] Arist. *Polit.*, lib. II, cap. IX, § 9.



plus anciens les prêtres se distinguaient des bles.

Il est difficile de croire que les quatre tribus qui isèrent originairement l'Attique correspondisnt exactement à ces classifications sociales[1]. Les ibus, dont chacune était partagée en trois *phraies* et en trente familles, devaient être plutôt des ivisions de la population : nous verrons bientôt isthène en porter le nombre jusqu'à dix.

Athènes croissait rapidement, mais sa puberté était pas sans orages. Elle se partagea en autant factions que l'Attique avait de régions différen. Les habitants de la montagne voulaient le gounement populaire, ceux de la plaine inclinaient l'oligarchie, et les hommes de la côte, préférant régime mixte et tempéré, empêchaient l'un de deux partis d'écraser l'autre. En outre, la zie entre les riches et les pauvres s'envenimait plus en plus. Les pauvres, dans l'impuissance acquitter leurs dettes, étaient contraints de céder à leurs créanciers le sixième du produit des terres

[1] Plutarque au reste mentionne plutôt cette opinion qu'il ne l'adopte. Les noms des quatre tribus ont varié plusieurs fois avant Clisthène.

qu'ils cultivaient; ils engageaient aussi leurs personnes; même ils vendaient leurs enfants, et une partie de la population libre tombait ainsi dans l'esclavage. Exaspérés, réduits au désespoir, ceux qui enduraient tous ces maux réclamaient à grands cris, comme remèdes, une révolution et un nouveau partage des terres. Alors les meilleurs citoyens d'Athènes sentirent le besoin d'un arbitre, d'un médiateur, et ils jetèrent les yeux sur Solon.

Un pareil honneur ne venait pas chercher un inconnu : déjà Solon avait un nom dans la république. De noble race, puisque, par son père, il descendait de Codrus, et que sa mère était cousine de Pisistrate, Solon n'avait recueilli qu'une très-médiocre fortune. Les prodigalités paternelles avaient fort amoindri l'héritage. Afin de relever ses affaires, il se livra au commerce, tenu pour chose honorable dans la race ionienne. Thalès fit des spéculations heureuses. Platon n'a-t-il pas vendu de l'huile? Le parent et l'ami de Pisistrate ne fut pas non plus un commerçant vulgaire : il connut dans ses voyages tout ce que l'Asie Mineure comptait d'hommes sages et de poëtes renommés. Aussi non-seulement il prospéra dans

son négoce, mais son esprit s'agrandit et s'orna.

De retour, Solon trouva que les Athéniens, fatigués d'avoir fait la guerre sans succès contre ceux de Mégare, avaient renoncé à leur dessein de reprendre Salamine. Même ils avaient défendu, par un décret, que personne, sous peine de mort, leur proposât, au sujet de cette île, de rien entreprendre. La jeunesse aurait volontiers tenté une expédition nouvelle, mais le décret intimidait les plus hardis. Solon recourut à la ruse, il contrefit l'insensé et ne négligea rien pour que le bruit de sa folie se répandît dans Athènes. Un jour il parut sur la place publique, un bonnet sur la tête, et quand la foule se fut rassemblée autour de lui, il se mit à déclamer, à propos de Salamine, une belle élégie en cent vers. Il était revenu d'Ionie tout à fait poëte. L'élégie fut écoutée avec faveur. Les amis de Solon, Pisistrate était du nombre, lui donnèrent les plus grands éloges. Le peuple fut séduit, entraîné, et sur l'heure même il révoqua le décret. Solon, nommé général, eut le bonheur de reconquérir une île [1] dont le nom devait plus tard s'attacher aux plus beaux exploits de la république.

[1] Les Mégariens la reprirent encore une fois, mais Sala-

Solon se servit de son crédit pour détermi les Athéniens à défendre le temple de Delp contre les profanations des gens de Cirrha : i voulait pas qu'Athènes abandonnât au Pélopo la protection du culte national. Dans la ville m le souvenir d'un sacrilége qui avait ensangl le temple de Minerve perpétuait des disco funestes. Pour mieux les apaiser, Solon, chaque jour était plus écouté, tourna l'esprit ses concitoyens vers des pensées religieuses. interrogea Delphes, qui conseilla de faire venir Crète Épiménide pour purifier l'Attique, qu' contagion désolait au milieu des dissensions civ

Ce Crétois passait pour inspiré. On disait qu' ménide était tombé, dès sa jeunesse, dans sommeil magique qui avait duré plus d'un de siècle et pendant lequel il avait été en comm avec les dieux : aussi savait-il toutes les ch divines et humaines. Les Athéniens virent un j descendre du vaisseau qu'ils avaient armé p l'envoyer querir, un vieillard au front grave, maintien sévère; de longs cheveux, une bar

mine appartenait aux Athéniens à l'époque des guerres m diques.

aisse augmentaient encore la religieuse majesté
ses traits. Épiménide remplit les âmes de terreur
annonçant qu'Athènes était en butte au courroux
ste : il fallait apaiser plusieurs divinités qu'on
ait oublié d'honorer par des sacrifices. Le nou-
au Curète, comme on appelait Épiménide,
oisit des brebis blanches et noires qu'il fit con-
ire jusqu'au lieu de l'Aréopage, d'où il les laissa
rer au hasard, en recommandant à ceux qui les
ivaient de les sacrifier aux divinités des lieux
à elles s'arrêteraient[1]. Épiménide ordonna aussi
'on érigeât des autels aux Euménides, à l'Ou-
ge et à l'Impudence[2]. Dans les temps antiques
pliait le genou devant les divinités malfaisantes
ur les désarmer. Par les conseils du sage de la
te, les Athéniens diminuèrent les dépenses
'ils faisaient pour les sacrifices, modérèrent les
s de douleur de leurs femmes qui, dans les
érailles, se meurtrissaient le visage, et sous la
taire influence des expiations religieuses, ils
vrirent volontiers leurs cœurs à des sentiments

[1] Diog. Laert. *Epimenid.*, cap. III.

[2] M. Tull. Cicer. *de Legibus*, lib. II, cap. XI.

de justice et d'union. Entre Épiménide et S l'accord fut complet. Ils n'étaient pas inc l'un à l'autre : l'Athénien avait visité le C dans son île; il y avait admiré la pénétration laquelle celui-ci observait les États de la Grè pressentait les dangers qui devaient fondr elle, du côté de l'Asie. Quand Épiménide l'Attique, après l'avoir réconciliée avec les d il ne laissa pas ignorer aux Athéniens qu'il c dérait Solon comme l'homme le plus capab les rendre heureux par de bonnes lois.

Aussi lorsque l'affaire des dettes mit l'Ét péril, l'arbitrage de Solon fut accepté par Solon était agréable aux riches en raison d opulence, et aux pauvres comme homme de Il avait souvent dit que l'égalité n'engendrai la guerre, et cette parole avait eu l'approb générale, car chacun, comme toujours, ente à sa façon l'égalité. Non-seulement on l'élu chonte, avec la mission de pacifier la répub et le pouvoir de faire des lois, mais tou partis le poussèrent à s'emparer de la so raine puissance. Craignait-il, disaient ses a les mots de monarchie, d'usurpation? Ma

tyrannie vertueusement exercée ne devenait-elle pas sur-le-champ une royauté légitime? Ainsi, dès le début, la démocratie se montrait prompte à livrer sa souveraineté à l'homme qui se chargerait de satisfaire ses désirs et ses passions.

Ces instances ne séduisirent pas Solon : il répondit à tous ces tentateurs que la tyrannie pouvait être un beau pays, mais que c'était un pays sans issue[1]. Il ne toucha pas à la liberté de ses concitoyens, mais il régla leurs communs intérêts et s'arrêta à ce parti de refuser aux pauvres le partage des terres et d'obliger les riches à renoncer à leurs créances. Cette abolition des dettes s'appela σεισάχθεια, décharge, libération. Pour l'avenir, il fut interdit de stipuler la contrainte par corps. Enfin la valeur de la monnaie fut changée, et la mine qui était de soixante-quinze drachmes fut portée à cent. C'était beaucoup innover ; trop peut-être. Toutefois, il ne serait pas équitable de juger cette espèce de banqueroute avec les principes modernes. Suivant la politique grecque, les droits individuels, les droits acquis, fussent-ils consacrés

[1] Οὐκ ἔχειν δ' ἀπόβασιν. Plutarch. *Solon*, t. I, p. 341.

par une longue possession, étaient subordo à l'omnipotence du réformateur qui dispos maître de tous les éléments de la cité [1].

Dans les premiers moments, les décrets de S furent accueillis par un mécontentement univ Était-ce pour si peu qu'on l'avait institué lé teur? disaient les pauvres qui avaient mis espoir dans un partage des terres, seul m selon eux d'établir l'égalité. De leur côté, riches qui perdaient leurs créances se tenaient gravement lésés. Cependant lorsqu'on sentit effets des mesures de Solon, lorsqu'on vit di raître les inscriptions et les brandons qui gnaient les héritages grevés de dettes, lorsq vit tous ceux qui avaient vécu dans l'escla rendus à la liberté, à leurs familles, à leurs les critiques et les murmures firent place aux ges, à la reconnaissance. Les Athéniens célébr un sacrifice solennel auquel ils donnèrent le de σεισάχθεια, pour remercier les dieux de les soulagés d'un immense fardeau. En outre ils tinuèrent à Solon ses pouvoirs de législateur en

[1] Voy. l'*Épilogue*.



augmentant. Ils voulurent que sa puissance ne connût pas de limites; qu'il réglât toutes choses, l'autorité des magistrats, celle du sénat, les droits de l'assemblée du peuple, la juridiction des tribunaux, avec l'entière licence d'abroger ou de confirmer ce qui était établi avant lui.

Cette fois le législateur, comme à Sparte, ne se perd pas dans l'obscurité d'une époque qui empêche de discerner ses traits, et nous pouvons étudier sa physionomie. Du naturel le plus heureux, alliant l'imagination au bon sens, l'amour du plaisir au goût de la vertu, sans illusions sur ses concitoyens, et les sachant aussi incorrigibles dans leurs défauts qu'aimables par leurs qualités, Solon ne se proposa pas d'élever une législation d'une perfection idéale, inaccessible, mais il appropria ses lois au caractère des Athéniens, et ne voulut point par ses exigences dépasser la mesure de leurs forces. Il fut modéré par tempérament et par réflexion. Il n'avait pas d'ailleurs, sur la société qu'il devait organiser, l'ascendant d'un conquérant et l'omnipotence que donne la victoire. C'était un simple citoyen élu par ses égaux sur lesquels il n'avait guère d'autre autorité que celle de la per-

suasion, et qui pouvaient toujours retirer l'obéissance qu'ils lui prêtaient.

Solon, au milieu des développements nouveaux que prenait l'Attique, se proposa d'établir la prospérité de l'État sur la richesse et le travail. Il distribua les citoyens en quatre classes différentes, suivant la proportion des revenus. Il mit dans la première classe ceux qui recueillaient sur leurs terres cinq cents mesures de grains ou de liquides, et il les nomma *pentacosiomédimnes ;* ceux qui en recueillaient trois cents et pouvaient nourrir un cheval, formaient la seconde classe, celle des *chevaliers ;* la troisième fut composée des *zeugites*, c'est-à-dire de ceux qui possédaient une paire de bœufs et récoltaient deux cents mesures. Enfin, furent compris dans la quatrième classe tous ceux qui, sans revenus, étaient forcés de vivre du travail de leurs mains. C'était seulement dans la première classe qu'on choisissait les archontes : les citoyens de la seconde et de la troisième étaient éligibles aux autres magistratures ; quant à ceux de la dernière, ils avaient le droit de voter dans les assemblées et dans les tribunaux[1].

[1] Plutarch. *Solon*, t. I, p. 350.

Cette classification était une nouveauté féconde en conséquences. A l'aristocratie de race se trouvait substituée celle de la fortune. Des mains de l'ancienne noblesse, le pouvoir politique passait à la propriété que, par le travail, chaque citoyen pouvait acquérir, et, pour parler le langage grec, la *timocratie*[1] conduisait à la démocratie. Cependant les citoyens qui n'étaient pas propriétaires, ou qui n'avaient qu'un très-mince revenu, restaient investis des droits les plus importants, car ils délibéraient dans les assemblées générales, et s'ils étaient exclus des magistratures, ils choisissaient et jugeaient ceux qui s'en trouvaient revêtus.

Mais tous ces souverains sans revenus, qui devaient travailler pour vivre, ne risquaient-ils pas de prendre l'habitude d'une incurable oisiveté? Ce danger n'échappa point à Solon qui n'épargna rien pour le conjurer. Il voulut que l'Aréopage s'assurât des moyens d'existence de chaque citoyen et punît les oisifs. Il mit en honneur l'industrie et les arts. Une loi dispensa expressément le fils de nourrir son père, quand celui-ci ne lui

aurait pas fait apprendre un métier. D'ailleurs sur le sol maigre et stérile de l'Attique dont la population s'augmentait tous les jours, il était nécessaire que l'industrie vînt au secours de l'agriculture, et fournît au commerce maritime des objets d'échange et d'exportation.

En dépit de cette nécessité et aussi des précautions du législateur, le peuple devint indolent; il s'accoutuma à la pensée que la république le devait nourrir, et c'est en caressant sa paresse que les ambitieux l'asserviront.

Au moment où il accordait à la démocratie tant de pouvoir, Solon cherchait à la sauver pour ainsi dire d'elle-même, de sa légèreté et de son arrogance. Il établit à côté de l'assemblée du peuple un conseil, un sénat de quatre cents citoyens. Chaque tribu fournissait cent membres. Ce conseil, renouvelé tous les ans par l'élection, préparait les affaires et les décrets qui devaient être portés à l'assemblée générale, examen sans lequel le peuple ne pouvait délibérer. Toujours en contact avec le peuple, dont les suffrages et la faveur lui étaient nécessaires, ce conseil était encore une institution démocratique, mais au moins il épargnait à la pré-

cipitation, à la frivolité des Athéniens de déplorables méprises ou de ridicules erreurs.

C'est dans l'Aréopage que Solon trouva surtout un contre-poids à la démocratie. Antique conseil des *Eupatrides* [1], sénat judiciaire et politique, l'Aréopage inspirait aux Athéniens un respect dont profita le législateur. Il en maintint l'autorité en l'élevant encore. Il lui donna la surveillance de toutes les affaires et la garde des lois. Composé désormais de tous les archontes sortis de charge, l'Aréopage jugea les crimes les plus graves, les meurtres, les empoisonnements, les incendies, les sacriléges, les nouveautés en matière de religion, la profanation des mystères. Il eut l'œil sur toutes choses, sur l'éducation de la jeunesse, sur la fortune des citoyens, sur le luxe et la conduite des femmes.

Solon régla la vie civile en même temps que l'ordre politique. La famille, le mariage, la dot des femmes, la tutelle des mineurs, le droit de tester, l'ordre des successions n'échappèrent pas à sa sollicitude. Si plusieurs de ces prescriptions dont

[1] Aristote (*Polit.*, lib. II, cap. IX) appelait l'Aréopage une institution oligarchique : βουλὴν ὀλιγαρχικόν.

nous trouvons la trace dans les discours et les p
doyers des orateurs d'Athènes, nous paraissent ét
ges aujourd'hui, d'autres présentent des soluti
que les Romains et les modernes se sont ap
priées.

L'œuvre de Solon était grande, devait-elle
durable? Ne suffirait-il pas d'une tempête p
laire pour tout emporter? Solon connaissait l'
pire qu'avaient les factions à Athènes, et
pourquoi par une loi souvent commentée, il
d'infamie tous ceux qui s'abstiendraient de p
dre un parti dans une sédition, afin que la r
blique ne tombât pas entre les mains d'une
rité audacieuse au milieu de l'inertie des hon
gens. C'était ordonner l'obligation du cou
Solon, au reste, n'avait pas prétendu faire des
éternelles, et il ne leur donna de force que
cent ans. Cette réserve était pleine de modestie
tact, mais un siècle était encore trop long po
persévérance des Athéniens. Tous les magist
tous les sénateurs jurèrent de maintenir les lois
Solon, et dix ans après il n'y avait plus d'a
constitution que la volonté de Pisistrate.

Cependant, sitôt après la promulgation, les

iques, les objections, les demandes d'explications, les commentaires vinrent assaillir le législateur. Celui-ci louait quelques dispositions, mais il en blâmait d'autres; celui-là demandait à Solon comment il entendait certain passage et en quel sens il le fallait prendre. La place n'était plus tenable, et Solon dut quitter Athènes. Il se remit à voyager, il alla revoir les pays qu'il avait parcourus quand il était jeune et sans célébrité, la Crète, l'Asie Mineure, l'Égypte; emportant avec lui d'assez tristes pressentiments sur l'avenir de sa patrie, et tous les soucis de la gloire.

L'inconstance des Athéniens ne tarda pas à les jeter dans des agitations nouvelles. Des trois partis qui divisaient l'Attique, et qui avaient quelque temps suspendu leurs querelles sans y renoncer, le plus redoutable était celui de la montagne, parce qu'il avait pour chef l'homme le plus habile et le plus séduisant. C'était Pisistrate, autour duquel se ralliaient tous les citoyens pauvres qui ne renonçaient pas à mettre leurs espérances dans une autre révolution. Éloquent, populaire, d'une merveilleuse adresse à se servir de tous les langages, imitant les vertus dont la nature ne l'avait pas doué,

secourable aux pauvres, modéré même envers ses ennemis, aimable, audacieux, résolu de tout sacrifier à la passion de gouverner les hommes qu'il méprisait beaucoup, Pisistrate était de la race des grands usurpateurs.

Quand Solon, mettant un terme à son exil volontaire, revint à Athènes, il trouva la république bien changée. Ses lois n'étaient pas abolies, mais il semblait qu'en les observant encore, les Athéniens avaient une arrière-pensée, et appelaient de leurs vœux un ordre nouveau. Solon ne chercha pas longtemps quel était l'instigateur de ces sentiments si dangereux pour la liberté. Il n'eut garde de se déclarer l'ennemi de Pisistrate; il entreprit au contraire d'adoucir, de calmer cette indomptable ambition. Pisistrate ne pouvait-il triompher d'un penchant à la tyrannie, qui, seul, obscurcissait les plus belles qualités d'une âme si bien faite pour la vertu? Inutiles paroles. Un jour Solon fut appelé sur la place publique par les rumeurs que soulève toujours un spectacle extraordinaire. Il y vit Pisistrate qui s'était blessé lui-même, et se faisait traîner sur un char, demandant au peuple des gardes pour protéger sa vie contre des pervers

qui avaient voulu l'assassiner. « Fils d'Hippocrate, lui cria Solon, tu joues mal le rôle de l'Ulysse d'Homère; car s'il se frappa lui-même pour abuser les ennemis, tu l'imites pour tromper tes concitoyens[1]. » Entre le législateur qui défendait la liberté, et l'ambitieux qui préparait son usurpation, le peuple n'hésita pas : il accorda tout à Pisistrate, qui s'empara de la citadelle et du gouvernement. Une fois au comble de ses désirs, Pisistrate accabla Solon de marques de déférence et de respect. Il en prit les avis, il en fit observer les lois, il obtint pour la plupart de ses actes l'approbation de l'illustre vieillard qui reconnaissait au terme de sa carrière qu'une pareille démocratie ne pouvait se passer de maître.

La domination de Pisistrate eut des alternatives de succès et de revers, car deux fois Pisistrate fut chassé d'Athènes, et finit cependant par y mourir investi de la souveraine puissance. Après avoir gouverné pendant douze ans, sans violer les lois et en maintenant dans la cité l'ordre et la justice[2], il vit se former contre lui une coalition des deux

[1] Plutarch. *Solon*, t. I, p. 378.

[2] Herodot., *Clio*, lib. I, cap. LIX.

autres partis qu'il avait jusqu'alors intimidés et contenus. Mégaclès et Lycurgue ayant réuni leurs partisans, les habitants de la côte et ceux de la plaine se trouvèrent plus forts que Pisistrate, et le renversèrent.

Les deux factions victorieuses se querellèrent à leur tour, et dans cette lutte Mégaclès eut le dessous. Alors il se retourna vers Pisistrate, qui, dans un coin de l'Attique, attendait l'occasion de ressaisir le pouvoir; il lui proposa de s'unir contre Lycurgue, et pour gage de cette alliance, lui offrit la main de sa fille. Pisistrate avait deux fils qui étaient son orgueil ; néanmoins il accepta tout sans scrupule et avec une singulière confiance dans sa fortune. D'ailleurs il connaissait les Athéniens; il savait qu'il n'y avait pas de stratagème si grossier, qui, employé à propos, ne pût être décisif sur l'imagination de ce peuple si vanté pour son esprit. Il avait remarqué dans une bourgade une femme d'une haute taille et d'une majestueuse beauté; il résolut de lui faire jouer le rôle de Minerve qui aurait quitté l'Olympe pour présenter elle-même Pisistrate aux Athéniens. La belle paysanne fut revêtue d'une armure complète qui

rehaussait encore ses robustes attraits. On la mit sur un char; Pisistrate prit place à ses côtés, et des hérauts marchaient devant en criant à haute voix: « Athéniens, faites bon accueil à Pisistrate, c'est l'homme que Minerve honore le plus, car la voici elle-même qui le ramène dans sa citadelle. » Personne ne protesta contre un pareil miracle, et Pisistrate reprit la tyrannie.

Réintégré avec le concours de Mégaclès, Pisistrate lui tint parole. Il épousa la fille de son allié, mais comme il ne voulait pas donner à ses fils des frères et des compétiteurs, il fit à sa nouvelle épouse une injure qui ne resta pas longtemps un secret pour la mère de la jeune femme[1]. Instruit à son tour, Mégaclès s'estima gravement offensé, et pour tirer de son gendre une vengeance éclatante, il se réconcilia encore une fois avec son ancien ennemi Lycurgue, le chef des gens de la plaine. Pisistrate ne crut pas pouvoir résister dans Athènes à cette ligue nouvelle, et sortant promptement de l'Attique, il s'établit à Érétrie, ville de l'Eubée; là il s'occupa, de concert avec ses fils, à

[1] Herodot., *Clio*, lib. I, cap. LXI. Ἐμίσγετό οἱ οὐ κατὰ νόμον.

rassembler des soldats et de l'argent pour reconquérir ce qu'il venait de perdre une seconde fois. L'ambitieux comme le joueur ne se lasse jamais d'en appeler à la fortune. Après onze ans de préparatifs et d'attente, Pisistrate reprit avec ses fils le chemin de l'Attique, s'empara du bourg de Marathon, marcha sur Athènes, dispersa l'armée qui était venue à sa rencontre, et pour empêcher qu'elle ne se reformât, il envoya sur la trace des vaincus ses fils qui les rassurèrent et leur promirent que chacun pourrait tranquillement retourner à ses affaires. Les Athéniens se laissèrent persuader, et Pisistrate ressaisit encore la tyrannie, mais cette fois pour la léguer à ses enfants.

Cet usurpateur si obstiné avait le goût des grandes choses, et pendant une domination qui, bien qu'interrompue, ne laissa pas d'être assez longue, puisqu'à travers deux exils elle dura dix-sept ans, il fit connaître à Athènes les plaisirs élevés que donnent l'intelligence et les arts. Par ses soins les Athéniens possédèrent la collection complète des poëmes d'Homère, jusqu'alors épars et qui furent mis dans l'ordre où nous les lisons aujourd'hui. Ils virent s'ouvrir pour eux une biblio-

thèque publique dont les richesses ne s'accrurent que pour tomber plus tard entre les mains de Xerxès [1]. Le temple d'Apollon Pythien et celui de Jupiter Olympien commencèrent à s'élever. Pisistrate ne ferma l'entrée de ses jardins à personne, et chacun pouvait tout y cueillir. S'il s'occupait du bien-être des Athéniens, il ne les souffrait pas dans l'oisiveté. Il contraignit tous les fainéants qui s'amassaient volontiers sur la place publique à travailler dans la campagne, et à porter une tunique qui les faisait reconnaître. Aux petits propriétaires en détresse, il fournissait des bœufs de labour et du grain pour ensemencer leurs terres [2]. Il portait ainsi dans le gouvernement de la république une bonté judicieuse, une fermeté qu'on savait inflexible, et le sentiment de la justice. La loi qui ordonna que les citoyens mutilés à la guerre fussent nourris aux frais de l'État était une loi de Pisistrate.

Ses fils, Hipparque et Hippias [3], continuèrent

[1] Aul. Gell. *Noct. attic.*, lib. VI, cap. XVII. « Xerxes, « .... abstulit asportavitque in Persas. »

[2] Ælian., lib. XIII, cap. XIV.

[3] Est-ce Hippias qui régna comme fils aîné? Thucydide

son œuvre ; ils embellirent Athènes, tout en modérant les impôts et en ne levant sur les habitants de l'Attique que le vingtième des revenus. Pour répandre partout les conseils d'une sagesse pratique, ils firent élever dans les campagnes des colonnes en forme d'hermès, sur lesquelles furent gravés des vers élégiaques renfermant d'utiles maximes. La poésie passait dans la vie publique des Athéniens, car il fut ordonné que les rapsodes chanteraient les poëmes d'Homère aux Panathénées. Les fils de Pisistrate voulurent jouir aussi des productions et des entretiens des poëtes contemporains : ils envoyèrent chercher Anacréon de Téos avec un vaisseau de cinquante rames; ils comblèrent de présents Simonide, pour le retenir longtemps à Athènes; passionnés pour le beau comme des artistes et magnifiques comme des rois. Sous leur gouvernement les Athéniens furent

l'affirme (lib. VI, cap. LV), et cependant comme il le reconnaît, il était de tradition à Athènes que c'était Hipparque qui exerçait la tyrannie, quand il fut frappé par Harmodius et Aristogiton. Quoi qu'il en soit, les deux frères étaient d'accord dans leur manière d'entendre le gouvernement.

heureux, et on écrivit [1] plus tard qu'alors ils avaient vécu comme sous le règne de Saturne.

Néanmoins l'orgueil des Athéniens ne consentit pas à la reconnaissance, et dans leurs traditions la tyrannie des Pisistratides demeura toujours impopulaire et condamnée. Aussi, lorsque Hipparque succomba sous les coups d'une vengeance particulière, ils mirent parmi les héros Harmodius et Aristogiton, qui l'avaient immolé. Harmodius n'avait songé qu'à punir l'injure faite à sa sœur; Aristogiton avait frappé le rival qui avait cherché à lui ravir le cœur de son ami [2]. N'importe, ils furent honorés comme les libérateurs de la république; on leur dressa des statues; et la poésie leur décerna cette louange d'avoir rétabli dans Athènes l'égalité des lois.

Il est vrai qu'après la mort d'Hipparque la tyrannie d'Hippias s'appesantit et devint cruelle. Rivaux infatigables des Pisistratides, les Alcméonides, qui s'étaient réfugiés à Delphes pour échapper à leurs persécutions, gagnèrent la Pythie par

[1] Est-ce Platon? faut-il lui attribuer le petit dialogue intitulé *Hipparque?*

[2] Thucyd. lib. VI, cap. LIV.

des largesses. Ils en obtinrent qu'elle enjoindrait aux Lacédémoniens, toutes les fois que ceux-ci viendraient la consulter, d'affranchir Athènes. A force d'insistance, l'oracle fut obéi. Les Lacédémoniens ramenèrent les Alcméonides dans l'Attique, et Hippias sortant d'Athènes en vertu d'une convention, se retira à Sigée, dans la Troade, puis à Lampsaque, d'où il se rendit auprès du roi Darius. Vingt ans après, il était dans le camp des Perses à la bataille de Marathon.

Nous comparerions volontiers le peuple d'Athènes, après la domination des Pisistratides, à un impétueux jeune homme qui congédie tuteur, gardiens, pédagogue, et veut enfin être libre. En effet, à la tyrannie succédèrent les orages et les factions. L'oligarchie et la démocratie s'opposèrent l'une à l'autre avec violence. Le parti oligarchique, conduit par Isagoras, eut d'abord le dessus; il était appuyé par les Lacédémoniens qui, fidèles aux principes de leur politique, favorisaient le régime et les intérêts de l'aristocratie.

Nous touchons à une crise décisive pour la république. Le chef de l'autre parti, Clisthène,

petit-fils d'un des tyrans de Sicyone [1], ne se proposait d'abord que de défendre la constitution telle que Solon l'avait faite; mais effrayé de l'ascendant que prenait Isagoras, il se jeta dans les innovations populaires. Il comprit que resserrée dans les limites qu'avait tracées Solon, la démocratie pourrait être facilement ramenée sous le joug d'un usurpateur ou de l'oligarchie, et il préféra rompre toutes les digues. Clisthène était celui des Alcméonides qui avait le plus travaillé à la chute du fils de Pisistrate; c'était lui qui avait suborné l'oracle de Delphes, esprit plein de ruse et de décision.

Cet Eupatride fonda vraiment le régime populaire, en portant le nombre des tribus jusqu'à dix, et en y faisant entrer des étrangers, des domiciliés, et même des esclaves [2]. C'était singulièrement élargir la cité, ou plutôt c'était changer la constitution

[1] Voy. le ch. IX.

[2] Arist. *Polit.*, lib. III, cap. I, § 10.—Les dix tribus prirent alors les noms d'anciens héros, Érechthée, Cécrops, Égée, Pandion, Acamas, Antiochus, Léonce, Œnée, Hippothoon, Ajax. Tous ces noms imposés aux tribus étaient nouveaux, excepté celui de Cécrops.

pour donner la victoire à la démocratie, et Clisthène détruisait bien plus que Pisistrate l'œuvre de Solon. Désormais chaque tribu nomma tous les ans cinquante sénateurs et un stratége; elle fut elle-même l'image d'un petit État qui avait ses officiers, ses magistrats, ses fêtes et ses réunions. Là on causait des affaires, on débattait les mérites et les ambitions : souvent au sein de la tribu les agitations de l'*Agora* se préparaient.

C'était chez Clisthène une pensée dominante et fixe de rendre impossible le retour de la tyrannie, et pour y mieux réussir, il imagina d'armer le peuple du droit de bannir pour dix ans tout citoyen qui lui ferait ombrage par son crédit et ses talents. L'ostracisme[1] était comme un coup d'État toujours en réserve pour frapper le génie ou la vertu. Loi dont l'iniquité tomba sur les plus illustres têtes,

[1] Ælian., lib. XIII, cap. XXIV. Dans l'antiquité, quelques-uns faisaient remonter l'invention de l'ostracisme jusqu'à l'époque qui porte le nom de Thésée : une si antique origine manque tout à fait de vraisemblance. Une autre opinion qui attribue l'ostracisme aux Pisistratides n'est pas plus fondée par d'autres raisons. Pour proscrire leurs ennemis, ni Pisistrate ni ses fils ne demandaient de loi au peuple.

Thémistocle, Aristide, Cimon; loi qui ne sauva pas la démocratie et qui proclamait insolemment que la justice et la liberté étaient incompatibles.

La révolution que poursuivait Clisthène ne s'accomplit pas sans obstacles et sans revers. Les Lacédémoniens vinrent au secours d'Isagoras, chassèrent Clisthène, ainsi que cinq cents familles, et cherchèrent à établir un gouvernement oligarchique. Tous les Athéniens, oubliant leurs querelles, se soulevèrent contre les Spartiates, et les rejetant hors du sein de l'Attique, rappelèrent Clisthène avec les cinq cents familles exilées. La démocratie eut sa restauration.

Sparte, pour se venger d'Athènes, eût entrepris de rétablir la tyrannie d'Hippias, sans les vives protestations des peuples du Péloponèse; et Athènes, afin de mieux résister à Sparte, envoya deux fois à Sardes des ambassadeurs chargés de demander les secours et l'alliance du roi des Perses. Entre Sparte et Athènes, l'antipathie était plus vive qu'entre le Grec et l'Asiatique.

Rien ne fortifia plus Athènes que la résistance heureuse qu'elle opposa aux Doriens et aussi à ses voisins de Chalcis et de la Béotie qui s'imaginèrent

triompher facilement de ses embarras. Hérodote date de cette époque la prospérité d'Athènes qu'il attribue à la liberté, ἰσηγορίη[1]. « Sous la tyrannie, dit l'historien, les Athéniens se comportaient avec négligence et mollesse, comme des hommes qui travaillent pour un maître; mais une fois devenus libres, chacun sentit qu'il travaillait pour lui-même et fit des efforts que le succès récompensa. » Hérodote écrivait ces lignes dans les plus beaux jours de la démocratie athénienne; il n'en vit pas comme Thucydide les fautes, l'esprit de vertige et les catastrophes.

Libre et se sentant plus forte, Athènes ne tarda pas à provoquer l'Asie. La même ville qui avait envoyé des ambassadeurs au roi de Perse pour lui demander des secours, contracta une étroite alliance avec Aristagoras, gouverneur de Milet, en révolte ouverte contre Darius, et lui donna vingt vaisseaux qui devaient combattre avec les Ioniens. Darius apprit un jour qu'une de ses capitales, la ville de Sardes, avait été prise et brûlée par les Athéniens qui s'étaient associés à la rébellion des peuples de

[1] Herodot. *Terps.*, lib. V, cap. LXXVIII.

lilet et d'Érétrie. Il saisit son arc, et lançant une lèche dans les airs, il s'écria : « O Jupiter, accorde-moi de me venger des Athéniens! » Désormais l'action était engagée entre l'Orient et la race hellénique.

Nous trouvons à Marathon les résultats de l'organisation de Clisthène. Les dix tribus étaient en armes, car chacune d'elles avait envoyé mille hommes avec un général. Deux opinions partageaient en nombre égal les dix stratéges. Les uns désiraient éviter un engagement, les autres voulaient combattre. Miltiade tenait pour ce dernier avis : il appréhendait que si l'on différait de livrer bataille, il n'y eût dans Athènes un mouvement, et qu'on ne vît s'élever un parti en faveur des Mèdes et d'Hippias. En attaquant les Perses, on pouvait espérer de vaincre, et la victoire faisait d'Athènes la première ville de la Grèce. A une aussi ferme prévoyance la fortune ne voulut pas donner un démenti.

Cependant Athènes se cherchait encore : ni Clisthène, ni Miltiade n'avaient soupçonné la cause décisive de sa puissance dans l'avenir. Il semblait aux Athéniens que la journée de Marathon était

la fin de la guerre ; un seul homme pensait qu'elle était le commencement de plus grandes affaires pour lesquelles il se fallait préparer. Dans cette conviction, Thémistocle qui depuis quelque temps portait dans la politique la même ardeur que dans les dissipations de sa jeunesse, sut persuader aux Athéniens d'appliquer à la construction de cent galères le produit des mines d'argent de Laurium et de ne plus le partager entre eux. Il ne leur parla ni de Darius, ni des Perses, mais des Éginètes leurs voisins qui prétendaient tenir la mer en leur puissance. Athènes, que sa jalousie contre Égine avait seule déterminée, s'estima fort heureuse, quand les Perses reparurent, d'avoir une flotte.

Avec cet armement, les Athéniens remportèrent un premier avantage à Artémisium, mais ils ne comprenaient pas encore où Thémistocle voulait les conduire. Pour cet homme d'État les plus grandes difficultés restaient à vaincre, car sans temporiser, sans s'arrêter à des demi-mesures, il méditait de transporter sur mer toute la puissance d'Athènes, d'y attaquer les Perses et d'obtenir par une offensive heureuse un dénoûment décisif. La mer devait ainsi donner à Athènes la victoire sur

l'Asie et la supériorité sur la Grèce. Pendant que les Hellènes ne songeant qu'à sauver le Péloponèse, à s'y concentrer, à fortifier l'isthme par une muraille qui devait aller d'une mer jusqu'à l'autre, rejetaient en quelque façon Athènes du sein de la communauté grecque, Thémistocle par son audace vengeait sa patrie de tant d'ingratitude. Il employa tous les moyens : il fit parler la Pythie ; il inventa des oracles, des prodiges, et il les commenta. La Pythie, en ordonnant aux Athéniens de se sauver dans des murailles de bois, avait voulu désigner leurs navires. Si le dragon de Minerve avait subitement disparu du sanctuaire, c'est que la déesse elle-même avait quitté la citadelle pour montrer à son peuple le chemin de la mer. Enfin ce peuple persuadé monta sur ses vaisseaux, et dans un petit détroit entre l'Attique et la Mégaride, deux cents galères continrent les destinées d'Athènes. Quand Xerxès arriva, il renversa les murs, saccagea la ville, mais les Athéniens lui avaient échappé. Brûlé avec le temple d'Érechthée, l'olivier de Minerve reparut deux jours après plus verdoyant et plus beau[1].

[1] Herodot. *Uran.*, lib. VIII. cap. LV.

Le premier par le génie, Thémistocle n'exerçait qu'une autorité fort partagée dans le conseil des Grecs, où les Doriens avaient toujours la prééminence. Il s'arma donc d'une magnanime patience envers le Spartiate Eurybiade qui seul pouvait décider qu'au lieu de cingler vers l'isthme de Corinthe, la flotte combattrait à Salamine, position précieuse où la valeur devait triompher du nombre. Un moment néanmoins la colère monta au cœur de Thémistocle, quand il entendit Adimante qui commandait les vaisseaux corinthiens, lui dire dans le conseil qu'un homme qui n'avait plus de patrie devait se taire. C'était après l'entrée de Xerxès dans Athènes. « Misérable ! s'écria Thémistocle, oses-tu parler ainsi ? regarde ces deux cents vaisseaux; voilà ma patrie : et vous, Grecs, prenez garde de nous contraindre par votre abandon à aller fonder ailleurs une ville plus puissante que celle que vous connaissiez déjà. »

Il fallut bien subir l'ascendant de tant de grandeur, et la victoire de Salamine garantit non-seulement l'indépendance des Grecs, mais l'avenir de l'esprit humain. Alors Thémistocle voulut rendre aux Athéniens leur patric telle qu'elle était avant



que le Perse en eût couché les murs sur le sol. La jalouse inimitié de Sparte se dressait comme un nouvel obstacle. Les Lacédémoniens alléguèrent l'intérêt commun pour empêcher les Athéniens de relever leurs murailles : les villes fortifiées en dehors du Péloponèse créaient un danger pour la Grèce, en offrant à l'ennemi un point d'appui, et comme un camp préparé d'avance.

Athènes, d'après les conseils de Thémistocle, congédia les envoyés du Péloponèse sans réponse positive, mais avec la promesse de faire partir bientôt une députation qui s'expliquerait à Lacédémone. Dès que les représentants de Sparte eurent quitté l'Attique, tous se mirent à l'œuvre, citoyens, femmes et enfants, et non-seulement afin de relever les murailles d'Athènes tous les bras s'employèrent, mais les édifices publics, les temples des dieux, les maisons des particuliers furent démolis pour suppléer aux matériaux qui manquaient. Quand il eut vu commencer ce noble ouvrage, Thémistocle se mit en route pour la Laconie. A son arrivée à Sparte, il différa de se présenter aux magistrats, prétextant qu'il attendait ses collègues. Il paraissait étonné de leurs lenteurs. Cependant les Lacé-

démoniens recevaient de nombreux avis sur ce qui se passait à Athènes dont les murs rebâtis avec promptitude atteignaient déjà une certaine hauteur. Sans paraître troublé par ces nouvelles, Thémistocle invita les Lacédémoniens, et ils y consentirent, à n'en croire que des témoins fidèles qui iraient eux-mêmes juger les choses par leurs yeux. C'étaient autant d'otages qu'il envoyait à Athènes. Ses collègues arrivèrent enfin; Thémistocle alla avec eux déclarer au sénat que les murailles d'Athènes étaient relevées et pouvaient déjà en protéger les habitants : les Athéniens prouvaient ainsi, dit-il, qu'ils n'entendaient pas moins défendre leurs intérêts particuliers que l'intérêt commun de la Grèce. Thémistocle insista aussi sur l'égalité qui est le principe de toute confédération : ou tous les peuples de la Grèce devaient renoncer à leurs murailles, ou Athènes devait avoir les siennes. A ce langage les Lacédémoniens ne répondirent point par la colère; ils dévorèrent leur dépit. Le génie dorien se sentit joué par un esprit plus souple et plus subtil, et ne pouvant alors se venger, il se tut.

Il fut de la destinée de Thémistocle de tirer Athènes de ses murailles pour la mettre sur

mer où elle devait sauver et dominer la Grèce, et de la reporter de sa flotte dans ses murs relevés. Il eut l'exil pour salaire. Athènes ne put souffrir longtemps la présence d'un pareil bienfaiteur, et atteint par l'ostracisme, Thémistocle chercha d'abord un refuge dans Argos. Il y vivait tranquille quand la découverte des intrigues du Spartiate Pausanias avec le roi des Perses devint un nouveau prétexte pour ses ennemis. Pausanias avait proposé à l'illustre banni de liguer leurs vengeances, et de se rendre tous les deux maîtres de la Grèce avec l'appui de l'étranger. Thémistocle repoussa de telles ouvertures, mais il ne les révéla pas. Ce silence fut dénoncé comme un crime aux Athéniens par les Spartiates, qui depuis l'affaire des murailles avaient voué à ce grand homme une implacable inimitié. Les Athéniens dépêchèrent des émissaires à Argos pour saisir comme un traître le sauveur de la Grèce, et Thémistocle, averti à temps, s'enfuit en Épire, puis à Pydna, ville de Macédoine, d'où il passa en Asie.

« Puisse Arimane inspirer toujours à mes ennemis la pensée de bannir d'au milieu d'eux leurs plus grands hommes ! » Tel fut le cri d'Artaxerce,

quand il accueillit le fugitif, et cette fois la grandeur morale était du côté du barbare, qui ne se sentait pas de joie de posséder Thémistocle l'Athénien. On avait toujours pensé, dans la Grèce, que Thémistocle, pendant la guerre, avait su se ménager la faveur des Perses comme une ressource pour l'avenir[1]. Deux fois, il est vrai, il leur avait fait parvenir des avis officieux, à Salamine pour les engager à fermer aux Grecs toute retraite; après la victoire, pour les déterminer à la fuite par la crainte de trouver coupé le pont de bateaux jeté sur le détroit qui sépare l'Europe de l'Asie. Du même coup il assurait le triomphe des Grecs et paraissait chercher les moyens d'être agréable aux Perses.

Il vint un moment où Artaxerce voulut se servir d'un tel hôte, et lui demanda d'aller combattre la flotte athénienne qui, sous les ordres de Cimon, menaçait l'île de Cypre et les côtes de la Cilicie. Si l'hospitalité avait été magnifique, elle n'était plus gratuite, elle devenait cruelle en prétendant se faire payer d'un tel retour par le vainqueur de Salamine. A l'invitation d'Artaxerce,

[1] Herodot. *Uran.*, lib. VIII, cap. CIX.

Thémistocle répondit en mettant fin à ses jours. Après un sacrifice solennel et de tendres adieux à ses amis, il prit du poison[1], et prouva par sa mort qu'il n'avait jamais séparé son ambition de la grandeur de sa patrie.

Voilà le plus beau type du politique grec. Nous dirions volontiers qu'unissant la ruse à la force, Thémistocle portait dans le conseil l'ingénieuse dextérité d'Ulysse, et dans l'action l'éclatante impétuosité d'Achille. Il avait toutes les passions, une ambition que la première place pouvait seule apaiser, la soif des plaisirs, celle des richesses, mais il subordonnait tout au succès de sa politique, et au désir de mettre Athènes à la tête de la Grèce. La nature l'avait doué d'une pénétration

[1] Le suicide de Thémistocle a une grande vraisemblance. Ce grand homme n'avait été si bien reçu par les Perses qu'en leur laissant croire qu'il leur rendrait de nouveaux services. Pour sortir d'embarras, il dut renoncer à la vie. Si Thucydide le fait mourir de maladie, il rapporte en même temps, sans la combattre, la version du suicide. Diodore de Sicile l'adopte de la manière la plus positive, Plutarque également. Aussi le scepticisme que Cicéron (*Brutus*, cap. XI) a opposé sur ce fait à la tradition de l'antiquité, ne nous a pas convaincu.

sans égale et du jugement le plus sûr; elle n'avait pas oublié non plus de lui donner des traits, une physionomie, un maintien qui reflétaient la noblesse de son âme. Aussi quand il parut aux jeux olympiques célébrés après sa victoire, toute la Grèce assemblée l'admira d'autant plus que sa haute mine n'était pas indigne de son génie.

Platon, sans nommer Thémistocle, regrette dans les *Lois*[1] que pour devenir puissance maritime Athènes ait changé ses fantassins en matelots. A son sens la Grèce dut surtout son salut aux journées de Marathon et de Platée, et ces combats de terre rendirent aussi les Grecs meilleurs, ce qu'on ne saurait dire des batailles navales d'Artémisium et de Salamine. Mais Platon oublie que sans ces batailles Athènes n'aurait jamais contrebalancé Lacédémone, et aurait toujours subi la suprématie hautaine du génie dorien. Il fallait bien que ces hommes de la côte qui formaient dans l'Attique un parti si considérable, trouvassent un emploi. La mer s'étendait en face d'Athènes comme un champ qui devait être fécondé.

[1] Au commencement du IVe livre.

CHAPITRE XIII.

PÉRICLÈS. — DÉCADENCE D'ATHÈNES. — ALCIBIADE. — SUITE DE RÉVOLUTIONS.

Depuis la défaite définitive de Xerxès jusqu'au commencement de la guerre du Péloponèse, Athènes eut cinquante années de puissance et d'éclat. Sa véritable prospérité ne dura qu'un demi-siècle. Auparavant Athènes luttait; plus tard elle déclina. C'est entre l'exil de Thémistocle et les derniers jours cruellement éprouvés de Périclès que fut concentrée sa splendeur. Alors les institutions telles que les avait remaniées Clisthène, eurent un libre développement jusqu'au moment où elles s'effacèrent devant la dictature du tuteur d'Alcibiade.

Le peuple était souverain. Dans ses assemblées,

il décrétait les lois que le conseil des cinq cents avait préparées, il examinait la conduite des généraux, la gestion des magistrats, entendait les ambassadeurs, et décidait de toutes choses suivant les impressions qu'il recevait de ceux qui occupaient la tribune. Ce n'était pas l'usage qu'un homme entièrement inconnu prît la parole. Dix orateurs étaient surtout en possession de parler au peuple; ils s'étaient voués dès leur jeunesse aux travaux et aux périls de la vie politique, athlètes toujours prêts. Néanmoins la tribune était accessible à tout citoyen. A côté de cette omnipotence populaire, le conseil des cinq cents représentait les hautes influences du talent ou de la fortune, et l'Aréopage, les traditions et l'antique gravité de l'aristocratie de race. En face de l'assemblée du peuple, du conseil des cinq cents et de l'Aréopage, le pouvoir exécutif, déjà très-subordonné, était encore affaibli par le nombre de ceux qui l'exerçaient. Neuf archontes se partageaient l'administration et se surveillaient mutuellement dans l'usage d'une autorité qui ne durait qu'un an.

Maintenant que dirons-nous de cet État popu-

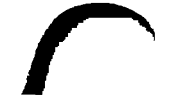


laire, si nous le comparons à la démocratie moderne telle que tendraient à la faire les principes de l'égalité et du suffrage universel? L'Attique comptait environ quatre cent quarante mille habitants [1]. Quatre cent mille étaient esclaves; dix à douze mille étaient des domiciliés, vivant sous le patronage et le bon plaisir des Athéniens. Enfin il y avait quinze à vingt mille citoyens en possession de tous les droits politiques, souverains privilégiés, traitant avec dureté les esclaves et avec insolence les domiciliés [2].

Cette démocratie, si restreinte pour le nombre, effrayait par son orgueil et sa pétulance tous ceux

[1] Ces chiffres ne s'appliquent pas exactement à l'époque dont nous parlons, car ils sont le résultat d'un dénombrement fait au temps de Démétrius de Phalère (Athen., lib. VI). Mais la différence qu'on peut imaginer pour le total n'altère pas les proportions entre les trois classes d'habitants.

[2] Les Athéniens obligeaient les filles des habitants nouvellement établis chez eux, à suivre les filles des citoyens dans les pompes sacrées, avec un parasol pour les garantir du soleil; les femmes à faire le même service auprès des femmes athéniennes, et les hommes à y porter des vases. (Ælian. *Hist. var.*, lib. VI, cap. I.)



qui avaient affaire à elle, surtout depuis Thémistocle. Le souvenir de ses victoires, le sentiment de la puissance nouvelle qu'il leur devait, la vue de la mer dont il apercevait au loin les flots illuminés par le soleil, quand il tenait ses assemblées dans le Pnyx, tout avait fait monter au cœur du peuple une ivresse et une audace qui égaraient sa raison et finirent par perdre la république.

Cette licence effrénée inspira aux hommes politiques des dispositions différentes et une conduite opposée. Ceux qui avaient le génie des grandes entreprises flattèrent le peuple pour en obtenir la puissance de les accomplir, comme Thémistocle et Périclès. Ceux qu'alarmait surtout le fougueux despotisme de ce capricieux souverain, lui résistèrent en empruntant les principes de la politique lacédémonienne, comme Aristide et Cimon.

Des deux factions qui divisaient Athènes, le parti démocratique eut les hommes les plus brillants, et l'aristocratique les meilleurs citoyens. Les chefs se faisaient une guerre impitoyable. Aristide accusait le génie de Thémistocle de se mettre au-dessus des lois et de la vertu ; Thémis-

mon, qui entra dans la vie politique avec l'ap-
ıt l'amitié d'Aristide, devint un des chefs de
ction aristocratique, et ne cachait pas son ad-
tion pour le gouvernement de Lacédémone.
isait de lui qu'il ressemblait plutôt à un homme
éloponèse qu'à un Athénien. Cependant Ci-
trouva sa gloire dans l'imitation de Thémis-
. Il confirma la supériorité maritime d'Athè-
et par un traité solennel le grand roi s'obligea
plus naviguer dans la mer de la Grèce. Si
s un aussi grand résultat, Cimon reprit le
nandement d'une flotte et retourna dans les
ges de l'île de Cypre et de l'Égypte, ce fut
tenir la promesse qu'il avait secrètement faite
riclès de lui laisser le gouvernement intérieur
 république et d'aller guerroyer au loin. Seu-

mon mourut d'une maladie que put aggraver le chagrin. Il se trouvait exilé encore une fois, non plus par un décret de l'*Agora*, mais par la volonté d'un rival, et il n'était pas insensible aux morsures de la calomnie. Il n'ignorait pas que ses ennemis avaient renouvelé les bruits qui avaient couru autrefois de son commerce incestueux avec sa sœur Elpinice[1]. Cette accusation et le crime de *laconisme* avaient inspiré au poëte Eupolis des vers qui étaient dans toutes les bouches : « Cimon n'est pas méchant, mais il est négligent et il aime le vin. Il lui est parfois arrivé d'aller passer la nuit à Lacédémone, en laissant toute seule sa chère Elpinice. » Plutarque a vengé Cimon en demandant ce qu'eût pu faire, s'il eût été plus sobre et plus vigilant, celui qui, avec sa paresse et son amour pour le vin, avait pris tant de villes et gagné tant de batailles[2].

[1] On a depuis longtemps signalé sur ce point la contradiction de Cornélius Népos et de Plutarque. Cornélius Népos dans sa préface et dans la *Vie de Cimon*, dit formellement que Cimon avait épousé sa sœur, et que ce mariage n'avait fait aucun tort à sa réputation parce qu'il était permis par les lois d'Athènes.

[2] Plutarch. *Cimon*, t. III, p. 206. Ed. Reiske.



L'homme qui contraignait ses rivaux de compter à ce point avec lui, descendait de Clisthène par sa mère, était fils de Xantippe, qui avait vaincu les Perses à Mycale. Il avait reçu les leçons du musicien Damon, artiste qui se fit bannir pour avoir trop aimé les maximes du pouvoir absolu; de Zénon d'Élée, célèbre par la subtilité de sa dialectique ; et surtout d'Anaxagore de Clazomène, que ses contemporains appelaient *l'intelligence*. Ce surnom du maître était pour l'élève d'un augure heureux. Nul ne comprit mieux que Périclès le caractère des Athéniens et l'art de les mener; nul aussi ne mit au service de son ambition une patience plus ingénieuse, des talents et des goûts plus élevés.

Quand Périclès, surmontant une timidité naturelle, prit la résolution de se jeter dans les affaires, il trouva Cimon à la tête du parti aristocratique, et sur-le-champ il embrassa la cause populaire. C'est une nécessité pour les ambitieux de traverser à tout prix leurs rivaux. Dès le début Périclès médita de frapper un grand coup, mais il lui convint d'en laisser la responsabilité et l'honneur apparent à un des chefs du parti populaire, à un homme qu'il ne craignait pas.

Contre le flot toujours montant de la démocratie, la seule digue qui restait encore était l'Aréopage[1]. Ce tribunal révéré intimidait toutes les passions qui étaient tentées de se donner pleine licence; il avait le jugement des plus grands crimes, il exerçait la censure des mœurs et le contrôle des finances de la république. C'est ce pouvoir politique que Périclès voulait lui arracher. Il avait remarqué parmi les orateurs qui se faisaient écouter du peuple, Éphialte, homme vain et turbulent, avide de renommée. Il l'excita contre l'Aréopage, insistant sur l'honneur qu'il y aurait à recueillir en abaissant ce grand corps. Séduit, persuadé, Éphialte proposa et fit passer des décrets qui amoindrissaient sensiblement l'autorité des Aréopagistes, et détruisaient en un jour les plus vieilles coutumes de la république. Il ne jouit pas longtemps de son triomphe, car il fut frappé pendant la nuit par une main vengeresse et inconnue. Cependant les innovations nécessaires aux desseins de Périclès étaient votées, et l'aristocratie

[1] Voy. ch. XII.

[2] Diod., lib. XI, cap. LXXVII.

ne put jamais reconquérir ce qu'elle avait perdu.

Elle n'était pas sans chef dans ses luttes contre le parti populaire. Depuis la mort de Cimon, son beau-frère Thucydide occupait la place du fils de Miltiade à la tête de la noblesse. Moins homme de guerre que Cimon, mais politique plus habile, il fit des nobles un parti discipliné, qui reprit de la puissance pendant un moment. Il résista vivement à Périclès, critiqua les actes de son administration, dénonça ses dépenses et ses prodigalités. Enfin, entre ces deux hommes, la rivalité fut si ardente qu'Athènes ne put plus les contenir tous les deux. On en vint à la lutte de l'ostracisme, et le bannissement de Thucydide amena la dissolution complète du parti aristocratique.

Au reste, même avant cet exil, Périclès, en dépit de l'opposition qui lui était faite, gouvernait à son gré la république. « Sur les lèvres de Périclès, disait le poëte Eupolis, la persuasion est assise; sa parole est un charme, et seul de tous les orateurs, il laisse l'aiguillon dans le cœur de ses auditeurs [1]. » C'est-à-dire que Périclès parlait non-

[1] Diod., lib. XII, cap. XL.

seulement avec l'élégance d'un Eupatride et toutes les ressources d'un orateur consommé, mais avec la gravité et la majestueuse énergie d'un homme d'État. Si l'éloquence de Périclès exerça tant d'empire, si elle fut comparée à la foudre, si elle fut appelée olympienne, c'est qu'elle était l'image et l'expression des grandes choses qu'il accomplissait.

En effet, il disposa de tout en maître, comme s'il n'avait pas à se mouvoir au milieu des entraves d'une démocratie. Il délivra Athènes d'une population oisive en fondant des colonies dans la Chersonèse, à Naxos, dans la Thrace, en Italie. C'était à la fois procurer aux citoyens pauvres une existence meilleure et répandre au loin la puissance et le nom d'Athènes. La même politique détermina plus tard Périclès à l'expédition de Samos, où il abolit le gouvernement oligarchique. Il voulait imposer aux villes de la Grèce l'imitation du régime athénien. Il décida le peuple à inviter par un décret toutes les cités grecques de l'Europe et de l'Asie, à envoyer des députés à Athènes pour y délibérer sur la reconstruction des temples brûlés par les barbares, et sur les moyens d'établir

la paix entre tous les Hellènes. Des députés partirent, même pour les points les plus éloignés; mais dès l'abord le Péloponèse rejeta la proposition. Lacédémone ne pouvait souscrire à un pareil congrès, qui aurait fait d'Athènes la capitale de la Grèce.

Mais il ne dépendra pas de Sparte d'enlever cet honneur à la ville de Minerve, et par d'autres moyens Périclès le lui assurera. Si Thémistocle avait pour ainsi dire restauré Athènes en relevant ses murs, Périclès l'embellit et la décora d'une splendeur qui fit l'admiration et l'envie de la Grèce. Des ateliers s'ouvrirent et se remplirent d'ouvriers qui façonnèrent la pierre, l'airain, l'ivoire, l'ébène, le cyprès. La mer apporta dans le Pyrée les matériaux que ne produisait pas le sol de l'Attique, riche d'ailleurs en mines de marbre et d'argent[1]. Des édifices nouveaux s'élevèrent, dont les Athéniens, peuple connaisseur, admiraient avec ravissement l'élégance et les proportions. Plutarque, qui avait trouvé ces monuments merveilleux encore debout, les a vus brillants de

[1] Xenoph. *de Redit.*, cap. I.

grâce et de fraîcheur, comme si un souffle intérieur, une âme immortelle les défendait contre l'injure des temps [1].

C'est le tempérament des grands politiques, comme Périclès, comme Alexandre et César, d'aimer le beau. Un sculpteur athénien, du nom de Phidias, avait frappé Périclès par la variété de ses talents, car s'il excellait dans la statuaire, il connaissait à fond l'architecture. Périclès, qui se plaisait au milieu des artistes, et presque artiste lui-même, puisqu'il donna des avis pour la construction de l'*Odeum*, confia la surintendance de tous les travaux publics à Phidias. Ictinus et Callicrate bâtirent le Parthénon; Corèbe éleva le premier rang des colonnes du temple d'Éleusis et en posa les architraves. Mnésiclès acheva en cinq ans les Propylées de l'Acropolis. Phidias, au milieu des soins d'une commune surveillance, se réserva la statue de Minerve qu'il fit d'or et d'ivoire.

Le gouvernement de Périclès n'enfantait pas ces merveilles à peu de frais. Périclès employait l'argent versé par les alliés pour la défense géné-

[1] Plutarch. *Pericles*. t. I, p. 619.

rale ; il avait fait transporter de Délos à Athènes les sommes que les Grecs avaient déposées dans le temple d'Apollon, afin de subvenir aux dépenses des guerres contre les barbares, et il en usait comme des revenus particuliers de la république. Ses adversaires, Thucydide à leur tête, attaquaient vivement une pareille gestion qu'ils traitaient de déprédation et de tyrannie. Le peuple écouta les accusations, mais il vota tous les décrets que lui présentait Périclès, entre autres celui qui bannissait Thucydide.

Après cet ostracisme, Périclès se montra plus ferme, plus sévère, et tendit davantage les rênes que souvent jusqu'alors il avait laissé flotter. Tenant dans sa main l'administration, les finances, la marine et l'armée, car magistrats et généraux lui obéissaient, ce chef d'une démocratie était un véritable roi [1]. Pour triompher de tout ce qui auparavant lui faisait contre-poids ou obstacle, pour jouir de tout ce qu'il avait convoité, le peuple d'Athènes, au moment où il se croyait le plus

souverain, était l'instrument et le sujet d'un homme.

Il était à sa solde. Le citoyen qui se rendait à l'assemblée, le juge siégeant dans les tribunaux, le spectateur au théâtre recevaient trois oboles; Périclès l'avait ainsi fait décréter. Il n'avait pas eu de peine à persuader au peuple que puisqu'il passait son temps à délibérer sur les affaires publiques et à juger les procès, ce genre de vie méritait un salaire. Chaque citoyen se trouvait magistrat par une conséquence inévitable de la souveraineté populaire. Les Athéniens, dont les ancêtres passaient dans la Grèce pour avoir inventé l'action judiciaire [1], se partageaient dans plusieurs tribunaux; ils écoutaient l'accusation, la défense, les témoins, et sans procédure écrite, ils déclaraient coupable ou non coupable celui qui était poursuivi devant eux. L'exercice de cette justice se trouvait distribué entre six mille citoyens, suivant le témoignage d'Aristophane, qui nous apprend aussi dans ses *Guêpes* que cette multiplicité de juges

[1] Δίκας δὲ δοῦναι καὶ λαβεῖν εὗρον Ἀθηναῖοι πρῶτοι. Ælian. *Var. hist.*, lib. III, cap. XXXVIII.

coûtait au trésor de la république une somme annuelle de cent cinquante talents.

Le théâtre n'était pas moins onéreux à l'État. Quand Thespis mêla aux hymnes chantés en l'honneur de Bacchus le récit de quelque aventure fabuleuse, Solon, qui était allé l'entendre, trouva dangereuse l'invasion de la fiction et du mensonge dans la poésie consacrée aux dieux. Périclès avait d'autres pensées. Il estimait que les Athéniens ne pouvaient trop entendre les vers des grands poëtes dont il était l'heureux contemporain. Sophocle s'acheminait vers la vieillesse; Euripide était dans sa maturité. Ces illustres artistes et leurs rivaux revêtaient d'une forme dramatique les légendes héroïques et religieuses de la Grèce. Les dépenses de ces représentations scéniques, les frais nécessaires à la formation des chœurs de danse et de musique avaient été jusqu'alors supportés par les citoyens les plus riches qui cherchaient à rendre leur opulence agréable au peuple. Périclès fit de la magnificence des spectacles et des fêtes comme une obligation du trésor public. Il y puisa abondamment pour entretenir l'éclat des pompes théâtrales; enfin il imagina de payer les spectateurs.

Les Athéniens gagnaient leur vie en se divertissant.

Les plaisirs les plus piquants et les plus variés étaient offerts à l'esprit du peuple, qui passait des émotions de la tragédie, des sublimes développements de l'ode et de l'épopée transportés sur la scène, aux saillies facétieuses et mordantes du drame satirique, de la parodie, de la farce et de la caricature. Si la tragédie avait eu pour origine la religion, la politique mit au monde la comédie, dont la moquerie redoutable fut un des effets des mœurs démocratiques. Aussi les habitants de Mégare, parce qu'ils avaient un gouvernement populaire, disaient que la comédie était née parmi eux. Les Siciliens avaient la même prétention, et faisaient remarquer que leur compatriote Épicharme était de beaucoup antérieur aux premiers poëtes comiques de la Grèce, à Chionide et à Magnès[1]. Au reste, que la

[1] Περὶ ποιητικῆς, cap. III. Plus loin (cap. V) Aristote établit la priorité de la tragédie sur la comédie. « Ce fut assez tard, dit-il, que l'archonte donna le divertissement de la comédie au peuple. Ceux qui la représentaient étaient des acteurs volontaires qui jouaient librement sans l'ordre du magistrat. Quand la comédie eut pris

muse comique ait d'abord paru chez les Doriens de la Sicile ou chez les gens de Mégare, c'est à Athènes qu'elle établit son séjour ou plutôt son menaçant tribunal.

Tout y comparut. C'est la pente de l'esprit humain, dès qu'il s'est essayé et surtout dès qu'il a réussi dans l'opposition et dans la critique, de s'y enhardir vite et de perdre la modération. Timide à son début, il devient implacable. Assurément les vices et les travers que les poëtes comiques avaient sous les yeux méritaient d'être fustigés :

« Eupolis atque Cratinus, Aristophanesque poetæ
Atque alii, quorum comœdia prisca virorum est,
Si quis erat dignus describi, quod malus, aut fur,
Quod mœchus foret, aut sicarius, aut alioqui
Famosus, multa cum libertate notabant [1]. »

Mais ces poëtes ne se contentaient pas de traduire sur la scène les démagogues pervers, les fanfarons ridicules et les déprédateurs, ils attaquaient le talent, calomniaient le génie et parodiaient non-seulement les héros d'Euripide, mais les dieux. La

quelque développement, elle eut des auteurs dont on retint les noms. »

[1] Q. Horat. *Sermon.*, lib. I, satir. IV.

digue était rompue. Périclès, si maître qu'il fût n'entreprit pas de la relever[1]. Or, non-seulement la comédie ne l'épargnait pas, mais elle le frappait dans ses amis, comme Phidias, et dans une personne encore plus chère, comme Aspasie.

L'Ionie était surtout la patrie de ces belles courtisanes, si puissantes par l'amour qu'elles inspiraient, non-seulement à une impétueuse jeunesse mais à des hommes qui étaient à la tête du gouvernement, en Asie et en Europe. A Milet, Thargélie avait attiré autour d'elle un grand nombre de Grecs par les attraits de sa figure et de son esprit. Elle les gagnait à la cause de Xerxès, et ce fut elle qui répandit la première des germes de *médisme* dans les cités de la Grèce. Thargélie eut trois amants[2]. S'il faut en croire Hippias le sophiste, son intelligence n'était pas au-dessous de sa beauté. Néanmoins sa célébrité n'a pas égalé celle d'une autre Milésienne, d'Aspasie. Venue de bonne heure à Athènes, Aspasie, fille d'Axiochus, entreprit

[1] Les premières restrictions à la licence de la comédie ne datent que de l'expédition de Sicile.

[2] Athen. *Deipnos.*, lib. XIII.

ur ainsi dire de soumettre la république par la riété des séductions qu'elle exerça. Afin de mieux tiver les jeunes gens, elle était environnée d'un im de brillantes compagnes dont l'humeur 'était pas rigide. Pour retenir auprès d'elle les mmes les plus éminents et les plus graves, elle ait son imagination, son éloquence, et les grâces un entretien dont Socrate[1] et Périclès ne se lassient pas. Elle savait la rhétorique comme un se-d Prodicus, comme un autre Gorgias, et elle seignait avec une verve, un naturel qu'on cherit en vain chez ces rhéteurs. C'était une magie mprovisation qui se pourrait peut-être compa- au charme de parole déployé par quelques mes illustres de nos jours[2].

Aspasie inspirait souvent les résolutions et les scours politiques de Périclès. Elle était plus son ie que sa maîtresse. Périclès avait sans cesse soin de l'entretenir, de la voir : enfin il l'épousa. L'Athénienne dont il avait eu deux fils consentit à laisser libre en contractant elle-même une autre

[1] Plat. *Menexen.*

[2] Mme de Staël, Mme Rahel de Varnhagen.

union, et l'irrésistible étrangère devint la femme de Périclès, dont le bonheur n'aurait plus été troublé sans les poëtes comiques. Ceux-ci n'eurent garde d'épargner la nouvelle épouse du chef de la république. Ils firent d'Aspasie une Omphale, une Déjanire, une Junon. Cratinus et Eupolis la traitèrent de courtisane effrontée. Non content d'outrager Aspasie sur la scène, un autre auteur comique, Hermippus, la dénonça aux juges comme coupable d'impiété, et parmi les preuves de cette accusation, il alléguait qu'elle recevait chez elle des femmes de condition libre pour les livrer à Périclès. Quelle que fût son autorité, Périclès ne parvint à sauver Aspasie qu'en descendant aux supplications les plus touchantes : il pleura. S'il n'avait eu qu'à craindre pour lui-même, l'olympien eut gardé le maintien grave et les yeux secs.

Athènes jouissait avec ivresse de l'éclat d'une civilisation que le génie de Périclès développait si vite, et que déjà seul il sauvait du déclin, tant les vices de la constitution et les travers du peuple menaçaient l'avenir de la république! Quand les Athéniens comptaient le nombre de leurs vaisseaux, les subsides de leurs alliés et se rappelaient

rs victoires, ils s'imaginaient pouvoir tout en-prendre. L'Égypte, la Sicile, Carthage, l'Étru-, leur semblaient de faciles conquêtes. Ils di-ent qu'une puissance maritime comme Athènes ait être maîtresse de la mer qui s'étendait jus-aux colonnes d'Hercule. Mais toutes ces fou-uses chimères venaient se briser contre la haute son de Périclès.

Ce n'étaient pas de lointains pays, mais le oponèse qui occupait sa pensée. Il était con-ncu que jamais les Lacédémoniens ne pardon-aient à Athènes la suprématie qu'elle exerçait la Grèce depuis le traité de Cimon avec le roi Perse, et qu'un jour ils se détermineraient à une erre dans laquelle ils tenteraient d'entraîner à leur ite la plus grande partie de la nation hellénique. tte guerre, Périclès l'acceptait : il l'estimait né-ssaire au maintien du rang et des avantages dont hènes était en possession; seulement il voulait faire à son heure, avec toutes les ressources qui vaient en assurer le succès. Aussi chaque année isait-il passer à Lacédémone une somme de dix lents, qui, habilement distribuée aux hommes en rédit, lui obtenait l'ajournement de la guerre.

Périclès achetait non pas la paix, mais le temps. Un jour, en rendant ses comptes, Périclès porta dix talents comme ayant reçu un emploi nécessaire, εἰς τὸ δέον. Le peuple alloua la somme, sans vouloir s'enquérir ni pourquoi ni comment elle avait été dépensée. Voilà les fonds secrets des gouvernements modernes. Périclès dut en établir l'usage; car la formule : εἰς τὸ δέον, devint proverbiale à Athènes : elle se retrouve dans une des comédies d'Aristophane[1].

Le chef de la république ne doutait pas de l'heureuse issue d'une guerre contre Sparte, pourvu qu'elle fût soutenue suivant le plan qu'il avait tracé. Périclès reprenait la politique de Thémistocle. Il voulait que l'empire de la mer conservât aux Athéniens la supériorité qu'il leur avait donnée. Pour y réussir, il fallait que la république mît son espoir et sa force dans sa flotte qui contiendrait les alliés dans l'obéissance, et ravagerait sans relâche les côtes du Péloponèse. Il fallait encore que les Athéniens consentissent à abandonner leurs terres et leurs maisons de campagne pour se retirer dans

[1] Ὥσπερ Περικλέης εἰς τὸ δέον ἀπώλεσα. *Nub.*, vers. 857.

lle, où ils attendraient les effets des expédi-
de leur marine. L'ennemi ne s'opiniâtrerait
ngtemps à camper dans l'Attique lorsqu'il
ndrait le ravage de ses propres champs, sa
richesse, puisqu'il n'avait pas comme Athènes
ssources du commerce et de la navigation.
résultat était infaillible, mais il demandait de
ience et des sacrifices. Les Athéniens s'étaient
is : ce n'étaient plus les mâles générations de
iine, d'Artemisium. Ils ne renoncèrent pas
se plaindre à la vie champêtre où ils trou-
t une diversion agréable aux émotions de
ra ; ils ne quittèrent qu'en gémissant les
ies et verdoyantes habitations dont les cam-
s de l'Attique étaient semées. Quand ils les
t désolées par le fer et la flamme, leur dou-
fut plus amère encore. Pour faire lâcher
au Spartiate Archidamus, Périclès envoya
les eaux du Péloponèse une flotte de cent
nes; l'armée qu'elle portait ruina les cam-
es, beaucoup de villages, de bourgades, et
le épouvantée rappela vite les siens à son se-
s. Cette prompte délivrance de l'Attique dé-
trait déjà les avantages du plan de Périclès,

quand le malheur vint fondre sur cette belle destinée.

Une peste violente, venue, disait-on, d'Éthiopie, après avoir traversé l'Égypte et la Libye, fit irruption dans Athènes. Elle moissonna la jeunesse, et répandit dans la population, avec des germes de mort, le découragement, le désespoir, le mépris des choses divines et humaines, enfin une licence effrénée. On estimait raisonnable de renoncer à tout travail puisqu'on ne possédait plus rien que pour un jour. En toute hâte on s'abandonnait ouvertement à des plaisirs qu'on aurait cachés dans d'autres temps. Chacun, avant d'être frappé, jouissait précipitamment de la vie[1].

La colère du peuple se tourna contre Périclès. N'avait-il pas provoqué la contagion? n'avait-il pas entassé dans Athènes une multitude d'habitants qui avaient l'habitude de vivre à la campagne? L'exaspération s'accrut lorsque dans une expédition contre Épidaure, la peste envahit l'armée, et lorsqu'elle attaqua tous ceux qui s'approchaient du camp. En vain Périclès s'efforça de

[1] Thucyd., lib. II, cap. LIII.

er les Athéniens, de relever leur courage : fois sa parole resta sans puissance. A la ma- des voix, l'assemblée du peuple le destitua le général, et le condamna à une amende de s-vingts talents[1]. Au même moment les dou- domestiques arrivèrent. Les meilleurs amis riclès, les soutiens de sa politique, sa sœur et es parents tombèrent autour de lui, frappés fléau. Un indigne fils, tourment réservé sou- aux grands hommes, se mit à décrier Péri- à le poursuivre d'imputations ridicules ou ses parce que son père ne voulait plus payer odigalités. La peste enleva ce misérable jeune ie au milieu de sa révolte contre son glorieux Un autre fils, le dernier, le plus aimé, ne fut pargné non plus par la contagion. Lorsque ès s'approcha de ce fils expiré pour mettre tête la couronne des morts, il éclata en san- Cette grande âme était brisée : l'olympien trop vécu.

[1] od., lib. XII, cap. XLV. — L'amende n'aurait été que nze talents, s'il fallait en croire Plutarque qui ajoute oins que d'autres historiens la faisaient monter à ante.

Les Athéniens ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ôter le pouvoir à Périclès était un méchant moyen d'améliorer leurs affaires. Ils regrettèrent de ne plus le voir à la tribune, ils désirèrent avec passion son retour à la tête du gouvernement. Les amis de Périclès, entre autres Alcibiade, le conjurèrent d'oublier ses douleurs privées et de reprendre le gouvernail. Pour l'y déterminer et pour expier sa propre ingratitude, le peuple lui permit de faire inscrire un fils bâtard, le seul enfant qu'il eût conservé, sur les registres de sa tribu, et de lui donner son nom. C'était rapporter la loi qui ne reconnaissait pour citoyens d'Athènes que ceux qui étaient nés de père et mère athéniens : loi décrétée sur la proposition de Périclès lui-même, dans un temps où il fondait avec orgueil sur sa légitime descendance l'avenir de sa race. Les rôles étaient intervertis : le peuple souverain se faisait courtisan, et Périclès devenait un monarque plus absolu que le grand roi.

Mais la contagion qui, en frappant tour à tour les amis et les parents de Périclès, s'était comme par degrés approchée de lui, appesantit enfin sur cette noble tête ses atteintes mortelles. En expirant

'ériclès témoigna qu'il mettait bien au-dessus de es exploits militaires, égalés par d'autres géné-ux, l'habile et persuasive politique qui lui avait rmis de gouverner Athènes quarante ans sans oir fait prendre le deuil à aucun Athénien. Là uit en effet toute la nouveauté de sa gloire. Sous e constitution où la puissance exécutive n'était nfiée que pour un an à dix archontes, il s'était rpétué au gouvernement sans armée, sans vio-ice, par la parole et par l'irrésistible ascendant sa raison. Dans les assemblées, le peuple se dé-rait toujours à une immense majorité pour les crets et les vues de Périclès, tant celui-ci était périeur aux hommes politiques qui se portaient s rivaux! Les Athéniens admiraient aussi l'éten-ie et la grâce d'un esprit sensible à toutes les iissances des arts et de la poésie; ils aimaient ns Périclès jusqu'à son penchant si vif pour les aisirs, qui jetait un peu d'ombre sur l'imposante ajesté de l'homme d'État. Temps heureux! trop urte splendeur, où tout ce qu'il y avait de grand de beau dans le génie d'Athènes s'épanouissait. Plus que jamais, après la mort de Périclès, on ut dire que le peuple, comme un coursier fou-

gueux, mordait l'Eubée et bondissait sur les îles. Pour continuer la comparaison, le cheval était redevenu d'autant plus indomptable qu'il sentait n'être plus conduit par la même main. Le peuple reprit avec pétulance toute l'autorité qu'il avait abdiquée en faveur de Périclès, et renversa tantôt avec colère, tantôt avec dédain les démagogues vulgaires qui prétendirent succéder à ce grand homme. Le plus outrecuidant fut Cléon, dont la fortune sembla prendre plaisir à seconder un moment la médiocrité. Un jour, dans l'assemblée du peuple, il se plaignit vivement des généraux qui ne savaient pas s'emparer de l'île de Sphactérie, où se trouvaient bloqués un corps de Lacédémoniens et une centaine de Spartiates. Comme on lui objectait la difficulté de l'entreprise, il répondit que s'il en était chargé, elle réussirait bientôt entre ses mains. Pris au mot par le peuple, il partit et il eut le bonheur de ramener en vingt jours prisonniers à Athènes les Lacédémoniens. Désormais Cléon se crut appelé par le destin à la gloire d'un grand capitaine. Il brigua un nouveau commandement pour aller combattre Brasidas, général spartiate; il se fit battre et tuer auprès

d'Amphipolis. Présomptueux, emporté, Cléon poussait toujours les Athéniens aux résolutions xtrêmes. Quand ceux-ci regrettèrent le décret ar lequel ils avaient condamné les habitants de itylène à périr de mort violente, et réduit à l'esclavage les enfants et les femmes, Cléon les gourandait de ce repentir et leur disait que par la obilité de leurs impressions, ils ressemblaient lutôt à des oisifs assis pour écouter des sophistes u'à des citoyens délibérant sur les affaires publiues [1]. Meilleur que le démagogue qui lui dénonit la pitié comme un péril, le peuple adoucit on premier décret. Par son audace, par son boneur, Cléon intimidait tout le monde, hormis un oëte qui put se vanter de l'avoir attaqué dans sa uissance, et de ne pas l'avoir insulté après sa hute [2]. D'un seul coup, au surplus, Aristophane vait épuisé le sujet. Quelle verve dans *les Chevaiers !* quelle mordante et comique peinture du peuple au milieu de ses flatteurs et de sa crédulité! Les Athéniens riaient franchement d'un spec-

[1] Thucyd., lib. III, cap. XXXVIII.

[2] Aristoph. *Nubes*, vers. 549, 550.

tacle dont leurs ridicules et leurs vices faisaient les frais, mais ils ne se corrigeaient pas.

On ne le vit que trop dans leur conduite envers Alcibiade. De race illustre, puisqu'il comptait Ajax de Salamine au nombre de ses aïeux paternels, et par sa mère descendait des Alcméonides, élevé dans la maison de Périclès, son tuteur, entre Aspasie et Socrate, brillant, impétueux, fier de sa naissance et de sa beauté, Alcibiade attirait tous les cœurs de la jeunesse, des femmes et du peuple. Tout enchantait en lui, ses folies non moins que ses qualités. Il fascinait Athènes qui pardonnait tout, désordres, extravagances, à cet éblouissant voluptueux. Ici l'histoire ressemble à la comédie qui aime si fort le contraste du jeune homme et du vieillard. En effet, dans l'assemblée du peuple Alcibiade avait pour antagoniste le vieux Nicias, dont la sagesse et l'expérience conseillaient toujours la paix avec Lacédémone, et surtout signalaient les dangers d'une expédition en Sicile. Lorsqu'il répondait à son adversaire, l'éloquent fils de Clinias ne se défendait pas d'être ambitieux et d'aimer la gloire; mais il disait que de telles passions dans un particulier étaient utiles à la patrie.

Il se vantait auprès du peuple d'avoir lancé sept chars aux jeux olympiques[1], d'y avoir remporté le second et le quatrième prix, et d'avoir déployé aux yeux de la Grèce une magnificence dont l'honneur rejaillissait sur Athènes. Séduit par la parole d'Alcibiade, qui lui montrait dans la conquête de la Sicile le plus sûr moyen de maintenir sa suprématie sur la Grèce, le peuple le nomma général avec Nicias et Lamachus : il ne s'apercevait pas qu'en divisant ainsi l'autorité, il rendait impossible l'unité d'action qui seule peut donner la victoire.

Athènes entrait dans la série des fautes qui devaient la conduire à un dénoûment funeste. A peine Alcibiade avait-il reçu du peuple le commandement de l'armée, qu'il se trouva dénoncé comme sacrilége. Était-il coupable? avait-il réellement, avec quelques jeunes fous, dans une orgie nocturne, mutilé les hermès et parodié les mystères d'Éleusis? Sans être invraisemblable, l'accusation ne fut jamais prouvée. Alcibiado la repoussa vivement, mais il ne parvint pas à s'en faire absoudre. Le peuple le contraignit à s'embarquer pour la

[1] Thucyd., lib. VI, cap. XVI.

Sicile en laissant derrière lui un procès criminel Alcibiade partit, et, débutant par une action d'éclat, s'empara de Catane. Il allait marcher sur Syracuse, quand il vit arriver la galère de Salamine qui devait le ramener à Athènes pour y être jugé. Ses ennemis avaient mis à profit son absence; ils avaient continué l'enquête sur le sacrilége et compliqué cette accusation d'un complot pour le rétablissement de l'oligarchie et de la tyrannie. Alcibiade monta sur la galère de Salamine, mais arrivé à Thurium, il se cacha en descendant à terre et sut se dérober à toutes les recherches. A la nouvelle que les Athéniens l'avaient condamné à mort, il promit de leur prouver qu'il était en vie, et se rendant à Argos, puis à Sparte, il conseilla aux Lacédémoniens l'envoi de Gylippe à Syracuse, une alliance avec le roi de Perse, et l'établissement d'une garnison à Décélie, dans l'Attique. C'était se venger avec une habileté cruelle du peuple qui le proscrivait si étourdiment.

En Sicile, l'Ionienne Athènes fut doublement vaincue par le Dorisme, car Syracuse était une colonie dorienne, et ce fut un Dorien, le Spartiate Gylippe, qui changea en un affreux dé

contre le triomphe probable de Nicias et de son armée.

Cette fois la démocratie baissa la tête ; elle eut honte d'elle-même, de ses fautes, et résignant une partie du pouvoir dont elle s'était servie si mal, elle forma un conseil de vieillards qui devaient prendre l'initiative [1] de toutes les grandes affaires. Si l'antique Aréopage eût gardé ses prérogatives politiques, ce nouveau sénat n'eût pas été nécessaire.

Les revers subis en Sicile et l'imprudent exil d'Alcibiade mirent à nu les vices de la constitution. Non-seulement à Athènes, mais partout où il était établi, le régime démocratique se trouva frappé de discrédit. On reconnaissait, mais trop tard, que le peuple, abandonné à lui-même, sans la direction et le frein d'une aristocratie, menait tout à l'abîme. Aux faits, qui déjà parlaient si haut, un homme ajoutait le poids de son autorité, c'était Alcibiade. Ce banni exerçait dans la Grèce une véritable puissance : il avait donné la victoire

[1] Thucyd., lib. VIII, cap. I. .... οἵ τινες περὶ τῶν παρόντων, ὡς ἂν καιρὸς ᾖ προβουλεύσουσι.

aux Lacédémoniens; en ce moment, maître de l'esprit du satrape Tissapherne, qu'il avait charmé par sa souplesse, il ambitionnait le rôle d'arbitre entre l'Europe et l'Asie; il voulait aussi se frayer un retour dans sa ville, en montrant aux Athéniens que seul il pouvait rétablir les affaires qu'il avait ruinées.

A cette époque les forces d'Athènes étaient rassemblées à Samos, restée fidèle à la cité de Minerve depuis l'expédition de Périclès. Dans cette île opulente la démagogie venait de se livrer aux derniers excès. Le peuple avait égorgé environ deux cents riches, en avait exilé quatre cents, s'était partagé les terres et les maisons des proscrits; et pour éteindre entièrement la race des grands propriétaires, il interdit tout mariage entre leurs familles et le reste des Samiens [1].

Plus touché du dévouement de Samos que de ses crimes, le peuple d'Athènes avait par un décret accordé à cette île l'autonomie, c'est-à-dire le droit de se gouverner à son gré, suivant ses propres lois. Néanmoins, toutes ces iniquités dé-

[1] Thucyd., lib. VIII, cap. XXI.



magogiques avaient excité dans l'armée athénienne, qui séjournait à Samos, et dans ses chefs, une désapprobation dont Alcibiade résolut de profiter. Il s'aboucha avec les généraux; il les pressa de refréner l'insolence du peuple et de s'emparer du gouvernement de la république, s'ils voulaient sauver Athènes. Il leur promit l'amitié de Tissapherne, et même celle du roi de Perse, s'ils renversaient la démocratie. Les généraux, les principaux officiers, ébranlés par ces discours, envoyèrent quelques-uns d'entre eux à Athènes pour y préparer une révolution, pour persuader aux Athéniens qu'en rappelant Alcibiade et en modifiant leur constitution démocratique, ils auraient dans le roi de Perse un allié, et sur les Péloponésiens une supériorité durable. Ces députés de l'armée de Samos s'acquittèrent de leur mandat avec une activité qu'aiguillonnait l'ambition; ils se mirent en rapport avec toutes les sociétés, toutes les affiliations d'Athènes [1], et y répandirent le désir d'un changement dans l'État, de l'abolition de la démocratie. Il se forma aussi une association dans la

[1] Συνωμοσίαι.

jeunesse contre le régime populaire; quelques-uns de ses membres tuèrent secrètement un démagogue, qui avait été un des principaux instigateurs de l'exil d'Alcibiade.

Le peuple n'ignorait pas qu'un vaste complot était ourdi pour changer le gouvernement de la république, mais le nombre et la puissance des conjurés l'intimidaient; d'autant plus qu'il voyait disparaître quiconque élevait la voix pour les combattre. Les citoyens se soupçonnaient les uns les autres de favoriser les nouveautés qui se préparaient. Athènes attendait une révolution dans le silence de la défiance et de la peur.

Les députés de l'armée de Samos mirent à profit un pareil abattement. Le plus considérable et le plus ambitieux d'entre eux était Pisandre, qui s'assura le concours du rhéteur Antiphon. Le peuple fut assemblé, et sur la proposition de Pisandre, il élut dix commissaires avec plein pouvoir de rédiger une constitution; puis, quelques jours après, il ratifia sans débats les dispositions suivantes, qui lui avaient été présentées par les commissaires.

Tout Athénien gardait le droit d'opiner libre-



ment, et de grandes peines étaient prononcées contre quiconque accuserait celui qui avait donné un avis, d'infraction aux lois ou lui ferait quelque offense.

Il n'y aurait plus d'emplois salariés.

Il serait élu cinq présidents qui éliraient cent citoyens, dont chacun s'en adjoindrait trois autres. Ces quatre cents réunis en sénat, auraient la plénitude du pouvoir exécutif, et convoqueraient les cinq mille, quand ils le jugeraient nécessaire[1].

Les membres du conseil des cinq cents, qu'on appelait les sénateurs de la fève[2], furent dépossédés autant par surprise que par force. Les quatre cents, armés chacun d'un poignard et suivis de cent vingt jeunes gens, tombèrent à l'improviste au milieu d'une délibération de ces sénateurs, et leur ordonnèrent de sortir en recevant leur salaire. Ils avaient eux-mêmes apporté la somme qui restait due. Ainsi payés et éconduits, les sénateurs ne résistèrent pas. Le peuple assista tranquillement à cette singulière déchéance, et les quatre cents s'instal-

[1] Thucyd., lib. VIII, cap. LXVII.

[2] On faisait usage de fèves blanches et noires dans l'élection des membres du conseil des cinq cents.

lèrent en faisant aux dieux les sacrifices accoutumés.

Pisandre, Antiphon et les autres meneurs ne se refusèrent pas les violences nécessaires à l'affermissement de leur pouvoir. Ils mirent à mort, jetèrent dans les prisons, et déportèrent leurs ennemis. Ils s'enhardirent aussi à ne plus tenir compte d'Alcibiade, et, pour le laisser dans l'exil, ils ne rappelèrent pas les bannis. Enfin, ils parurent ne plus continuer la guerre que d'une manière indécise et molle, et vouloir précipiter un arrangement avec Sparte qu'ils croyaient plus disposée à traiter avec un gouvernement oligarchique qu'avec le peuple.

Quand ces nouvelles parvinrent à l'armée de Samos, elles la remplirent de colère contre ceux qui dénaturaient ainsi une révolution désirée. Par une réaction naturelle, l'armée se déclara de nouveau pour le régime démocratique, déposa ses généraux qui lui étaient devenus suspects, en élut d'autres, parmi lesquels Thrasybule, Thrasylle et Alcibiade, et leur ordonna de les conduire sans retard à Athènes pour y punir les quatre cents. Alcibiade résista vivement à des injonctions aussi

inconsidérées. Il refusa d'abandonner sans coup férir l'Ionie et l'Hellespont aux Lacédémoniens et aux Perses, et de tourner contre Athènes la moitié d'elle-même. Il voulut au contraire se servir du commandement qui lui était rendu pour soumettre un grand nombre de villes grecques situées sur les côtes d'Asie, notamment Chalcédoine et Byzance, pour humilier Sparte et le grand roi dont il battit les généraux Mindare et Pharnabaze. C'est ainsi qu'en ne quittant pas la mer et en contenant l'armée, il épargna cette fois de grands maux à la république. On savait, au surplus, à Athènes qu'il désirait le rétablissement de l'ancien sénat et du pouvoir populaire.

Aussi les quatre cents se confirmèrent dans la pensée de traiter à tout prix avec Lacédémone pour en avoir l'appui; ils élevèrent même dans une partie du Pirée des travaux qui leur permettaient d'y recevoir l'ennemi et de maîtriser la ville. Une pareille entreprise rencontra chez les Athéniens une opiniâtre résistance, et les travaux commencés furent démolis. En dépit des ouvertures qui leur avaient été faites, les Lacédémoniens continuèrent la guerre, soulevèrent l'Eubée, et Athènes craignit

un moment de les voir débarquer au Pirée. Revenus de cette panique, les Athéniens se réunirent au Pnyx, lieu de leurs anciennes assemblées, déposèrent les quatre cents, remirent le pouvoir aux cinq mille, et renouvelèrent l'interdiction de tout salaire pour les fonctions publiques. Dans d'autres assemblées, les cinq mille élurent des nomothètes chargés de veiller au maintien et à la rédaction des lois, réglèrent plusieurs points d'administration, et après avoir décrété le rappel d'Alcibiade, ils l'invitèrent avec l'armée de Samos à prendre part aux affaires.

Ainsi tomba le parti oligarchique qui avait un moment gouverné Athènes; et s'il faut en croire un grave témoignage, celui de Thucydide[1], la constitution se trouva rétablie et modifiée d'une manière heureuse par un habile tempérament de la puissance de l'aristocratie et des forces démocratiques. Cette pondération relevait peu à peu la république de ses revers, et lui préparait des jours meilleurs.

Triomphateur de l'Hellespont et de l'Ionie, ap-

[1] Lib. VIII, cap. XCVII.

pelé par tous, désirant lui-même se montrer à ses concitoyens dans l'éclat de ses victoires, Alcibiade, après une longue attente, débarquait enfin au Pirée où les Athéniens s'étaient portés à sa rencontre. L'enthousiasme et la joie brillaient dans tous les yeux : c'était un de ces jours heureux où les plus cruels ennemis se trouvent réduits au silence. Alcibiade était l'objet d'une attente générale et diverse ; l'aristocratie le considérait comme seul capable de réprimer hardiment le peuple, et le peuple n'espérait qu'en lui pour s'enrichir par une révolution sur les ruines de la noblesse et de la propriété. Alcibiade semblait aussi ramener avec lui la fortune de la république, puisque la victoire avait abandonné les Lacédémoniens dès qu'il les avait quittés.

Nous avons ici le triste spectacle de la folie d'un peuple. Réintégré dans ses biens, relevé par les Eumolpides de l'anathème lancé contre lui, comblé d'honneurs, véritable général en chef, car on lui avait donné dans le commandement les collègues qu'il avait désignés, Alcibiade avait fait voile vers l'Asie avec cent vaisseaux. Cependant à Athènes on s'attendait chaque jour à la nouvelle d'une victoire :

Alcibiade ne pouvait-il pas tout ce qu'il voulait? Quand on apprit qu'il avait quitté sa flotte pour s'enfoncer dans les terres de la Carie, et que pendant son absence son pilote, Antiochus, s'était fait battre par l'amiral lacédémonien Lysandre, ses ennemis reprirent toute leur audace et le dénoncèrent hautement. Alcibiade s'était proposé de ramasser en Carie l'argent nécessaire à la solde des matelots et des soldats : il fut accusé d'y avoir été goûter de licencieux plaisirs au milieu de débauchés et de courtisanes. On lui imputait aussi des projets de trahison, de nouvelles intrigues avec Pharnabaze et les Lacédémoniens. Comme s'ils ne pouvaient avoir pour Alcibiade que des sentiments extrêmes, les Athéniens, passant de l'amour à la fureur, le destituèrent du commandement et lui ordonnèrent de venir se justifier devant eux. Alcibiade n'eut garde de se remettre entre leurs mains; il ne quitta l'armée que pour se retirer dans un château fort de la Thrace, d'où avec quelques troupes attachées à sa fortune, il guerroya contre des peuplades où nul Grec n'avait encore pénétré, tant il avait besoin de hasards et d'aventures! Ce second divorce entre la république et le pupille de Périclès fut

plus désastreux que le premier. Encore une fois privée des talents d'Alcibiade, Athènes succomba devant l'astucieuse et opiniâtre habileté du Spartiate Lysandre. Loin d'Athènes et livré à tous les hasards d'un nouvel exil dont il ne pouvait plus prévoir le terme, Alcibiade périt au milieu des flammes dans un bourg de la Phrygie sous les flèches et les coups de barbares que soudoyaient tous ses ennemis conjurés, Athéniens, Perses et Spartiates.

Ainsi finit misérablement un homme qui semblait appelé à sauver et à gouverner son pays comme Thémistocle et Périclès, mais qui n'eut pas comme ses deux devanciers l'amour de la patrie et de la vraie gloire. Il s'aima surtout lui-même. Pour devenir le plus illustre et le plus heureux des Grecs, il se servit de tous les moyens et passa dans tous les camps. Quand l'aveugle légèreté du peuple de l'*Agora* lui eut arraché la conduite de l'expédition de Sicile, il eut l'ambition de dominer la Grèce à lui seul, en opposant les Spartiates aux Athéniens, et les Perses à tous les Hellènes. Dans ce dessein, il déploya une flexibilité de caractère et d'aptitudes qui en fit avant les temps modernes le plus brillant des *condottieri*. Il

adoptait avec la même indifférence et la même facilité les mauvaises mœurs et les bonnes. Frugal à Sparte et le plus rude des lutteurs dans les jeux du gymnase, il s'abandonnait dans l'Ionie à l'indolence la plus délicate. Chez les Thraces, il se montrait buveur intrépide et cavalier infatigable. Auprès des satrapes, il les humiliait par sa magnificence. Il avait, ce qui est fort rare chez les anciens, une insolente fatuité. Il disait tout haut que si, sans aimer la femme du roi Agis, il l'avait séduite pendant l'absence de son mari, ç'avait été pour donner à Lacédémone des rois de sa race. Aussi Alcibiade nous apparaît comme un type précurseur de don Juan, ce héros du libertinage et des sens, tant adoré des femmes, et chanté par les génies poétiques les plus divers, comme Molière et Byron.

En s'emparant d'Athènes, Lysandre détruisit à la fois les fortifications du Pirée, ouvrage de Thémistocle, et la constitution démocratique, si contraire à l'esprit dorien. Sparte n'eût pas cru jouir de sa victoire si elle n'eût changé le gouvernement de sa rivale. Le peuple vaincu fut contraint d'élire trente citoyens qui devaient disposer souveraine-



ment de l'administration de l'État. Ils étaient aussi chargés de préparer une constitution nouvelle, mais sans paraître y songer, ils se perpétuèrent au pouvoir avec le secours d'une garnison lacédémonienne, et ne craignant plus rien, osèrent tout. Ce n'était plus la tyrannie d'un seul homme, d'un Hippias, mais une tyrannie à trente têtes.

La terreur régnait dans Athènes. Pour mieux assurer leur domination, les trente oligarques associèrent à leurs violences et à leurs rapines trois mille citoyens, et désarmèrent le reste. Ils s'avisèrent d'un autre expédient plus cruel. Chacun des trente s'empara de la personne d'un domicilié, le fit mourir et mit la main sur ses biens[1]. Un d'entre eux, Théramène, refusa d'être complice de cette spoliation sanglante. Sa modération fut dénoncée comme une trahison par un autre des trente, Critias, qui jusqu'alors avait été son ami. Parmi les Athéniens, Critias ne le cédait qu'au seul Alcibiade en éloquence et en audace ; pour mieux rivaliser avec le fils de Clinias, il s'était jeté dans le parti aristocratique. Il professait pour les institu-

[1] Xenoph. *Histor. græc.*, lib. II, cap. III.

tions de Sparte, sur lesquelles il avait écrit un livre, une admiration qui lui valut l'amitié de Lysandre et une place parmi les trente, dont il fut bientôt le chef et le meneur. Désormais implacable ennemi de Théramène, il effaça son nom de la liste des trois mille, et le livra aux undécemvirs, officiers chargés de punir de mort ceux qui étaient déclarés coupables. Théramène but la ciguë sans faiblesse, et jetant en l'air ce qui restait dans la coupe : « Voilà, s'écria-t-il, la part du beau Critias ! »

Délivrés de toute opposition, les trente allèrent même au delà de leurs premiers excès ; ils défendirent le séjour d'Athènes et du Pirée à un grand nombre de ceux qui n'étaient pas des trois mille, ils confisquèrent leurs propriétés et remplirent l'Attique de meurtres, à ce point qu'on put dire qu'ils avaient fait périr plus d'Athéniens en huit mois que tous les Péloponésiens en dix ans[1].

Parmi les fugitifs qu'avaient recueillis Thèbes et Mégare, se distinguait Thrasybule qui, dans la

[1] Xenop. *Hist. græc.*, lib. II, cap. IV. Xénophon met cette parole dans la bouche de Cléocrite qui, après un premier échec des trente tyrans, exhortait les Athéniens à les abandonner.

erre du Péloponèse, avait exercé le commanment avec honneur. Sans avoir réuni plus de ixante-dix hommes, il s'empara de Phylé, fortesse située à cent stades d'Athènes. Il compta bient sous ses ordres environ sept cents proscrits, rprit le Pirée, devint maître de Munychium et fit les troupes des trente dans une rencontre i périt Critias. Le découragement et la discorde mirent parmi les vaincus ; ce qui restait de bons toyens dans Athènes s'enhardit et détermina le uple à déposer les trente, pour élire à leur place x magistrats choisis dans chacune des tribus. Il eut moins d'oppresseurs, mais la tyrannie persta. Les dix, imitant les trente, obtinrent de parte mille hommes et quarante vaisseaux, et ur domination eût été longtemps pesante sans la lousie de Pausanias contre Lysandre. Pausanias, un des rois de Lacédémone, craignait surtout que ysandre ne devînt encore une fois le maître d'Athès : aussi prit-il lui-même la conduite d'une arée, pour apporter non pas la guerre mais la paix, pour réconcilier Thrasybule et ses partisans ec ceux qui n'avaient pas quitté la ville. Tous s bannis rentrèrent dans Athènes; l'ancienne

constitution fut relevée, et de part et d'autre on s'engagea par serment à ne pas se souvenir des injures et des maux du passé [1]. Amnistie célèbre, que dans de tristes jours, Cicéron offrit en exemple aux Romains [2].

Rétablie après tant de disgrâces, la démocratie porta elle-même une nouvelle atteinte à sa renommée, elle condamna Socrate. Fils d'un tailleur de pierre nommé Sophronisque et de Phanarète, qui faisait le métier de sage-femme, Socrate était un des meilleurs citoyens d'Athènes. Sa vie était ouverte à tous les regards. Le matin il allait dans les gymnases, il se montrait sur la place publique aux heures où le peuple y affluait; puis il passait le reste du jour dans de nombreuses réunions. Chacun pouvait entendre et connaître ses discours. Sans vouloir le moins du monde être un homme politique, il ambitionnait de former des hommes utiles à la république. Tant qu'Alcibiade et Critias écoutèrent ses leçons, ils triomphèrent de leurs mauvais penchants. Socrate enseignait à ses disciples la

[1] Μὴ μνησικακήσειν. Xenoph. *Hist. græc.*, lib. II, cap. IV.
[2] *Philipp.*, I, cap. I.

sait qu'il fallait suivre les lois de son pays
rifier aux dieux selon ses facultés. Cepen-
l fut accusé par Melitus de violer les lois, en
l'existence des dieux reconnus par Athènes,
bstituant à leur place de nouvelles divinités
corrompant la jeunesse[1]. Les ennemis de
e, et sa mordante ironie lui en avait fait
oup, profitèrent de la révolution qui venait
ccomplir pour exciter contre lui les passions
aires. On faisait remarquer que Socrate avait
ur disciples les plus grands ennemis du peu-
comme Alcibiade et Critias; on relevait ses
ences connues pour l'aristocratie, qu'il dé-
ût le gouvernement des bons citoyens[2]. So-

crate, en effet, parlait avec assez d'irrévére l'assemblée du peuple, et il se moqua souv l'effroi qu'inspirait à Alcibiade cette réuni cordonniers, de faiseurs de tentes et de c publics[1]. C'est cependant devant ces hon devant les héliastes que Socrate dut compa il ne se défendit pas. Assailli par les calo du démocrate Anytus, le plus redoutable adversaires, il ne se mit pas en peine de l futer et de les confondre. Il ne voulut pas, travail d'une apologie, donner à son siè marque d'estime que son siècle ne mérita Il mourut avec sérénité, laissant une trace sante d'où sortit tout armée, comme une Minerve, l'indépendance de l'esprit humain

Quant il eut disparu, les Athéniens le re rent, bannirent ses ennemis et condamnère

religion ou de la politique. Le récit de Xénophon res à un de ces portraits qui vous saisissent par leur vé dont on affirme la ressemblance, sans avoir conn ginal. Le Socrate de Platon est toute autre chose : porte-voix d'un système. Platon, dont l'imagination dramatique, a tiré de ce mort illustre tout le parti p pour la mise en scène de ses propres idées.

[1] Ælian. *Variæ hist.*, lib. II, cap. I.

à mort[1]. Tardif et vain repentir d'un peuple
ois frivole et impitoyable, fléau de tous ceux
entreprenaient de l'éclairer et de le servir.
i les plus illustres citoyens se bannirent vo-
irement d'Athènes. Iphicrate se retira dans la
ce, Conon dans l'île de Cypre, Timothée à
os, Carès à Sigée, Chabrias en Égypte[2]. L'in-
tude est le vice incurable des démocraties, tel-
nt que des républicains en ont fait une vertu.
envie, cette plaie honteuse du cœur humain,
sans relâche irritée par les démagogues et
ycophantes. Les démagogues faisaient toujours
ndre au peuple que les plus dangereux enne-
de sa souveraineté étaient ceux que distin-
ent la naissance, la richesse ou le talent.
it encore aux meilleurs citoyens que les syco-
tes, les délateurs, intentaient des procès de-
le peuple. Siégeant dans les tribunaux, Criton,
des amis de Socrate, était devenu la proie des
phantes par la facilité qu'on lui connaissait à
ner de l'argent pour éviter des procès. Il ne

[1] Diogen. Laert. *Socrat.*, lib. II, cap. v, § 23.
[2] Athen. *Deipnos.*, lib. XII.

put être délivré de ces agressions que par l'énergie d'un bon citoyen, Archédème, qui pour lui prit fait et cause, attaqua les délateurs, les convainquit d'infamie, et les intimida si fort qu'ils payèrent en même temps une forte rançon pour n'être pas poursuivis à leur tour[1]. Mais les amis courageux étaient rares, et l'espèce des sycophantes se multipliait.

Le peuple trouvait doux d'être salarié tous les jours pour s'occuper du gouvernement, pour décider de la paix, de la guerre, des destinées des villes alliées. Il se complaisait à passer de l'*Agora* dans les tribunaux, où il voyait paraître en suppliants les hommes les plus considérables de la république. A ce métier l'âme des Athéniens était devenue vénale. « Quand Myronide était archonte[2], dit un poëte comique, nul n'eût osé recevoir un salaire pour la part qu'il prenait aux affaires publiques. Aujourd'hui, quand on fait quelque chose pour la patrie, on demande trois oboles, comme le gâcheux mercenaire qui porte la chaux[3]. » Aussi les partisans

[1] Xenoph. *Memorab.*, lib. II, cap. IX.

[2] Vingt-six ans avant la guerre du Péloponèse.

[3] Aristoph. *Eccles.*, vers. 303-310.

du gouvernement aristocratique demandaient s'il était bon de livrer les affaires de l'État à des besoigneux prêts à vendre la patrie pour une drachme.

La république défrayait le peuple : elle avait pour lui des gymnases, des bains, des festins communs, et des distributions publiques de viande. Insensiblement ces dépenses absorbèrent la plus grande partie des revenus de l'État, que des dangers imprévus trouvaient pauvre et impuissant. Le luxe des particuliers augmentait avec la corruption des mœurs. Les jeunes Athéniens se paraient et versaient des parfums sur leurs corps comme des femmes. Ils partageaient leur temps entre les courtisanes, les chevaux, la table et les jeux de hasard. Athènes enfin comptait plus de jours de fête qu'aucune autre ville. Or, il advint que pendant qu'elle menait cette vie de réjouissances et de plaisirs, la force et l'autorité passèrent au nord de la Grèce et au delà du Péloponèse, d'abord avec lenteur, puis avec une accablante rapidité. Mais avant de tourner nos regards du côté de la Macédoine, nous devons compléter la peinture de la liberté antique.

APPENDICE

ANALYSE

DE

LA POLITIQUE D'ARISTOTE.

Aristote s'est proposé, dans sa *Politique*, d'appliquer les vues de l'esprit au bonheur des sociétés. Observant les faits sociaux avec la même sagacité que les phénomènes de la nature, il estime que la politique ne fait pas les hommes, mais les prend tels que la nature les lui donne; non que dans son goût pour la réalité, il se refuse aux innovations nécessaires. « L'innovation, dit-il [1], a profité à toutes les sciences: à la médecine, qui a changé d'anciennes méthodes; à la gymnastique, et généralement à tous les arts où s'exercent les

[1] L. II, ch. v, § 11, 12, 13.

facultés humaines, et comme la politique aussi doit prendre son rang parmi ces arts, il est clair qu'on peut en porter le même jugement.... Les hommes ne doivent pas tant chercher ce qui est antique que ce qui est bon. Il ne faut pas penser que les lois écrites doivent être immuablement conservées. Mais, d'un autre côté, il faut une grande prudence dans les réformes. » Observation, réalité, progrès, sagesse, voilà tout Aristote.

Après avoir établi sans hésiter que le lien de toute association est l'intérêt, notre philosophe cherche les éléments de l'État, qui se compose de l'association de plusieurs villages; comme le village se compose de l'association de plusieurs familles; ainsi l'État vient de la nature, aussi bien que les premières associations dont il est la fin dernière; ainsi l'homme est naturellement sociable, et celui qui reste sauvage par organisation, et non par effet du hasard, est certainement ou dégradé ou supérieur à l'espèce humaine. L'État est naturellement au-dessus de la famille et de chaque individu.

Ici, Aristote formule la théorie de l'esclavage naturel, si connue et si souvent critiquée. Puis, il

sse à la théorie de la propriété, où les droits de
ndividualité sont maintenus contre les opinions
toniciennes. Après la propriété, il oppose les
érents modes d'acquisition, réprouve l'usure,
il définit de l'argent issu d'argent, et la moins
urelle de toutes les acquisitions. La vie civile
lomestique mène l'écrivain à la vie politique.
l faut remarquer la méthode historique d'Aris-
: avant d'exposer les idées qui lui appartien-
t, il se met à critiquer tant les travaux de ses
anciers que les constitutions connues. D'une
t, le système de Platon, celui de Phaleas sur
alité des biens, la république idéale d'Hippo-
nus de Milet; de l'autre, les constitutions de
édémone, de Crète, de Carthage, d'Athènes; les
de Zaleucus, de Charondas, d'Onomacrite, de
lolaüs, de Dracon, de Pittacus, d'Andromas de
gium, sont l'objet d'appréciations excellentes
nous livrent à la fois la connaissance de l'an-
nité et les jugements d'un esprit supérieur. Ce
ond livre forme une histoire de la sociabilité
cque, tant pour les institutions qui furent en
ueur que pour les idées qui occupèrent la tête
s sages et des publicistes de la Grèce.

Le trait distinctif du vrai citoyen, c'est la jouissance des fonctions de juge et de magistrat; ce qui revient à cette pensée, que la liberté c'est la puissance. On ne doit pas, dit Aristote, élever au rang de citoyen tous les individus dont l'État a nécessairement besoin. Cependant, les constitutions étant diverses, les espèces de citoyen le seront nécessairement autant qu'elles. Il y a donc plusieurs organisations politiques : quels en sont le nombre, la nature, les différences? Le principe qui domine toutes les variétés d'organisation politique est que les constitutions qui ont en vue l'intérêt général sont pures et essentiellement justes, et que toutes celles qui n'ont en vue que l'intérêt personnel des gouvernants, viciées dans leurs bases, ne sont que la corruption des bonnes constitutions. Après avoir établi ce principe, Aristote reconnaît trois espèces principales de gouvernement : la royauté, l'aristocratie, la république; mais ces trois espèces en enfantent trois autres; la royauté produit la tyrannie, l'aristocratie l'oligarchie, la république la démagogie. Maintenant, à qui doit appartenir la souveraineté dans l'État? Ce ne peut être qu'à la multitude, ou aux riches, ou aux gens de bien, ou

à un seul individu supérieur par ses talents, ou à un tyran. Aristote signale partout des écueils; il est aussi juste envers la multitude qu'envers l'élite des hommes distingués : il conclut que la souveraineté doit appartenir aux lois fondées sur la raison ; puis il pose ce fait fondamental, qui a été reproduit par Montesquieu, que les lois se rapportent toujours à la nature de l'État. Et il faut préférer la souveraineté de la loi à celle de l'individu; et, d'après ce principe, si le pouvoir est remis à plusieurs citoyens, ils ne doivent être que les gardiens et les serviteurs de la loi. Des trois constitutions qui ont été reconnues bonnes, la meilleure doit être nécessairement celle qui a les meilleurs chefs. Tel est l'État où le pouvoir n'appartient qu'à la vertu, qu'on le confie d'ailleurs, soit à un seul individu, soit à une race entière, soit à la multitude, et où les uns savent obéir aussi bien que les autres savent commander, dans l'intérêt du but le plus noble.

Quel serait donc le gouvernement parfait? Il faut préciser d'abord le but suprême de la vie humaine. Ce but est le bonheur; et l'État le plus parfait est celui où chaque homme peut, grâce aux

lois, s'assurer le bonheur par la vertu : ainsi le but suprême de la vie est nécessairement le même pour l'homme pris individuellement que pour les hommes et l'État en général. Le bonheur, qui, pour les individus comme pour l'État, est toujours en proportion de la vertu et de l'intelligence, consiste dans l'activité. Pour agir, l'État doit être constitué harmonieusement. La juste proportion pour le corps politique, c'est évidemment la plus grande quantité possible de citoyens capables de satisfaire aux besoins de leur existence, mais pas assez nombreux pour se soustraire à une facile surveillance. Le meilleur territoire sera celui qui assure le plus d'indépendance à l'État, et qui fournira, le plus possible, tous les genres de productions. La position de la cité doit être également bonne et par terre et par mer. La mer permet d'importer ce que le pays ne produit pas, et d'exporter les denrées dont il abonde. L'État doit avoir une force navale proportionnée au développement même de la cité.

Voilà les limites numériques du corps social; quelles sont les qualités naturelles requises dans ses membres ? Les peuples qui habitent les climats

froids, dit Aristote, les peuples d'Europe sont, en général, pleins de courage; mais ils sont certainement inférieurs en intelligence et en industrie; et s'ils conservent leur liberté, ils sont politiquement indisciplinables, et n'ont jamais pu conquérir leurs voisins. En Asie, au contraire, les peuples ont plus d'intelligence, d'aptitude pour les arts; mais ils manquent de cœur, et ils restent sous le joug d'un esclavage perpétuel. La race grecque qui, topographiquement, est intermédiaire, réunit toutes les qualités des deux autres : elle possède à la fois l'intelligence et le courage; elle sait en même temps garder son indépendance et former de bons gouvernements; *capable, si elle était réunie en un seul État, de conquérir l'univers.*

On ne pouvait mieux apprécier la Grèce, son génie, et les divisions qui faisaient sa faiblesse. Il est remarquable au surplus que le précepteur d'Alexandre a une forte aversion pour la guerre. Il se plaint que les gouvernements les plus vantés de la Grèce, comme les législateurs qui les ont fondés, ne paraissent point avoir rapporté leurs institutions à une fin supérieure, ni dirigé leurs lois et l'éducation publique vers l'ensemble des

vertus; ils n'ont songé qu'à celles qui semblent devoir assouvir l'égoïsme de l'ambition. Aristote critique la constitution de Lacédémone que le fondateur a tournée tout entière vers la conquête et la guerre. Quelle meilleure preuve que le philosophe, dans la sincérité incorruptible de ses pensées, n'a jamais songé à flatter le fils de Philippe et de Jupiter? Et cependant les conquêtes d'Alexandre n'étaient pas moins raisonnables que glorieuses.

Trois choses peuvent rendre l'homme vertueux et bon : la nature, les mœurs et la raison; il faut que ces trois choses s'harmonisent entre elles, et souvent la raison combat la nature et les mœurs, quand elle croit meilleur de secouer leurs lois. Voilà comment Aristote se prépare à traiter de l'éducation; mais avant il parle du mariage, dont il détermine l'époque à dix-huit ans pour les femmes, à trente-sept ou un peu moins pour les hommes. Il entre dans des détails curieux pour l'histoire des mœurs, sur la grossesse des femmes, l'abandon des enfants contrefaits, qui était un principe généralement reçu dans la Grèce; l'alimentation des enfants et leurs premières années.

L'éducation doit être un des objets principaux du soin du législateur. Comme l'État tout entier n'a qu'un seul et même but, l'éducation doit être nécessairement identique pour tous ses membres, d'où il suit qu'elle doit être un objet de surveillance publique et non particulière, bien que ce dernier système ait généralement prévalu, *et qu'aujourd'hui chacun instruise ses enfants chez soi par les méthodes et sur les objets qu'il lui plaît.* Nous trouvons ici l'opinion théorique d'Aristote et la preuve de la décadence du patriotisme grec. Au temps du Stagirite, les cités de la Grèce avaient perdu leur unité morale; l'éducation était abandonnée aux fantaisies individuelles, et cependant, dit Aristote, les enfants appartiennent à l'État, puisqu'ils en sont tous des éléments; donc la loi doit régler l'éducation, et l'éducation doit être publique.

En traitant de l'éducation, Aristote parle avec une justesse exquise de la musique qu'il appelle une imitation des sensations morales. Nous recommandons cet endroit à ceux qui s'occupent de l'histoire de la musique et de la poésie; ils y verront les trois espèces de chants que connaissaient les

Grecs, les motifs qui leur faisaient proscrire la flûte, et les louanges décernées à l'harmonie dorienne.

Après cette digression sur l'éducation, notre philosophe revient à sa thèse de la meilleure constitution; mais, dit-il, il ne suffit pas d'imaginer un gouvernement parfait, il faut surtout un gouvernement praticable, d'une application facile et commune à tous les États. L'homme d'État doit être capable d'améliorer l'organisation d'un gouvernement déjà constitué, et cette tâche lui serait complétement impossible s'il ne connaissait pas toutes les formes diverses de gouvernement. Aristote reprend ici son étude des constitutions, et s'engage plus que jamais dans l'exploration des faits politiques. Sa haute raison semble s'élever encore, et acquérir en même temps plus d'ampleur et de solidité. Le milieu et la fin de sa *Politique* sont marqués par trois théories, l'une sur les classes moyennes, l'autre sur les trois pouvoirs, la troisième sur les révolutions, théories qui tiennent le premier rang parmi les plus beaux résultats de la raison humaine. L'expérience des temps modernes peut encore aujourd'hui y puiser de salutaires leçons.

Théorie des classes moyennes. — La constitution n'est pas autre chose que la répartition du pouvoir qui se divise entre tous les associés, soit en raison de leur importance particulière, soit d'après un principe d'égalité commune, c'est-à-dire qu'on peut faire une part aux riches et une autre aux pauvres, ou leur donner des droits communs. Ainsi les constitutions seront nécessairement aussi nombreuses que les combinaisons de supériorité et de différence entre les parties de l'État.

C'est une erreur de faire reposer exclusivement la démocratie sur la souveraineté de la majorité, car dans les oligarchies aussi, et l'on peut même dire partout, la majorité est toujours souveraine. Il est bien plus exact de dire qu'il y a démocratie là où la souveraineté est attribuée à tous les hommes libres, oligarchie là où elle appartient exclusivement aux riches.

Il y a plusieurs espèces de démocraties et d'oligarchies. La première espèce de démocratie est caractérisée par l'égalité, et cette égalité, fondée par la loi, signifie que les pauvres n'auront pas des droits plus étendus que les riches, que ni les uns ni les autres ne seront souverains exclusive-

ment, mais qu'ils le seront dans une proportion pareille. Après cette première espèce de démocratie en vient une autre, où les fonctions publiques sont à la condition d'un cens ordinairement fort modique. Dans une troisième espèce, tous les citoyens arrivent aux magistratures, mais la loi règne souverainement. Dans une autre, il suffit, pour être magistrat, d'être citoyen à un titre quelconque, la souveraineté restant encore à la loi. Une cinquième espèce admet d'ailleurs les mêmes conditions; mais on transporte la souveraineté à la multitude, dont les décrets sont souverains à la place de la loi.

Alors le peuple prétend agir en monarque; il rejette le joug de la loi, se fait despote et accueille bientôt les flatteurs : cette démocratie est, dans son genre, ce que la tyrannie est à la royauté. De part et d'autre, mêmes vices, même oppression des bons citoyens; ici les décrets, là les ordres arbitraires. Le démagogue et le flatteur ont une ressemblance frappante. Tous deux ils ont un crédit sans bornes, l'un sur le tyran, l'autre sur le peuple ainsi corrompu. Dans la démagogie, il n'y a plus de constitution, car il n'y a de constitution qu'avec la souveraineté des lois.

Le caractère distinctif de la première espèce d'oligarchie, c'est la fixation d'un cens assez élevé pour que les pauvres, bien qu'en majorité, ne puissent atteindre au pouvoir, ouvert à ceux-là seuls qui possèdent le revenu fixé par la loi. Dans une seconde espèce, le cens exigé est considérable, et le corps des magistrats a le droit de se recruter lui-même. Une troisième espèce d'oligarchie se fonde sur l'hérédité des emplois. Une quatrième joint au principe de l'hérédité celui de la souveraineté des magistrats, substituée au règne de la loi.

A côté de la démocratie et de l'oligarchie, Aristote rappelle qu'il y a aussi l'aristocratie avec ses différentes espèces, la république vulgaire, enfin la tyrannie; puis il pénètre plus avant encore dans la nature des choses.

Le caractère spécial de la démocratie, c'est la liberté; celui de l'oligarchie est la richesse; celui de l'aristocratie, la vertu : toutes trois admettent d'ailleurs la suprématie de la majorité, puisque dans l'une comme dans l'autre la volonté du plus grand nombre des membres du corps politique a toujours force de loi.

Trois éléments dans l'État se disputent l'égalité : ce sont la liberté, la richesse et le mérite; je ne parle pas d'un quatrième, qu'on appelle la noblesse, car il n'est qu'une conséquence des deux autres. La noblesse n'est qu'une ancienneté de richesse et de talent.

Tout État renferme trois classes de citoyens: les riches, les pauvres et les citoyens aisés, dont la position tient le milieu entre ces deux extrêmes. Si donc l'on admet que la modération et le milieu en toutes choses sont préférables, il s'ensuit évidemment qu'en fait de fortune la moyenne propriété sera la plus convenable de toutes. Elle sait, en effet, se plier aux ordres de la raison, qu'on écoute si difficilement quand on jouit de quelque avantage supérieur en beauté, en force, en puissance, en richesse, ou quand on souffre de quelque infirmité excessive de pauvreté, de faiblesse et d'obscurité.

L'association politique est donc surtout assurée par les citoyens de fortune moyenne. Partout où la fortune extrême est à côté de l'extrême indigence, ces deux excès amènent ou la démagogie absolue, ou l'oligarchie pure, ou la tyrannie.

ı moyenne propriété ne s'insurge jamais. Là ѕ fortunes aisées sont nombreuses, il y a bien ıs de mouvements et de dissensions révolu- ıaires. C'est la moyenne propriété qui rend lémocraties plus tranquilles et plus durables les oligarchies, où elle est moins répandue et ›ins d'importance politique. Quand le nombre pauvres vient à s'accroître, sans que celui fortunes moyennes s'accroisse proportionnelle- t, l'État est sur son déclin, et arrive rapide- t à sa ruine.

es bons législateurs sont sortis de la classe enne, Solon, Lycurgue, Charondas, et plu- rs autres.

e législateur ne doit jamais avoir en vue que ıoyenne propriété. S'il fait des lois oligarchi- s, c'est à elle qu'il doit penser ; s'il fait des lois ıocratiques, c'est encore d'elle qu'il doit s'oc- er. La constitution n'est solide que là où la se moyenne l'emporte en nombre sur les deux ses extrêmes, ou du moins sur chacune d'elles. Aristote termine sa théorie des classes moyennes r l'invitation faite aux législateurs de ne pas corder trop aux riches et de ne pas vouloir

tromper les classes inférieures. Il énumère les artifices spécieux dont on prétend leurrer le peuple en politique, et qui s'appliquent à cinq objets : l'assemblée générale, les magistratures, les tribunaux, la possession des armes, et les exercices du gymnase.

Théorie des trois pouvoirs. — Dans tout gouvernement, il est trois objets dont le législateur, s'il est sage, s'occupera par-dessus tous les autres. Ces trois points une fois bien réglés, le gouvernement est nécessairement bien organisé, et les États ne diffèrent réellement que par l'organisation différente de ces trois éléments. Le premier, c'est l'assemblée générale délibérant sur les affaires publiques; le second, c'est le corps des magistrats, dont il faut régler la nature, les attributions et le mode de nomination; le troisième, c'est le corps judiciaire. Ainsi voilà la théorie des trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire, que Montesquieu, dans le dernier siècle, inscrivait au commencement de son célèbre chapitre sur la constitution anglaise [1], et dont il oubliait de renvoyer

[1] *Esprit des Lois*, l. XI, ch. vi.

onneur au rival de Platon, formulée avec une pré-
ion immortelle en face des excès et des contre-
ıs que présentaient au philosophe les consti-
ions de la Grèce. Nous ne suivrons pas Aristote
ns les différentes combinaisons de l'assemblée
nérale, dans la répartition des magistratures,
ns l'énumération de différentes espèces de tribu-
ux : nous nous contenterons de signaler aux pu-
cistes ce passage, comme un fragment d'art poli-
ue qu'on ne saurait étudier avec trop de soin.
Aristote épuise l'organisation spéciale du pou-
ir, dans la démocratie et dans l'oligarchie, ainsi
e l'énumération des différentes magistratures
litiques. On y voit comment, dans la démocra-
, chacun doit commander et obéir à son tour;
nment toute fonction doit être rétribuée. La
magogie est vivement censurée. Ceux qui ont
pouvoir dans les oligarchies sont invités à dé-
nser leur fortune dans l'intérêt public; mais,
Aristote, les chefs des oligarchies font aujour-
hui tout le contraire : ils cherchent le profit
us que l'honneur, et l'on peut dire avec vé-
té que ces oligarchies ne sont que des démocra-
es réduites à quelques gouvernants.

Théorie des révolutions. — Pendant qu'Alexandre en Asie donnait aux affaires et aux rapports du monde une tournure nouvelle, Aristote, dans Athènes, méditait sur le passé de la Grèce. Les révolutions multipliées, les changements infinis qui depuis les temps héroïques avaient agité les cités grecques, venaient enfin se réfléchir dans la vaste pensée d'un philosophe pour s'y faire juger. L'esprit humain, pour la première fois, esquissait la théorie des révolutions, et trouvait la force d'arracher à des faits irréguliers et turbulents des leçons théoriques qu'il léguait à l'avenir. Les révolutions apparaissent dans la *Politique* d'Aristote comme un dénoûment tragique, et la méthode s'élève ici à la poésie. Pour achever ce chef-d'œuvre de philosophie politique, l'histoire vient apporter ce qu'elle a de plus pathétique en événements, en péripéties, et la raison redouble d'énergie pour dominer le spectacle qu'elle se donne à elle-même et aux autres.

Il est une cause première à laquelle il faut rapporter toutes les révolutions : les systèmes politiques, quelque divers qu'ils soient, reconnaissent des droits et une égalité analogues à leur principe,

nais tous s'en écartent dans l'application. La démagogie est née presque toujours de ce qu'on a prétendu rendre absolue et générale une égalité qui n'était réelle qu'à certains égards; l'oligarchie, e ce qu'on a prétendu rendre absolue et générale ne inégalité qui n'était réelle que sur quelques oints. Les uns, forts de cette égalité, ont voulu ue le pouvoir politique, dans toutes ses attribuions, fût également réparti; les autres, appuyés ur cette inégalité, n'ont pensé qu'à accroître leurs riviléges, et les augmenter; c'était augmenter inégalité. Tous les systèmes, bien que justes au ond, sont donc tous radicalement faux dans la ratique.

Les révolutions procèdent de deux manières : antôt elles s'attaquent au principe même du gouernement, tantôt aux personnes. Parfois aussi la évolution ne s'adresse qu'à une partie de la contitution, et n'a pour but que de fonder ou de renverser une certaine magistrature. Ainsi Lysandre voulait détruire la royauté à Sparte, et Pausanias l'éphorie.

Pour éviter les révolutions, il faut combiner ensemble l'égalité suivant le nombre, et l'égalité sui-

vant le mérite. La démocratie est plus stable et moins sujette aux bouleversements que l'oligarchie. Le peuple s'insurge peu contre lui-même, ou du moins les mouvements de ce genre sont sans importance. La république où domine la classe moyenne, et qui se rapproche de la démocratie plus que de l'oligarchie, est aussi le plus stable de tous les gouvernements.

Les causes de révolutions sont le désir du bien-être, l'ambition, l'insulte et le mépris, prodigués soit aux individus, soit à des classes de citoyens, la diversité d'origine entre les membres de la cité, la supériorité d'un homme (de là l'ostracisme), l'accroissement disproportionné de quelques classes de la république.

Les querelles particulières sont aussi une source de révolutions. Les divisions qui éclatent entre les principaux citoyens s'étendent à l'État, qui finit bientôt par y prendre part. Hestiée, Delphes, Mitylène, Épidamne, Phocée, nous en offrent la preuve par leurs tragiques dissensions.

Ceux qui ont acquis à leur patrie quelque puissance nouvelle, deviennent aussi pour l'État une cause de révolution : ou l'on s'insurge contre eux



par jalousie de leur gloire, ou eux-mêmes, enorgueillis de leur succès, cherchent à détruire l'égalité.

L'absence d'une classe moyenne ou sa faiblesse amène aussi les révolutions.

Dans la démocratie, les révolutions naissent, avant tout, de la turbulence des démagogues. Je passe sur les exemples historiques. La concentration des pouvoirs dans une seule main provoque aussi les bouleversements.

Dans les oligarchies, l'oppression des classes inférieures ou l'ambition démesurée d'un oligarque amène les changements. Les excès des oligarques, qui par leur inconduite dilapident leur fortune, la nécessité où ils se trouvent d'employer des troupes mercenaires, ou de confier le commandement de l'armée à un chef qui n'a pas épousé leurs intérêts, leurs divisions entre eux, des mariages, des procès, voilà pour eux des causes de révolution.

Dans les aristocraties, la révolution peut venir d'abord de ce que les fonctions publiques sont le partage d'une minorité trop restreinte, car l'aristocratie est aussi une sorte d'oligarchie. La misère extrême des uns, l'opulence excessive des autres, conséquence assez ordinaire de la guerre, sont en-

core des causes de bouleversements. Ajoutez-y l'infraction même du droit politique, tel que le reconnaît la constitution. Voilà pourquoi les formes démocratiques sont les plus solides de toutes, parce que c'est la majorité qui domine, et parce que l'égalité dont on y jouit fait chérir la constitution qui la donne. Le plus souvent, dans les aristocraties, les révolutions s'accomplissent d'une manière insensible et par les causes les plus minces. On néglige d'abord un point de la constitution sans importance, puis on arrive avec moins de peine à en changer un plus grave, jusqu'à ce qu'enfin on en vienne à changer le principe tout entier.

Enfin, les États sont exposés aux révolutions quand ils ont à leurs portes un État constitué sur un principe opposé au leur, ou bien quand cet ennemi, tout éloigné qu'il est, possède une grande puissance. Voyez la lutte de Sparte et d'Athènes. Partout les Athéniens renversaient les oligarchies, les Lacédémoniens les constitutions démocratiques.

Maintenant quels sont les moyens de conservation ? La connaissance des causes qui ruinent les États implique la connaissance des causes qui les conservent. Il faut d'abord ne pas déroger à la loi;

l'illégalité mine sourdement l'État. En second lieu, il ne faut pas se fier à ces ruses politiques qu'on emploie contre le peuple, et que l'expérience condamne si hautement. La courte durée des fonctions est aussi un moyen de prévenir, dans les aristocraties et les oligarchies, la domination des minorités violentes. Un puissant moyen de conservation politique est encore dans la mobilité du cens, qu'il faut élever proportionnellement au niveau de la richesse publique, si elle est accrue, ou, en cas de diminution, réduire dans une mesure égale. Il faut aussi empêcher qu'aucune supériorité monstrueuse ne s'élève dans l'État. Une magistrature doit être chargée de veiller sur ceux dont la vie est peu d'accord avec la constitution, dans la démocratie avec le principe démocratique, dans l'oligarchie avec le principe oligarchique[1]. Il faut aussi que les fonctions publiques n'enrichissent jamais ceux qui les occupent, car les citoyens s'indignent de penser que les magistrats volent les deniers publics, et ils ont alors deux motifs de se plaindre, puisqu'ils sont à la fois privés du pouvoir et du profit qu'il

[1] Idée de la censure romaine.

procure. Dans les démocraties, il ne faut pas permettre aux riches de faire de grandes dépenses pour le peuple; c'est le contraire dans les oligarchies.

On doit travailler à rendre la partie des citoyens qui veut le maintien de la constitution plus forte que celle qui en veut la chute. Il faut, en outre, observer la modération et la mesure en toutes choses. Bien des institutions en apparence oligarchiques ou démocratiques sont précisément celles qui ruinent l'oligarchie et la démocratie. On croit avoir trouvé le principe unique de la vérité politique, et on le pousse aveuglément à l'excès. Cette exagération déprave la constitution et finit par l'anéantir. On doit, dans les démocraties, s'occuper de l'intérêt des riches, et, dans les oligarchies, de l'intérêt du peuple.

L'éducation revient ici avec toute son importance. Si un seul citoyen est sans discipline, c'est que l'État lui-même n'en a pas.

Quels sont, dans les États monarchiques, les causes de révolution et de ruine, de stabilité et de salut? La royauté et la tyrannie sont séparées par de grandes différences. La royauté est créée par les

utes classes, qu'elle doit défendre contre le peu-e, et le tyran est créé par la masse contre les ci-yens puissants, dont il doit repousser l'oppres-n. Le but du tyran, c'est la jouissance; le but roi, la vertu. La tyrannie est pleine d'avidité, défiance et d'envie. Les monarchies portent en es les mêmes causes de révolution que les répu-ques. Les passions, la peur, le mépris qu'inspire maître, comme Sardanapale, qui fut tué parce 'il portait une quenouille; l'amour de la gloire, mme chez Dion; les agressions d'un État qui est gi par un principe contraire, voilà pour les tyran-s des causes de révolution. La royauté n'a pas à louter les dangers du dehors, et c'est ce qui en rantit la durée. Mais elle a deux dangers inté-urs, la trahison et la tendance au despotisme. Il it ajouter aussi une cause de ruine toute spéciale; plupart des rois par héritage deviennent bien vite éprisables, et on ne leur pardonne pas leur excès pouvoir. La royauté ne peut se maintenir que r la modération. Voilà qui explique sa durée si ngue chez les Molosses. A Sparte, ses limites et n partage entre deux personnes la conservèrent ngtemps.

La tyrannie a des moyens détestables pour durer. Elle emploie tour à tour l'espionnage, les discordes, la calomnie, les lourds travaux dont elle écrase le peuple, comme les pyramides d'Égypte, les monuments sacrés des Cypsélides, le temple de Jupiter Olympien par les Pisistratides et les ouvrages de Polycrate à Samos. La guerre est aussi un moyen d'occuper l'activité des sujets, et leur impose le besoin constant d'un chef militaire. La défiance des citoyens entre eux, leur affaiblissement, leur dégradation, voilà la politique de la tyrannie.

Le tyran peut, pour affermir son pouvoir, s'attacher à se conduire comme un véritable roi. Cette hypocrisie peut le faire durer. Qu'il embellisse la ville, comme s'il en était l'inspecteur et non le maître; qu'il affiche une piété exemplaire; qu'il porte une justice extrême dans la distribution des récompenses; qu'il évite d'allumer de graves ressentiments; qu'il recherche dans toute sa conduite la modération ; qu'il se montre enfin complétement vertueux, ou du moins vertueux à demi, et qu'il ne se montre jamais vicieux, ou du moins jamais autant qu'on peut l'être. La plus longue des ty-

rannies fut celle d'Orthagoras et de ses descendants à Sicyone; elle dura cent ans. Vient en second lieu celle des Cypsélides à Corinthe; elle dura soixante-treize ans et six mois; puis celle des Pisistratides à Athènes, mais elle eut des intervalles. Il faut mentionner, enfin, les tyrannies d'Hiéron et de Gélon à Syracuse.

Comment, après cette magnifique théorie des révolutions, Aristote aurait-il pu se refuser au plaisir d'accabler Platon de sa supériorité? Il oppose, au grand tableau politique qu'il vient de présenter, la stérile obscurité du système des nombres, qui est pour Platon la clef des révolutions, et il semble se plaire à faire de la faiblesse de son rival le couronnement de son œuvre.

Au reste, l'orgueil pouvait être permis à Aristote quand son stylet eut tracé les derniers mots de la *Politique*. Il s'était élevé, par la pensée, au sommet des choses humaines et de l'histoire connue jusqu'à lui; il avait fait passer sous ses yeux les institutions et les hommes qui avaient acquis quelque notoriété depuis l'établissement des sociétés. Le monde moral lui était familier, comme le monde naturel, et il avait mis les trésors de son génie

sous la garde d'une incorruptible justice. Aristote ne dépend de personne, ni du peuple d'Athènes, ni du roi de Macédoine. Il n'est, à vrai dire, dans les liens politiques ni de la démocratie, ni de la monarchie. Sa naissance, les circonstances de sa vie, l'ont affranchi le plus possible de tout engagement et de tout préjugé. Il a noblement usé de cette liberté précieuse ; il a dit la vérité à tout le monde, aux peuples comme aux rois, et n'a pas plus épargné le tyran que le démagogue. Il n'a pas flatté la multitude ; mais il a mis en lumière les avantages et les droits de la démocratie. Il est juste envers la royauté, comme envers la supériorité du génie, et en même temps il reconnaît le bon sens populaire. Quels désirs, quelles passions pourraient ternir l'intégrité de ses jugements ? Il est heureux par la pensée, qu'il reconnaît seule pour maîtresse, pour guide, pour divinité. Il vit dans la vérité des choses, il écrit sous la loi de sa raison, et il ne s'informe pas si Athènes le trouve trop monarchique et le Macédonien trop démocrate.

Alexandre écrivit un jour à Aristote : « Je n'approuve pas que vous ayez donné au public vos livres

ciences acroamatiques. En quoi serions-nous supérieurs au reste des hommes, si les sciences rous m'avez apprises deviennent communes à le monde? J'aimerais encore mieux les sur-r en connaissances sur les objets les plus élevés ı puissance. » Cet égoïsme n'est-il pas le plus ıifique éloge de la science? Mais si le fils de er désirait garder pour lui seul les grands ıx de l'esprit humain, tout au contraire, au-'hui l'humanité veut en partager à tous la ıissance, parce qu'elle pense, avec Aristote, le bonheur est toujours en proportion de la , de l'intelligence, de la soumission à leurs Et le philosophe citait, comme témoin de la ; de cette parole, Dieu lui-même, dont la fé-ne dépend pas de biens extérieurs, mais de ınce même de sa nature.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU TOME PREMIER.

Pages

...E.. I

...SSEMENT.. LXIX

...que des marbres de Paros.......................... LXXV

...iades.. XCI

...RE Ier. — De l'idée de la loi. — Du principe des sociétés antiques. — L'inégalité.................... 1

II. — Des temps primitifs. — Ce qu'on en peut tirer.. 13

III. — Des premières migrations et colonies. — Situation et génie de la Grèce.................. 23

IV. — Théorie de la religion grecque. — Les dieux. — Les prêtres. — Les poëtes législateurs....... 33

V. — Nécessité et déification de la force. — Règne de l'héroïsme. — Expéditions lointaines........ 53

VI. — Type religieux du législateur. — Institutions de la Crète.............................. 67

VII. — Le Péloponèse. — Type politique du législateur: Lycurgue. — Époque d'Homère........... 89

VIII. — Constitution de Sparte...................... 121

IX. — Les tyrannies............................. 143

Pag

CHAP. X. — Sagesse politique de quelques hommes......... 15

CHAP. XI. — Corinthe......................... 16

CHAP. XII. — Athènes. — Solon. — Clisthène. — Thémistocle. 17

CHAP. XIII. — Périclès. — Décadence d'Athènes. — Alcibiade. — Suite de révolutions.................. 21

APPENDICE. — Analyse de la politique d'Aristote........... 27

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

HISTOIRE
DES LÉGISLATEURS
ET
DES CONSTITUTIONS
DE
LA GRÈCE ANTIQUE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

INTRODUCTION GÉNÉRALE A L'HISTOIRE DU DROIT. Seconde édition. 1 vol. in-8.

PHILOSOPHIE DU DROIT. Seconde édition. 2 vol. in-8.

LETTRES PHILOSOPHIQUES ADRESSÉES A UN BERLINOIS. 1 vol. in-8.

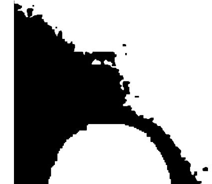
DE L'INFLUENCE DE LA PHILOSOPHIE du XVIII[e] siècle sur la législation et la sociabilité du XIX[e]. 1 vol. in-8.

AU DELA DU RHIN, ou Tableau philosophique et politique de l'Allemagne depuis M[me] de Staël jusqu'à nos jours. 2 vol. in-8.

ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE. 2 vol. in-8.

COURS D'HISTOIRE professé au Collége de France en 1836. — Époque romaine depuis Auguste jusqu'à la fin de Commode. 1 vol. in-8.

DE POSSESSIONE ANALYTICA SAVIGNIANÆ DOCTRINÆ EXPOSITIO. 1 vol. in-8.



DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

HISTOIRE

DES LÉGISLATEURS

ET

DES CONSTITUTIONS

DE

LA GRÈCE ANTIQUE

PAR

E. LERMINIER

ANCIEN PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

« Rerum natura, hoc est, vita narratur. »
Pline l'ancien.

TOME SECOND

PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX

1852

HISTOIRE
DES LÉGISLATEURS
ET DES CONSTITUTIONS
DE LA GRÈCE ANTIQUE.

CHAPITRE XIV.

SYRACUSE.

Dans une île célèbre, chantée de bonne heure par les poëtes[1] et située entre la Grèce et l'Italie, les Doriens étaient arrivés depuis plusieurs siècles n conquérants. Ils y avaient apporté l'aristocraique dureté de leurs institutions et de leurs lois; nais le génie de leur race ne put parvenir à chaner et à s'asservir la pétulante et orageuse nature es indigènes de la Sicile, que les ardeurs et la

[1] Thucyd., lib. VI, cap. II.

beauté du climat semblent toujours provoquer à la volupté comme à l'anarchie. Tel est, n'en doutons pas, le nœud des destinées et des révolutions de Syracuse, que se disputèrent toujours et ne purent jamais garder longtemps l'oligarchie, la démocratie et la tyrannie. Aux Syracusains attaqués par Athènes, un général lacédémonien donna la victoire; mais le génie dorien ne put les gouverner avec une autorité durable.

Syracuse eut pour fondateur Archias, que le délire d'une passion toute grecque contraignit de s'exiler de Corinthe [1], et qui en Sicile dut à la même cause une fin violente. Le destin semblait vouloir que dès l'origine tout dans l'histoire de Syracuse fût tragique et désordonné. A l'endroit où, suivant les expressions de l'oracle de Delphes, l'Alphée sortait de terre pour mêler ses eaux à la belle Aréthuse, Archias établit une colonie que vinrent accroître encore d'autres Doriens. Une situation heureuse, qui lui permit d'avoir un double port, fit en peu de temps de Syracuse une populeuse cité. Un siècle s'était à peine écoulé,

[1] Plutarch. *Amatoriæ narrationes*, t. IX, p. 93-5. Ed. Reiske.

qu'elle avait elle-même fondé trois villes[1] : Acres, Casmène et Camarine.

En Sicile, non moins que dans le Péloponèse, l'organisation de la société nouvelle eut pour point de départ un partage des terres qui concentra la propriété entre les mains d'une forte oligarchie. Ceux que la conquête créait ainsi propriétaires, reçurent et gardèrent le nom de partageurs de terres, γεωμόροι, γάμοροι, et les richesses qu'ils durent bientôt tant à l'heureuse fertilité du sol qu'au commerce, achevèrent de les rendre maîtres du gouvernement.

Leur domination s'appesantit et provoqua une révolution. Les esclaves qui cultivaient les terres se soulevèrent contre eux[2]. A ces serfs, qui portaient le nom particulier de Cylliriens, se joignit le peuple : les grands propriétaires furent expulsés, et Syracuse, un siècle après sa fondation, devint un État populaire.

Sans lois, sans équilibre, sans frein, cette démocratie ne put se passer d'un maître. Elle appela

[1] Thucyd., lib. VI, cap. V.
[2] Herodot., lib. VII, *Polymn.*, cap. CLV.

dans les murs de Syracuse un riche citoyen de Géla, qui tenait cette ville sous sa domination. Gélon, c'était le nom de ce chef opulent, entra dans Syracuse, y rétablit les grands propriétaires, et prit pour lui-même le pouvoir souverain.

Syracuse n'eut pas à s'en plaindre, car elle reçut des accroissements considérables. Gélon la fortifia, et dans son enceinte agrandie, fit entrer tous les habitants de Camarine qu'il détruisit de fond en comble. Il versa également dans Syracuse une partie de la population de Géla et de Mégare en Sicile [1]: il sacrifia tout à la prospérité de la ville fondée par Archias, et quand les Grecs vinrent lui demander des secours contre les Perses, c'était un roi puissant.

Après en avoir exercé quelque temps toute l'autorité, il en reçut le titre du peuple même, avec les noms de bienfaiteur et de sauveur [2], quand il eut battu les Carthaginois à Himère et assuré l'indépendance de la Sicile, qui devenait rapidement comme une autre Grèce. Gélon sentait si bien sa popularité, qu'instruit d'une conspiration qui s'était

[1] Herodot., lib. VII, *Polymn.*, cap. CLVI.

[2] Diod., lib. XI, cap. XXVI.

tramée contre lui, il ne craignit pas de rassembler le peuple pour la lui apprendre[1]. « Syracusains, leur dit-il en déposant ses armes, me voici devant vous couvert d'une simple tunique : disposez de ma vie. » Le peuple lui répondit par des transports d'amour, et demanda à grands cris le supplice des conspirateurs.

Ainsi s'établit à Syracuse cette forme de gouvernement que nous avons décrite[2], la tyrannie. En mourant, Gélon transmit le pouvoir à Hiéron, le plus âgé de ses frères[3]. C'était la consécration définitive de la tyrannie, qu'une semblable transmission changeait en dynastie.

Hiéron voulut jouir de ce que son prédécesseur avait fondé. Pendant un règne de douze ans il se montra sous des aspects divers : tantôt libéral, tantôt avare, ennemi de son frère Polyzèle, puis se réconciliant avec lui. Pendant qu'il ouvrait son palais aux poëtes les plus illustres de la Grèce, comme Simonide, Pindare, Eschyle, Épicharme et Bacchylide, il remplissait Syracuse d'espions, d'*écou-*

[1] Ælian. *Var. hist.*, lib. XIII, cap. XXXVII.

[2] Voy. ch. IX.

[3] Diod., lib. XI, cap. XXXVIII.

teurs[1], qui lui rapportaient les propos des citoyens, et leurs entretiens quand ils étaient réunis. Nous retrouvons cette incurable défiance que Xénophon a si bien peinte[2], et qui torture l'âme en la dégradant.

Dans cette sorte d'équilibre entre le bien et le mal, les louanges décernées par Pindare ont emporté la balance et séduit la postérité. Hiéron calculait avec finesse quand il cherchait les occasions de se faire louer par le poëte. Toutefois, il dut un jour à Olympie se retirer devant l'opposition de Thémistocle, qui déclara qu'il n'était pas juste que celui qui n'avait point partagé les dangers de la Grèce prît part à ses jeux.

Nous touchons à une révolution nouvelle. Gélon avait été populaire, et Hiéron redouté : mais les Syracusains n'endurèrent pas un troisième rejeton de la même race, Thrasybule, qui voulut être cruel et ne sut que les irriter sans les réduire. Une insurrection générale contraignit le frère de Hiéron de renoncer au pouvoir : il dut s'estimer heureux

[1] Arist. *Polit.*, lib. V, cap. IX.
[2] Voy. ch. IX.

qu'il lui fût permis de se retirer à Locres[1]. Le gouvernement démocratique fut rétabli à Syracuse, et s'y maintint environ soixante ans.

Ce furent soixante années d'orages, de factions, d'essais législatifs sans autorité. Dès que Thrasybule eut été relégué à Locres, les citoyens nés à Syracuse s'attribuèrent toutes les magistratures, à l'exclusion des étrangers qui avaient reçu de Gélon le droit de cité. Ceux-ci, au nombre de sept mille, indignés de se voir exclus de toutes les candidatures, se réunirent et s'emparèrent de deux quartiers de Syracuse garnis de bonnes murailles, l'île et l'Achradine. De leur côté, les Syracusains se cantonnèrent dans le reste de la ville et fortifièrent surtout la partie qui était en vue des Épipoles[2]. De cette façon toute communication avec la campagne se trouva interceptée pour les sept mille, qui risquèrent d'être bientôt affamés. Ces derniers,

[1] Diod., lib. XI, cap. LXVII.

[2] C'était le cinquième quartier de Syracuse, quand cette ville opulente eut acquis tout son développement. Mais à l'époque de cette guerre intestine des étrangers et des indigènes, les Épipoles ou l'Épipole était une haute colline déjà fort peuplée qui dominait la ville au septentrion.

les cités siciliennes sévirent contre les étra
les déportèrent à Messine[1], et rappelant les
les remirent en possession de leurs biens.

C'était la maladie des cités siciliennes[2] qu
continuelle incertitude de la propriété. Les
sements, le partage des terres se faisaiei
exactitude, sans prudence, au hasard, ca
des troubles violents, et comme Syracuse
plus populeuse des villes de la Sicile, elle
aussi la plus tourmentée. Il fallait qu'à cha
stant elle réprimât des prétentions à la tyran
certain Tyndaride, brouillon plein de jact
de forfanterie, s'était fait une nombreuse cl
parmi les citoyens pauvres qui lui formaie
fois une cour et une armée. Convaincu d'asp

conduisait en prison, ses partisans tentèrent sa délivrance. Il s'éleva dans la ville un effroyable tumulte. Les meilleurs citoyens s'armèrent et fondirent sur les factieux[1]. Ils les enveloppèrent et les mirent à mort avec celui qu'ils avaient voulu délivrer.

Les Syracusains se persuadèrent que la liberté était surtout menacée par l'ambition des principaux citoyens, et ils empruntèrent à Athènes le triste remède de l'ostracisme. Seulement ce n'était plus sur une coquille, mais sur une feuille d'olivier que le peuple de Syracuse écrivit les noms de ceux qu'il voulait bannir. La nouvelle loi, le pétalisme[2], eut d'étranges effets. Dès qu'elle eut été portée, les hommes les plus considérables s'éloignèrent de l'administration de la république, et ne voulurent plus travailler et vivre que pour eux. Ils ne prenaient plus souci que de leurs affaires et de leurs plaisirs. Mais ce que Syracuse comptait d'hommes déhontés et

[1] Τοὺς νεωτερίσαντας. Diod., lib. XI, cap. LXXXVI.

[2] Πέταλον, feuille. — Dans cette imitation d'Athènes, les Syracusains limitèrent à cinq ans la durée d'un exil qui n'était pas à leurs yeux un châtiment, mais une mesure politique, une loi d'exception.

pervers se jeta dans la vie publique et s'empara du gouvernement. Les démagogues et les sycophantes pullulèrent. De jeunes fous, échappés aux écoles des rhéteurs, s'évertuaient pour faire prévaloir les plus dangereuses nouveautés. Le désordre n'avait plus de bornes, et ceux qui auraient pu le prévenir ou l'arrêter, s'abstenaient, afin que leurs noms ne fussent pas inscrits sur des feuilles d'olivier. Quelque irréfléchi que fût le peuple de Syracuse, il sentit bientôt que ce bizarre contraste de l'inertie des bons et de l'autorité des mauvais citoyens, perdrait la république, s'il se prolongeait, et la loi du pétalisme ne tarda pas à être abrogée.

La guerre contre Athènes accrut considérablement la puissance de la démocratie syracusaine. De beaucoup d'endroits arrivait à Syracuse la nouvelle des projets des Athéniens, mais pendant longtemps on n'y crut pas. Cependant une assemblée fut convoquée et l'on s'y livra à de longs débats. Les Athéniens n'oseraient pas venir, disaient les uns, et s'ils l'osaient, ajoutaient d'autres, que pourraient-ils nous faire qui ne retombât sur eux? Un des citoyens les plus écoutés, Hermocrate, insista sur la réalité de l'expédition, mais il rassura

conduisait en prison, ses partisans tentèrent sa délivrance. Il s'éleva dans la ville un effroyable tumulte. Les meilleurs citoyens s'armèrent et fondirent sur les factieux[1]. Ils les enveloppèrent et les mirent à mort avec celui qu'ils avaient voulu délivrer.

Les Syracusains se persuadèrent que la liberté était surtout menacée par l'ambition des principaux citoyens, et ils empruntèrent à Athènes le triste remède de l'ostracisme. Seulement ce n'était plus sur une coquille, mais sur une feuille d'olivier que le peuple de Syracuse écrivit les noms de ceux qu'il voulait bannir. La nouvelle loi, le pétalisme[2], eut d'étranges effets. Dès qu'elle eut été portée, les hommes les plus considérables s'éloignèrent de l'administration de la république, et ne voulurent plus travailler et vivre que pour eux. Ils ne prenaient plus souci que de leurs affaires et de leurs plaisirs. Mais ce que Syracuse comptait d'hommes déhontés et

[1] Τοὺς νεωτερίσαντας. Diod., lib. XI, cap. LXXXVI.

[2] Πέταλον, feuille. — Dans cette imitation d'Athènes, les Syracusains limitèrent à cinq ans la durée d'un exil qui n'était pas à leurs yeux un châtiment, mais une mesure politique, une loi d'exception.

garchie, au contraire, attire à elle tous les profits et ne laisse au peuple que les dangers. Voilà ce que se proposent aujourd'hui les ambitieux et les jeunes gens : mais ils échoueront [1]. » Ainsi l'approche de la guerre rendait la démocratie plus défiante et plus impérieuse.

La victoire la trouva cruelle. Lorsqu'après l'affreux désastre où s'abîma la fortune d'Athènes, le peuple de Syracuse délibéra sur le sort des vaincus, les passions doriennes eurent un implacable interprète dans Dioclès, qui aspirait à devenir non le tyran, mais le législateur de ses concitoyens. Il leur représenta qu'ils manqueraient à la justice, s'ils n'avaient pas pour les vaincus une haine inflexible et les traitements les plus rigoureux. Gylippe, car Thucydide est plus digne de foi que Diodore, demandait en vrai soldat qu'on épargnât la vie des généraux qu'il avait vaincus. Il eût voulu d'ailleurs les mener à Sparte où le vieux Nicias ne manquait pas d'amis. Mais l'avis le plus dur, celui de Dioclès, l'emporta. Les généraux athéniens furent mis à mort, et les soldats furent condamnés aux

[1] Thucyd., lib. VI, cap. XXXIX.

travaux forcés des carrières. Presque tous y périrent; seulement quelques-uns, plus lettrés que les autres, furent tirés de prison : les vainqueurs en firent les précepteurs de leurs enfants. Même après sa défaite, la supériorité littéraire d'Athènes était reconnue.

Dioclès flattait la démocratie pour qu'elle lui donnât la puissance de faire des lois. Il sut persuader au peuple d'élire ses magistrats par la voie du sort, et de désigner des législateurs qui réformeraient l'État. Comme il était le plus illustre de ces commissaires, il imposa son nom à l'œuvre commune, qu'on appela les lois de Dioclès.

Le fond de ces lois, nous ne le connaissons pas. Diodore[1] en vante la rédaction concise, mais il nous laisse dans l'ignorance des dispositions que contenait ce style d'une brièveté monumentale. Il dit seulement que dans cette législation on trouvait pour le vice une haine vigoureuse, pour tous les genres d'injustice une inflexible répression, et dans la répartition des peines une équité proportionnelle à laquelle on ne s'était pas élevé jusqu'alors.

[1] Diod., lib. XIII, cap. XXXV.

On a conjecturé, non sans quelque raison, que ces lois devaient offrir d'assez nombreuses analogies avec celles de Zaleucus et de Charondas, législateurs grecs de cités italiennes [1]. Cette législation était un mélange de prescriptions rigides et de conseils moraux. Elle portait la double empreinte de Pythagore et de Dracon. Mais la dureté de la pénalité et quelquefois même la férocité du châtiment ne sauvaient pas de l'impuissance le législateur, quand celui-ci ne s'apercevait pas qu'il faisait aux mœurs une inutile violence.

C'est ce qui advint à Dioclès. Il ne régénéra pas Syracuse. Cette démocratie tyrannique et dissolue ne se corrigea point; elle garda l'habitude de toutes les voluptés. On continua de faire deux grands repas par jour, et personne, suivant l'expression d'un ancien, ne passait la nuit seul [2]. Cette mollesse régnait par toute la Sicile. Agrigente égalait au moins Syracuse en magnificence et dans les raffinements de la vie. Le temple de Jupiter, qui ne fut pas achevé, avait trois cent quarante pieds

[1] Voy. l'*Épilogue*.
[2] Plat. *Epist.*, VII.

de longueur, soixante de largeur et cent vingt pieds de haut. Le luxe des particuliers ne connaissait pas de bornes, et les caves de Gellias étaient fameuses. Enfin la délicatesse des habitudes n'est-elle pas assez indiquée par ce décret [1] qui défendait aux assiégés d'Agrigente de ne pas monter la garde pendant la nuit avec plus d'un tapis, d'un matelas, d'une couverture et de deux oreillers. Voilà ce que les Agrigentins appelaient un lit de camp.

Le triomphe que les Syracusains venaient de remporter sur Athènes leur avait inspiré tant d'orgueil que, brisant toutes les entraves, ils ne supportèrent plus qu'un régime purement démocratique [2]. Le peuple décida de tout, et c'est à peine si le sénat [3] conserva quelque autorité consultative. Ce grand conseil politique, composé de six cents citoyens, l'élite de la république, n'eut guère

[1] Diod., lib. XIII, cap. LXXXIV.

[2] Arist. *Polit.*, lib. V, cap. III.

[3] Sainte-Croix, *Mémoire sur les anciens gouvernements et les lois de la Sicile*, t. XLVIII de l'Académie des inscriptions.

d'autre occupation que de donner la forme de décrets aux volontés populaires.

Alors l'extrême démocratie porta son fruit ordinaire, la tyrannie. Une guerre nouvelle en accéléra l'éclosion. Pendant que Syracuse était occupée à combattre les Athéniens, les habitants d'Égeste s'étaient armés contre elle : aussi après sa victoire ils craignaient sa vengeance, et pour s'en préserver, ils appelèrent les Carthaginois en Sicile. Carthage, qui convoitait sans cesse cette île opulente, répondit à l'appel des Égestéens, et ses généraux débarquant avec des forces considérables, s'emparèrent de Sélinonte ainsi que d'Himère, et revinrent rapidement en Afrique avec un immense butin.

Cette première expédition ne fit qu'enflammer l'ambition des Carthaginois, qui résolurent de reparaître en Sicile avec un appareil formidable. Ils enrôlèrent des Libyens, des Phéniciens, des Numides et des Cyrénéens. A l'annonce de cette trombe de barbares, Syracuse mit une flotte en mer, sans négliger de demander des secours tant aux Grecs d'Italie qu'au Péloponèse. Agrigente se sentit plus particulièrement désignée par ses richesses aux premiers coups des envahisseurs. Ceux-

i, en effet, marchèrent d'abord sur cette magnique cité dont ils s'emparèrent après un siége de uit mois. Le pillage et la ruine d'Agrigente enchirent Carthage des chefs-d'œuvre de la peinure et de la statuaire, que l'art grec avait accumulés dans cette illustre ville si bien célébrée par indare [1].

Au milieu de la terreur qu'une semblable catarophe avait répandue dans toute la Sicile, il se nt à Syracuse une assemblée du peuple dans laselle un ambitieux, jusqu'alors obscur, saisit ccasion de se produire en portant des accusaons violentes. C'était Denys, fils d'Hermocrate. accusa les généraux d'avoir livré la république Carthage, et il exhorta le peuple à en tirer sur-champ une vengeance exemplaire. L'assemblée émut. Les magistrats, conformément à la loi, ondamnèrent Denys à payer l'amende pour avoir oublié l'ordre; mais un citoyen riche et considéré, hilistus, qui devait plus tard écrire l'histoire de a Sicile, déclara qu'il payerait non-seulement cette amende, mais encore toutes celles que pen-

[1] Pythior., XII.

dant le reste du jour Denys pourrait encourir. Couvert par un tel garant, Denys renouvela ses attaques : il reprocha ouvertement aux généraux d'avoir cédé à l'appât de l'or pour abandonner les Agrigentins; puis, prenant à partie les principaux citoyens, il les dénonça comme des fauteurs d'oligarchie. Il demanda la destitution des généraux, et il conjura le peuple de leur donner pour successeurs, non les hommes les plus puissants, mais les plus dévoués à la démocratie. Ceux-là, loin de mépriser le peuple, le craindraient; car ils auraient la conscience de leur propre faiblesse.

Ces accusations, ces flatteries, le mauvais état des affaires, le désastre d'Agrigente, tout concourut à exciter les esprits. Docile à la voix de l'orateur, le peuple destitua les généraux et mit Denys lui-même au nombre de leurs successeurs. Par le courage qu'il avait déployé contre les Carthaginois, Denys n'était pas indigne du commandement; mais à ses yeux ce n'était qu'un degré qui devait le conduire à la tyrannie.

Il vaut la peine de voir par quels moyens il sut la conquérir et l'exercer. Devenu général, il ne conférait pas avec ses collègues, il s'isolait pour

nieux persuader au peuple que seul il savait aimer et défendre la république. Il ne tarda pas à obtenir e rappel des exilés. C'étaient autant d'instruments lont il s'assurait; ces bannis ne pouvaient revenir u'avides de changements et de vengeances.

Géla avait demandé des secours aux Syracusains; enys y courut, et trouvant cette ville déchirée par s factions, il prit parti pour le peuple contre les iches, les accusa publiquement, fit décréter leur ipplice et la vente de leurs biens. L'argent qui rovint de cette spoliation, fut distribué à la garison et aux troupes que Denys avait amenées.

Au moment où, de retour de cette expédition, elui-ci rentrait à Syracuse, le peuple sortait du éâtre où de grands jeux avaient été célébrés. ussi la foule se pressa autour du général pour lui emander des nouvelles des Carthaginois. Denys épondit qu'il n'en apportait pas, et que, d'ailleurs, a république avait de plus dangereux ennemis : 'étaient ses propres magistrats qui endormaient le euple par des fêtes, dilapidaient le trésor public, t ne payaient point les soldats. Il affirma que, par l'entremise d'un héraut, chargé en apparence de traiter du rachat des prisonniers, Imilcar l'avait en-

gagé à fermer les yeux sur les intelligences que les Carthaginois pourraient avoir avec les autres chefs syracusains. Enfin il déclara qu'il revenait avec l'intention formelle de se démettre du commandement, pour ne pas tremper dans de telles trahisons.

Grande fut l'indignation du peuple et de l'armée, quand ces réponses de Denys se répandirent dans Syracuse. Une assemblée fut convoquée le lendemain. Denys y répéta tout ce qu'il avait dit la veille, avec des circonstances qui portèrent au plus haut point l'exaspération populaire. Enfin, quelques assistants s'écrièrent qu'il fallait déférer à Denys le commandement suprême et ne pas attendre que l'ennemi vînt battre en brèche les murs de la ville. Plus tard on jugerait les traîtres. D'ailleurs, il fallait se rappeler que, lorsque les Syracusains vainquirent si glorieusement les Carthaginois à Himère, ils n'avaient qu'un seul chef, Gélon. Cette motion enleva tous les suffrages, et une immense majorité proclama Denys général, avec un pouvoir absolu[1].

Le peuple avait voté la tyrannie. A peine quel-

[1] Αὐτοκράτωρ. Diod., lib. XIII, cap. XCIV.

ques jours s'étaient écoulés que beaucoup de citoyens s'en aperçurent, mais il était trop tard. Denys, désormais marchant sans détour à son but, doubla la solde des troupes, et ordonna à tous les Syracusains, jusqu'à l'âge de quarante ans, de se rendre en armes à Léontium, avec des vivres pour trente jours. Cette ville avait alors une garnison syracusaine; et elle était pleine de bannis et d'étrangers, partisans infaillibles de toute révolution. Denys avait établi son camp dans la plaine, aux portes de Léontium, quand une nuit un affreux tumulte vint jeter l'alarme partout. On en voulait à la vie du général : c'était le cri de ses amis et de ses esclaves. Denys se retira précipitamment dans la citadelle; il passa le reste de la nuit à faire allumer des feux, et appela auprès de lui ses plus fidèles soldats. Le jour venu, il descendit sur la place publique et raconta devant la foule à quels périls il avait comme par miracle échappé. Qui eût osé ne pas ajouter foi à ses paroles? Il obtint une garde de six cents hommes avec la faculté de les choisir lui-même. C'était une imitation de Pisistrate.

On lui avait accordé six cents hommes : Denys

en prit plus de mille, vigoureux, pauvres et braves; il les arma magnifiquement et les enivra de promesses. De plus il s'environna de troupes mercenaires auxquelles il inspira un dévouement aveugle, en se faisant pour elles populaire et familier. Après tous ces préparatifs, il reprit le chemin de Syracuse.

La révolution était accomplie, il ne restait plus qu'à la proclamer. Denys, établissant sa tente dans le quartier du port, déclara la tyrannie. Remplie de soldats étrangers, épouvantée des périls dont la menaçaient les Carthaginois, Syracuse n'avait plus ni la force, ni la pensée de résister à ce nouveau maître, dont le pouvoir dura trente-huit ans.

Depuis cet avénement de Denys jusqu'au moment où Syracuse fut prise par les Romains, son histoire n'est qu'un perpétuel combat de la domination d'un seul et du gouvernement républicain. Les deux causes eurent d'illustres représentants : la liberté fut défendue par Dion, élève de Platon; elle fut vengée par le vieux Timoléon, que Corinthe envoya. Denys l'Ancien eut le génie du pouvoir et sut mourir dans son lit. Son fils reproduisit plutôt ses vices que ses vertus, et surtout il n'hérita pas de

ortune : mais vingt-sept ans après le rétablis-
ent du régime démocratique par Timoléon, le
vernement absolu fut ressaisi par Agathocle
ne merveilleuse audace dans ses desseins, intré-
et cruel dans l'exécution. Au milieu des troubles
suivirent sa fin tragique, Hiéron, fils d'Hiéro-
, que l'armée avait nommé général, s'empara
pouvoir souverain et l'exerça doucement. Il eut
modération naturelle qui lui permit de rendre
énat un peu de son ancienne autorité, et de
ocier à la réforme de quelques lois de Dioclès.
sta l'allié constant des Romains dans leurs
res contre les Carthaginois, et crut à la fortune
Rome malgré les victoires d'Annibal. Après sa
t une imprudente défection attira sur Syracuse
rmes de Marcellus, qui fit de la Sicile une
ince romaine.

aintenant il faut revenir à Denys qu'on appela
cien, pour le distinguer de son fils. La guerre
à la fois une justification de sa tyrannie et un
en de l'appesantir : elle le rendait nécessaire
lus puissant. Denys avait marché au secours de
qu'assiégeaient les Carthaginois ; mais il
ait pas empêché ceux-ci de s'emparer de cette

place et de la mettre au pillage. Géla partagea le sort d'Agrigente. Un cri de défiance et de colère s'éleva contre Denys. On l'accusa de n'avoir pas voulu sauver Géla, pour tenir plus sûrement les autres villes sous sa domination, en les entretenant dans la terreur des Carthaginois. Si Denys n'eût pas été fidèlement entouré de ses mercenaires, il eût été tué par la cavalerie syracusaine, qui chercha une autre vengeance. Cette cavalerie se porta avec impétuosité sur Syracuse et surprit la garnison : la maison de Denys fut envahie et sa femme violée. C'était à dessein qu'on s'emportait à une de ces offenses après lesquelles ceux qui les ont faites, ne peuvent plus retourner en arrière.

Les conjurés crurent que, par cette audace, ils assureraient leur triomphe, et que Denys n'oserait ni rester à l'armée ni revenir à Syracuse. Il déjoua leur attente. Soupçonnant quelque complot, Denys, avec une troupe d'hommes dévoués, avait suivi de près les cavaliers syracusains. Après une marche forcée de plus de sept lieues, il arriva au milieu de la nuit en face de l'Achradine, qu'il trouva fermée. Il ordonna d'entasser des roseaux devant les portes de ce quartier et d'y mettre le feu. Pendant l'in-

cendie il fut rejoint par le reste de ses mercenaires. Alors, sur les débris fumants des portes consumées, il entra dans la ville. Les plus braves des cavaliers syracusains accoururent à sa rencontre : enveloppés de toutes parts, ils furent massacrés. Tous ceux qui s'opposèrent à sa marche eurent le même sort. Les maisons de tous les ennemis de Denys furent envahies et fouillées. Ceux qui les habitaient furent immolés ou chassés de la ville. Le gros de l'armée sicilienne arriva avec le jour, et Denys se retrouva plus puissant que jamais.

Il reçut alors un héraut d'Imilcar, général des Carthaginois, qui lui proposa la paix. Il accueillit avec joie cette ouverture, et les deux chefs convinrent des conditions suivantes : « Les Carthaginois, outre leurs anciennes colonies, garderont sous leur domination les Sicaniens, les Sélinontins, les Agrigentins et les Himériens. Ceux de Géla et de Camarine conserveront leurs villes, mais sans pouvoir les fortifier, et ils payeront tribut aux Carthaginois. Les Léontins, les Messiniens et tous les Sicules se gouverneront par leurs propres lois. *Les Syracusains seront soumis au pouvoir de Denys.* Les pri-

sonniers de guerre et les navires capturés seront rendus de part et d'autre[1]. » Ainsi Denys se trouvait confirmé dans sa tyrannie par les Carthaginois, et soit qu'il les combattît, soit qu'il traitât avec eux, il avait l'art de faire de ces ennemis redoutables d'utiles auxiliaires.

Il y avait dans la politique de Denys, un intime mélange de préoccupations personnelles et de grandes vues. Il pourvut en même temps à la sûreté et au bien-être de tous. Il sépara le quartier de l'île du reste de la cité par un grand mur sur lequel il éleva plusieurs tours; et en avant de cette enceinte, il bâtit à l'usage du peuple des halles et des portiques. S'il distribua à ses amis et à ses mercenaires les maisons du quartier de l'île, qui était devenu une véritable forteresse, il donna au peuple un grand nombre d'immeubles dans les autres parties de la ville, et il conféra le droit de cité à des esclaves affranchis en les appelant *nouveaux citoyens*. Ces bienfaits n'empêchèrent pas de nouvelles révoltes qui mirent Denys dans le plus grand danger pendant qu'il était occupé à guer-

[1] Diod., lib. XIII, cap. CXIV.

royer contre les Sicules, dont il souffrait avec peine l'indépendance.

Vainqueur de ses ennemis intérieurs, Denys revint à la pensée d'arracher la Sicile aux Carthaginois. Il commença d'immenses préparatifs. Syracuse devint comme un vaste atelier où des ouvriers nombreux fabriquaient toutes sortes d'armes et construisaient non-seulement des trirèmes, mais des navires à cinq rangs de rames, ce qui était à cette époque une grande nouveauté. Alors aussi fut inventée la catapulte. Au milieu des chantiers, sous les portiques, dans les gymnases, Denys animait les ouvriers, et par des récompenses enflammait leur émulation. Aussi tout ce que la Grèce et l'Italie possédaient d'artisans industrieux, affluait à Syracuse.

Non moins que Denys, les Syracusains se portaient avec ardeur à cette prise d'armes contre les Carthaginois. Si la victoire se déclarait en leur faveur, elle les vengerait de Carthage qui, en traitant avec eux, avait stipulé la perte de leur liberté. Dans tous les cas, la guerre, par les inquiétudes qu'elle donnerait à Denys tant au dehors qu'au dedans, allégerait son joug : ils le pensaient du

moins, et surtout ils espéraient qu'elle leur fournirait l'occasion de la secouer.

D'autres causes, des antipathies et des inimitiés de races soulevèrent toutes les villes grecques de la Sicile contre Carthage, qui avait si souvent inondé cette île d'une multitude de barbares. Dès qu'on sut avec certitude que les Syracusains avaient, par une ambassade solennelle, déclaré la guerre à la cité africaine si elle ne renonçait pas à sa domination sur les villes grecques, ce ne fut par toute la Sicile qu'un cri de vengeance et de fureur. On pilla, on confisqua les propriétés des Carthaginois: contre eux-mêmes, on se livra à des cruautés dont ils n'avaient que trop donné l'exemple dans la victoire. Inexorables représailles, sanguinaires indices d'un mutuel acharnement. Quand, plus tard, Caton fatiguera le sénat romain de son éternelle redite « qu'il faut détruire Carthage, » il ne fera que prêter une voix puissante à la haine longtemps amassée de l'Italie et de la Grèce contre la race africaine.

Denys s'animait de cette haine dans ses perpétuels efforts pour chasser de la Sicile les Carthaginois contre lesquels il soutint quatre guerres, mê-

lées de succès éclatants et de grandes défaites. L'esprit de faction, ce mauvais génie de Syracuse, fit toujours obstacle à des résultats décisifs. Dès que les Syracusains se trouvaient victorieux, ils se tournaient contre Denys, ils l'accusaient de ne voir dans la guerre qu'un moyen de les asservir et de ruiner la Sicile. Même une fois, fiers d'un avantage qu'ils avaient remporté sans lui, et oublieux de tout ce qu'ils devaient à son génie politique, ils l'eussent contraint d'abandonner le pouvoir et Syracuse, si Pharacidas, le Lacédémonien, qui commandait la flotte des alliés, n'eût déclaré au peuple que Sparte l'avait envoyé pour combattre avec les Syracusains et Denys contre les Carthaginois, mais non pas pour renverser Denys et son gouvernement[1]. Lacédémone et le Péloponèse ne voulaient pas être les complices des funestes fantaisies de la multitude.

Les guerres contre Carthage furent entremêlées d'expéditions en Italie, parce que Denys aurait aussi voulu soumettre à la suprématie de Syracuse tout ce qui s'appelait alors la Grande-Grèce. C'était la

partie méridionale de la péninsule italique, où une civilisation brillante précédait la suprématie romaine.

Effrayés par l'ambition de Denys, les Grecs de l'Italie se lièrent entre eux par des traités et formèrent une sorte de congrès[1]. Mais ils furent surtout protégés par les diversions que sans aucun concert faisaient les Carthaginois. Il fallait bien que Denys lâchât prise et revînt à la défense de la Sicile. Toutefois, dans ses incursions, il s'empara de Locres, de Crotone, d'Hipponium et de Caulonia. L'opulente Rhegium, située à l'extrémité inférieure de l'Italie, était aussi l'objet de sa convoitise. Elle eut l'imprudence de l'offenser et de lui fournir le prétexte d'une déclaration de guerre. Denys la tint étroitement bloquée pendant onze mois et la réduisit par la famine. Quand il entra dans cette malheureuse ville, il y trouva des monceaux de cadavres, et ceux qui survivaient ressemblaient à des ombres errantes. Ce lamentable aspect ne désarma pas Denys que cette longue résistance avait exaspéré. Six mille prisonniers furent envoyés à

[1] Diod., lib., XIV, cap. XCI, συνέδριον ἐγκατεσκεύαζον.

cuse, et le général qui avait soutenu le siége eté à la mer avec son fils et tous les siens.

ɜndant une de ses campagnes en Italie, Denys t des Gaulois, qui venaient de prendre Rome, rὸposition d'une étroite alliance. Placés au eu de leurs ennemis communs, les Gaulois raient, de concert avec Denys, tantôt les atta-' en face, tantôt les prendre à dos [1]. Denys fut d'être insensible aux avantages d'un pareil rd. Mais en dépit de ses prospérités et de ses eins, le temps approchait où la Sicile serait ugnée par ces Romains que les Gaulois avaient eus.

rsque la paix permettait à Denys de jouir à cuse d'un royal repos, il embellissait la ville, truisait de vastes gymnases le long du fleuve ›us, et élevait des temples aux dieux. L'art, hilosophie, la poésie, avaient des attraits cette âme qu'on eût pu croire possédée la politique et l'ambition. La renommée du célèbre disciple de Socrate, de l'éloquent ›n, lui fit désirer la présence du philosophe à

I. J. Justin. *Hist.*, lib. XX, cap. v.

Syracuse. Platon y vint, et l'entrevue tourna si mal qu'un instant sa vie fut en danger. Il perdit pour quelques jours la liberté. Ses amis le rachetèrent. Dans la civilisation grecque, il y avait deux espèces d'hommes qui devaient s'éviter, les philosophes et les tyrans.

Il est difficile de prononcer sur le mérite des vers qu'inspirait à Denys son amour pour la poésie. Ses vers étaient-ils bons, médiocres ou ridicules? Philoxène, le poëte dithyrambique, consulté par Denys sur quelque élégie pathétique, dit, en jouant sur les mots, qu'elle était pitoyable; et certaines odes que fit chanter aux jeux olympiques le maître de Syracuse, excitèrent la gaieté de la Grèce. Mais, de leur côté, les Athéniens décernèrent le prix à Denys pour sa tragédie de *la Rançon d'Hector*[1]. Il en conçut une joie folle, et célébra son triomphe dans des orgies qui le mirent au tombeau. Ainsi s'accomplit l'oracle d'après lequel Denys devait périr lorsqu'il aurait vaincu des adversaires qui lui seraient supérieurs. Dans sa pen-

[1] Λύτρα Ἕκτορος. Diod., lib. XV, cap. LXXIV. Voir la note de Wesseling, t. VI, pag. 661.



sée c'étaient les Carthaginois, et il évitait toujours de pousser contre eux ses avantages jusqu'au bout. On vit par l'événement que ces rivaux supérieurs étaient les poëtes de la Grèce sur lesquels il avait remporté une victoire inattendue.

Dans sa longue jouissance du pouvoir, Denys ne connut jamais la sécurité. Toujours inquiet, soupçonneux, il fut nécessairement cruel. Il savait que chaque citoyen était pour lui un ennemi secret, épiant sans cesse l'occasion de l'attaquer et de le détruire. Ainsi la terreur qu'il inspirait aux autres lui était renvoyée et le poursuivait jusqu'au sein des plaisirs. C'est ce qu'il exprima un jour par une sorte de mise en scène, à la manière des poëtes tragiques. Comme un de ses flatteurs le félicitait de sa puissance et vantait son bonheur : « Veux-tu, lui dit Denys, veux-tu, Damoclès, puisque cette vie te paraît si séduisante, la goûter à ton tour, et faire l'expérience de ma félicité? » Le flatteur d'y consentir avec empressement. Aussitôt Denys ordonna qu'on mît notre homme sur un lit d'or recouvert de riches tapis et que de jeunes et beaux esclaves lui servissent un splendide repas. Au milieu de parfums enivrants répandus dans l'air, des

mets exquis furent apportés. Damoclès s'applaudissait de son bonheur, quand il aperçut au plafond une épée suspendue qu'un seul crin de cheval empêchait de tomber sur sa tête. A cette vue il pâlit, il n'exprima plus aucun désir, il n'eut plus un regard pour toutes les magnificences qui l'environnaient; enfin il supplia Denys de le délivrer d'une pareille angoisse, ne voulant plus, disait-il, être heureux de cette façon [1].

Une autre fois Denys poussa la tragédie plus loin, car il versa du sang. Il s'était dépouillé de son manteau pour jouer à la paume, et il avait donné son épée à garder à un jeune homme qu'il aimait beaucoup. « Voilà donc Léon maître de votre vie, » s'avisa de dire un des assistants. Léon était le nom du jeune homme, qui à ce mot se prit à sourire. Denys les fit tuer tous les deux. A ses yeux une pareille idée était un crime, et le sourire approbateur du bel adolescent en était un autre. Cependant ce ne fut pas sans un grand combat avec lui-même qu'il envoya Léon à la mort. Trois fois il le rappela, et parut révoquer

[1] M. T. Cicer. *Tuscul. Quæst.*, lib. V, cap. XXI.

l'ordre fatal, trois fois il l'embrassa en maudissant sa destinée; mais enfin la défiance et la crainte l'emportèrent, et il rendit le jeune homme aux soldats qui devaient le conduire au supplice, en s'écriant : « O Léon, il n'est pas possible que tu vives[1] ! »

La tyrannie grecque n'eut jamais de plus énergique représentant. Denys s'est mis au premier rang de ces hommes que des passions vives, une grande audace et le sentiment qu'ils avaient de leur talent pour gouverner, poussaient à l'usurpation du pouvoir. Plus dans les cités grecques la démocratie se donnait de licence et commettait de fautes, plus à certaines époques la tyrannie s'élevait hardiment par cette réaction inévitable qui est dans le mouvement des choses humaines. Seulement la nécessité de la tyrannie ne l'empêchait pas d'être odieuse. Ceux même qui gouvernaient le mieux la république, ne pouvaient faire oublier qu'ils s'en étaient emparés contre les lois. Aussi presque toujours leur situation était violente et leur rôle tragique. C'est à triompher de ces diffi-

[1] ... Εἰπὼν, ὅτι οὐκ ἔστιν, ὦ Λέον, σοι ζῆν. Ælian. *Var. histor.*, lib. XIII, cap. XXXIV.

cultés périlleuses que Denys employa une vaste intelligence, une activité infatigable, une étrange et redoutable association de hauteur d'âme, de perfidie et de cruauté. Il était fier de sa puissance, la plus grande qu'il y eût alors en Europe, et il disait qu'il avait attaché sa tyrannie avec des chaînes de diamant.

Il était dangereux de lui succéder. Inévitablement Syracuse, en sentant une main inexpérimentée, voudrait secouer le joug. Néanmoins les commencements du jeune héritier furent heureux. Au peuple il donna de bonnes paroles; il fit à son père de magnifiques funérailles, délivra trois mille prisonniers et suspendit certains impôts pour trois ans.

Il y avait à côté du jeune Denys un parent, un conseiller, dont l'autorité ne laissait pas d'être considérable, c'était Dion, fils d'Hipparinus. La sœur de Dion avait épousé Denys l'Ancien, qui en eut deux fils et deux filles. La première de ces deux filles s'unit au jeune Denys, né d'une autre épouse, et la seconde devint la femme de Dion. Celui-ci dut à ces liens du sang et à d'éminentes qualités un grand crédit auprès de Denys l'Ancien. Il fut chargé

d'ambassades importantes et sut plus d'une fois tempérer habilement la dureté de ses instructions. A Carthage, jamais Grec n'obtint autant d'estime.

Dion eût désiré que ses neveux fussent appelés par Denys l'Ancien au partage du pouvoir. Trompé dans cette attente, il n'en servit pas moins fidèlement le jeune Denys. Dion pratiquait le devoir avec un zèle austère qui n'était pas sans orgueil. Il s'éloignait des plaisirs, et semblait s'enfermer dans sa vertu avec une fierté qui ne rendait pas toujours aimable la philosophie dont il était un fervent adepte.

Dans sa jeunesse, il avait entendu Platon, quand celui-ci était venu en Sicile sur les instances du premier Denys. Il s'était épris d'enthousiasme pour une doctrine qui conseillait aux hommes de demander le bonheur à la justice, à la tempérance et au courage. Il pensa que la présence et la parole de Platon lui seraient du plus utile secours pour combattre les passions du jeune Denys, pour le disputer à ses flatteurs. Celui-ci fut surtout séduit par l'idée d'imiter son père, et de donner l'hospitalité dans son palais au plus illustre philosophe de la Grèce.

Le souvenir de l'indigne traitement qu'il avait reçu pouvait détourner Platon de revoir la Sicile : mais les lettres de Denys et celles de Dion étaient pressantes ; mais plusieurs philosophes, notamment des pythagoriciens, habitant l'Italie, le conjuraient d'aller s'emparer de cette jeune âme, et de la refréner par ses enseignements et ses discours. C'est une noble tentation que de travailler au bonheur d'un peuple, en guérissant de ses travers celui qui le gouverne. Le philosophe partit.

Platon fut reçu avec les plus grands honneurs. Denys le Jeune le fit monter sur son char qu'il conduisit lui-même. A cette vue qui le charmait, un Syracusain connaissant son Homère, se mit à citer ces vers de l'*Iliade* avec un léger changement[1].

« L'essieu gémit sous un poids immense : il porte à la fois un mortel redoutable et le plus vertueux des hommes[2]. »

La présence de Platon mit la philosophie à la mode. Ce ne furent partout qu'entretiens métaphy-

[1] Ælian. *Var. histor.*, lib. IV, cap. XVIII.

[2] Il y a dans les vers d'Homère (*Iliad.* lib. V, 839) *une déesse redoutable et le plus vaillant des hommes*, c'est-à-dire Minerve et Diomède.

siques et littéraires. Les courtisans s'empressèrent d'étudier la géométrie qui occupe une si grande place dans la doctrine platonicienne. Le palais offrit l'image d'une école. Il n'échappa à personne qu'en présence de Platon, Denys portait plus de modestie et de douceur dans sa conduite et ses discours. Au milieu d'un sacrifice qui se célébrait au palais, le héraut ayant, selon la coutume, conjuré les dieux de maintenir le plus longtemps possible la tyrannie, Denys s'écria : « Ne cesseras-tu point de me maudire? »

Cette parole causa de vives alarmes à tous les partisans du pouvoir absolu. Ils avaient à leur tête Philistus qu'ils avaient fait revenir d'exil pour contre-balancer Platon. Mêlé au gouvernement sous Denys l'Ancien, historien habile [1], politique peu scrupuleux, Philistus était l'adversaire naturel du théoricien qui demandait un changement dans l'État au nom de la philosophie. Deux partis se trouvaient en présence : d'un côté, Platon et Dion; de l'autre, Philistus et presque toute la cour. « Dion, disaient les amis de Philistus, se sert de

[1] Plusieurs fois cité par Cicéron. Ses ouvrages sont perdus.

l'éloquence de Platon pour mettre Denys sous le charme et le déterminer à une abdication. Alors Dion lui-même, sous le nom de ses neveux, s'emparerait du pouvoir. »

A ces accusations d'autres mêlaient l'ironie. Ils faisaient remarquer que les Athéniens qui, avec des forces redoutables, avaient échoué misérablement contre Syracuse, en triomphaient aujourd'hui et détruisaient son gouvernement par la voix d'un seul sophiste. Ne parvenaient-ils pas en effet à persuader à Denys de congédier ses dix mille gardes, de renvoyer sa flotte, de licencier sa cavalerie, de tout abandonner, pour aller dans l'Académie chercher on ne sait quel souverain bien, et devenir heureux de par la géométrie[1] ?

Ces perfides discours inspirèrent à Denys de sombres soupçons, puis une violente colère, enfin la résolution d'expulser Dion de la Sicile. Il crut d'ailleurs ou feignit de croire que Dion s'était ligué contre lui avec les Carthaginois. Aussi un jour, sous prétexte de prolonger un entretien, il le conduisit seul au bord de la mer et le fit enlever par

[1] Plutarch. *Dion*, t. V, p. 277.

des mariniers qui avaient ordre de le débarquer sur les côtes de l'Italie.

Denys n'avait pas prévu l'indignation qu'exciterait une pareille violence. Jusque dans son palais les gémissements des femmes éclatèrent, et dans la ville l'enlèvement de Dion parut une menace adressée à la sécurité de chaque citoyen. On entendait déjà ces plaintes, ces discours qui sont les signes avant-coureurs d'une révolution. Syracuse commençait à relever la tête.

Pour conjurer les périls, pour calmer les esprits, Denys protesta qu'il n'avait pas banni Dion : ce n'était pas un exil, mais une simple absence, afin d'éviter des débats fâcheux. Il fit aussi charger sur des navires toutes les richesses de Dion et les lui renvoya dans le Péloponèse où celui-ci s'était rendu. Dion put alors tenir un grand état aux yeux des Grecs qui, par l'opulence du banni, jugeaient de la puissance de la tyrannie sicilienne.

Après avoir expulsé Dion, Denys confina Platon dans la citadelle, sous prétexte de lui faire honneur. Il tremblait que le philosophe ne lui échappât. Il s'était d'ailleurs accoutumé à le voir, à l'entretenir, et il en était jaloux comme d'une maîtresse.

Il aurait voulu que Platon l'aimât seul, et surtout ne lui préférât pas Dion. C'étaient chaque jour des brouilles et des raccommodements, des colères et des larmes de repentir. Enfin, dans un moment trop rare de calme et de bon sens, il permit à Platon de retourner en Grèce, après une expérience nouvelle de l'incompatibilité d'humeur entre l'orgueil du pouvoir et l'indépendance de la pensée.

Cependant Platon devait, comme il l'a dit lui-même[1], aborder une troisième fois aux portes de la Sicile « pour se jeter encore dans l'affreuse Charybde. » Son amitié pour Dion l'y détermina. A peine Denys avait-il permis à Platon de le quitter, qu'il lui prit soudain un violent désir de le revoir. Il se blâmait lui-même de n'avoir pas assez profité de ses leçons. Il détermina, par ses instances, Archytas le pythagoricien à se porter sa caution. Il envoya deux trirèmes à Platon en lui écrivant que s'il ne se rendait pas à ses prières, les affaires de Dion iraient fort mal; mais qu'au contraire tout s'arrangerait pour le mieux, s'il se laissait persuader de revenir à Syracuse. La sincérité de ce lan-

[1] Plutarch. *Dion*, t. V, p. 284. Platon citait un vers d'Homère prononcé par Ulysse. *Odyss.*, lib. XII, vers. 428.

gage était attestée par les lettres et les prières de la femme et de la sœur de Dion.

Avec Platon la philosophie revenait encore essayer de vaincre la tyrannie. Denys montra beaucoup de joie et donna au philosophe la plus grande preuve de confiance en le laissant approcher de sa personne sans le faire fouiller. Il voulut l'accabler de présents que Platon refusait toujours. Quand celui-ci se mit à lui parler de Dion, il éluda l'entretien, laissa voir son mécontentement, et finit par éclater en plaintes et en reproches. Quelque temps cette duplicité resta secrète. Platon endurait tout avec patience ; Denys devant sa cour redoublait de caresses et de bons traitements ; mais un jour renonçant à se contraindre, il mit les biens de Dion à l'encan, s'en appropria l'argent, et constitua presque prisonnier, au milieu de ses gardes, Platon qui jusqu'alors avait habité un appartement dans les jardins du palais. La garde de Denys avait pour Platon une vieille haine : elle n'ignorait pas qu'il avait conseillé son licenciement en même temps que l'abdication de la tyrannie.

Toutefois Denys n'osa pas refuser de rendre Platon aux députés qu'Archytas envoya pour lui rap-

Il aurait voulu que Platon l'r r u
ne lui préférât pas Dion. C cong
brouilles et des raccor on dans
des larmes de reper événements
trop rare de calme
ton de retourne , il atténua les
nouvelle de l' t de sa dignité, l'inté
gueil du pr pre lui commandaient cette

Cepen ennemis, néanmoins, ne lui épar-
même les railleries pour la vaniteuse crédu-
la S l'avait fait retourner à Syracuse.

r Dion assistait dans le Péloponèse aux jeux olym-
piques quand Platon vint le rejoindre. Il jura
qu'il tirerait vengeance de l'indigne traitement fait
au philosophe, et aussi de ses propres injures.
Platon conseillait la modération et la paix : mais
Speusippe, qui cependant était aussi philosophe[2],
ouvrait un avis différent. Avec d'autres Grecs, il
excitait Dion à tenter l'affranchissement de Syra-
cuse, et celui-ci se trouvant encouragé par des

[1] Plat. *Epist.*, VII.

[2] Speusippe était non-seulement disciple de Platon, mais son neveu du côté maternel. Diog. Laert. *Speusipp.*, lib. IV. cap. I, § 2.

mes qui avaient un nom dans la politique et
ıilosophie, comme Eudemus de Cypre, Timo-
de Leucade et Miltas de Thessalie, n'hésita
à s'aventurer dans une entreprise où il espérait
soutenu par la haine commune que la Grèce,
lie et la Sicile nourrissaient contre Denys.
vec deux vaisseaux de transport, Dion attei-
le cap de Pachyne, le doubla pour aborder au
de Minoa, d'où il marcha droit sur Syracuse. Il
uccessivement venir à sa rencontre, pour se
lre à lui, des cavaliers d'Agrigente et de Géla,
gens de Camarine et des Syracusains. Il n'était
déçu dans son attente : la Sicile lui fournissait
armée. L'absence de Denys qui, ne croyant pas
ıt d'audace de la part de Dion, avait passé en
e, était une autre faveur de la fortune.
: fut le plus beau jour de la vie de Dion que
ı où il entra dans Syracuse, ayant à sa droite
frère Mégaclès, et à sa gauche l'Athénien Cal-
ıs, qui devait plus tard le trahir. Il ramenait,
t-on, la liberté qui depuis un demi-siècle était
e. Non-seulement dans les temples, mais dans
ue maison, on célébrait des sacrifices pour
ercier les dieux. Au milieu de cette allégresse,

un héraut proclama que Dion et Mégaclès affranchissaient de la tyrannie les Syracusains et tous les peuples de la Sicile. Dion se dirigea vers l'Achradine pour gagner une hauteur d'où il voulait haranguer le peuple. Dans le long chemin qu'il parcourut, les Syracusains avaient des deux côtés dressé des tables chargées de coupes et d'offrandes, et quand il passait, ils lui jetaient des fleurs en l'invoquant comme un dieu. Triomphe enivrant, mais court.

Dans ses revers, Denys n'usa pas moins d'activité que de ruse. Il parut bientôt en vue de Syracuse avec quelques vaisseaux, et de la citadelle dont il était resté maître, il entama des négociations. Il essaya aussi de s'emparer de la ville par un coup de main, et il y fût parvenu sans l'héroïsme de Dion qui, se jetant dans la mêlée, força les siens à des prodiges de valeur pour le retirer sanglant des mains de l'ennemi[1]. Les insinuations perfides réussirent mieux à Denys. Dans une lettre adressée à Dion, et qui sur les instances de celui-ci fut lue devant l'assemblée du peuple[2],

[1] Diod., lib. XVI, cap. XII.
[2] Plutarch. *Dion*, t. V, p. 307.

Denys mêlait habilement les menaces et les prières. Comme s'il avait encore un reste d'amitié pour Dion, il lui rappelait leurs liens de parenté et tout ce qu'ils avaient fait de concert pour établir la tyrannie; il l'engageait à ne pas la détruire, mais à la prendre pour lui-même, et à ne pas moins rechercher sa propre sûreté que celle de ses proches et de ses amis. Dion, s'il était sage, ne rendrait pas la liberté à un peuple qui n'avait rien oublié, et qui au fond le haïssait.

La calomnie ne pouvait être plus industrieusement offerte à la crédule défiance des Syracusains. Au milieu de leurs injustes soupçons éveillés avec tant d'astuce, on annonça le retour d'Héraclide, un des bannis, homme de guerre, bon capitaine, mais esprit inquiet et léger, sans constance politique. Dans le Péloponèse il avait eu avec Dion des différends qui l'avaient déterminé à s'isoler pour attaquer Denys avec ses seules ressources. Il arrivait avec sept trirèmes et trois autres bâtiments, quelques jours après la victoire des Syracusains qui avaient repoussé Denys dans la citadelle. Héraclide trouvant le peuple fier de ce succès, se mit à le

Dion eut désormais un rival qui prit le contre-pied de ses manières et de sa conduite. Non qu'Héraclide n'affectât, dans les premiers temps surtout, la plus grande déférence pour Dion, et ne lui montrât, quand il eut été nommé amiral, l'obéissance due à un général en chef; mais en secret il flattait le peuple, il encourageait les novateurs. Au milieu des piéges tendus sous ses pas, Dion, à quelque parti qu'il s'arrêtât, ne pouvait échapper aux accusations. S'il conseillait aux Syracusains de traiter avec Denys, c'était un parent, presqu'un complice qu'il voulait sauver; s'il continuait le siége de la citadelle sans rien proposer, c'est qu'il traînait la guerre en longueur pour garder le souverain pouvoir.

Cependant les affaires de Denys empirèrent par le désastre de l'historien Philistus qui, venu à son secours avec soixante trirèmes, fut battu par les Syracusains. Pour ne pas tomber vivant entre les mains des vainqueurs, Philistus se tua lui-même[1].

[1] Diod., lib. XVI, cap. XVI. Diodore suit ici le témoignage d'Éphore. Plutarque, s'appuyant sur d'autres autorités, raconte que Philistus tomba vivant entre les mains des Syracusains, qui après d'indignes traitements finirent par lui couper la tête.

Après sa mort, il fut encore atteint par la destinée, car le temps détruisit ses meilleurs titres à l'estime de l'avenir.

Denys s'échappa avec ses richesses, laissant la citadelle à la garde d'Apollocrate, l'aîné de ses fils. Alors Syracuse, plus agitée que jamais, se divisa entre Héraclide et Dion. Héraclide était lié avec des démagogues qui poussaient le peuple au partage des terres, et mettaient en avant ce principe, que l'égalité des biens était le fondement de la liberté, comme la pauvreté était la source de la servitude. Dion, qui n'avait pas entendu remplacer la tyrannie par un régime démagogique, s'efforçait de contenir le peuple; mais celui-ci était ivre d'orgueil et d'anarchie.

La faction d'Héraclide l'emporta. Pour assurer son triomphe, elle proposa aux soldats étrangers d'abandonner Dion, en leur promettant le droit de cité pour prix de cette défection déloyale. Les soldats ne répondirent à ces offres qu'en se serrant autour de leur général, qu'en l'enfermant au milieu d'eux pour le conduire hors de la ville. Irrités par ce refus et aussi par les reproches d'ingratitude que ne leur épargnaient pas ces troupes fidèles,

les Syracusains se mirent à les poursuivre, mais ils furent rudement reçus par ces vétérans aguerris, vieilles bandes de l'Italie et du Péloponèse. Plus d'un bourgeois de Syracuse n'en revit pas les murs. Dion, sans être inquiété davantage, gagna le territoire de Léontium où de grands honneurs l'attendaient.

Depuis quelque temps la garnison que Denys avait laissée dans la citadelle, manquait de vivres. Exténuée par la faim, elle avait une nuit pris la résolution de se rendre, et elle était au moment de mettre bas les armes, lorsqu'au lever de l'aurore elle aperçut une flotte qui vint mouiller près de la fontaine de l'Aréthuse. C'était un lieutenant de Denys, Nypsius le Napolitain, qui apportait l'abondance à des troupes affamées. La guerre recommença plus vive. En s'opposant au débarquement les Syracusains maltraitèrent la flotte de Nypsius. Ce succès les jeta dans une sécurité folle; les plus simples précautions furent négligées. Les jours et les nuits se passaient en banquets où le vin coulait à flots, en réunions joyeuses où l'on dansait au son de la flûte. Nypsius n'eut pas de peine à reprendre ses avantages contre cette ville en démence. Il égorgea les sentinelles que lui livraient

l'ivresse et le sommeil, escalada le mur d'enceinte et inonda Syracuse de ses soldats. Maîtresses de la place publique et du centre de la ville, les troupes de Nypsius menaçaient déjà l'Achradine. La plupart des maisons étaient envahies ; les femmes et les enfants étaient poussés comme des troupeaux d'esclaves vers la citadelle. Dans cette désolation, Syracuse se ressouvint de celui qu'elle avait tant offensé : elle crut assez à la vertu de Dion pour l'appeler à son secours.

Cette espérance si glorieuse pour celui qui en était l'objet ne fut pas trompée. Dion, avec ses compagnons fidèles, accourut délivrer encore une fois Syracuse qu'il trouva noyée dans le sang et jonchée dé cadavres et de ruines, comme si Denys avait ordonné à Nypsius d'ensevelir sa tyrannie sous les débris fumants de la cité. Mais Nypsius fut surpris et accablé à son tour. Dion, attaquant avec impétuosité les pillards, en passa plus de quatre mille au fil de l'épée, et contraignit le reste de chercher un refuge dans la citadelle. Purgée des brigands qui la dévastaient, Syracuse de nouveau proclama Dion sauveur de la patrie.

Dion se retrouva en face d'Héraclide qu'on lui

conseillait de ne pas épargner. Il demanda à ses amis s'il devait permettre à un ressentiment implacable de dégrader son caractère, parce qu'Héraclide était un méchant homme, plein d'envie et sans foi. L'élève de Platon avait devant les yeux un idéal de vertu qu'il ambitionnait d'atteindre. S'il eût suivi son naturel, il eût été plutôt sévère et dur, mais il se faisait magnanime avec effort.

Néanmoins cette laborieuse générosité ne tint pas jusqu'au bout. Héraclide, remis à la tête de la flotte, recommença ses menées démagogiques et ses intrigues. Il accusa sourdement Dion de songer à usurper la tyrannie, de s'opposer au bonheur du peuple, au partage des terres, et d'appeler des gens de Corinthe au gouvernement, à l'injurieuse exclusion des Syracusains. Dion, en effet, méditait non pas de restaurer la tyrannie, mais de fonder un gouvernement aristocratique. Les circonstances lui semblaient favoriser cette entreprise : la ville se trouvait entièrement affranchie, la citadelle avait capitulé. Les Syracusains en avaient vu sortir Apollocrate, emportant sur cinq trirèmes les derniers débris de la grandeur de son père.

Effacer le pouvoir absolu de la démocratie, y

substituer les principes doriens de Sparte et de Corinthe, concentrer le gouvernement entre les mains des plus dignes : tel était le dessein de Dion. Il espérait en l'accomplissant justifier et peut-être augmenter encore l'admiration de la Grèce, et il s'y porta avec tant d'ardeur qu'il oublia la modération dont jusqu'alors il ne s'était point départi. L'incorrigible turbulence d'Héraclide lui devint insupportable, et il l'abandonna aux haines violentes contre lesquelles il l'avait jusqu'alors protégé. Héraclide fut tué dans sa maison. Syracuse apprit ce meurtre avec douleur. Dion s'efforça d'apaiser les esprits par une harangue au peuple et par de magnifiques funérailles, auxquelles il assista avec toute l'armée.

Il avait terni sa gloire et n'avait pas accru sa force. Dès qu'Héraclide eut disparu, le parti populaire se mit à chercher un autre chef et jeta les yeux sur Callippus, cet Athénien qui, du Péloponèse, avait accompagné Dion en Sicile et jouait auprès de lui le rôle d'un ami dévoué. La traîtrise naturelle à cet homme trouvait enfin l'occasion d'éclater. Convaincu que la mort de Dion le rendrait maître de Syracuse, il prépara tout pour un

pareil dénoûment. Il proposa à Dion de se déclarer en apparence son adversaire, afin de mieux pénétrer la pensée de chacun. De cette façon, ils connaîtraient leurs ennemis et pourraient plus facilement en avoir raison. Dion donna dans le piége: il laissa Callippus s'aboucher avec les citoyens, avec les soldats, et celui-ci put à son aise ourdir contre son hôte une vaste conspiration.

Aux avis qui lui parvenaient sur les menées de Callippus, Dion répondait que celui-ci n'agissait que par son ordre, et à la faveur de cette sécurité Callippus multipliait ses trames. Cependant les indices de la trahison de l'Athénien devenaient assez nombreux pour triompher de la crédulité la plus opiniâtre; mais Dion, que le meurtre d'Héraclide avait rempli d'une sombre mélancolie, refusait obstinément d'ouvrir son âme à de nouvelles défiances, tant il avait peur de sévir encore, après cet assassinat, souillure sanglante de sa renommée!

La sœur et la femme de Dion ne partageaient pas son aveuglement. Elles conduisirent Callippus dans le temple de Proserpine et le contraignirent de jurer qu'il n'avait pas contre Dion de sinistre dessein. Le parjure n'épouvanta pas Callippus; il

fut plutôt pour lui une raison de précipiter un dénoûment que trop de gens soupçonnaient. Par son ordre, quelques jeunes gens de l'île de Zacynthe, pleins d'audace et de vigueur, se présentèrent sans armes chez Dion, comme pour saluer leur général. Ils furent introduits sans hésitation. A peine entrés, ils fermèrent les portes, et se jetèrent sur Dion, couché dans son lit : ils voulaient l'étouffer. Du dehors on entendit du bruit, mais on n'accourut pas. Les gardes, qui auraient pu briser les portes, ne bougèrent point. Enfin, un Syracusain, nommé Lycon, passa par la fenêtre une épée avec laquelle Dion fut égorgé.

C'est ainsi qu'avec de grandes qualités et après de brillants succès, Dion finit tristement. Sa vertu n'était pas moins chimérique que sincère. Au nom de la philosophie il avait cherché à corriger la tyrannie et celui qui l'exerçait; puis, comme il n'y réussit pas, il voulut rendre la liberté à un peuple que ses vices en rendaient incapable. Sa situation fut toujours fausse. Parent de Denys, on crut souvent, malgré la guerre qu'il lui faisait, qu'il était son complice, ou qu'il désirait être son successeur. Longtemps généreux, il se montra tout d'un coup

cruel, et cette cruauté inattendue ne lui profita point. Il avait une roideur déplaisante et une crédulité inexplicable. Enfin, sa destinée comme son caractère présenta d'étranges oppositions; car la fortune, après l'avoir comblé de faveurs, l'abandonna.

Callippus ne demeura pas longtemps impuni. Il eut l'imprudence de sortir de Syracuse pour aller s'emparer de Catane, et Syracuse, après son départ, ne reconnut plus son autorité. Devant Messine, il perdit la plus grande partie de ses soldats. Pas une ville ne voulut le recevoir. Repoussé par toute la Sicile, il passa le détroit, et, comme à Rhégium il se trouva sans ressource pour nourrir le peu d'hommes qui lui restaient, il tomba sous leurs coups.

Dépeuplées, à moitié détruites, la plupart des villes de la Sicile étaient occupées par des soldats étrangers soutenant la tyrannie du chef qui les soudoyait. Au milieu des factions qui déchiraient Syracuse, Denys la reconquit avec une poignée de mercenaires. La révolution qui le rétablissait sembla plus merveilleuse encore que celle qui l'avait renversé. Un grand nombre de Syracusains, et des

plus considérables, se retirèrent auprès d'Icétas qui gouvernait Léontium, et l'élurent général pour marcher contre Denys. Sur ces entrefaites arriva une flotte carthaginoise, et l'on put juger par les forces qu'elle amenait que Carthage se croyait au moment de s'emparer de toute la Sicile.

Syracuse, dans cette complication menaçante de tant de périls, se ressouvint de Corinthe qui l'avait fondée. Denys ne put empêcher que des députés syracusains partissent pour le Péloponèse. Corinthe, qui avait l'habitude de prêter toujours assistance à ses colonies et surtout à Syracuse, ne refusa pas le secours qui lui était demandé. Il restait à élire le général auquel on confierait la conduite de l'expédition. Au moment où, dans l'assemblée du peuple, les magistrats présentaient plusieurs candidats, une voix, sortie de la foule, nomma Timoléon. Le peuple répondit à ce cri comme à une sorte d'inspiration divine, et Timoléon qui depuis vingt ans ne participait plus aux affaires[1], fut proclamé général. Alors, comme s'il parlait au nom de la république, Téléclide, un des principaux

[1] Voy. ch. XI, *Corinthe*.

citoyens, exhorta Timoléon à bien faire, en terminant par ces paroles : « Si tu combats avec courage, nous penserons que tu as immolé un tyran; si tu te comportes mal, nous dirons que tu as tué ton frère. »

Dans la destinée de Timoléon, les mauvais jours étaient finis. Il traversa la mer, atteignit Rhégium et la Sicile, en échappant aux vaisseaux carthaginois. Cinquante jours lui suffirent pour s'emparer de la citadelle de Syracuse et pour contraindre à une capitulation Denys, qu'il envoya à Corinthe. Mémorable exemple des caprices de la fortune : agréable spectacle pour la Grèce républicaine. Denys s'accommoda de son abaissement avec une gaieté cynique. Il chercha l'oubli de sa chute dans les plaisirs, et la tranquillité qu'il semblait goûter indignait Diogène. Il fut quelque temps l'hôte d'un grand roi, de Philippe de Macédoine. Enfin il s'affilia à la congrégation assez peu considérée des prêtres de Cybèle. On le vit quêter au nom de la déesse, au son de la flûte et du tambour[1]. Était-ce pour témoigner de son amer mé-

[1] Ælian. *Var. histor.*, lib. IX, cap. VIII.

pris pour toute chose, que l'ancien dominateur de Syracuse se faisait corybante?

Il fallait encore expulser Icétas et les Carthaginois. Icétas n'avait un moment combattu Denys que dans l'espoir de lui succéder; il avait bientôt jeté le masque et il ne cachait plus son dessein d'asservir la Sicile avec l'appui de l'étranger. Timoléon, déjà maître de la citadelle, chassa Icétas de Syracuse et le repoussa dans Léontium. Violant le traité par lequel il avait promis d'abandonner l'alliance des Carthaginois et de vivre en simple citoyen, Icétas entra en armes sur le territoire de Syracuse et ravagea tout le pays, d'où il remporta un butin considérable. Timoléon revint devant Léontium, s'en empara, prit vivants Icétas et son fils, et leur infligea le châtiment des traîtres.

Le bonheur qui s'attachait à toutes les actions du général envoyé par Corinthe, éclata surtout dans ses entreprises contre les Carthaginois. Ceux-ci, après quelques échecs, étaient rentrés en Sicile par le promontoire de Lilybée, avec deux cents galères et une armée de soixante et dix mille hommes. Ce n'était plus tel ou tel point, mais l'île entière qu'ils

voulaient soumettre en chassant d'un coup tous les Grecs.

Timoléon n'eut garde de se laisser enfermer dans Syracuse; mais pour aller au-devant de l'ennemi, il put à peine rassembler trois mille Syracusains et quelques milliers de mercenaires, tant ce déploiement de forces carthaginoises avait imprimé de terreur. Encore, dans les mercenaires, plusieurs perdirent courage et reprirent le chemin de Syracuse, disant que c'était folie à leur général de marcher contre une armée formidable avec une poignée d'hommes. Timoléon ne s'opposa pas à leur retraite : il se réservait de les punir plus tard, et il ne croyait pas s'affaiblir en ne gardant autour de lui que des cœurs intrépides. Par quelques paroles heureuses il sut exciter le courage des siens; il leur rappela la gloire du passé, la victoire de Gélon sur les Carthaginois. L'ennemi avait à traverser le Crimèse [1], et le passage de ce fleuve di-

[1] Ce fleuve de Sicile est appelé Κριμισος par Strabon, *Crinisus* par Virgile et *Cremessus* par Cornelius Nepos, qui se rapproche ainsi de Plutarque que nous avons suivi. Diodore, en racontant les mêmes faits, ne nomme pas le fleuve.

visait inévitablement ses forces. Timoléon attaqua avec furie un corps de dix mille hommes, qui avait le premier atteint le rivage, et le mit en déroute. Le reste de l'armée carthaginoise arriva pour venger l'échec de son avant-garde, et elle était au moment d'envelopper les Grecs, de les écraser sous le nombre, quand un affreux orage éclata, quand une pluie impétueuse mêlée de grêle, de tonnerre et de vents furieux, eut bientôt inondé la plaine et fait déborder le fleuve. Les Grecs recevaient sur le dos cette horrible tempête, tandis qu'elle battait les Carthaginois au visage, éblouissait leurs yeux, et leur ôtait la liberté de leurs mouvements. Ardents, agiles, ne doutant plus de la victoire, les Grecs pressaient les Africains qui tombaient dans la fange, et que leur armure, dont l'eau augmentait encore la pesanteur, empêchait de se relever. Une grande partie de l'armée phénicienne se noya non-seulement dans le fleuve, mais dans les ravins de la plaine inondée. Carthage ressentit amèrement ce désastre, dans lequel périrent trois mille de ses citoyens, après s'être défendus avec courage; perte d'autant plus cruelle qu'elle était moins ordinaire. En effet, Carthage avait l'habi-

tude d'envoyer combattre pour elle des Libyens, des Numides, des Espagnols [1], et par cette avarice de son propre sang, elle se ménageait dans ses défaites une consolation.

Une victoire aussi décisive permit à Timoléon d'affranchir entièrement la Sicile, et de poursuivre la régénération politique de Syracuse. Apollonie et Catane furent délivrées de l'administration tyrannique de Leptine et de Mamercus. Toutes les villes recouvrèrent leur indépendance et le droit de se gouverner selon leurs propres lois [2]. Agrigente et Géla, que les Carthaginois avaient presque entièrement détruites, se relevèrent de leurs ruines. Enfin, par un traité solennel, Carthage reconnut la liberté de toutes les cités grecques, et s'engagea à ne plus secourir ceux qui feraient la guerre à Syracuse pour y rétablir la tyrannie.

Dès qu'il eut envoyé Denys à Corinthe, Timoléon, maître de la citadelle, la démolit. Dion avait épargné les fortifications ainsi que le palais et de somptueuses sépultures, en raison de la magni-

[1] Plutarch. *Dion*, t. V, p. 222.

[2] Αὐτονομία.

ficence de ces ouvrages. Ce respect avait excité des soupçons que Timoléon ne voulut pas encourir. Il convia tous les Syracusains à une vaste destruction qui fut une véritable fête. Tout ce qui rappelait la mémoire de la tyrannie fut jeté bas. Dans sa joie, Syracuse considérait ces ruines comme les plus sûrs fondements de la liberté.

Le gouvernement républicain fut remis en vigueur avec l'assemblée du peuple, le sénat et une magistrature nouvelle, que les Syracusains appelèrent l'*amphipolie* de Jupiter Olympien [1]. C'était une sorte d'élément aristocratique introduit dans le mécanisme de la démocratie. Élu au commencement de chaque année, l'amphipole lui donna son nom. Grand prêtre de Jupiter, il exerça sur le gouvernement une influence que la religion rehaussait et sut longtemps maintenir [2].

Timoléon était d'ailleurs provoqué à de grandes réformes par le misérable état où était tombée la

[1] Diod., lib. XVI, cap. LXX.

[2] La magistrature appelée *amphipolie* dura plus de trois cents ans.

colonie de Corinthe. Syracuse se trouvait privée de la plus grande partie de ses habitants, qui avaient fui en Grèce et jusque dans l'Asie Mineure. Les rues et les places de cette cité, naguère si populeuse, étaient presque désertes. Pour lui rendre le mouvement et la vie, Timoléon non-seulement rappela ceux qui s'étaient exilés, mais il fit proclamer par toute la Grèce que les Syracusains donneraient des terres et des maisons à quiconque voudrait prendre chez eux droit de cité[1]. Pendant que les anciens habitants recouvraient leurs propriétés, quarante mille colons s'établissaient dans les portions du territoire syracusain qui n'avaient pas encore été aliénées. On vit le domaine public partagé comme un héritage.

Les lois de Dioclès furent revisées par d'habiles législateurs à la tête desquels Timoléon mit Cépha-

[1] Plutarque prétend que Timoléon fit vendre les immeubles abandonnés, dont il retira la somme considérable de mille talents qu'il appliqua aux besoins du peuple, ne réservant aux anciens propriétaires que le droit de rachat. Cette mesure, dont Diodore ne parle point, est peu vraisemblable. En l'adoptant, Timoléon eût ruiné les exilés au moment même où il les rappelait.

lus de Corinthe, dont la sagesse politique était célèbre. On ne toucha point aux dispositions qui réglaient les contrats et les successions des particuliers. Timoléon ne voulut innover que dans les matières concernant l'État et l'intérêt public. Les témoignages historiques ne sont pas plus explicites sur cette réforme [1] que sur la législation même de Dioclès.

C'est ainsi que Timoléon devint l'arbitre de toute la Sicile. Quand il se fut démis du commandement, son autorité s'affermit encore. Pas une affaire n'était mise en délibération à Syracuse, sans que son avis fût demandé et suivi. Timoléon jouissait avec modestie de sa gloire et la renvoyait tout entière à la Fortune à laquelle il avait consacré un petit temple dans sa propre demeure. Les Syracusains lui avaient donné la plus belle des habitations aux portes de leur ville; il y vécut paisible et vénéré au milieu de ses enfants qu'il avait fait venir de Corinthe, où il ne voulut jamais retourner. Pour que rien ne manquât à cette majesté de

[1] Diodore (lib. XVI, cap. LXXXII) se contente de dire que Timoléon fit corriger ces lois suivant ses vues particulières, πρὸς τὴν ἰδίαν ὑπόστασιν.

la vertu, Timoléon fut accusé par deux démagogues qu'il sauva de l'indignation et de la fureur du peuple, en disant qu'il n'avait combattu que pour rendre à chaque Syracusain le droit d'opiner librement. Quelque temps avant sa mort, sa vue s'obscurcit. Enfin il s'éteignit doucement au milieu des regrets d'une nation qu'il avait délivrée, et avant les maux qui signalèrent la décadence de la Grèce; républicain sincère et heureux, car il pût croire en expirant à l'avenir de la liberté.

Lorsqu'au milieu de magnifiques funérailles le corps fut mis sur le bûcher, un héraut proclama que Timoléon, fils de Timœnète, était enseveli aux frais du trésor public, que chaque année, pour honorer sa mémoire, il y aurait des jeux de musique, des combats d'athlètes et des courses de chevaux, parce qu'après avoir vaincu les barbares, il avait relevé les villes grecques et rendu à la Sicile ses lois et sa liberté. Ainsi se trouvait complétement expié le fratricide qui avait ensanglanté Corinthe.

Les deux factions de l'aristocratie et du peuple recommencèrent bientôt leurs débats. L'intervention extraordinaire de Timoléon avait plutôt sus-

pendu que corrigé les vices d'une constitution où les nobles, pour mieux se garantir contre le peuple, inclinaient à l'oligarchie; où le peuple, pour opprimer les riches, se précipitait aveuglément dans la tyrannie. D'abord l'aristocratie l'emporta; elle avait pour chefs deux généraux hardis, Héraclide et Sosistrate, qui prenaient plus de pouvoir que ne leur en donnaient les lois. Mais le peuple vit sortir de ses rangs les plus obscurs pour le défendre, puis pour l'asservir, un homme qui devait traverser toutes les extrémités de la fortune et des passions, nature héroïque et désordonnée, type achevé du tempérament sicilien, Agathocle.

Un habitant de Rhegium, appelé Carcinus, avait été contraint de fuir sa patrie, et il s'était établi à Therme en Sicile, ville soumise aux Carthaginois. Il y épousa une femme du pays, et il en eut un fils qui reçut le nom d'Agathocle. Plus tard, lorsque Timoléon, après la victoire de Crimèse, promit le droit de cité à tous ceux qui viendraient vivre à Syracuse, Carcinus émigra dans la capitale de la Sicile, et se fit inscrire avec son fils au nombre des citoyens. Pauvre, il apprit à l'enfant sa profes-

sion, l'art du potier; mais il ne put longtemps veiller sur lui, car il mourut bientôt après son arrivée à Syracuse.

Au milieu des enfants du peuple, Agathocle croissait en force et en beauté : aussi son adolescence fut exposée à toutes les séductions, à tous les plaisirs[1]. Sans retenue, sans frein, il vécut quelque temps de larcins et de vols, puis il se fit soldat, et prouva par la bravoure la plus téméraire qu'il ne craignait pas plus les extrêmes périls que les derniers excès. Nommé chiliarque, il acquit dans ce grade une renommée qui éveilla la jalousie d'Héraclide et de Sosistrate. L'injustice de ces généraux le priva de la récompense militaire qu'il avait méritée en combattant sous les murs de Crotone. Dans sa colère, il leur reprocha d'aspirer à la tyrannie; mais on ne le crut pas, et il dut se

[1] « In Sicilia patre figulo natus, non honestiorem pueritiam, quam principia originis habuit. Siquidem forma et corporis pulchritudine egregius, diu vitam stupri patientia exhibuit. Annos deinde pubertatis egressus, libidinem a viris ad feminas transtulit. Post hæc apud utrumque sexum famosus, vitam latrociniis mutavit. » M. J. Just. *Hist.*, lib. XXII, cap. I.

résigner à attendre en Italie que l'événement eût justifié cette accusation.

Les Syracusains reconnurent bientôt qu'Agathocle n'avait pas calomnié ses rivaux. A leur retour en Sicile, Héraclide et Sosistrate s'estimèrent assez forts pour s'emparer du pouvoir; mais leur entreprise répandit plutôt l'irritation que la terreur. Or le peuple a bientôt puni toute usurpation qui ne le fait pas trembler. Héraclide et Sosistrate furent rapidement renversés, et cherchèrent leur salut dans la fuite.

Agathocle revint alors avec l'inflexible volonté de régner ou de périr. La ruse et la perfidie ne lui répugnaient pas plus que la violence et la cruauté, et il fut d'autant plus impitoyable qu'il ne s'épargnait pas lui-même, car il affrontait tous les dangers. Il fut pourtant obligé de céder la place aux partisans de Sosistrate, qui reprirent un moment l'avantage. Il s'établit dans l'intérieur des terres avec une troupe d'hommes dévoués à sa fortune. Il s'y rendit tellement incommode et redoutable que les Syracusains préférèrent le rappeler et l'inviter à vivre parmi eux en citoyen.

Tout trahissait dans Agathocle la convoitise de

la tyrannie, et on voulut le lier par des serments. On lui fit jurer dans le temple de Cérès qu'il ne serait jamais l'ennemi de la démocratie. Non-seulement Agathocle ne refusa pas de prêter le serment qu'on lui demandait, mais il se déclara le défenseur des droits du peuple, et professa dans tous ses discours les sentiments d'un ardent démagogue. Le peuple enchanté le créa général et gardien de la paix publique [1] jusqu'à l'entier apaisement des factions.

Les nobles et le sénat cherchaient à résister à une ambition dont chacun pouvait pénétrer les projets et les espérances. Leur opposition était impuissante. Sous le prétexte de réprimer l'esprit de révolte dans toute l'étendue du territoire de Syracuse, Agathocle, comme gardien de la paix, grossissait chaque jour l'armée dont il était le chef. Il eut soin de rappeler sous ses ordres d'anciens soldats qui avaient avec lui combattu les Carthaginois, et qui aimaient mieux suivre aveuglément leur général qu'obéir à la république, quel que fût le parti qui triomphât. Dans ces enrôlements ne furent

[1] Φύλαξ τῆς εἰρήνης. Diod., lib. XIX, cap. v.

pas oubliés non plus les pauvres que l'envie dévorait.

Maître de l'armée et du peuple, Agathocle n'hésita plus à s'emparer de la souveraineté par une surprise sanglante. Suivant son ordre, à la pointe du jour, les troupes furent réunies au Timoléontium[1]; en même temps, Agathocle invitait à une conférence politique dans un des gymnases les chefs de la noblesse, Declès et Pisarque, qui s'y rendirent avec quarante de leurs amis. A leur vue, Agathocle prit l'attitude et le langage d'un homme qui croit ses jours en péril, et les fit tous saisir. Il les accusa devant les troupes, il dit que le sénat poursuivait en lui l'ami du peuple, et poussa d'hypocrites gémissements sur sa destinée. La multitude s'émut et lui cria de punir sur-le-champ les coupables. Soudain le Timoléontium retentit du son de la trompette : c'était le signal non pas de la mort de quelques-uns, mais d'un vaste carnage. En quelques minutes Syracuse se trouva livrée à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Les

[1] Vaste emplacement au milieu duquel s'élevait le tombeau de Timoléon. Successivement on y construisit des portiques, des palestres et un gymnase.

sénateurs furent égorgés et leurs biens mis au pillage. Aux fureurs politiques se joignirent les haines particulières et la cupidité. Même dans l'ivresse de la mêlée, on ne distinguait plus amis ni ennemis. La frénésie du crime avait égaré toutes les têtes.

Le surlendemain, car durant deux jours le sang coula dans Syracuse, Agathocle convoqua l'assemblée du peuple. Il y accusa le sénat et l'oligarchie d'avoir causé tous les malheurs de la république. Maintenant elle était purgée des ambitieux et des mauvais citoyens : il rendait donc au peuple la liberté et le droit de se gouverner lui-même. Il allait désormais, confondu dans la foule, goûter les loisirs de la vie privée. En prononçant ces paroles, Agathocle se dépouilla de sa chlamyde, et, jetant un manteau sur ses épaules, descendit de la tribune. Mais la majorité de l'assemblée, complice de ses excès, protesta qu'elle ne permettrait pas à Agathocle de l'abandonner, et qu'elle voulait au contraire qu'il prît soin de tout l'État. Agathocle garda quelque temps le silence ; puis, comme les instances et les clameurs croissaient toujours, il déclara qu'il acceptait le commandement, mais à

la condition de ne le partager avec personne. Il ne pouvait consentir à se laisser compromettre par des collègues qui auraient transgressé les lois. La multitude lui cria de gouverner seul et de tout conduire comme il l'entendrait. Ainsi fut restauré par la démagogie le pouvoir absolu.

Dès qu'il eut l'empire, Agathocle s'en montra digne. Dans cette organisation fougueuse un changement heureux s'accomplit. S'il fit l'inévitable promesse d'une diminution des dettes et d'une distribution de terres aux pauvres, Agathocle se conduisit du reste envers tous les citoyens avec une modération inattendue, et Syracuse s'étonna de la justice de cet usurpateur si violent la veille. Les deniers publics furent dépensés avec la probité la plus exacte, les arsenaux se remplirent d'armes de toute espèce, de nouveaux vaisseaux fortifièrent la flotte.

C'était pour conquérir et gouverner la Sicile entière, qu'Agathocle augmentait les forces de Syracuse en l'administrant avec une habile équité. Il reprenait les desseins et l'ambition des deux Denys. Comme eux, et avec une volonté plus ardente et plus tenace, il se proposait de faire de la Sicile une

grande puissance méditerranéenne qui réprimerait Carthage, s'allierait à la Grèce, et dominerait la péninsule italique. On ne pressentait pas encore la fortune de Rome.

De son côté Carthage tenait une partie de la Sicile sous sa redoutable étreinte, et comme elle en méditait toujours l'entier asservissement, entre elle et Syracuse, l'inimitié était perpétuelle. La Sicile ouvrait d'ailleurs un vaste champ aux intrigues et à l'avidité des généraux carthaginois qui cherchaient souvent à s'affranchir dans leur commandement de l'autorité de la métropole. Ils traitaient à leur gré avec les villes ou avec ceux qui s'en rendaient les maîtres. Ainsi Amilcar s'entremit entre Agathocle qui avait commencé la guerre, et les habitants d'Agrigente, de Géla et de Messine qui n'avaient pas voulu reconnaître son pouvoir. Une paix générale fut conclue, qui laissait, comme par le passé, sous la domination des Carthaginois quelques villes grecques de la Sicile, Héraclée, Sélinonte et Himère. Toutes les autres devaient se gouverner suivant leurs propres lois, mais en souscrivant à la suprématie de Syracuse[1].

[1] Diod., lib. XIX, cap. LXXI.

Agathocle ne se dissimula point qu'une paix, qui consolidait sa puissance et lui soumettait une grande partie de la Sicile, ne serait pas ratifiée par le sénat de Carthage. La conduite d'Amilcar y fut en effet condamnée. Aussi, loin de suspendre ou de ralentir ses préparatifs, il rassemblait sans relâche des forces plus considérables. Bientôt sous la conduite d'un autre Amilcar, fils de Giscon[1], sortit des ports de l'Afrique une flotte nombreuse. Mais une tempête vint l'assaillir et la détruisit en partie. Le fils de Giscon en recueillit les débris, fit de nouvelles levées dans les villes alliées de la Sicile, et marchant contre Agathocle avec quarante mille hommes d'infanterie et cinq mille cavaliers, il le battit dans une première rencontre. Pour sauver les faibles restes d'une armée vaincue et découragée, Agathocle rentra dans Syracuse.

C'est alors que se voyant abandonné de ses alliés, et renfermé dans sa ville par les Carthaginois, maîtres de presque toute la Sicile, il conçut un dessein

[1] La mort vint à propos soustraire Amilcar qui avait traité avec Agathocle, à l'arrêt que le sénat de Carthage avait porté contre lui, par une délibération demeurée secrète.

que le premier Scipion devait imiter plus tard. Il résolut de passer en Afrique et d'aller surprendre Carthage, dégarnie de soldats et plongée dans une molle sécurité. D'ailleurs il espérait armer facilement contre elle les populations libyennes, toujours impatientes du joug. Mais il ne partit pas sans prendre des mesures extraordinaires dans l'intérêt de son pouvoir. Il eut soin, en choisissant des hommes pour son expédition, de séparer les frères des frères, les pères de leurs enfants. Ceux qu'il emmenait lui répondaient comme autant d'otages de la conduite de ceux qu'il laissait dans la ville. Il mit aussi la main sur les biens des mineurs, promettant d'en rendre compte à l'époque de leur majorité. Il emprunta aux marchands des sommes importantes et enleva aux femmes leurs bijoux. Enfin, comme les habitants les plus riches se plaignaient de ces actes arbitraires, il leur conseilla, en paraissant s'apitoyer sur leur sort, de se soustraire aux calamités d'un long siége. A peine avaient-ils quitté la ville sur la foi de ses paroles, qu'ils furent poursuivis et massacrés par un détachement de soldats mercenaires. La confiscation de leurs biens grossit encore les ressources d'Agathocle qui, après toutes ces cruau-

tés, précautions nécessaires à ses yeux, embarqua ses troupes sur soixante vaisseaux.

Où allait-il? On l'ignorait. Il s'était contenté de dire au peuple qu'il avait trouvé le chemin de la victoire. A bord, les soldats croyaient que leur général les menait au pillage sur les côtes de l'Italie ou de la Sicile : mais bientôt il fit connaître son dessein, et cinglant vers l'Afrique, il y prit terre, malgré la poursuite d'une flotte carthaginoise.

Une telle entreprise voulait être poussée aussi audacieusement qu'elle avait été conçue. Dès qu'il eut touché le sol africain, Agathocle déclara à ses soldats qu'il fallait périr, ou du même coup prendre Carthage et sauver Syracuse. A leur grande stupeur il brûla sa flotte afin que toute retraite devînt impossible. Dans d'autres temps et dans un monde nouveau, un héroïque aventurier, qui ne sera pas sans ressemblance avec Agathocle, détruira aussi ses vaisseaux pour ne plus laisser d'autre refuge à cinq cents Espagnols que la conquête d'un opulent empire[1]. Par une marche rapide dans un pays en-

[1] Robertson (*Histoire d'Amérique*, livre V) avait oublié Agathocle, quand il a écrit, en parlant de Fernand

trecoupé de fertiles jardins, Agathocle se porta sur Carthage, livrée à la confusion et au désespoir. Le sénat partagea le commandement entre Hannon et Bomilcar, qu'animait l'un contre l'autre une haine héréditaire. Les deux généraux rassemblèrent à la hâte environ quarante mille hommes et vinrent offrir la bataille à Agathocle, qui n'eut garde de la refuser.

La lutte fut courte. Emporté par le désir de déterminer la victoire à lui seul, Hannon, à la tête du bataillon sacré, se jeta avec furie sur les Grecs qui lui faisaient face. Si par cette impétueuse attaque il porta le carnage dans leurs rangs, il appelait aussi sur lui tous les coups. Quelque temps, loin de lâcher pied, il avança sanglant jusqu'au plus épais de la mêlée; mais enfin, exténué d'efforts et criblé de blessures, il tomba pour ne plus se relever. Sa mort découragea les Carthaginois; elle enhardit au contraire les troupes d'Agathocle, qui reprirent vivement l'avantage. Bomilcar, dès qu'il eut appris le sort d'Hannon, se retira sur une hauteur avec son corps d'armée. Il

Cortez, que l'histoire n'offre rien de comparable à son action.

dit à ceux qui l'entouraient que, par cette manœuvre, il préservait Carthage; mais il voulait laisser à Agathocle une victoire qui, dans ses calculs, devait lui faciliter à lui-même le chemin du pouvoir absolu. Agathocle, profitant de ce mouvement de retraite, acheva la déroute du bataillon sacré, poursuivit les soldats d'Hannon jusque sous les murs de Carthage, et, revenant sur ses pas, pilla le camp qu'avait abandonné Bomilcar.

Ce que le génie d'Agathocle s'était promis, la fortune le lui livrait. Maître de la campagne par le gain de cette première bataille, l'heureux Sicilien vit la plupart des villes se soumettre à son autorité, les unes par crainte, les autres par haine contre la métropole. Dans une seconde rencontre il battit encore les troupes carthaginoises, et pour que rien ne manquât à cette insigne prospérité, de Sicile on lui envoya la tête d'Amilcar, qui avait été vaincu et pris vivant au moment même où il espérait s'emparer de Syracuse. Agathocle s'approcha à cheval assez près du camp des Carthaginois pour leur montrer cette tête devant laquelle ils se prosternèrent en poussant des cris de douleur. Plus tard un spectacle semblable arrachera au grand

Annibal ces funestes paroles : « Je reconnais la fortune de Carthage. »

La licence d'une armée victorieuse porta les premières atteintes à la puissance d'Agathocle. Dans un festin, un de ses principaux officiers, Lyciscus, égaré par l'ivresse, l'insulta grossièrement. Indulgent pour un de ses meilleurs généraux, Agathocle n'opposait que la plaisanterie à d'amères injures. Mais son fils Archagathus n'eut pas la même patience, et il éclata contre l'insolent convive en emportements et en menaces. Comme après le repas chacun se levait pour se rendre dans sa tente, Lyciscus, apostrophant avec vivacité le fils d'Agathocle, lui reprocha tout haut d'être l'amant de sa belle-mère : le bruit en courait dans le camp. Exaspéré, furieux, Archagathus saisit la javeline d'un soldat et la plongea dans le flanc de Lyciscus qui rendit le dernier soupir. Un tumulte effroyable s'éleva : l'armée demanda à grands cris la mort du meurtrier; elle voulait que le sang fût payé par le sang, dût même Agathocle donner le sien.

La discipline était méconnue. Déjà des émissaires de l'ennemi se glissaient dans le camp pour offrir une plus forte paye et des récompenses à

tous ceux qui voudraient passer au service de Carthage. Des défections nombreuses se préparaient, et l'armée allait se dissoudre, quand Agathocle, prenant une résolution aussi extrême que le péril, dépouilla son manteau de pourpre et parut devant les soldats sous le vêtement le plus humble. En élevant la voix au milieu de l'étonnement et du silence de tous, il rappela comment il leur avait livré l'Afrique et les avait conduits dans le chemin de la victoire promise à Syracuse. Il ajouta qu'il était prêt à mourir si le sacrifice de sa vie pouvait être utile à l'armée; mais qu'afin de sauver ses jours, il ne descendrait à rien d'indigne ni de lâche. En disant ces derniers mots, il tira son épée comme pour s'en percer lui-même. D'un cri unanime l'armée lui défendit de se tuer, et lui ordonna de reprendre le manteau royal. Agathocle obéit en pleurant, au milieu des applaudissements et des acclamations.

Dès qu'il eut ressaisi son armée, il voulut la mener à l'ennemi. Profitant de la sécurité des Carthaginois qui s'attendaient à voir les Grecs passer dans leurs rangs, il fondit sur eux à l'improviste et leur fit éprouver d'énormes pertes. Par son in-

domptable énergie, Agathocle se tirait de l'abîme où l'avait précipité la témérité de son fils; mais il n'échappa pas à d'amères pensées sur la fragilité de son pouvoir et de sa fortune.

Toujours vaincus, les Carthaginois furent abandonnés par d'anciens alliés, notamment par Ophellas, roi de Cyrène, qui conclut un traité avec Agathocle, dans l'espoir de régner sur toute l'Afrique. Il fut convenu que Carthage, une fois tombée, Ophellas aurait la Libye et Agathocle la Sicile[1]. Après de longues marches, le roi de Cyrène, à la tête d'une armée nombreuse, opéra sa jonction avec Agathocle, qui le combla de caresses, lui donna des vivres en abondance, et l'engagea à laisser prendre à ses troupes un repos dont elles avaient besoin. Quelques jours s'écoulèrent pendant lesquels Agathocle put remarquer l'entière confiance d'Ophellas et la dispersion de ses soldats à travers la campagne. Il rassembla ses propres troupes, leur persuada que le roi de Cyrène, sous le masque d'un allié, méditait quelque trahison; il les détermina à le prévenir. Les Libyens furent assaillis.

[1] Diod., lib. XX, cap. XL.

phellas voulut se défendre, mais il fut tué au milieu de ses efforts pour rallier ses soldats, disséminés au loin. L'armée cyrénéenne mit bas les armes et s'estima heureuse de passer sous les drapeaux d'Agathocle, qui gagna les cœurs par de bons traitements et de magnifiques promesses, tour à tour généreux, perfide et cruel, suivant l'occasion. Au moment même où périssait Ophellas, Bomilcar échoua dans l'entreprise longtemps différée d'usurper la tyrannie. A la tête de cinq cents citoyens et de quatre mille mercenaires, il ne réussit qu'à jeter Carthage dans une horrible confusion, sans la dominer par la terreur. Toute la population courut aux armes. Pour épargner à la ville les maux qui la menaçaient, le sénat entra en accommodement avec les rebelles et leur promit l'impunité : ce qui ne l'empêcha pas, en dépit de la foi jurée, d'envoyer Bomilcar au supplice, et de l'attacher à une croix, du haut de laquelle celui-ci, maudissant Carthage, lui reprocha ses crimes et la proscription de ses plus illustres citoyens.

Disposant de l'armée d'Ophellas, Agathocle avait les forces supérieures qui lui permettaient de tout entreprendre. Il devait alors, par un suprême ef-

fort, abattre Carthage : c'était le but marqué, le dénoûment nécessaire de son heureuse expédition. Mais le destin, plus fort que le génie d'un homme, réservait Carthage aux Romains. Agathocle se contenta de soumettre plusieurs villes maritimes et quelques populations de l'intérieur des terres, puis il céda au désir de revoir la Sicile et d'y reparaître en victorieux. Il allégua le devoir d'aller au secours de Syracuse encore bloquée par une flotte africaine, oubliant ce qu'il avait dit lui-même, que le plus sûr moyen de délivrer Syracuse et la Sicile était la chute de Carthage. Il partit, laissant son armée et la conduite de la guerre à son fils Archagathus, qui devait tout perdre.

Ce fut par Sélinonte qu'Agathocle aborda en Sicile. Il fit rentrer les Héracléotes dans l'obéissance, et se dirigeant sur l'autre partie de l'île, il soumit les Thermites, prit d'assaut Céphalidium et Apollonia. Dans sa marche il rencontra un formidable adversaire, Dinocrate, chef des bannis de Syracuse, qui avait pris le rôle de vengeur de la liberté, et commandait à des hommes non moins endurcis aux maux de l'exil qu'aux fatigues de la guerre. Agathocle eut le dessous dans plusieurs engage-

ments, et ne rentra dans Syracuse que fort affaibli.

Il avait, pour ainsi parler, l'habitude des revers et des succès imprévus. La nouvelle des désastres essuyés par son fils Archagathus vint le frapper sans l'abattre, et il se mit sur-le-champ à équiper une flotte avec laquelle il devait retourner en Afrique. A la fin de ses préparatifs, il reçut de la Tyrrhénie[1] un secours de dix-huit vaisseaux, qui entrèrent dans le port de Syracuse en trompant la surveillance des Carthaginois. Cette circonstance heureuse lui suggéra un habile stratagème. Après avoir donné des instructions aux bâtiments tyrrhéniens, il mit à la voile avec les vaisseaux qu'il venait d'équiper. Comme il s'y attendait, les Carthaginois le poursuivirent. Alors la flotte tyrrhénienne sortit du port, Agathocle fit volte-face, et l'ennemi, enveloppé de toutes parts, fut facilement vaincu.

La mer était libre et l'abondance rentra dans Syracuse. Dans le même moment, Agathocle se vengeait d'Agrigente, dont un de ses lieutenants ravageait le territoire. Victorieux sur terre et sur mer,

il ne voulut pas quitter Syracuse sans remercier les dieux par des sacrifices, et sans traiter ses amis dans de splendides festins. C'est là, dans les épanchements de la table, qu'au milieu du peuple qu'il laissait approcher, Agathocle se livrait aux accès d'une gaieté dans laquelle il n'entrait pas moins de bouffonnerie naturelle que de calcul. Par sa familiarité, il provoquait chez les autres un abandon qui lui livrait certains secrets. Dans un de ces festins, il fit égorger par des mercenaires ceux dont il avait reconnu ou soupçonnait l'inimitié, non moins impitoyable qu'à son premier départ dans les moyens d'assurer son pouvoir.

En Afrique, son fils avait ruiné ses affaires en disséminant ses forces. Ses lieutenants avaient été battus, et ses alliés avaient fait défection. Les soldats, sans vivres, sans solde, se trouvaient réduits à une détresse qui les poussait à la révolte. Pour relever les courages et sa fortune, Agathocle sentit le besoin d'une victoire prompte et décisive, et dès les premiers moments de son retour, il engagea l'action avec une témérité funeste en attaquant le camp fortifié des Carthaginois. Il laissa sur le champ de bataille la plus grande partie des troupes

grecques et de ses merçenaires. Quant aux Libyens, que les Carthaginois avaient habilement ménagés, la plupart l'abandonnèrent après sa défaite.

Agathocle expiait durement la faute d'avoir quitté l'Afrique sans avoir pris Carthage. Quand il se vit réduit à une impuissance irrémédiable, il résolut de partir secrètement, accompagné de son plus jeune fils, et de laisser, sans l'avertir, l'aîné en Afrique. Avec l'ardente mobilité de son tempérament, il avait passé de l'enthousiasme au dégoût. Mais tous ses mouvements étaient surveillés par son fils aîné, qui, au dernier moment, dénonça sa fuite aux soldats. Ceux-ci, furieux, jetèrent en prison le général qui les abandonnait. Bientôt cependant l'armée s'émut de pitié à la vue d'Agathocle chargé de chaînes, et cria de le laisser libre. Au milieu de l'hiver, sur un petit bâtiment de transport, avec quelques amis, Agathocle quitta l'Afrique clandestinement.

Avec lui disparaissait le plus grand danger qu'ait couru Carthage avant d'avoir rencontré les Romains. Dès que l'armée connut la fuite d'Agathocle, elle mit ses fils à mort, élut d'autres chefs et traita avec les Carthaginois. On stipula que l'ar-

mée rendrait toutes les villes qui étaient en son pouvoir et recevrait une somme de trois cents talents. Les soldats qui voudraient prendre du service chez les Carthaginois conserveraient leur solde; les autres seraient transportés en Sicile et auraient pour demeure la ville de Solonte[1]. Ainsi Carthage effaçait toutes les traces de l'occupation des Grecs et des Siciliens. Elle se montra implacable envers les villes qui s'étaient soumises à Agathocle et qui ne rentrèrent pas sur-le-champ dans l'obéissance; ces villes furent emportées d'assaut et les gouverneurs mis en croix.

Lorsque Agathocle eut été rejoint en Sicile par ceux de ses soldats qui ne séparaient pas leur fortune de la sienne, il marcha sur Égeste, ville alliée, et il en contraignit les principaux habitants de lui céder la plus grande partie de leurs biens. Non content d'une telle exaction, il prit prétexte de leurs plaintes pour les accuser d'avoir tramé contre lui quelque complot; il condamna les citoyens opulents et même leurs femmes à d'horribles tortures qui devaient lui livrer le secret de

[1] Diod., lib. XX, cap. LXIX.

leurs richesses. Le malheur avait encore exaspéré sa cruauté naturelle. Dès qu'il apprit la fin tragique de ses fils, dont cependant il devait surtout s'accuser lui-même, il envoya ordre à son frère Antandre de la venger par la mort des parents et des alliés de tous ceux qui avaient quitté la Sicile pour combattre Carthage. Avec une horrible promptitude les supplices commencèrent dans Syracuse. C'était sur les bords de la mer que la vieillesse et l'enfance étaient frappées, et les cadavres s'y amoncelaient. La terreur empêchait d'ensevelir les morts.

Néanmoins les autres cités de la Sicile ne craignaient plus assez Agathocle pour subir encore une fois son joug sans résistance. On était instruit de ses revers en Afrique ; successivement plusieurs villes et une partie de son armée l'abandonnèrent. Dans une de ces défaillances de volonté qui suivent parfois de féroces emportements, Agathocle se montra disposé à renoncer au pouvoir. Il proposa les conditions suivantes à Dinocrate, qui était toujours à la tête d'une armée considérable. Agathocle, abdiquant la tyrannie, rendrait la liberté à Syracuse ; Dinocrate rentrerait dans la cité avec tous ses amis ;

deux forteresses, Therme et Céphalidium, avec leur territoire, seraient livrées à Agathocle [1].

Dinocrate ne songeait plus à stipuler pour la liberté; il ne désirait plus renverser le pouvoir absolu, mais l'usurper à son tour. Maître de plusieurs villes et de forces imposantes, il espérait régner un jour dans Syracuse. Aussi, sous plusieurs prétextes, il éluda les propositions d'Agathocle, qui, pénétrant son ambition, la dénonça aux bannis, sans en être écouté.

Alors, retrouvant son audace et sa confiance dans le destin, Agathocle reprit vivement l'offensive. Il n'avait pas avec lui plus de cinq mille fantassins et de huit cents cavaliers. Dinocrate et les bannis, qu'enhardit la supériorité du nombre, marchèrent à sa rencontre comme à une victoire certaine. Mais au milieu de l'action, Dinocrate fut délaissé par un corps de troupes qui alla se joindre aux soldats d'Agathocle. Cette défection entraîna la déroute et la fuite du reste de l'armée des bannis. Après quelque temps d'une ardente poursuite, Agathocle s'arrêta et envoya de bonnes paroles aux

[1] Diod., lib. XX, cap. LXXVII.

vaincus. Le moment n'était-il pas venu pour chacun de mettre fin à toutes ces discordes et de rentrer dans sa patrie? Ce langage persuada un grand nombre de fuyards qui avaient cherché un refuge sur une hauteur fortifiée; ils en descendirent, et quand ils eurent déposé leurs armes, ils furent enveloppés et mis en pièces. Après ce nouveau parjure, Agathocle n'en traita pas moins avec Dinocrate, qu'il plaça à la tête d'une partie de ses propres troupes. Enfin il lui donna son amitié. Au grand étonnement de tous, on vit désormais ces deux hommes fidèles l'un à l'autre : Dinocrate, reconnaissant la supériorité d'Agathocle, le servit avec dévouement, et celui-ci, qui ne s'était jamais ouvert à personne, lui confia les plus grandes affaires.

Maître incontesté de Syracuse, Agathocle conclut avec les Carthaginois un traité qui remit les choses sur le même pied qu'avant son expédition d'Afrique. Les Carthaginois gardèrent toutes leurs possessions et donnèrent en retour une somme de trois cents talents avec deux cent mille médimnes de blé[1]. Agathocle se trouva bientôt à l'étroit dans la

[1] Diod., lib. XX , cap. LXXIX.

Sicile, quand il dut la partager avec Carthage, et cherchant de nouvelles aventures, il alla au secours de Corcyre, que Cassandre, roi de Macédoine, assiégeait par terre et par mer. Il brûla la flotte de Cassandre, et dans l'île qu'il délivrait, il érigea un trophée attestant son triomphe sur les vainqueurs de l'Asie. Il débarqua sur les côtes de l'Italie et fit la guerre aux habitants du Bruttium sans résultats éclatants. Il voulait à l'exemple de Denys subjuguer plusieurs populations italiques, mais il ne réussit qu'à prendre Crotone, dans laquelle il mit garnison.

Une pensée l'obsédait. Il voulait retourner en Afrique et reprendre l'exécution de son grand dessein. Il était convaincu que Carthage ne s'était sauvée que parce qu'elle était restée maîtresse de la mer et n'avait jamais manqué des blés de la Sicile et de la Sardaigne. Il voulait la priver désormais de cette ressource par un blocus maritime combiné avec une expédition dans l'intérieur des terres, et il avait réuni jusqu'à deux cents bâtiments à quatre et même six rangs de rames. Mais il est des entreprises que la fortune ne permet pas de recommencer. Agathocle s'occupait de ces vastes préparatifs, sans pressentir le coup qui devait trancher sa vie.

Le dernier de ses fils, qui s'appelait aussi Agathocle, était l'objet de sa prédilection, et il était désigné par son père comme son successeur. Il fut investi du commandement de l'armée, qui dut lui être remis par Archagathus, fils de celui qui avait péri en Afrique. Ce petit-fils d'Agathocle ressemblait trop à ceux dont il descendait, pour ne pas se venger d'une préférence injurieuse. Il avait remarqué qu'un jeune prisonnier d'Égeste, nommé Ménon, que sa beauté avait mis au nombre des favoris d'Agathocle, ne supportait qu'avec douleur la ruine de sa patrie et sa propre condition. Archagathus cultiva le ressentiment de Ménon, et quand il crut le moment favorable, il le pressa d'empoisonner le roi. L'habitude qu'avait Agathocle après le repas de demander une plume pour se nettoyer les dents, facilita le crime : Ménon lui en présenta une imprégnée d'un poison septique[1]. En s'en servant longtemps sans défiance, Agathocle fit pénétrer partout le venin. D'insupportables douleurs amenèrent en quelques jours un état désespéré. Aux approches de la mort, Agathocle convoqua le peu-

[1] Diod. *Fragmenta*, lib. XXI.

ple, et lui dénonça les forfaits d'Archagathus, qui avait aussi, dans l'ivresse d'un festin, assassiné le jeune prince auquel était réservé la royauté. Il demanda le châtiment du parricide, et confirma devant l'assemblée, comme dernier acte de son pouvoir, le rétablissement de la démocratie. Une tradition prétend qu'Agathocle aurait été mis sur le bûcher avant d'avoir rendu le dernier soupir, et qu'il aurait ainsi expié ses crimes au milieu des flammes. A une destinée d'une grandeur sinistre l'imagination populaire a mis une fin terrible et dramatique.

Polybe[1] et Diodore[2] nous ont appris comment deux écrivains contemporains d'Agathocle lui ont prodigué avec une égale injustice l'outrage et la louange. Exilé de la Sicile par Agathocle, Timée attendit la mort du vieux roi pour se venger sur sa mémoire. Il exagéra ses vices, lui prêta de nouveaux crimes, nia son courage et ses grandes qualités. Callias, au contraire, comblé des bienfaits d'Agathocle, qui l'avait enrichi avec des domaines

[1] Polyb. *Histor. reliquiæ*, lib. XII, cap. xv.
[2] Diod. *Fragmenta*, lib. XXI.

confisqués sur des proscrits, vanta ses vertus, sa piété envers les dieux et son humanité.

Sans nous arrêter à ces mensonges de la haine et de la reconnaissance, l'homme qui a gouverné vingt-huit ans Syracuse a laissé un grand nom. Sorti du peuple, et n'oubliant pas, sous la pourpre, l'obscurité de son extraction, le fils du potier avait le génie du pouvoir et de la guerre. Il conçut l'audacieuse et féconde idée de soumettre l'Afrique à l'ascendant de l'Europe en abattant Carthage, et il domina en la servant une démocratie turbulente, qui, à l'aspect de son maître, n'en était pas moins orgueilleuse qu'épouvantée. Il aimait le plaisir, mais ne s'y amollit pas. Après un revers il était plus redoutable qu'après une victoire : la mauvaise fortune éveillait en lui de nouvelles ressources d'énergie, de ruse et de cruauté.

On demanda un jour à un des plus illustres citoyens de Rome, au premier Scipion, quels étaient à son avis les hommes d'État les plus remarquables par la pénétration du jugement et par l'habileté dans l'audace[1]. Scipion nomma sans hésiter les

[1] Polyb. *Hist. reliquiæ*, lib. XV, cap. XXXV. Σὺν νῷ τολμηροτάτους.

deux Siciliens Denys et Agathocle, ne cachant pas son admiration pour le talent politique de ces fameux usurpateurs.

Cette opinion d'un des plus grands hommes du patriciat romain est accablante pour Syracuse. Denys et Agathocle ne sont mis si haut qu'en raison même de la difficulté presque insurmontable de gouverner une semblable cité. Dans les fougueux Siciliens, l'ardeur du sang africain s'était mêlée à la mobilité grecque. Voisine et souvent tributaire de l'Afrique, la Sicile avait avec elle des affinités qui ne lui permettaient pas de s'accommoder du gouvernement démocratique dont à peine le génie hellénique était capable.

Syracuse, moins encore qu'Athènes, connut le régime et les mœurs de la liberté. Ses passions triomphèrent toujours du génie de ses institutions. En vain la Grèce lui fut maintes fois secourable; elle lui envoya Gylippe pour la défendre, Timoléon pour la régénérer. Syracuse retombait toujours dans ses emportements; puis pour se sauver de ses propres fureurs, elle se précipitait dans la servitude. Elle ne respira jamais que sous le joug.

L'éclat des arts compensa cet avortement de la

erté. La statuaire et l'architecture eurent en
ile des magnificences dont le voyageur moderne
uve quelques vestiges dans les ruines trop rares
igrigente et de Sélinonte. Un amphithéâtre,
x trois quarts détruit, voilà tout ce qui reste de
pulente Syracuse.

Un jour, la Grèce émerveillée reçut d'un Sicilien
s leçons d'éloquence. La ville de Léontium,
rement attaquée par les Syracusains, envoya
rgias à Athènes pour en implorer un prompt
cours. Gorgias harangua les Athéniens avec tant
succès, que non-seulement il obtint ce qu'il
mandait pour sa patrie, mais qu'il fut lui-même
mblé de prévenances et d'honneurs. Les Athé-
ens, avides d'une parole qui transportait dans la
ose les images et les hardiesses de la poésie, ne
ulurent plus laisser partir un orateur auquel ils
vaient des émotions nouvelles. Gorgias se fixa
ns Athènes; il y ouvrit une école qui devint
meuse dans toute la Grèce, et où il eut pour
sciples Critias et Thucydide. Il fit de la rhéto-
que un art ayant sa méthode, ses préceptes, et
fut aussi le premier improvisateur. Les Athé-
iens ne se lassaient pas d'admirer son heureuse

facilité. Les jours où il parlait s'appelaient des fêtes, et ses discours des flambeaux [1]. Gorgias fut le maître reconnu de l'éloquence jusqu'à Platon, qui ne dédaigna pas de le traiter en rival qu'il voulait abattre.

La splendeur dont brillèrent à Syracuse la science et la poésie, a fait l'envie de la Grèce. Géomètre original et profond, Archimède fut inventeur dans la mécanique et démontra aux plus ignorants la puissance et l'utilité des machines. Il se servit de la science pour défendre sa patrie [2], qu'une surprise livra aux Romains. Quand il fut frappé par le glaive d'un soldat, il méditait sur un théorème. Vers le même temps vieillissait un poëte dont la jeunesse avait vu les derniers jours d'Agathocle, et qui composa une partie de ses vers en Égypte, mais en pensant toujours à sa patrie dont il a éloquemment déploré les mal-

[1] Λαμπάδας.

[2] « Archimedes is erat, unicus spectator cœli siderumque; mirabilior tamen inventor ac machinator bellicorum tormentorum operumque, quibus ea, quæ hostes ingenti mole agerent, ipse perlevi momento ludificaretur. » T. Livii lib. XXIV, cap. XXXIV.

heurs [1]. Dans les poëmes de Théocrite, nous trouvons les pensées et les images les plus naïves à côté des sentiments délicats et subtils que suggère une civilisation raffinée. Cette association n'offense pas le goût, parce qu'elle s'est faite sans effort dans l'imagination du chantre syracusain. Il a mis dans ses vers, dont le dialecte dorien augmente l'harmonie, les contrastes qui l'environnaient. La Sicile n'offrait-elle pas au poëte ses villes opulentes et ses sites sauvages, la corruption et la simplicité des mœurs, l'aimable rudesse des premiers jours du monde, et les derniers efforts du luxe et de la volupté? Voilà les *Idylles* de Théocrite.

[1] Idylle XVIe.

CHAPITRE XV.

DÉCLIN DES RÉPUBLIQUES. — LA MONARCHIE MACÉDONIENNE S'ÉLÈVE. — PHILIPPE.

Au milieu de la guerre du Péloponèse, un contemporain peignait la corruption croissante de la société grecque. « Les séditions régnaient dans les États, écrivait Thucydide[1], et les villes qui se livraient les dernières à l'anarchie s'abandonnèrent à de plus grands excès, jalouses de se distinguer par l'esprit d'invention. L'acception des mots fut changée. L'audace insensée fut appelée zèle courageux; la lenteur prévoyante, lâcheté déguisée. L'homme violent était un homme sûr; celui qui le contrariait un homme

[1] Lib. III, cap. LXXXII, LXXXIII.

suspect.... La cause de tous ces maux était la fureur de dominer qu'inspirent l'ambition et la cupidité. Les passions échauffaient les esprits. Les chefs des deux factions qui partageaient les villes, les unes sous le prétexte spécieux de l'égalité politique du peuple, les autres sous celui d'une aristocratie modérée, affectaient de ne consulter que le bien de la patrie, mais au fond travaillaient à se supplanter mutuellement et ne songeaient qu'à eux. Dans leur lutte il n'était pas d'excès que ne se permît leur audace.... Aucun des partis n'obéissait plus à la justice, mais on louait ceux qui par leur éloquence obtenaient quelque résultat envié. Les citoyens modérés périssaient victimes des deux factions, soit parce qu'ils n'en partageaient pas les périls, soit par la jalousie qu'on leur portait d'y avoir échappé. La bonne foi, cet élan des âmes généreuses, fut un objet de risée et disparut. On se rangeait en bataille les uns contre les autres avec une égale défiance. On ne pouvait croire, pour en venir à une réconciliation, ni à la parole la plus solennelle, ni aux plus terribles serments. Dominés par la pensée qu'on ne pouvait rien espérer de stable, les citoyens s'occupaient surtout à

se mettre à l'abri du mal. Ordinairement, ceux qui avaient moins de capacité l'emportaient sur les autres. En effet, craignant que par leur propre infériorité et la finesse de leurs ennemis ils ne fussent vaincus en audace et en habileté, ils marchaient témérairement au but; tandis que ceux-ci, dédaignant de pressentir le danger et se flattant de triompher, non par la violence, mais par le talent, succombaient en plus grand nombre. » Au milieu de nos révolutions modernes, l'éternelle vérité de cette peinture paraît plus vive encore.

La pente des mœurs vers l'anarchie était aussi aggravée par les institutions. Dans aucune cité de la Grèce, hormis Sparte, le pouvoir politique n'avait de règles de conduite ni de conditions de durée. Le peuple ou une portion du peuple, selon que la constitution était plus ou moins démocratique, décidait de tout. A côté de l'assemblée générale des citoyens, il y avait, il est vrai, la plupart du temps, un sénat qui préparait les affaires et les décrets; mais la décision suprême appartenait au peuple dont les factions et les orateurs se disputaient la volonté. Comme les partis triomphaient tour à tour, les résolutions prises au nom

du peuple étaient éphémères et contradictoires. Les magistrats chargés de les exécuter, exerçaient un pouvoir trop court, au grand dommage de la république. Leurs fonctions ne duraient qu'un an ou six mois. Le peuple était plus jaloux du droit de renouveler sans cesse ses magistrats que de la bonne administration de ses propres affaires. Plus les élections étaient fréquentes, plus il se sentait souverain.

Entre les villes la rivalité était continuelle. Chaque cité avec son petit territoire formait au sein de la nationalité grecque un monde distinct et souvent hostile à ce qui l'avoisinait. La fécondité même du génie hellénique était une cause de divisions. Les villes se montraient fières vis-à-vis les unes des autres de l'antiquité de leur origine et de leurs dieux, du caractère de leur constitution, du talent de leurs poëtes et de leurs artistes; et pour peu qu'à cette émulation vînt se mêler un litige d'intérêts, la guerre ne tardait pas à éclater. Cependant le moment approchait où la Grèce, qui faisait de ses forces un si imprudent usage, aurait à se défendre contre un ennemi formidable.

Pour les rois de Perse, la guerre du Péloponèse

avait été le plus agréable des spectacles : leurs ennemis s'entre-déchiraient. Les successeurs de Xerxès purent se promettre d'avoir raison de cette Grèce que Xerxès n'avait pu vaincre. Ils prêtèrent secours tantôt à Athènes, tantôt à Sparte, s'immiscèrent dans les débats intérieurs des cités helléniques, corrompirent les orateurs, soudoyèrent les factions. L'or des Perses triomphait de la vertu des républiques, en attendant le moment favorable d'une invasion nouvelle qui devait venger les défaites de Salamine et de Platée.

Sparte se trouvait l'adversaire naturel de pareils desseins. Depuis qu'elle avait fait tomber les murailles d'Athènes, elle dominait sur terre et sur mer. Partout à la démocratie elle substitua un régime oligarchique[1]; dans chaque ville elle imposa des *harmostes* qui avaient entre leurs mains tous les pouvoirs, et elle frappa des contributions qui s'élevaient chaque année à plus de mille talents.

Au moment où les Lacédémoniens s'emparaient de cette dictature, la monarchie des Perses était troublée par les discordes de la maison royale.

[1] Diod., lib. XIV, cap. x.

Darius Nothus avait laissé le trône à son fils aîné Artaxerce, au grand déplaisir de sa femme Parysatis, qui eût voulu voir la couronne passer sur la tête de Cyrus, son second fils[1]. Parysatis avait inutilement représenté qu'elle avait mis au monde Artaxerce avant que Darius fût roi, et Cyrus depuis que son époux était devenu le maître des Perses. Darius ne voulut pas imiter le premier Xerxès, qui s'était servi d'un prétexte semblable, afin de déroger aux lois de la monarchie, et il désigna en mourant Artaxerce pour son successeur.

Cyrus eut le gouvernement de la Lydie et des provinces maritimes de l'empire avec les titres de satrape et de général. Cette large part de puissance, au lieu de satisfaire son ambition, l'irrita. Déjà avant la mort de son père, Cyrus avait gouverné l'Asie Mineure, et il s'était attaché à gagner l'amitié de Lysandre, le Lacédémonien. Il l'avait reçu à Sardes et lui avait fait don de sommes considérables. C'est avec ces subsides que Lysandre entretint la flotte qui triompha des forces d'Athènes à Ægos-Potamos.

[1] Plutarch. *Artax.*, t. V, p. 448.

De retour dans son gouvernement, Cyrus conçut l'audacieux projet d'usurper le trône avec le secours de Sparte. Il demanda aux Lacédémoniens de faire pour lui ce qu'il avait fait pour eux dans leur lutte contre Athènes[1]. Sparte lui témoigna facilement une reconnaissance qui s'accordait avec sa politique. Elle enjoignit à tous ses généraux de seconder les projets de Cyrus. Les meilleurs soldats du Péloponèse furent enrôlés. Le Lacédémonien Cléarque, banni de sa patrie, leva des troupes dans la Chersonèse. De nombreuses recrues faites dans l'Arcadie, l'Achaïe et la Béotie, arrivèrent à Sardes. Cyrus donna d'abord pour prétexte à ces préparatifs la nécessité de réprimer Tissapherne, qui refusait de reconnaître son autorité; puis il allégua une expédition contre les Pisidiens, enfin il marcha ouvertement contre son frère. Il mit environ six mois à traverser les États sur lesquels il voulait régner. Artaxerce l'attendait dans la Babylonie et lui offrit la bataille à Cunaxa. Déjà les Grecs avaient presque décidé la victoire en faveur de Cyrus, quand celui-ci, emporté par la haine à la vue de

[1] Xenoph. *Histor. græc.*, lib. III, cap. I.

son frère, fond sur lui, le blesse, et tombe lui-même mortellement atteint d'un javelot. Le plus fidèle de ses eunuques se tua sur son cadavre.

De brillantes qualités et des passions indomptables distinguaient Cyrus, dont Xénophon nous a transmis cette parole qu'il désirait vivre assez longtemps pour vaincre en bienfaits et en vengeances ses amis et ses ennemis[1]. Il ambitionna le trône avec une impétueuse énergie, parce qu'il s'en estimait le plus digne. Il avait déjà montré quelques vertus de roi, l'autorité dans le commandement, une munificence judicieuse, une chaleureuse constance dans les amitiés. Il éprouvait pour les talents et les mœurs militaires des Grecs une sincère admiration, parce qu'il sentait mieux que personne l'infériorité des Perses. Dans Cyrus, qui succomba si jeune, il y avait comme l'ébauche d'un grand homme.

S'il eût vécu, s'il eût régné, peut-être eût-il détourné des Perses les malheurs qui vinrent les accabler sous les successeurs d'Artaxerce. Sa révolte au contraire découvrit la faiblesse de l'empire

[1] Xenoph. *de Cyr. Exped.*, lib. I, cap. IX.

et témoigna de la supériorité des Grecs aux yeux de toute l'Asie. L'armée avec laquelle Cyrus avait entrepris de renverser son frère, était composée de cent mille Asiatiques et de treize mille Grecs. Cette disproportion parlait assez haut. Ces treize mille Grecs arrivés presque aux portes de Babylone, durent traverser l'Asie encore une fois et opérer une retraite dont un de leurs capitaines se fit l'historien. La Grèce lut avidement le récit des dangers que ses enfants avaient courus : cette aventure militaire lui rappelait ses anciennes victoires, et lui permettait d'en présager de nouvelles.

Ennemis déclarés d'Artaxerce par l'assistance qu'ils avaient donnée à Cyrus, les Lacédémoniens, loin de craindre la guerre, résolurent de la commencer et de la porter en Asie. Ils s'y déterminèrent par les conseils d'Agésilas, l'un des deux rois qui commandaient à Sparte. Agésilas conçut le premier le dessein qui occupa le génie de Philippe de Macédoine et d'Alexandre. Il voulut conquérir l'Asie, au lieu de se borner à défendre la Grèce. Artaxerce se préparait à prendre l'offensive; Agésilas le prévint, ravagea la Phrygie dans une première campagne, et revint à Éphèse, où pendant

l'hiver il remonta sa cavalerie. Au printemps il entra dans la Lydie, battit Tissapherne et devint en peu de temps le maître de l'Asie Mineure, qui n'obéissait plus aux satrapes d'Artaxerce, mais à un Spartiate donnant ses ordres avec un impérieux laconisme. Après deux années d'occupation des provinces maritimes, Agésilas était au moment de pénétrer dans l'intérieur de la monarchie perse, et d'aller chercher le grand roi dans ses capitales, dans Ecbatane et dans Suze, lorsqu'il reçut des éphores l'ordre de revenir sur-le-champ au secours de Sparte que menaçaient les Béotiens. Il obéit.

Ainsi la Grèce, par ses discordes, livrait le secret de sa faiblesse et justifiait d'avance la politique que Philippe de Macédoine devait pratiquer trente ans plus tard. Ni sa propre constitution[1], ni l'état de la Grèce, ne permettaient à Sparte de conquérir l'Asie.

Les expéditions lointaines, créant dans l'État des besoins et des rapports nouveaux, étaient incompatibles avec le génie d'une oligarchie jalouse qui craignait toujours que le changement des habitudes

[1] Voy. ch. VIII, *Constitution de Sparte*.

t des mœurs ne diminuât son pouvoir. Quand Lysandre, après la guerre du Péloponèse, envoya à Sparte ce qui lui était resté entre les mains d'or et d'argent, avec tous les présents dont il avait été comblé, les éphores, auxquels plusieurs des principaux citoyens dénoncèrent le danger de pareilles richesses, s'arrêtèrent au parti de les garder pour les dépenses de l'État, en défendant aux particuliers de s'en servir[1]. Expédient singulier qui trahit l'embarras de Sparte entre son institut et son ambition.

Plusieurs républiques se soulevèrent contre le despotisme des Lacédémoniens, qui opprimaient la Grèce sans avoir la force de la contenir et de la gouverner. La pétulante indépendance de l'esprit hellénique se frayait passage et reprenait le dessus. Sparte déploya contre l'Élide et la Messénie des rigueurs qui répandirent de vifs ressentiments chez les peuples voisins, à Argos, à Thèbes, à Corinthe. Alors on vit arriver en Grèce un agent du roi de Perse, Timocrate le Rhodien[2], qui distribua cin-

[1] Plutarch. *Lysand.*, t. III, p. 35.
[2] Xenoph. *Hist. græc.*, lib. III, cap. v.

quante talents aux chefs et aux orateurs de ces trois républiques, en recevant leur serment de déterminer la guerre contre les Lacédémoniens. Athènes entra dans cette ligue par le seul désir de la commander, et voilà comment Agésilas fut arraché à la conquête de l'Asie.

Dévoué à Sparte en véritable héraclide[1], Agésilas ne songea jamais, comme Lysandre, à changer la constitution pour augmenter son autorité. Il estimait une pareille entreprise non moins stérile que coupable. Il comprit ce qu'oublia Lysandre, qu'une fois en révolte contre l'aristocratie, à laquelle il appartenait, il serait sans force, ou que si, pendant quelques jours, il avait plus de puissance, il briserait pour l'avenir les ressorts de l'État. Aussi n'eut-il qu'une manière d'accroître son crédit, ce fut d'honorer particulièrement les sénateurs et les éphores. Au milieu de toutes les entraves qui le gênaient, il semblait se mouvoir avec liberté.

[1] Agésilas était le second fils d'Archidamus, roi de Sparte. Quand Agis, son frère aîné, mourut, il supplanta son neveu Léotychide, et se fit déclarer roi à sa place. Léotychide passait pour être le fils d'Alcibiade. On l'écarta du trône comme illégitime.

Artaxerce avait été trop effrayé par l'agression d'Agésilas, pour ne pas chercher à Sparte des ennemis de tous côtés. Un habile auxiliaire vint s'offrir à lui : c'était Conon, général athénien. Après les désastres de sa patrie, Conon s'était retiré à Cypre, auprès du roi Évagoras, avec huit vaisseaux, débris de l'escadre qu'il n'avait pas dépendu de lui de sauver à Ægos-Potamos. Il épiait l'occasion d'une revanche et la trouva dans les attaques d'Agésilas. Il se rendit auprès de Pharnabaze, satrape d'Ionie et de Lydie, gendre d'Artaxerce ; il sut lui persuader qu'il fallait surtout détruire la supériorité maritime que depuis quelques années s'arrogeaient les Lacédémoniens. Pharnabaze associa Conon au commandement de la flotte perse, et dès ce moment la face des affaires changea.

Prenant la conduite de la guerre avec l'activité et l'ascendant d'un grand capitaine[1], Conon, après avoir détaché les Rhodiens de l'alliance de Sparte

[1] Nous trouvons, dans le *Panégyrique d'Athènes*, par Isocrate, un bel éloge de Conon, qui est représenté comme le plus expérimenté des généraux et le plus fidèle à la cause de la Grèce.

et intercepté un convoi que le roi d'Égypte envoyait aux Lacédémoniens, voulut conférer de ses desseins avec Artaxerce lui-même. Il laissa la flotte perse sous le commandement de deux de ses lieutenants, Athéniens comme lui; puis il fit voile vers la Cilicie, gagna la Syrie, et descendit l'Euphrate jusqu'à Babylone[1]. C'était, depuis Thémistocle, l'Athénien le plus illustre que recevait la cour de Perse.

La réputation de Conon, ses discours inspirèrent une confiance sans bornes à Artaxerce, qui lui ouvrit ses trésors, et le laissa maître absolu tant du plan de campagne que du choix d'un collègue dans le commandement. Conon désigna Pharnabaze, et repartit bientôt pour les provinces maritimes de l'empire, comblé d'honneurs et muni des pouvoirs les plus étendus. Dès que le général athénien et le satrape furent réunis, ils cherchèrent les Lacédémoniens pour leur offrir la bataille, et les rencontrèrent près de Cnide.

Pisandre, beau-frère d'Agésilas, commandait la flotte de Sparte. Il devait ce poste important moins

[1] Diod., lib. XIV, cap. LXXXI.

a son mérite qu'à sa parenté : non qu'il manquât le cœur, mais sa médiocrité le prédestinait à une triste fin. Enveloppé par des forces considérables, abandonné de ses alliés qu'épouvantait la supériorité de l'ennemi, Pisandre se défendit jusqu'à la mort avec l'intrépidité d'un Spartiate, sans pouvoir par sa bravoure atténuer la gravité de sa défaite. Athènes était vengée, car Lacédémone perdait en un seul jour l'empire de la mer.

Conon, poursuivant un triomphe qui avait fait tomber entre ses mains plus de cinquante vaisseaux, se dirigea avec Pharnabaze contre les alliés de Sparte. La défection fut rapide. Cos, Chio, Mitylène, Éphèse, Érythrée, toutes les villes de l'Asie Mineure se soulevèrent contre les Lacédémoniens, en chassèrent les harmostes, et accueillirent avec joie les vainqueurs. Pharnabaze, se laissant guider par les sages conseils de Conon, se présenta plutôt en libérateur qu'en maître, et les villes purent croire qu'il leur serait loisible de se gouverner à leur gré. Cette modération enleva aux Lacédémoniens presque tous leurs alliés. Cependant Conon n'oubliait pas la Grèce : il fit voile vers les Cyclades, s'empara de Cythère, y mit gar-

nison et débarqua à Corinthe. Cette ville opulente était alors le siége d'une sorte de confédération contre Lacédémone : Conon y trouva des députés d'Argos, de Thèbes, d'Athènes et de Thessalie ; il les exhorta à pousser vivement la guerre et leur en donna les moyens avec les subsides d'Artaxerce.

Une généreuse pensée préoccupait Conon, c'était de relever les murs d'Athènes, et il ne désespéra pas de la faire approuver à Pharnabaze. Il persuada au satrape que le rétablissement des fortifications d'Athènes était le plus rude coup qui pût être porté à la puissance de Sparte, et de son aveu il cingla vers le Pirée avec une partie de la flotte. Reçu avec transport il se mit promptement à l'œuvre. Les rameurs de ses trirèmes se joignirent aux charpentiers et aux maçons[1] ; les Athéniens furent aussi aidés par les habitants des contrées voisines, entre autres par les hommes de la Béotie. Conon, comme un autre Thémistocle, relevait les murs de sa patrie, et par le plus imprévu des jeux de la destinée il les relevait avec

[1] Xenoph. *Hist. græc.*, lib. IV, cap. VIII.

l'appui et les finances d'un des successeurs de Xerxès. Un nouvel avenir de domination et de gloire semblait s'ouvrir pour la cité de Minerve.

Cette prospérité de leurs rivaux jeta les Lacédémoniens dans une résolution extrême, et il fut alors hautement avéré qu'ils haïssaient plus encore les Athéniens que les Perses. Ils abandonnèrent non-seulement le dessein de vaincre un jour le grand roi dans ses propres États, mais même le rôle qu'ils avaient si longtemps ambitionné de protecteurs des villes grecques de l'Asie, et ils se mirent à la merci d'Artaxerce pour en obtenir la paix. Les descendants de Léonidas livrèrent la Grèce.

Constant adversaire de la politique d'Agésilas, Antalcide fut envoyé pour négocier la triste paix à laquelle il a laissé son nom. Il s'adressa au satrape Tiribaze que les succès de Pharnabaze inquiétaient, et qui devait accueillir volontiers un moyen de les interrompre. D'ailleurs Antalcide offrit du premier coup tout ce que pouvaient souhaiter l'orgueil et l'intérêt des Perses : il annonça qu'il venait demander la paix telle que le roi la désirait depuis longtemps, que Sparte ne disputait plus au roi les villes de l'Asie, et que l'indépendance des îles et des cités

de la Grèce lui suffisait[1]. Puisque telles sont nos intentions, ajoutait Antalcide, pourquoi le roi nous ferait-il la guerre, et lui-même, de qui pourrait-il la craindre? Cette déclaration consterna les députés d'Athènes, de la Béotie, d'Argos et de Corinthe, qui s'étaient réunis auprès de Tiribaze. Ils réussirent un moment à faire ajourner le traité, mais la nouvelle politique de Sparte le rendait inévitable.

L'impétuosité de Conon hâta ce fâcheux dénoûment. Non content de relever les murs d'Athènes, il voulut rendre à sa patrie son ancienne puissance, la domination de l'Ionie et de l'Éolide. Il laissa trop pénétrer ses desseins, et les Perses dont Sparte d'ailleurs envenimait encore les soupçons, résolurent de se débarrasser d'un auxiliaire qui ne travaillait plus pour eux. Attiré à Sardes par Tiribaze qui devait, disait-il, le charger d'une importante mission auprès du roi, Conon perdit la liberté, et bientôt sans doute la vie[2]. Il ne reparut

[1] Xenoph. *Hist. græc.*, lib. IV, cap. VIII.

[2] Xénophon garde le silence sur le sort de Conon. Cornelius Nepos, après avoir dit que plusieurs historiens avaient donné la mort violente de Conon comme un fait certain, ajoute que Dinon, toujours très-bien informé en



plus ni dans l'Asie Mineure, ni dans la Grèce, et par une dernière ressemblance avec Thémistocle, il mourut chez les barbares, loin d'Athènes qu'il avait servie avec un dévouement digne de temps moins corrompus et d'une meilleure fortune.

Entre l'ambition renaissante des Athéniens et l'abaissement volontaire des Spartiates, Artaxerce ne pouvait hésiter. Il combla de faveurs Antalcide, qui était allé le chercher dans une de ses capitales pour le reconnaître comme l'arbitre des destinées de la Grèce. Il oublia son aversion contre les Spartiates qu'il avait jusqu'alors regardés comme les plus impudents des hommes[1], et, dans un festin, à la grande surprise des assistants, il envoya à Antalcide une couronne de fleurs humectée de précieux parfums. C'était sans doute pour récompenser la basse adulation de cet ambassadeur qui, devant

ce qui concerne les Perses, assurait que Conon s'était évadé. Mais la plus sûre des autorités n'est-elle pas celle d'Isocrate, qui, dans le *Panégyrique d'Athènes*, le plus étudié et le plus important de ses discours, accuse formellement les Perses d'avoir osé faire mourir Conon? Ἐπὶ θάνατον συλλαβεῖν ἐτόλμησαν.

[1] Plutarch. *Artax.*, t. V, p. 436.

toute la cour, avait contrefait, dans une danse, Léonidas et Callicratidas. Les Perses jusqu'alors n'avaient pas connu de bouffon parmi les Spartiates.

Pour les Grecs désunis, la paix devint bientôt nécessaire, malgré de nobles répugnances. Tiribaze en lut les conditions aux députés de la Grèce, telles que le roi les imposait. Ce n'était pas tant un traité qu'une sorte de décret royal. En voici la teneur : « Le roi Artaxerce trouve juste que les villes d'Asie et les îles de Clazomène et de Cypre lui obéissent, et que les autres villes grecques, grandes et petites, soient libres, à l'exception de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, qui appartiendront comme autrefois aux Athéniens. Ceux qui ne souscriront pas à cette paix seront mes ennemis, et de concert avec ceux qui l'accepteront, je leur ferai la guerre, par terre et par mer, avec mes flottes et mes finances[1]. »

Xénophon[2] estime que les Spartiates sortirent glorieux de cette paix, qui rendait l'indépendance aux villes de la Grèce, affranchissait la Béotie, et

[1] Xenoph. *Hist. græc.*, lib. V, cap. I.
[2] *Ibid.*



réprimait Argos. Mais l'hôte d'Agésilas, aveuglé par sa partialité pour Lacédémone, méconnaissait les sentiments de la Grèce elle-même, qui ne pardonna pas à Sparte de l'avoir prosternée devant les Perses. La Grèce comprit que, sous prétexte d'émanciper ses villes, on l'abaissait elle-même, et qu'elle n'aurait plus à sa tête de puissance capable d'imposer au grand roi une paix telle que Cimon l'avait dictée. Au reste, le négociateur du traité qui blessait la fierté hellénique, renvoyé auprès d'Artaxerce après la bataille de Leuctres, pour lui demander des secours, n'en reçut que des dédains dont triomphèrent cruellement ses ennemis. Pour échapper à leurs outrages et peut-être aux rigueurs des éphores, Antalcide se laissa mourir de faim.

Sparte elle-même fut punie. Entre la Phocide et l'Attique, au milieu de la plaine fertile qui s'étendait devant le mont Cithéron, s'élevait une ville, Thèbes la Cadméenne, qui, après avoir été célèbre vers les premiers temps de son origine par une sorte de légende tragique, était retombée dans l'obscurité. Tout à coup elle attira sur elle les regards de la Grèce. Elle ne dut pas cette renommée im-

prévue à la force de sa constitution, car elle passait sans cesse par des secousses violentes de l'oligarchie à la démocratie. La fortune lui envoya deux hommes qui firent de leur propre grandeur la gloire de la patrie.

Au-dessous d'Épaminondas pour la beauté du génie et de l'âme, Pélopidas redevenait son égal par l'admiration et le dévouement qu'il lui portait. Il eut d'ailleurs le principal honneur de la délivrance de Thèbes en reprenant la Cadmée sur les Spartiates par le plus hardi des coups de main. Il avait aussi commencé, par son impétueuse bravoure, à prouver que les hommes orgueilleux qui buvaient les eaux de l'Eurotas pouvaient être vaincus. A Leuctres, à la tête du bataillon sacré, il chargea l'ennemi avec une furie qui déconcerta tout à fait la tactique lacédémonienne. Jamais tant de Spartiates n'avaient jonché le sol. Aussi lorsque les Thébains envoyèrent Pélopidas auprès d'Artaxerce pour contre-balancer l'influence des autres villes grecques, les satrapes et les généraux du grand roi l'honorèrent comme un vengeur.

Mais le plus redoutable ennemi de Sparte fut Épaminondas, qui faillit un jour la prendre comme

un nid d'oiseaux, suivant un mot de Xénophon[1]. « Oh! l'homme aux grandes choses[2]! » s'écria le vieil Agésilas en l'apercevant de l'autre bord de l'Eurotas. Éloge digne de ces deux illustres adversaires.

Au moment de disparaître, l'antique liberté de la Grèce eut son héros le plus achevé. D'un génie moins étendu que Thémistocle, Épaminondas n'en fut pas moins, avec d'autres qualités, un modèle parfait de l'homme politique. Il avait plus d'indulgence pour les travers et les injustices du peuple. A l'école de la sagesse pythagoricienne, il avait contracté une indéfectible sérénité. Ce fut le Tarentin Lysis qui l'initia à la philosophie, et le Thébain ne s'y exerça pas moins que dans toutes les parties de l'éducation grecque : la musique, le chant, la danse, la lutte, la course, le maniement des armes; cultivant avec une égale constance les qualités de l'âme et celles du corps.

Épaminondas avait pour la grandeur de Thèbes les plus vastes desseins : il voulait qu'elle aspirât

[1] Xenoph. *Hist. græc.*, lib. VII, cap. v.
[2] Plutarch. *Agesil.*, t. III, p. 687.

à l'empire de la mer, afin de dominer plus sûrement la Grèce. Dociles à sa voix, les Thébains décrétèrent la construction de cent trirèmes, et l'envoyèrent à Rhodes, à Chio, à Byzance, où l'amiral athénien, Lachès, dut céder à son ascendant[1]. Épaminondas attacha ces villes à la cause de Thèbes. Il avait aussi résolu de délivrer le Péloponèse de la tyrannie de Sparte, et il y réussissait si la mort ne l'eût saisi au milieu de sa victoire de Mantinée. Avant d'expirer, il appela auprès de lui ses deux lieutenants, Daïphante et Jollidas, et quand il eut appris qu'ils avaient succombé l'un et l'autre : « Il ne reste plus aux Thébains qu'à faire la paix, car ils n'ont plus de général[2]. » Par ce dernier conseil Épaminondas, en mourant, lisait dans l'avenir.

Il connaissait les Béotiens, leur penchant à la mollesse, et il ne les avait aguerris qu'en les tenant en haleine par de continuelles expéditions. D'ailleurs la Béotie, pays plat et découvert, était à ses yeux un théâtre naturel de guerre, car il estimait

[1] Diod., lib. XV, cap. LXXIX.
[2] Plutarch. *Apophtheg.*, t. VI, p. 733.

que ceux qui l'habitaient ne pouvaient la garder qu'en ayant toujours le bras passé dans le bouclier[1]. C'est surtout par la nouveauté de ses savantes manœuvres[2] qu'Épaminondas donna aux Thébains la supériorité sur les Spartiates. Ainsi son génie guerrier et politique était comme l'âme de la patrie. Thèbes vivait dans ce grand homme, qui répandait autour de lui une pénétrante vigueur. Épaminondas avait pour ce qui était beau un enthousiasme que les autres ressentaient pour lui-même. A Mantinée, son jeune ami Céphisodore se fit tuer à ses côtés, et on l'ensevelit auprès du héros[3].

La catastrophe de Mantinée émut toute la Grèce, et un orateur athénien[4] dit à la tribune, que le destin avait mis dans le même tombeau le corps d'Épaminondas et la puissance des Thébains. Plus tard un historien romain[5], jugeant les événements

[1] Plutarch. *Apophtheg.*, t. VI, p. 732.

[2] Xénophon a décrit ces manœuvres en homme du métier, et un militaire moderne, le chevalier de Folard, en a fait une étude critique dans son *Traité de la Colonne*. Voy. *Traduction de Polybe de dom Vincent Thuillier*, t. I.

[3] Plutarch. *Amator.*, t. IX, p. 51.

[4] Était-ce Démade?

[5] « Sicuti telo si primam aciem præfregeris, reliquo ferro

à des siècles de distance, compara Thèbes privée d'Épaminondas à un javelot dont la pointe était brisée. Cette brusque décadence était la plus éloquente des oraisons funèbres.

Deux ans après la mort d'Épaminondas, sortait furtivement de Thèbes un jeune étranger que Pélopidas y avait amené depuis longtemps avec trente autres enfants de Macédoine. C'étaient des otages. Pélopidas les avait exigés après s'être entremis entre les princes macédoniens qui se disputaient le trône. Le plus illustre de ces otages était le troisième fils du roi Amyntas, le jeune Philippe, qui grandissait à Thèbes pour les plus hautes destinées. Il y fut élevé par un pythagoricien, et il passa neuf ans auprès d'Épaminondas. Ainsi, le dernier héros de la Grèce républicaine fut le maître du roi qui, sur les ruines de la liberté antique, devait ouvrir un nouvel ordre de choses. *Magnus rerum nascitur ordo.*

C'est du fond d'un pays inconnu et méprisé des Athéniens et des Spartiates que sortit l'impulsion

vim nocendi sustuleris, sic illo velut mucrone teli ablato duce Thebanorum, rei quoque publicæ vires hebetatæ sunt. » M. J. Justin. *Hist.*, lib. VI, cap. VIII.

puissante qui, en trente-six ans, changea la face de la Grèce et d'une partie du monde. L'intérieur de la Macédoine reste encore aujourd'hui peu connu sur plusieurs points, tant cette contrée montueuse a de sinuosités et de replis. On dit que le voyageur persévérant, l'explorateur aventureux peuvent y être récompensés par des merveilles ignorées, de grandes ruines, des sites magnifiquement sauvages. Les Grecs savaient seulement que la Macédoine, région barbare enclavée entre l'Illyrie, la Thrace et la Thessalie, était défendue par une ceinture de monts orgueilleux, le Rhodope, l'Athos et l'Olympe. C'était un pays misérable d'où, au dire des Grecs, on ne tirait même pas de bons esclaves[1].

Cependant les chefs de ce pays se vantaient de descendre d'Hercule. Ils prétendaient que Caranus, d'origine royale et le sixième du sang des Héraclides, avait quitté Argos pour obéir à un oracle, et qu'à la tête de jeunes et hardis guerriers, il était arrivé jusque dans la Macédoine qui s'appelait alors Émathie, du nom d'un ancien roi Émathion. Ca-

[1] Demosth. *Philipp. III.*

ranus attaqua les chefs qui régnaient dans la contrée, se mit à leur place et fit de diverses peuplades un seul corps de nation. Voilà ce que les Macédoniens opposaient aux Hellènes, qui ne voulaient pas les reconnaître, et Alexandre, qui se glorifiait de descendre d'Achille par sa mère, ajoutait qu'il avait aussi Hercule pour auteur de sa race.

Les hommes qui habitaient le sol agreste de la Macédoine, s'occupaient à faire paître sur les montagnes des troupeaux de chèvres et les défendaient contre les brigandages des Illyriens, des Triballes et des Thraces, leurs voisins[1]. Quand ils ne guerroyaient pas, ils chassaient, et ils se trouvèrent ainsi tout formés pour une vie et des institutions militaires. C'était un peuple de soldats qui se sentaient libres, et qui en même temps savaient obéir, surtout s'ils avaient des chefs dont ils estimaient l'habileté et la valeur. Les rois jouissaient d'un grand pouvoir et la nation avait ses franchises. En paix comme en guerre, tout Macédonien accusé d'un crime était jugé par ses concitoyens. L'assemblée générale ou l'armée pronon-

[1] Arrian., lib. VII, cap. IX, X.

çait. Le roi pouvait adoucir la peine; mais c'était une coutume rarement enfreinte, que pour condamner il avait besoin de l'adhésion et du concours des Macédoniens [1].

Presque toujours sous les armes, la nation savait qu'elle ne pouvait être opprimée, et aussi que, pour triompher de ses ennemis, elle devait être conduite avec vigueur. Elle se confiait à ses rois qui la disciplinèrent, et firent de la Macédoine un camp redoutable que les Illyriens et les Thraces durent respecter. Dans ce camp s'élevèrent les deux grands hommes qui changèrent le sort de la Grèce et de l'Asie. Nous n'avons plus affaire ni à de pacifiques législateurs ni à des démocraties discoureuses. La force succède à la persuasion et l'action à la parole.

C'est par un labeur obscur, à travers l'anarchie et la guerre, que se forma la puissance macédonienne. Néanmoins avant Philippe, il y eut un roi que Thucydide a loué. « Archélaüs, fils de Perdiccas, écrit l'historien, a élevé des places fortes

[1] Quint. Curt., lib. VI, cap. VIII. Il y a dans les termes dont se sert Quinte Curce une certaine exagération que le judicieux Sainte-Croix a signalée.

dans la Macédoine, ouvert des routes, régularisé le gouvernement, pourvu à tous les besoins de la guerre, monté la cavalerie, armé l'infanterie; enfin il a fait plus à lui seul que les huit rois qui l'ont précédé[1]. » Ce barbare ne manquait pas de goût pour les lettres et pour les arts. Zeuxis peignit l'intérieur de sa maison; Euripide et le bel Agathon furent ses commensaux[2]. La civilisation pénétrait dans cette rude contrée. La poésie du rival de Sophocle, pleine de maximes générales et de vives lueurs sur les passions humaines, n'enchanta pas seulement Archélaüs, mais toute l'ardente jeunesse qui se pressait autour de lui, et Euripide devint l'auteur favori des Macédoniens.

La monarchie militaire qu'avait ainsi fortifiée Archélaüs[3], contemporain de la guerre du Péloponèse, ne pouvait se passer d'une main ferme. Autrement elle était déchirée par l'ambition des grands, par les discordes, par les usurpations des parents du roi, et ses ennemis en triomphaient facilement.

[1] Thucyd., lib. II, cap. c.

[2] Ælian. *Var. Hist.*, lib. XIII, cap. IV.

[3] Il ne faut pas le confondre avec un second Archélaüs successeur du roi Oreste.

C'est pour se prémunir contre de tels dangers que la nation poussa Philippe à s'emparer du trône, quand il s'échappa de Thèbes et reparut en Macédoine. Son frère Perdiccas avait laissé un fils au berceau. Cette longue enfance effraya un peuple qui réclamait un chef aguerri; et de tuteur de son neveu, l'élève d'Épaminondas devint roi.

L'espoir de ceux qui l'avaient proclamé ne fut pas déçu. Deux ans ne s'étaient pas écoulés que Philippe avait battu les peuples limitrophes qui avaient à plusieurs reprises envahi la Macédoine. Il pénétra chez les Péoniens et les contraignit par une victoire à reconnaître son autorité. Il défit les Illyriens dans une grande bataille, soumit à ses lois tout le pays qui s'étendait jusqu'au lac Lychnitis[1], et ne rentra dans ses États qu'après avoir conclu une paix glorieuse. Les Macédoniens dont il relevait si rapidement les affaires, célébraient le roi qu'ils s'étaient donné : ils en étaient contents; mais l'homme qui les commandait roulait dans sa tête d'autres desseins.

La Grèce était plus que jamais divisée. Elle n'a-

vait plus ni sentiment commun ni force maîtresse qui pussent la diriger vers quelque grand but. D'avides jalousies, la passion, et non pas la puissance de dominer, les violences de l'oligarchie et de la démocratie ramenant sans cesse les mêmes fautes et les mêmes malheurs, toutes ces causes aggravaient chaque jour la décadence des cités helléniques. Il fallait que cet affaiblissement ne fût que trop visible pour qu'un petit chef barbare, Jason, tyran de Phères, ait osé proposer aux Thessaliens l'empire de la Grèce comme un prix offert à leur valeur. La défaite de Leuctres, leur disait-il, avait brisé la puissance de Sparte, les Athéniens ne prétendaient plus qu'à primer sur mer, les Thébains n'étaient pas dignes de la suprématie, et Argos n'avait plus de force au milieu des factions qui l'inondaient de sang[1]. Mais l'honneur de commander à la Grèce n'était pas réservé aux Thessaliens, peuple sans discipline, sans unité, partagé en petites républiques, en faibles tyrannies, et dont l'impétuosité militaire ne compensait pas assez les défauts et les vices.

D'un coup d'œil sûr et profond, Philippe jugea

[1] Diod., lib. XV, cap. LX.

les Grecs et vit tout ce qu'il pouvait oser. De la Macédoine faire un royaume puissant qui non-seulement n'eût rien à craindre des républiques, mais les dominât; ériger une sorte de suprématie monarchique qui fût pour tout le corps hellénique ce que les tyrannies étaient pour les cités, et une fois maître de la Grèce, la venger en conquérant l'Asie : telle est l'entreprise que Philippe suivit pendant vingt-quatre ans avec cette persévérance qui n'est pas un des moindres caractères du génie. Il ne précipita ni ne compromit rien, et vis-à-vis les Grecs, il ne démasqua son ambition que lentement.

Il s'agrandit d'abord par des empiétements sur ses voisins, sur les Illyriens et les Thraces. Après avoir respecté quelque temps Amphipolis, fondée par les Athéniens, il s'en empara, ainsi que de Pydna et de Potidée. Appelé en Thessalie par les Aleuades[1], vieille noblesse du pays qui ne voulait pas subir le joug de quelques usurpateurs, il battit ces petits tyrans, et gagna l'amitié des Thessaliens qui devinrent pour lui les plus fidèles comme les plus utiles des auxiliaires. Avec la cavalerie de la

Thessalie et l'infanterie macédonienne, Philippe eut les éléments d'une armée invincible.

Il organisa cette formidable phalange, muraille mobile et vivante qui marchait sur l'ennemi et l'écrasait inévitablement. Polybe[1], qui a démontré les avantages de la légion romaine sur la phalange, reconnaît que l'ordonnance des Macédoniens était supérieure à tout ce que connaissaient les Asiatiques et les Grecs. C'était alors le dernier développement de la science militaire qu'Alexandre devait perfectionner dans les plaines et les défilés de l'Asie.

Chez Philippe, l'homme d'État était encore supérieur au tacticien. Sa prévoyance embrassa tout et sut trouver des ressources indispensables à ses projets. Sur les confins de la Thrace, au pied du mont Pangée, et non loin de la ville de Crénides, étaient des mines négligées depuis longtemps. Philippe en reprit l'exploitation, et il établit une colonie macédonienne à Crénides qui désormais porta son nom. Il tira de ces mines un revenu annuel de plus de mille talents[2]. Avec de telles ri-

[1] Polyb., lib. XVIII, cap. XI.
[2] Diod., lib. XVI, cap. VIII.

chesses, il put tenir toujours sur pied une armée nombreuse et disposer souvent des suffrages dans les délibérations des républiques. Les pratiques et les intrigues des rois de Perse lui avaient enseigné quel prix mettaient à leurs discours, non-seulement de méprisables démagogues, mais des orateurs estimés.

Ce n'était pas comme un étranger, comme un barbare victorieux que Philippe voulait dominer la Grèce, mais comme le premier, comme le plus illustre des Grecs, et il était sincère dans cette ambition. Loin de se croire l'ennemi de la confédération hellénique, il prétendait, en qualité de roi de Macédoine, lui appartenir. Dans ses négociations auxquelles il ne dut pas moins de succès qu'à ses armes, il se disait toujours préoccupé de l'intérêt des Hellènes, et au fond il le servit mieux qu'un autre, puisqu'il vint contre les Perses réparer l'impuissance des villes grecques.

Un débat entre les amphictyons et les Phocéens lui offrit l'occasion d'entrer avec honneur dans les affaires de la Grèce, et il en profita d'autant mieux qu'il ne témoigna aucune impatience de la saisir. Les amphictyons avaient condamné les Phocéens

à une forte amende pour avoir labouré des terres consacrées à Apollon. Au lieu d'exécuter la sentence, les Phocéens, à l'instigation de Philomélus, leur général, entrèrent en campagne, s'emparèrent du temple de Delphes, et en mirent à mort les gardiens. Philomélus avait persuadé aux Phocéens, en s'autorisant d'Homère[1], que jadis leurs ancêtres avaient desservi et administré le temple d'Apollon, et qu'ainsi les amphictyons avaient usurpé leurs droits. Les Locriens accoururent au secours de Delphes : ils furent défaits. La querelle devint générale et partagea la Grèce. Athènes, Sparte et quelques autres peuples du Péloponèse se déclarèrent pour les Phocéens, tandis que les Béotiens, les Thessaliens, les Doriens, les Dolopes, les Perrhæbes, les Athamans, les Achéens, les Phthiotes, les Œnians et les Magnètes embrassèrent la défense des amphictyons[2]. Contre une pareille ligue, Philomélus enrôla de nouvelles troupes et pour les entretenir, il dépouilla le temple qu'il avait d'abord promis de respecter. Vainqueur dans deux

[1] *Iliad.* lib. II, vers. 517-520.

[2] Diod., lib. XVI, cap. XXIX.



rencontres, il eut le dessous dans un troisième combat qui se livra dans un pays montueux et sauvage. Les Béotiens firent un grand carnage des hommes de la Phocide et enveloppèrent le général. Après s'être vaillamment défendu, Philomélus, couvert de blessures, avait gravi un roc escarpé; au moment d'être pris, il n'hésita pas à se dérober par une mort volontaire aux outrages et aux tourments qui l'attendaient. Il se jeta tête baissée dans un précipice. On dit alors que le sacrilége était tombé sous la vengeance du dieu.

Deux frères de Philomélus, Onomarque et Phayllus, continuèrent la guerre, l'un en Béotie, l'autre contre les Thessaliens. Phayllus se trouva en face de Philippe que les Thessaliens avaient appelé pour les défendre contre Lycophron, tyran de Phères; il fut battu par le roi de Macédoine. Onomarque marcha au secours de son frère avec toutes ses forces, et il fut vainqueur à son tour. Après s'être replié sur sa frontière, Philippe reparut en Thessalie à la tête d'une armée plus nombreuse, à laquelle il joignit la cavalerie de ses alliés, et dans une grande bataille, il tailla en pièces les Phocéens. Le corps d'Onomarque trouvé parmi les morts fut

pendu ignominieusement. Il convenait à Philippe de traiter ses ennemis comme des sacriléges : aussi fit-il jeter les prisonniers à la mer.

Entre les Grecs, la guerre se poursuivit avec opiniâtreté. Une fureur inexplicable les aveuglait. Les Lacédémoniens envoyèrent à Phayllus mille hommes, les Achéens deux mille, les Athéniens cinq mille fantassins et quatre cents chevaux[1]. De leur côté les Béotiens et leurs alliés firent de nouveaux efforts. Ce fut une succession de combats où la victoire passait d'un parti à l'autre, sans amener d'autre résultat que le ravage des campagnes et la misère des populations. Aucun de ces mouvements n'échappait à Philippe qui en attendant s'emparait d'Olynthe, ancienne colonie des Athéniens dans la péninsule de Pallène.

Enfin les Béotiens sur lesquels les Phocéens avaient conquis Orchomène, Coronée et Corsie[2], que la guerre écrasait et dont toutes les ressources étaient épuisées, envoyèrent des députés à Philippe pour lui demander de leur venir en aide. Le roi de

[1] Diod., lib. XVI, cap. xxxvii.
[2] *Ibid.*, cap. lviii.

Macédoine, dont la longue attente était ainsi remplie, n'eut garde de répondre à cette ouverture avec trop d'empressement. Il accorda quelques secours pour ne pas paraître indifférent à la cause de Delphes; mais il n'intervint lui-même à la tête d'une puissante armée que sur de nouvelles instances des Béotiens, qui s'avouaient incapables de soutenir une plus longue lutte. Les Phocéens n'étaient pas moins brisés par une guerre qui durait depuis dix ans : aussi leur chef Phaleucus, au lieu d'accepter la bataille que lui offrait Philippe, préféra capituler. Il obtint de se retirer où il voudrait, et il passa dans le Péloponèse avec huit mille mercenaires. Les Phocéens se remirent à la discrétion du roi de Macédoine qui terminait sans tirer l'épée une collision sanglante où se trouvaient engagés tous les Grecs.

Le pacificateur convoqua sur-le-champ le conseil des amphictyons, et déclara que leur arbitrage serait souverain. Le tribunal ainsi réintégré dans ses droits décréta que le roi de Macédoine et ses descendants siégeraient au nombre des amphictyons, et auraient les deux voix qui jusqu'alors avaient appartenu aux Phocéens. Les trois princi-

pales villes de la Phocide devaient être démantelées, les autres rasées, et les habitants distribués dans des bourgades dont chacune ne pourrait avoir plus de cinquante maisons. Les Phocéens exclus du temple de Delphes et du conseil amphictyonique, ne pourraient posséder ni chevaux ni armes, tant qu'ils n'auraient pas restitué les richesses dont ils avaient dépouillé le dieu. Ils conserveraient leurs terres, mais à la charge de payer un tribut annuel de soixante talents, jusqu'à ce qu'ils eussent remplacé la somme inscrite sur les registres du temple, au moment des spoliations. Quant à ceux qui s'étaient exilés, ils étaient proscrits dans toute la Grèce comme des sacriléges. Enfin les amphictyons décernaient à Philippe ainsi qu'aux Béotiens et aux Thessaliens l'honneur de présider aux jeux pythiques à la place des Corinthiens, complices des attentats impies des hommes de la Phocide[1].

Pendant qu'une partie de la Grèce proclamait Philippe vengeur des autels et de la religion, on s'alarmait dans Athènes de ses succès. Le peuple fut au moment de ne pas confirmer son élection

[1] Diod., lib. XVI, cap. LX.

comme membre du conseil amphictyonique. Cependant la prudence fut écoutée. Mais il est temps de considérer la politique d'Athènes à l'égard d'un roi qui aspirait, non pas tant à la vaincre sur un champ de bataille, qu'à prendre de l'ascendant sur elle par les progrès de sa puissance et la grandeur de ses desseins.

Après la bataille de Mantinée, la fortune offrit aux Athéniens l'occasion de ressaisir leur ancienne prédominance. Thèbes et Sparte par leur lutte se trouvaient également affaiblies. Aucune autre république ne pouvait disputer la préséance aux Athéniens qui, sans les exactions et les violences de leurs généraux, eussent rétabli leur domination sur les côtes de l'Asie Mineure et sur les Cyclades. Mais les alliés se soulevèrent contre les excès de Charès, homme audacieux et cupide, toujours défendu devant le peuple d'Athènes par les orateurs avec lesquels il partageait ses rapines. Chio, Rhodes, Cos et Byzance[1] se liguèrent contre les Athéniens, armèrent cent bâtiments, ravagèrent Imbros et Lemnos, et établirent une sorte de blocus devant

Samos, après avoir frappé sur d'autres îles de fortes contributions. Les Athéniens répondirent à ces attaques par de nouveaux armements et par le siége de Byzance. Il était difficile de prévoir l'issue et le terme de cette guerre intestine qu'on appela *sociale*, quand l'intervention du roi de Perse vint prouver une fois de plus combien était déchue la Grèce depuis le traité d'Antalcide. Le roi de Perse enjoignit aux Athéniens de cesser les hostilités et de renoncer à leurs prétentions sur leurs anciens tributaires. Autrement il déclarerait la guerre à la république et soutiendrait les alliés avec trois cents vaisseaux. Athènes se soumit.

Néanmoins elle restait la première puissance hellénique : sa marine était sans rivale et lui permettait de tenter au loin de nouvelles conquêtes. Des îles considérables, comme Corcyre, recherchaient son alliance. Sa gloire dans le passé, l'éclat et la vivacité qu'elle gardait jusque dans son affaiblissement la maintenaient à la tête de la Grèce, au moment où la Macédoine sortait de son obscurité avec une étonnante vigueur.

Athènes n'avait jamais reconnu qu'une rivale digne d'elle : c'était Sparte. En lui disputant tou-

jours la première place, elle la lui cédait sans honte quand sa mauvaise fortune l'y contraignait. Elle ne consentait pas à la supériorité d'une autre république. Lorsque, après la bataille de Leuctres[1], les Thébains envoyèrent aux Athéniens un héraut couronné pour annoncer leur victoire, un morne silence accueillit cette nouvelle, et le sénat congédia le messager sans réponse et sans les honneurs ordinaires de l'hospitalité. Athènes se sentait triste et humiliée de trouver Sparte vaincue par d'autres que par elle.

Sa fierté fut encore plus vivement offensée par les succès du roi de Macédoine. Cependant, placées aux deux extrémités de la Grèce, la Macédoine et l'Attique n'étaient pas nécessairement ennemies. Même ce royaume nouveau pouvait former avec la brillante république une alliance qui eût donné aux forces de la Grèce une consistance singulière. Seulement cette politique vraie, mais difficile, demandait une étendue dans les vues et une suite dans l'exécution qui ne devaient jamais fléchir; et le peuple, qui avait attaqué la Sicile avec tant d'im-

prévoyance, quand il fut aux prises avec l'habileté de Philippe, tomba dans des irrésolutions et des témérités également funestes.

Le premier homme de guerre de la république, Phocion, conseillait toujours la paix. De mœurs rudes, d'un aspect triste et dur, plus spartiate qu'athénien, Phocion cherchait la vérité et la montrait aux autres avec une intrépide austérité. « Quand nous conseillerez-vous donc de faire la guerre ? lui demanda un jour Hypéride en pleine assemblée. — Quand je verrai, repartit Phocion, les jeunes gens observer la discipline, les riches contribuer de leurs deniers et les orateurs ne plus voler le trésor[1]. » Le spectacle de la corruption de l'État lui faisait toujours craindre des désastres lorsque Athènes entreprenait quelque chose, et il recommandait au peuple la prudence avec un laconisme amer qui ne manquait pas de grandes images. C'est ainsi qu'il comparait les beaux discours qu'on débitait aux Athéniens à de magnifiques cyprès qui ne portaient pas de fruits.

Dans la neuvième année du règne de Philippe,

[1] Plutarch. *Phocio*, t. IV, p. 334.

qui de la Thessalie s'était porté sur la Phocide, et avait été au moment de s'emparer du passage des Thermopyles, un orateur nouveau, qui n'avait pas plus de trente ans, anima les Athéniens contre le roi de Macédoine. Il n'osait que depuis peu de temps remonter à la tribune, car après les débuts de sa première jeunesse, il s'était éloigné des assemblées du peuple où il n'avait pu se faire écouter. On s'y était moqué de sa diction pénible, de sa phrase obscure et bizarre. Tiré d'un découragement profond par le comédien Satyrus, qui lui fit connaître la puissance du débit et de l'action, le jeune Démosthène disparut de l'*Agora* pour se livrer dans la solitude au plus opiniâtre travail. Il copia plusieurs fois Thucydide; il adressa des harangues aux échos d'un souterrain, aux vents, aux flots de la mer. Avec cette ténacité que donne seul un amour effréné de la gloire, il corrigea les parties ingrates de son tempérament et développa tout ce que la nature lui avait donné d'heureux et de bon. Enfin il devint orateur : il parla.

Dans la plénitude du sentiment de ses forces, il attaqua Philippe. Il comprit quel champ il s'ouvrait en choisissant pour adversaire ce roi de Ma-

cédoine dont le bonheur irritait l'orgueil des Athéniens, les inquiétait. Philippe avait des créatures dans Athènes. Eschine et Démade ne refusaient pas ses largesses. Démosthène se fit l'antagoniste inflexible de ce grand envahisseur qui voulait que l'or lui soumît ce qu'il ne pouvait conquérir les armes à la main. Il éveilla les défiances, enflamma les passions, poussa les Athéniens à la guerre; enfin pendant quinze ans il dénonça Philippe comme l'ennemi de la Grèce.

Ne se trompait-il pas? La politique de Démosthène était-elle la meilleure dans l'intérêt hellénique? Non, puisque pour mieux s'opposer à Philippe, il invoquait l'alliance du grand roi. « Quand nous aurons terminé nos préparatifs aux yeux de tous les Grecs, disait Démosthène aux Athéniens[1], adressons-nous à tous les autres peuples, envoyons des ambassadeurs dans le Péloponèse, à Rhodes, à Chio, au roi de Perse, auquel il n'importe pas médiocrement que Philippe soit arrêté dans sa marche. » Une autre fois l'orateur était encore plus pressant : « Je pense, Athéniens, qu'il vous faut

[1] Demosth. *Philipp. III.*

nvoyer une ambassade au roi de Perse, pour con-
ìrer avec lui, sans écouter ceux qui le traitent de
arbare et d'ennemi commun de la Grèce, ineptes
réjugés qui vous ont été funestes plus d'une fois.
our moi, quand je vois qu'on redoute un prince
enfermé dans Suze ou dans Ecbatane, qu'on lui
rête de mauvais desseins contre la république, lui
ui nous a secourus, qui récemment encore nous
fait les plus favorables ouvertures; et quand,
'un autre côté, je vois qu'on ferme les yeux sur
s progrès du brigand qui s'avance au cœur de la
rèce, j'admire ceux qui pensent ainsi, je les
iens pour suspects et je les crains, parce qu'ils ne
raignent pas Philippe[1]. » Enfin, un an avant la
ataille de Chéronée, Démosthène proposait ou-
ertement une coalition avec les Perses. « Les sa-
rapes d'Asie, disait-il, ont secouru Périnthe, et
n ont fait lever le siége. Ils sont donc aujourd'hui
s ennemis de Philippe, et se trouveraient fort
enacés si Byzance tombait en son pouvoir. Aussi,
on-seulement ils continueront activement la
uerre de concert avec nous, mais ils engageront

[1] Demosth. *Philipp. IV.*

le roi de Perse à nous accorder des subsides. Le roi est plus riche que tous les Grecs ensemble ; il exerce sur les affaires de la Grèce un tel ascendant, que dans notre lutte avec Lacédémone, il donnait la victoire à ceux dont il était l'allié. Avec nous aujourd'hui, il détruira facilement la puissance de Philippe [1]. »

Dès que Démosthène déclarait le roi de Macédoine l'ennemi naturel de la Grèce, il devait nécessairement se tourner vers les Perses. Il replaçait Athènes dans la situation que la guerre du Péloponèse lui avait faite, où cette république ne pouvait se défendre et prévaloir contre l'autre moitié de la Grèce qu'avec l'appui du grand roi. D'ailleurs, lorsqu'on eut appris à la cour de Suze qu'un orateur athénien harcelait sans cesse Philippe et le désignait à la haine des Grecs, on n'eut garde de négliger un pareil auxiliaire, qui pouvait détourner de l'Asie les armes du Macédonien. Les satrapes reçurent des sommes considérables avec l'ordre de les donner à Démosthène, en lui demandant ses conseils et son amitié. C'est ce que révélèrent les

[1] Demosth. *contra Philippi Epistolam.*

lettres mêmes de Démosthène, qu'Alexandre trouva dans les archives de la ville de Sardes, avec les registres des généraux perses qui avaient inscrit le chiffre des sommes envoyées[1].

Nous n'accuserons pas Démosthène d'une corruption vulgaire. Les munificences du grand roi ne vinrent le chercher qu'en raison même de ses convictions. Mais entre le Perse et le Macédonien Démosthène se trompa d'ennemi. Il ne s'abusait pas moins lorsqu'il montrait aux Athéniens la puissance de Philippe près de tomber au moindre choc[2], lorsqu'il le représentait lui-même suspect à ses alliés, odieux aux Macédoniens qu'il fatiguait de ses continuelles expéditions, lorsqu'il insistait sur la faiblesse de la Macédoine, qui ne pouvait soutenir longtemps les efforts tentés pour l'agrandir. Si Démosthène eût eu quelque chose du génie politique de Thémistocle ou de Périclès, il eût porté un autre jugement sur l'avenir de la Macédoine, sur les besoins de la Grèce, il eût travaillé, non pas à liguer la seconde contre la première, mais à cimenter une féconde alliance entre Athènes et Pella.

[1] Plutarch. *Demosthen.*, t. IV, p. 726.

[2] Demosth. *contra Philippi Epistolam.*

Sans doute à des siècles de distance, il est parfois plus facile de discerner les vrais intérêts d'un peuple qu'au moment même où ce peuple est agité par ses passions. Néanmoins à Athènes et dans la Grèce, beaucoup d'hommes considérables ne regardèrent pas comme la meilleure des politiques de nourrir contre le roi de Macédoine une implacable inimitié. Nous en trouvons la preuve dans les écrits d'Isocrate. Éloigné des combats de la tribune et du maniement des affaires par la faiblesse de sa voix et une timidité invincible, Isocrate s'était créé une autorité honorable par des discours qu'il publiait de temps à autre sur les intérêts généraux. Non-seulement il enseignait l'éloquence, mais il s'était fait comme l'orateur et le conseiller de la Grèce entière en écrivant des harangues qui se répandaient partout. Il voulait donner à la fois les meilleurs avis sur la politique, sur la morale, et des modèles de style. Il eut pour disciples des écrivains et des généraux illustres, comme Xénophon et Timothée; il entretenait des relations amicales avec les rois de Cypre et de Macédoine. Dans ses lettres à Philippe, et notamment dans un discours longuement médité qu'il lui

adressa, il l'invitait à deux grandes choses, à une paix solide avec Athènes, à une expédition contre l'Asie.

Pacifier la Grèce, réconcilier entre elles les républiques d'Athènes, d'Argos, de Lacédémone et de Thèbes, voilà quel devait être, selon Isocrate, le point de départ de la politique de Philippe[1]. La Macédoine et ces quatre grandes cités ont une commune origine qui remonte à Hercule et à ses descendants. Argos fut la patrie des Héraclides, qui fondèrent la monarchie macédonienne; Thèbes a de tout temps adressé à Hercule plus de vœux et de sacrifices qu'à aucun autre dieu. La royauté de Sparte a toujours appartenu sans interruption à la race d'Hercule; enfin Athènes a défendu les Héraclides contre la puissance d'Eurysthée. Après avoir ainsi établi la solidarité de Philippe avec la nationalité grecque, Isocrate montrait au prince macédonien de quelle gloire il se couvrirait en réunissant tous les Hellènes contre les Perses. Agésilas échoua, parce qu'au moment où il faisait la guerre au grand roi, le despotisme de Sparte indisposait tous

[1] Isocr. *ad Philippum*.

les Grecs. Unie sous un même chef, l'Hellade serait invincible, surtout si ce chef était Philippe, dont le nom répandait déjà la terreur dans l'Asie. Il est temps que les Grecs se vengent des maux que les Perses leur ont faits, et les attaquent chez eux. Plus d'une fois Isocrate avait excité les Athéniens à cette grande entreprise; mais comme ils avaient été sourds à sa voix, il se tournait aujourd'hui vers Philippe qui devait être pour la Grèce un bienfaiteur; pour la Macédoine, non pas un tyran, mais un roi; contre les barbares un libérateur.

Assurément Isocrate exprimait des pensées qui lui étaient communes avec un grand nombre d'Hellènes. Il était l'interprète brillant et disert d'un sentiment national. On comprenait qu'une guerre offensive pourrait remédier à tous les maux. Au lieu de se déchirer les uns les autres, les Grecs réuniraient leurs forces contre un ennemi dont les dépouilles les enrichiraient. Ils jetteraient sur l'Asie ces bandes mercenaires qui erraient de ville en ville, portant partout le ravage, et après la victoire, ils en formeraient des colonies qui s'élèveraient comme autant de remparts. Alors

la puissance de Philippe ne serait plus un danger mais une arme vengeresse.

Au moment où un si noble but s'offrait à l'activité des républiques, celles-ci manquaient d'hommes capables de les bien conduire. Il n'y avait en Grèce qu'un grand politique, c'était Philippe qui poussait sa fortune avec une persévérante sagacité. Il s'était servi de l'antique tribunal des amphictyons[1], qui n'avait qu'une juridiction religieuse, pour se faire conférer comme l'investiture de la nationalité grecque. Il évita toujours tout ce qui pouvait provoquer contre lui une ligue des Hellènes. Après avoir mis le siége devant Périnthe et Byzance, il ne s'y obstina pas quand il vit les Rhodiens, les habitants de Cos, de Chio, et d'autres Grecs encore, envoyer aux Byzantins des secours, sur l'instigation d'Athènes, qui l'accusait d'avoir enfreint les traités. Il avait moins de vanité que d'ambition, et en se retirant à propos, il avançait toujours. De cette façon, il réussit à se concilier presque tous les Hellènes[2] et à n'avoir pour enne-

[1] Voy. ch. VII. *Le Péloponèse*, etc.

[2] Τοὺς πλείστους τῶν Ἑλλήνων εἰς φιλίαν προηγούμενος.... Diod., lib. XVI, cap. LXXXIV.

mis que les Athéniens : c'était beaucoup, mais enfin ce n'était pas la Grèce.

C'est ce qu'en général les modernes ont trop oublié, l'oreille encore pleine de l'éloquence de Démosthène. Cependant un historien grec s'était fait avec un incontestable poids l'interprète des sentiments des peuples du Péloponèse. « Démosthène, a écrit Polybe[1], est digne de grands éloges; mais il a tort quand il attaque avec une injurieuse amertume d'illustres Grecs, quand il donne le titre de traîtres pour avoir combattu avec Philippe, à Cercidas, à Hiéronyme et à Eucampidas dans l'Arcadie, à Néon et à Thrasyloque, fils de Philiades, citoyens de Messène, à Myrtis, à Télédamus et à Mnasias d'Argos, aux Thessaliens Daochus et Cinéas, à Théogiton et à Timolaüs dans la Béotie, à d'autres enfin qu'il choisit dans chaque ville et qu'il désigne par leur nom. Tous ceux qu'il accuse peuvent défendre leur conduite par les raisons les mieux fondées, surtout les Arcadiens et les Messéniens, qui n'ont pas eu tort d'appeler Philippe dans le Péloponèse et d'abaisser Lacédémone. Le Péloponèse a pu res-

[1] Polyb., lib. XVII, cap. XIV.

pirer et retrouver quelque liberté. Tout ce que Sparte, dans l'orgueil de sa puissance, avait enlevé aux autres, a été repris sur elle : Messène, Mégalopolis, Tégée, Argos ont justement accru leur puissance. En retour de tant d'avantages, ces villes ne devaient pas s'armer contre Philippe et contre les Macédoniens, mais leur prêter sincèrement une utile et honorable assistance. Si les chefs et les magistrats de ces villes eussent, dans l'intérêt de leur pouvoir, demandé à Philippe des garnisons, empiété sur la liberté de leurs concitoyens et violé les lois, ils mériteraient d'être accusés de trahison. Mais on ne saurait appeler trahison un jugement différent porté sur les affaires par des hommes qui, gardiens scrupuleux des droits de leur patrie, ont pensé que les intérêts du Péloponèse n'étaient pas ceux d'Athènes. En n'ayant d'autre mesure que l'avantage particulier de sa ville, en voulant que tous les Grecs aient toujours les yeux fixés sur Athènes, sous peine, s'ils ne la suivent pas, d'être dénoncés comme des traîtres, Démosthène me paraît bien loin de la vérité. D'ailleurs les événements ont prouvé que ce n'était pas Démosthène qui avait le mieux lu dans l'avenir, mais bien Eucampidas,

Hiéronyme et Cercidas, ainsi que les fils de Philiades. Les Athéniens, à force de s'entêter dans leurs agressions contre Philippe, finirent par tomber dans les plus fâcheuses disgrâces; ils furent taillés en pièces à Chéronée. Sans la magnanimité du roi de Macédoine, sans son amour de la gloire, la politique de Démosthène leur eût encore été plus funeste. Au contraire, les Grecs que nous venons de nommer mirent l'Arcadie et la Messénie à l'abri des insultes de Sparte, et ils procurèrent des avantages considérables à leur patrie. »

Il faut croire le témoignage de l'écrivain de Mégalopolis, interprète fidèle des traditions helléniques. Au milieu des dispositions d'une grande partie des Grecs à traiter Philippe en allié et en ami, Démosthène excitait les Athéniens à de continuelles hostilités contre le roi de Macédoine, et pour ainsi parler, à un duel. Il leur disait que Philippe dirigeait toutes ses pensées et tous ses préparatifs contre leur ville, qu'il ne s'exposait pas à tant de fatigues et de dangers, à l'intempérie des hivers pour conquérir quelques misérables bourgades de la Thrace, mais que le port d'Athènes, ses arsenaux, ses galères, ses mines d'argent, ses



evenus, tentaient la cupidité de Philippe et qu'il oulait en devenir le maître[1]. Après de pareils dis-ours il n'y avait plus qu'à tirer l'épée.

Convaincu que dans le dessein de se mettre à la ête de la Grèce, il rencontrerait toujours l'oppo-ition des Athéniens, Philippe résolut enfin de rendre ouvertement l'offensive. Le même homme ui avait abandonné le siége de Périnthe et de yzance pour ne pas laisser se former contre lui ne coalition, s'empara de la ville d'Élatée, entra lans la Béotie, et marcha sur l'Attique.

Athènes apprit cette nouvelle avec terreur; elle nvoya Démosthène aux Thébains réclamer leur al-iance et la jonction de leurs forces à ses troupes pour a défense commune de la liberté. Python de By-ance, orateur fameux, conjura le peuple de Thèbes, u nom de Philippe, de ne pas s'unir à d'anciens nnemis contre un roi dont ils avaient éprouvé les ienfaits. Mais Démosthène trouva des accents qui riomphèrent de ces souvenirs, et sa véhémence ut victorieuse. Il était toujours sûr de vaincre lans les combats de la parole. Les Thébains dé-

[1] Demosthen. *de Cherson.*

crétèrent qu'ils se joindraient aux Athéniens. Philippe ne se dissimula pas que cette résolution augmentait les périls de son entreprise; mais après avoir reçu les renforts que lui avaient promis ses alliés, il continua sa marche, et l'on se rencontra dans la plaine de Chéronée.

Le roi de Macédoine se trouvait en face des Thébains, vainqueurs de Sparte, chez lesquels il avait appris l'art de la guerre. Seulement les Thébains n'avaient plus d'Épaminondas, tandis que Philippe était devenu un grand capitaine. Les Athéniens n'avaient pas donné le commandement à Phocion, le seul homme que pût craindre leur ennemi, parce que Phocion s'était toujours déclaré pour la paix. Ils avaient perdu Chabrias, Iphicrate et Timothée, et dans cette journée décisive, ils étaient conduits par deux généraux d'une médiocrité fatale, Charès et Lysiclès. Du côté des Macédoniens, il y avait l'expérience consommée d'un illustre chef, une armée aguerrie par vingt ans de combats, de fatigues et de succès, une ardente jeunesse qui voulait égaler les vétérans et qui suivait avec enthousiasme le fils du roi, car elle lisait sur son front et dans ses yeux son héroïsme et sa gloire à venir. Alexandre en-

fonça le bataillon sacré des Thébains. Philippe profita habilement de la folle confiance de Lysiclès. Celui-ci, pour avoir un moment jeté la confusion dans une partie des troupes macédoniennes, croyait avoir déjà saisi la victoire, et s'était lancé à leur poursuite. Le roi replia sa phalange, revint sur les Athéniens, les prit en queue et en flanc, les rompit et en fit un véritable carnage. « Les Athéniens ne savent pas vaincre, » dit Philippe en voyant la faute de Lysiclès : mais du moins ils surent mourir. Plus de mille d'entre eux périrent en combattant ; deux mille prisonniers tombèrent au pouvoir des Macédoniens. Démosthène s'enfuit du champ de bataille.

On dit qu'un moment, chez Philippe, la joie du triomphe déborda; que le soir il se promena pris de vin au milieu des prisonniers de guerre, insultant à leur disgrâce, et chantant en mesure les premiers mots du décret que Démosthène avait rédigé pour déclarer la guerre : « Démosthène, fils de Démosthène, du bourg de Péanie, a dit. — Roi, osa lui demander l'orateur Démade qui se trouvait au nombre des prisonniers, pourquoi donc, lorsque la fortune te donne le rôle d'Agamemnon, prends-

tu celui de Thersite[1]? » Cette apostrophe fit tomber comme par enchantement l'ivresse de Philippe. S'il est vrai qu'il ne put réprimer cette explosion d'une insolente allégresse, du moins elle fut courte, et pour parler comme Démade, le roi de Macédoine reprit sur-le-champ le rôle d'Agamemnon et ne le quitta plus.

C'est qu'il était enfin le chef de la Grèce. Il traita Athènes avec une générosité qui la remplit d'étonnement, et changea pour quelques jours son inimitié en reconnaissance. Il renvoya les prisonniers sans rançon, en donnant à la plupart d'entre eux des vêtements[2]. Il permit aux Athéniens d'enlever les morts et d'en déposer les cendres dans les tombeaux de leurs pères. Alexandre, accompagné d'Antipater, se rendit à Athènes pour y conclure un traité d'alliance que la république pût accepter sans humiliation. Ces Macédoniens n'étaient pas si barbares, puisqu'ils savaient honorer la patrie de la gloire. Pour Thèbes, Philippe n'eut pas les mêmes ménagements. Il y rappela des bannis qui

[1] Diod., lib. XVI, cap. LXXXVII.
[2] Polyb., lib. V, cap. X.

s'emparèrent du gouvernement d'une manière violente, et il mit garnison dans la Cadmée.

Le moment était venu d'accomplir le grand dessein qui devait couronner tant de travaux. Philippe fit connaître qu'il voulait porter la guerre chez les Perses pour venger la Grèce de la violation et du ravage de ses temples. Il convoqua à Corinthe les députés de toutes les villes et choisit parmi eux les membres d'un conseil souverain. C'était une sorte de congrès, ou plutôt c'était comme le sénat de la Grèce, dont le premier acte fut de nommer Philippe général en chef de toutes les forces helléniques, avec des pouvoirs illimités. Sparte seule, par dédain, n'envoya pas de députés à Corinthe. Cette oligarchie mutilée mettait son orgueil à s'isoler d'un mouvement qu'elle ne pouvait pas arrêter et qu'elle ne voulait pas servir.

Philippe poussa les préparatifs avec sa célérité ordinaire. Il régla le contingent que chaque ville devait fournir. Sans compter les Macédoniens et les peuples voisins de leurs frontières, Philippe demandait à la Grèce, tant pour attaquer les Perses que pour se défendre elle-même, deux cent mille fantassins et quinze mille chevaux. Avant de passer

en Asie, il y envoya deux de ses meilleurs généraux, Attale et Parménion, avec une partie de ses troupes pour commencer la délivrance des villes grecques [1]. Plein d'espoir et ne doutant plus désormais de sa fortune, Philippe voulut célébrer magnifiquement les noces de sa fille Olympias qu'il mariait au roi des Épirotes. De toutes les parties de la Grèce, il convia ses hôtes et les hôtes de ses amis. C'était à Aigues, une des principales villes de la Macédoine qu'il voulait ainsi témoigner aux Grecs sa gratitude pour les honneurs dont ils l'avaient comblé à Corinthe.

Au milieu de tant de gloire, la mort approchait. Un jeune Macédonien, nommé Pausanias, indignement outragé par Attale, avait depuis longtemps, mais toujours en vain, réclamé justice auprès du roi, et sa colère s'était pour ainsi dire détournée de l'offenseur, pour retomber sur celui qui laissait l'offense impunie. D'ailleurs il avait un jour demandé au sophiste Hermocrate comment on pouvait devenir célèbre, et le sophiste lui avait répondu: « En tuant celui qui a fait de grandes choses, car

les noms de la victime et du meurtrier seront inséparables[1]. » Égaré non moins par ce détestable sophisme que par sa fureur, Pausanias attendit le second jour des fêtes célébrées à Aigues, et au moment où Philippe, après s'être fait précéder de ses amis et suivre à distance de ses gardes, entrait seul au théâtre pour mieux montrer combien il se fiait aux Grecs, il lui plongea dans le flanc une épée celtique qu'il avait tenue cachée. Le roi expira sous le coup.

Ainsi fut interrompue tragiquement une vie dont l'éclat allait s'accroître encore. L'espoir d'une grande partie de la Grèce se trouva tristement déçu. Le vaincu de Chéronée, Démosthène, se couronna de fleurs. La cour de Suze crut que cette catastrophe inespérée détournait d'elle tout péril. Mais la destinée de la Grèce et de l'Europe fut plus forte : elle se fit passage par des événements plus merveilleux que tous les résultats attendus.

Philippe, ce Macédonien que ses ennemis n'avaient pas voulu reconnaître pour enfant de la Grèce, en avait tout le génie; même il en montra

[1] Diod., lib. XVI, cap. XCIV.

les qualités et les défauts dans de plus grandes proportions que la plupart des chefs des républiques. Il régna vingt-quatre ans et dans ce long usage du pouvoir, il n'eut pas moins de constance qu'une inépuisable fécondité d'expédients et de combinaisons. Toujours en guerre, il négociait avant comme après le combat; il n'avait garde de réduire ses ennemis au désespoir, il aimait mieux les tromper ou les corrompre que les exterminer. C'était le génie de la ruse, mais de la ruse appuyée sur la force, et prête à ravir par le fer ce que l'or n'avait pu lui gagner. D'ailleurs Philippe était convaincu du droit que lui conférait sa puissance de commander aux Grecs. Il se portait l'héritier légitime de la dictature d'Athènes et de Sparte. La Grèce n'avait pas à rougir de l'autorité qu'il prenait sur elle. Il était aussi ingénieux, aussi lettré que pas un Hellène. On louait la finesse de ses sentences et de ses reparties. Les chefs-d'œuvre des arts, de la poésie et de l'éloquence le captivaient ; dans l'impartialité de son goût, il admirait la parole de Démosthène. La vivacité de son tempérament l'entraînait dans de grossiers plaisirs, et sans accorder de créance aux diffamations de

Théopompe justement condamné par Polybe[1], Philippe chercha trop souvent l'oubli de ses fatigues dans l'ivresse et dans d'autres excès. Mais les taches de son caractère et de sa vie étaient rachetées par une bonté naturelle qui en faisait le plus clément des vainqueurs. Il eut de la douceur dans l'exercice et le triomphe de la force. Et ici la clémence devient une vertu d'autant plus haute qu'elle ne règne pas sur une âme d'une médiocre énergie, mais qu'elle modère un grand politique mettant toujours une persévérance inflexible dans la poursuite du succès.

[1] Polyb., lib. VIII, cap. XI, XII et XIII.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

CHAPITRE XVI.

ALEXANDRE. — LA GRÈCE S'EFFACE COMME PUISSANCE POLITIQUE. — PROPAGATION DE SON GÉNIE.

« Mon fils, cherche un autre royaume; la Macédoine ne saurait te contenir. » C'est avec ces paroles [1] que Philippe recevait dans ses bras le jeune Alexandre qui, après avoir fourni une longue course, ramenait devant lui Bucéphale obéissant et dompté. Cri prophétique de l'orgueil paternel. Alexandre en effet n'était pas né pour se contenter de son héritage, mais pour se jeter sur le monde.

Jamais la nature et l'éducation ne concoururent mieux à former un grand homme. Quand les Macédoniens contemplaient ce royal adolescent, ils se

[1] Plutarch. *Alex.*, t. IV, p. 16.

sentaient saisis d'amour et d'une sorte de vénération. Son corps unissait la vigueur à la grâce; ses yeux étaient pleins de feu et de douceur; son front avait de la majesté. La blancheur de sa peau était encore rehaussée par l'incarnat de ses joues. On disait qu'il s'exhalait de sa bouche et de toute sa personne une agréable odeur qui répandait comme un parfum autour de lui. Supérieur dans les exercices du gymnase et dans le maniement du cheval, Alexandre avait l'agilité d'Achille dont il se vantait de descendre.

L'intelligence était vive, étendue; la volonté ardente et indomptable. Dès les premiers moments, ce beau naturel fut cultivé par le plus grand philosophe que possédait la Grèce, et qui est resté le maître des maîtres, Aristote. Philippe n'avait pas voulu confier à d'autres mains son héritier. Noble association, magnifique apogée du génie grec, Philippe, Aristote et Alexandre.

Évitant d'inutiles détours, Aristote mit l'esprit de son élève en face des éléments des choses. Il le fit pénétrer dans les principes de sa métaphysique, de sa *philosophie première*, et Alexandre eut la force de l'y suivre, car plus tard, du fond de l'Asie, il

écrivit à Aristote pour le blâmer d'avoir publié un enseignement pour lequel le vulgaire n'était pas fait. A l'ambition du conquérant se joignait l'orgueil du métaphysicien.

Sous l'œil de son père, Alexandre croissait pour les plus hautes destinées. Philippe était trop grand pour prendre quelque ombrage de la merveilleuse précocité de son fils. Quand il était allé mettre le siége devant Byzance, il lui avait confié le gouvernement du royaume. Il était ravi d'entendre les Macédoniens dire que Philippe était leur général, mais qu'Alexandre était le roi, tant Alexandre semblait fait pour l'empire. Cependant celui-ci ne voyait pas les exploits de Philippe sans une noble inquiétude, et il disait souvent à ses compagnons : « Enfants, mon père prendra tout et ne me laissera rien de grand et de beau que je puisse accomplir avec vous[1]. » Ce fut surtout après Chéronée, au moment où Philippe préparait contre les Perses une formidable attaque, qu'Alexandre put éprouver ce magnanime chagrin et se plaindre que son père lui prenait l'Asie.

[1] Plutarch. *Alex.*, t. IV, p. 13.

Le crime de Pausanias arracha cette magnifique conquête à la vieille expérience de Philippe et mit de la manière la plus imprévue le sceptre entre les mains d'Alexandre. Le nouveau roi n'avait que vingt ans. Son premier soin fut de rechercher et de punir tous ceux qui avaient pu connaître le coupable dessein de Pausanias. La calomnie ne l'avait pas épargné lui-même. On prétendait que, par certaines paroles, il avait excité la colère du meurtrier. Tout démentait ces odieuses rumeurs. En dépit de quelques querelles, Philippe et Alexandre ne pouvaient rien entreprendre l'un contre l'autre : entre ces deux hommes qui élevaient si haut le nom de la Macédoine et de leur maison, il y avait la solidarité de la gloire.

Dès les premiers jours de son avénement, Alexandre déclara qu'il n'y avait de changé que le nom du roi, et que les affaires seraient administrées comme elles l'avaient été sous le gouvernement de son père[1]; il s'annonça en même temps comme l'héritier de tous ses projets. Il n'écouta pas ceux qui lui conseillaient d'abandonner les affaires de la

[1] Diod., lib. XVII, cap. II.

Grèce pour mieux contenir les peuples voisins de la Macédoine. Il comprit que s'il fléchissait, il serait accablé.

Sitôt qu'elle apprit la mort de Philippe, la Grèce remua. Pendant douze ans environ le roi de Macédoine avait exercé sur la plupart des républiques une véritable autorité : en apparence rien n'était changé à leurs constitutions, mais le gouvernement était entre les mains de l'homme qui disposait des votes de l'assemblée et de l'éloquence des orateurs. Quand Philippe eut disparu, la plupart des villes méprisèrent la jeunesse de son successeur. Elles furent excitées par les sollicitations et l'exemple d'Athènes à reprendre toute leur indépendance. Argos, Élis, Lacédémone, déclarèrent qu'elles entendaient se gouverner elles-mêmes. Thèbes expulsa les Macédoniens de la Cadmée ; Ambracie voulut l'imiter en chassant la garnison que Philippe y avait mise. A la nouvelle de cette révolte générale, Alexandre courut au-devant du danger ; il traversa la Thessalie, y ranima le souvenir des bienfaits de Philippe, et reçut tous les pouvoirs qu'avait eus son père. On le croyait encore en Macédoine qu'il était déjà aux

Thermopyles, et convoquait le conseil des Amphictyons, qui lui conférèrent le commandement de la Grèce par un décret solennel[1].

Avec une armée dont la supériorité était reconnue, il parvint à marches forcées en Béotie, et campa en face de la Cadmée. Thèbes ne trembla pas seule : Athènes fut saisie d'effroi. Elle envoya des députés au jeune roi de Macédoine ; elle implora son pardon de ne l'avoir pas reconnu plus tôt comme chef de la Grèce. Démosthène qui faisait partie de l'ambassade, rebroussa chemin et n'osa pas se présenter devant Alexandre. Les envoyés d'Athènes furent accueillis avec bienveillance et purent rassurer leur république. Alexandre ne songeait pas à maltraiter les Grecs, mais à les gouverner. Il ordonna aux magistrats et aux représentants des villes de se réunir à Corinthe ; il s'y

[1] Diod., lib. XVII, cap. IV. — Sainte-Croix, malgré le témoignage de Diodore, doute qu'Alexandre ait demandé aux Amphictyons le titre de généralissime, puisqu'il le réclama aussitôt après à l'assemblée générale de Corinthe. Mais il entrait dans la politique d'Alexandre d'attribuer un grand pouvoir aux Amphictyons qui avaient reçu son père dans la confédération hellénique.

rendit lui-même, et là, devant les Grecs assemblés, Sparte toujours absente, il leur demanda de le mettre à la place de son père [1] dans le commandement suprême pour aller tirer des Perses une éclatante vengeance. Après avoir obtenu ce qu'il désirait, il eut hâte de retourner dans ses États.

Il sentait le besoin d'assurer sa domination sur les peuples limitrophes de la Macédoine, avant d'entreprendre une expédition lointaine. Il partit d'Amphipolis, entra brusquement chez les Thraces [2] et les défit d'un seul coup en s'emparant du passage et des hauteurs du mont Æmus. Il battit les Triballes, arriva sur les bords de l'Ister et remporta quelques avantages sur les Gètes, qui habitaient l'autre rive. Après les avoir traités en alliés et en amis, il soumit tant par la force que par la persuasion plusieurs chefs des peuplades illyriennes, et il en détermina quelques-uns, les plus redoutables, à le suivre en Asie.

Cependant la Grèce, enhardie par l'absence

[1] Arrian., lib. I, cap. I.
[2] *Ibid.*

vanter par la ruine de Thèbes quiconque serait tenté de l'imiter.

Le siége fut meurtrier et la victoire impitoyable. On combattit de part et d'autre avec un courage égal et digne des souvenirs rivaux de Leuctres et de Chéronée. Au plus vif de la mêlée, les Macédoniens pénétrèrent dans la ville par une petite porte laissée sans défense. Avertis de ce désastre, les assiégés se replièrent en désordre dans l'intérieur des murs; au milieu de cette confusion, la garnison de la Cadmée fit une sortie, et les malheureux Thébains se trouvèrent assaillis de toutes parts. Ce ne fut plus un combat mais une immolation. Les vaincus tombaient sous le fer sans demander merci; les femmes et les enfants furent arrachés des temples avec d'indignes outrages. Les Macédoniens se montrèrent cependant moins cruels que les Grecs qui combattaient avec eux. Le voisinage et la communauté d'origine envenimaient la fureur des Phocéens, des Platéens et de ceux d'Orchomène.

Ces haines de famille, toujours si funestes aux Hellènes, dominèrent dans le conseil convoqué par Alexandre pour délibérer sur le sort de Thèbes. Ce furent encore les Grecs, alliés du vainqueur, qui

le pressèrent de détruire la ville d'Épaminondas, rappelant les trahisons récentes des Thébains, leurs anciennes liaisons avec les Perses, et jusqu'à des forfaits fabuleux célébrés par les poëtes tragiques. Une seule voix s'élevait en faveur des vaincus, celle d'un prisonnier, de Cléadas, auquel on permit de défendre sa patrie. « Thèbes, dit Cléadas, ne s'est pas révoltée contre Alexandre qu'elle avait cru mort, mais contre ses héritiers. Elle a été plus crédule que perfide. Déjà n'a-t-elle pas assez expié ses fautes? Elle a perdu sa jeunesse, et n'a plus dans ses murs que des femmes et des vieillards pour lesquels la mesure des maux est comblée. Si j'implore la pitié, ce n'est pas pour le peu de citoyens qui survivent, mais pour le sol innocent de la patrie, pour une ville qui a donné le jour à de grands hommes et même à des dieux[1]. » Cléadas invoqua aussi les souvenirs qui pouvaient le plus toucher Alexandre. Hercule était né à Thèbes; Philippe y avait passé son enfance. Le roi de Macédoine devait épargner une ville qui avait vu naître ou élever ce que sa race comptait de plus glorieux.

[1] M. J. Justin., lib. XI, cap. IV.

Mais l'arrêt était porté dans l'esprit d'Alexandre. Cette fois il voulait par un châtiment exemplaire prévenir d'autres soulèvements, afin qu'une nouvelle révolte des Grecs ne vînt pas plus tard l'arracher, comme autrefois Agésilas, à des succès contre les Perses. Thèbes fut détruite, son territoire partagé entre les vainqueurs. Tous les Thébains furent vendus comme esclaves, à l'exception des prêtres et des prêtresses, et de ceux qu'un lien d'hospitalité unissait aux Macédoniens. La maison du poëte Pindare resta debout, et ses descendants gardèrent leur liberté.

Les Grecs avaient assisté à la résistance et à la ruine de Thèbes dans une consternation profonde: ils n'avaient pas osé la secourir. Les troupes que dans un premier mouvement les Péloponésiens avaient fait partir, s'étaient arrêtées à l'isthme de Corinthe[1]. Thèbes tombée, les Arcadiens condamnèrent à mort ceux qui leur avaient conseillé de lui venir en aide; les Éléens rappelèrent leurs exilés, partisans déclarés des Macédoniens; toutes les villes de l'Étolie envoyèrent des députés à Alexandre

[1] Diod., lib. XVII, cap. VIII.

pour obtenir leur pardon des pensées de défection qu'elles avaient laissé voir[1].

Athènes était occupée à la célébration des grands mystères, quand des fuyards de Thèbes arrivèrent dans ses murs. Les fêtes furent interrompues. Les réfugiés reçurent toutes les consolations de l'hospitalité. Cependant s'ils ne cachaient pas leur pitié pour les vaincus, les Athéniens ne voulaient pas braver le vainqueur. Sur la proposition de Démade, ils envoyèrent à Alexandre une députation pour le féliciter de son heureux retour du pays des Triballes. A ce compliment qui venait un peu tard, les députés devaient aussi mêler quelques félicitations sur le châtiment infligé aux Thébains. C'était tout ce que les Athéniens avaient pu imaginer de mieux dans la situation fausse où ils s'étaient mis à l'égard du roi de Macédoine.

Alexandre reçut avec politesse l'ambassade de la république, mais il adressa au peuple d'Athènes une lettre dans laquelle il demandait qu'on lui livrât Démosthène, Lycurgue, Hypéride, Polyeucte, Charès, Charidème, Éphialte, Diotime et Méroclès.

[1] Arrian., lib. I, cap. x.

Tous ces orateurs étaient, au dire du roi, les véritables auteurs du désastre de Chéronée, et de tous les troubles qui avaient agité la Grèce depuis la mort de Philippe[1]. Ils n'étaient pas non plus moins coupables de la révolte des Thébains que ceux qui dans Thèbes même avaient soufflé la sédition.

Lorsque la lettre d'Alexandre eut été lue au peuple assemblé, la perplexité fut grande. Il y avait de la honte à obéir, et le sort de Thèbes montrait le danger d'un refus. Après avoir entendu quelques discours qui ne dissipaient pas ses incertitudes, le peuple appela plusieurs fois à la tribune Phocion, toujours contraire à la politique de Démosthène. Sommé de parler, Phocion émit un avis non moins dur que son caractère, non moins extrême que sa vertu. Il dit qu'il fallait livrer ceux que demandait Alexandre, et qui, après avoir conduit la république à l'abîme, devaient au moins avoir le courage de mourir pour elle. Si Alexandre lui demandait l'ami qu'il chérissait le plus, ajouta-t-il en montrant Nicoclès qui était à

[1] Arrian., lib. I, cap. x. Τούτους γὰρ αἰτίους εἶναι τῆς τε ἐν Χαιρωνείᾳ συμφορᾶς τῇ πόλει γενομένης, καὶ τῶν ὕστερον ἐπὶ τῇ Φιλίππου τελευτῇ πλημμεληθέντων ἔς τε αὐτὸν καὶ ἐς Φίλιππον.

ses côtés, il le lui livrerait, et lui-même donnerait sa vie avec joie s'il pouvait à ce prix sauver ses concitoyens. Il avait grande compassion des infortunés qui avaient cherché un refuge dans Athènes, mais il pensait aussi que c'était assez pour les Grecs d'avoir à déplorer la ruine de Thèbes[1]. Ce rude langage blessa tous les sentiments du peuple, son orgueil, sa générosité; et il s'éleva un grand tumulte qui ôta la parole à Phocion. Le moment était favorable pour la défense de ceux que menaçait la colère d'Alexandre, et Démosthène parut à la tribune. Il ne se montra pas préoccupé des dangers qu'il courait, mais de l'intérêt des Athéniens. Il leur conta l'apologue des brebis qui avaient livré leurs chiens aux loups. Les chiens, c'étaient ses collègues et lui qui combattaient pour le peuple; le loup, c'était Alexandre. Démosthène se servit encore d'une autre comparaison. « Comme les marchands, dit-il au peuple, vendent tout leur blé, en montrant dans un vase aux acheteurs une petite quantité de grains, vous, en nous livrant, vous vous livrez vous-mêmes à

[1] Plutarch. *Phocio.*, t. IV, p. 322.

votre insu [1]. » C'est avec de tels propos que Démosthène affermissait les Athéniens dans l'intention où ils étaient déjà, de ne pas abandonner leurs orateurs.

Seulement il paraissait difficile de les sauver. Alors intervint dans le débat Démade, l'improvisateur populaire que Démosthène avait, dit-on, intéressé à sa cause en lui donnant cinq talents. Il était d'ailleurs aiguillonné par le désir d'être agréable aux Athéniens, en leur offrant une issue pour sortir de ce mauvais pas. Après avoir insisté sur ce qu'exigeait la dignité d'Athènes, Démade proposa un décret dans lequel le peuple déclarait que les orateurs seraient punis selon les lois, s'ils étaient trouvés coupables. La mesure était habile et aussi politique que l'avis de Phocion l'était peu. Le peuple tout d'une voix adopta la motion de Démade, et l'envoya avec quelques autres députés porter ce décret à Alexandre [2]. Démade devait aussi demander qu'il fût permis à Athènes de donner asile aux Thébains.

[1] Plutarch. *Demosth.*, t. IV, p. 731.

[2] Diod., lib. XVII, cap. XV.

A l'égard des Athéniens, Alexandre était naturellement disposé à la clémence; il les aimait, et plus tard il leur renverra, du fond de l'Asie avec les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, les images de leurs dieux que les Perses avaient jadis emportées. Il ne refusa pas à Démade le pardon des orateurs, non plus que le droit pour la république d'être hospitalière. Il alla jusqu'à conseiller à Athènes de s'appliquer sérieusement aux affaires générales, car, s'il lui arrivait quelque chose, c'était à elle à gouverner la Grèce. Toute la politique de Démosthène était condamnée par ce mot généreux.

Alexandre ne voulut pas quitter la Grèce sans aller à Delphes consulter la pythie sur le succès de ses desseins, et il arracha de la prêtresse, qui ne voulait pas prophétiser, ces mots qui lui suffirent : « Tu es invincible, mon fils ! » Quelques années après, au milieu de ses victoires, il s'aventurera dans les sables de la Libye pour interroger l'oracle d'Ammon, toujours désireux de prouver que ses entreprises étaient avouées par les dieux. De retour en Macédoine, il célébra pendant neuf jours, en l'honneur de Jupiter et des Muses, des sacrifices et des jeux. Il traita magnifiquement ses amis, les

généraux de l'armée et les députés des villes grecques. La chair des victimes fut distribuée aux soldats. Ils étaient aussi les hôtes d'Alexandre.

Antipater et Parménion avaient ouvert l'avis que le roi s'occupât d'avoir des héritiers, avant de s'exposer aux hasards d'une expédition périlleuse. Mais Alexandre, impatient de tout délai, leur répondit qu'il ne serait pas digne de celui qui commandait à la Grèce et qui avait reçu de son père une invincible armée, de consumer son temps dans les soins d'un mariage et dans l'attente de quelque enfant. Dès qu'en Europe il n'eut plus d'ennemis à réprimer, il voulut fondre sur l'Asie.

Une célérité inouïe, une impétuosité qui croissait en se déployant, une intrépidité que les plus rudes obstacles, loin de décourager, élevaient à l'héroïsme, une sublime audace qui dans une telle entreprise était la vraie prudence, une inaltérable foi dans sa destinée, telles étaient les qualités et les vertus d'Alexandre. Quant à la force dont il disposait, c'était une armée de trente mille fantassins et de cinq mille cavaliers[1], armée leste, agile,

[1] On ne peut contester ce chiffre, car il est le même, à

infatigable, vieille et jeune, magnifique élite de la Macédoine et de la Grèce, armée capable de suivre tous les élans d'Alexandre contre ces multitudes innombrables de Perses, de Mèdes et de Babyloniens, qui devaient, comme un nuage épais, se dissiper devant l'éclat de la valeur des Hellènes.

Après avoir confié le gouvernement de la Macédoine à Antipater, Alexandre atteignit Sestos le vingtième jour de son départ[1], et traversant l'Hellespont, il arriva dans la plaine où fut Troie. Il y fit des sacrifices à Minerve Iliade, en lui consacrant ses armes, à Priam dont il voulut apaiser les mânes comme descendant d'Achille. Là aussi il couronna de fleurs la tombe du fils de Pélée, pendant qu'Héphæstion rendait le même honneur à celle de Patrocle, pour montrer à tous combien il était aimé d'Alexandre. Au reste, sur le théâtre des exploits chantés par Homère, l'armée ne devait pas être moins animée d'enthousiasme que son chef. Si avec Alexandre un autre Achille reparaissait en Asie, non plus au début, mais à l'apogée de la

cinq cents hommes près, chez Diodore, Plutarque et Arrien.

[1] Arrian., lib. I, cap. XI.

civilisation des Hellènes, ceux-ci foulaient le sol où, dans les temps héroïques, leurs pères avaient combattu. Ainsi à la fin du XVIII[e] siècle, les Français retournèrent en Égypte, en Syrie, aux mêmes lieux où la foi avait entraîné leurs ancêtres, et Bonaparte était le continuateur de Philippe-Auguste et de saint Louis.

Au moment où les Perses étaient attaqués, ils n'avaient pas à leur tête un indigne roi. Darius Codoman était monté sur le trône, dans l'année même où Alexandre succédait à son père [1]. Sous le règne d'Artaxerce, faisant la guerre aux Caduséens, Darius, sorti vainqueur d'un combat singulier, avait remporté sur tous les Perses le prix de la valeur. Il semblait offrir à Alexandre un noble rival, mais la mauvaise organisation de l'empire et la mollesse des Asiatiques rendirent inutiles ses qualités personnelles. Le pouvoir n'était plus tant entre les mains du roi qu'entre celles des satrapes qui, dans leurs provinces, s'étaient érigés en véritables souverains. Les Perses avaient aussi étrangement dégénéré de leur antique valeur, lorsque, avec

[1] Diod., lib. XVII, cap. VI.

Cyrus, ils conquéraient l'Asie. Ils avaient d'ailleurs pris l'habitude d'acheter les services de Grecs mercenaires qui couraient pour eux les hasards de la guerre.

Il y avait pour les Perses deux manières de combattre Alexandre. Ils pouvaient défendre contre lui le passage de l'Europe en Asie, l'assaillir dans la plaine de Troie et l'y écraser sous la supériorité du nombre : ou bien encore ils pouvaient le laisser s'engager dans un pays ennemi sans jamais offrir la bataille, fuir devant lui en dévastant la campagne, l'affamer par ces ravages, et ruiner jusqu'aux villes pour forcer l'envahisseur de renoncer à son invasion. C'est le plan que proposa Memnon le Rhodien aux généraux et aux satrapes, qui voulaient empêcher Alexandre de traverser le Granique, fleuve de la petite Phrygie. Mais Darius, tout en estimant l'expérience et les talents militaires de Memnon, ne lui avait pas donné le commandement suprême. Arsitès, gouverneur de la province envahie par les Macédoniens, protesta qu'il ne laisserait pas brûler une seule maison[1];

[1] Arrian., lib. I, cap. XII.

les autres généraux déclarèrent l'avis du Rhodien indigne des Perses et de leur valeur. On résolut de combattre.

Du côté des Macédoniens, Parménion conseillait à Alexandre arrivé sur les bords du Granique, d'y camper. Il était dangereux de franchir le fleuve sur-le-champ à la vue et sous les traits de l'ennemi. Le lendemain, au lever du jour, le passage serait plus facile. Alexandre ne se rendit pas à ces raisons. Le Perse, dit-il à Parménion, se croirait l'égal du Macédonien, s'il n'était pas, dès le début, frappé de terreur par quelque coup d'éclat. Sans plus attendre, il disposa ses troupes; il ordonna que Parménion se mît à la tête de l'aile gauche, qui se composait de la cavalerie thessalienne, et lui-même, prenant le commandement de l'aile droite, entra dans le fleuve avec treize escadrons macédoniens.

Sur l'autre rive, les Perses en défendaient l'approche. Ils repoussaient dans le fleuve ceux qui voulaient en sortir, et pendant quelque temps la cavalerie d'Alexandre, qui devait lutter à la fois contre les coups de l'ennemi et les difficultés d'un terrain glissant et fangeux, ne put parvenir à se

ormer dans la plaine. Elle y réussit enfin, et le hoc devint terrible entre les Perses et les Macé-doniens. A la tête des Perses, le gendre de Darius, pithrobate, satrape de l'Ionie, se faisait remar-quer par la plus brillante valeur. Autour de lui ombattaient quarante guerriers de sa famille et de a maison, avec lesquels il répandait le désordre et a mort dans les rangs ennemis. Alexandre vit 'ébranlement des siens, et se dirigea vivement sur pithrobate. Loin de reculer, celui-ci crut que la ortune lui réservait l'honneur de délivrer l'Asie les plus grands périls, en abattant un tel adver-saire; il lança son javelot contre Alexandre, et le et en fut assez violent pour que le fer, traversant e bouclier et la cuirasse, atteignit l'épaule droite lu roi. Arracher ce javelot, presser les flancs de son cheval, fondre sur le satrape et le frapper le sa lance au milieu de la poitrine, fut pour Alexandre l'affaire d'un moment. Protégé par la force de son armure, Spithrobate tira l'épée, mais Alexandre le prévint et lui porta au visage un autre coup qui l'étendit mort. Au même instant, Rosacès, frère du satrape, accourut et déchargea sur la tête d'Alexandre un si rude coup d'épée que

le casque vola en éclats. Rosacès allait redoubler, quand Clytus, surnommé le Noir, arrivant à bride abattue, coupa la main du barbare. Serré de près par les parents des deux frères qui voulaient les venger, Alexandre ne fléchit pas, et continua de combattre vaillamment. Son exemple et la vue des dangers auxquels il s'exposait, enflammèrent les Macédoniens, qui rompirent à la fin les rangs des Perses et les dispersèrent au loin dans la plaine.

Cependant la phalange vint à son tour prendre part à l'action. Devant elle l'infanterie perse, effrayée de la défaite de la cavalerie, ne tint pas longtemps. Au milieu de cette déroute, les Grecs à la solde de Darius gagnèrent une hauteur, et demandèrent à se rendre sur la foi d'Alexandre. Mais celui-ci qu'emportait la colère les attaqua. Il voulait d'ailleurs épouvanter tous les mercenaires qui combattaient en Asie avec les barbares. Enveloppés de toutes parts, les Grecs, après une résistance désespérée, furent taillés en pièces. Les Macédoniens ne firent que deux mille prisonniers. Désormais la victoire était complète, et afin qu'on la considérât comme un premier triomphe de la

Grèce sur l'Asie, Alexandre envoya à Athènes[1], pour être suspendues dans le temple de Minerve, trois cents armures perses, avec cette inscription : « Alexandre, fils de Philippe, et les Grecs, à l'exception des Lacédémoniens, ont conquis ces dépouilles sur les barbares qui habitent l'Asie. »

Cet héroïque passage du Granique, qui ne ressemblait pas mal aux combats décrits par Homère, livra presque toute l'Asie Mineure aux Macédoniens. Sardes, sa citadelle et ses trésors tombèrent entre les mains du vainqueur. Éphèse lui ouvrit ses portes, et Alexandre y détruisit le régime oligarchique pour y substituer le gouvernement populaire, tout en refrénant les excès auxquels le peuple est trop enclin. C'était sa politique de rétablir partout sur sa route la démocratie pour mieux effacer la domination asiatique, pour mieux réveiller l'esprit grec. Ainsi fit-il dans toutes les villes de l'Éolie et de l'Ionie[2]. D'Éphèse, Alexandre marcha sur Milet qu'il emporta d'assaut. C'est là qu'il licencia sa flotte. Parménion lui avait conseillé

de risquer contre les Perses un combat naval, puisqu'il n'avait rien à perdre, même dans une défaite, avec un ennemi déjà maître de la mer. Mais Alexandre ne voulut rien aventurer contre d'aussi habiles marins que les Phéniciens et les Cypriotes; il craignait aussi d'affaiblir par un revers le prestige qui l'entourait. D'ailleurs c'était au cœur de l'Asie qu'il marchait, et pour mieux ôter aux Macédoniens toute pensée de retraite, il résolut de renvoyer les vaisseaux qui l'avaient amené.

Halicarnasse arrêta quelque temps Alexandre. Memnon le Rhodien s'y était jeté et défendit avec vigueur la capitale de la Carie, jusqu'au moment où il dut céder à l'inébranlable constance des assaillants. Quand il jugea qu'une plus longue résistance était impossible, Memnon fit mettre le feu aux machines, aux arsenaux, ainsi qu'aux principaux édifices, et, par mer, gagna l'île de Cos avec une grande partie des habitants. A moitié brûlée par ses défenseurs, Halicarnasse fut entièrement rasée par Alexandre, qui, après avoir entouré la citadelle d'un mur d'enceinte, se dirigea vers la grande Phrygie. Il choisit ce moment pour permettre aux jeunes gens qui

s'étaient mariés avant de quitter la Macédoine, d'y retourner passer l'hiver avec leurs femmes. Ptolémée, fils de Séleucus, qui les conduisait, devait les ramener au printemps avec de nouvelles levées. C'est ainsi qu'Alexandre ne se préoccupait pas moins des intérêts de ses soldats que des besoins de l'avenir, et gagnait de plus en plus le cœur des Macédoniens.

Pendant qu'il poussait en avant, inexorable pour tout ce qui lui résistait, récompensant avec générosité les soumissions promptes et volontaires, un plan se préparait qui devait lui causer de sérieux ennuis. Darius s'était enfin déterminé, sous l'émotion des dangers de son empire, à confier à Memnon la conduite de la guerre, en lui donnant des subsides considérables et une suprême autorité. Le Rhodien avait compris que pour arrêter Alexandre, il fallait avec une flotte et une armée formidables transporter la guerre de l'Asie en Europe, et en renvoyer les ravages et les maux à la Macédoine et à la Grèce. Pressant avec ardeur l'exécution de cette pensée, il réunit sous ses ordres une multitude de mercenaires, trois cents navires, s'empara de Chio et de toutes les villes de

l'île de Lesbos. Le siége de Mitylène[1] ne laissa pas d'être sanglant. Cette diversion puissante éveilla les sentiments les plus contraires. L'Eubée trembla d'être attaquée par Memnon. La plupart des Cyclades lui envoyèrent des députés. Ceux des Grecs qui avaient toujours incliné à l'alliance du roi, les Spartiates surtout, commencèrent à relever la tête, dans l'espoir de quelque grand changement. D'ailleurs, l'or des Perses, répandu par le Rhodien, achetait des défections. Mais toute cette habileté fut déjouée par le destin : une maladie emporta Memnon après la prise de Mitylène. Ce ne fut pas un des moindres coups dont la fortune accabla Darius.

Alexandre en jugea lui-même ainsi. Il avait quitté Gordium, après y avoir défait ou tranché le nœud fatal[2], et de cette façon accompli l'oracle par lequel

[1] Il y a ici un dissentiment entre Diodore et Arrien. Le premier ne fait mourir Memnon qu'après qu'il eut pris Mitylène. Arrien place sa mort avant la fin du siége. Nous avons suivi Diodore.

[2] C'étaient des courroies qui formaient des nœuds fort compliqués autour du joug d'un chariot. Quinte Curce (lib. III, cap. I), écrivain plus populaire qu'Arrien, a fait

était promis l'empire de l'Asie à celui qui le dénouerait; il avait laissé à gauche la Paphlagonie qui s'était soumise, et envahi la Cappadoce, d'où il se préparait à descendre vers la Cilicie, après avoir assis son camp aux mêmes lieux où le jeune Cyrus avait établi le sien avec Xénophon[1], quand il apprit les premiers succès de Memnon, la Macédoine menacée d'une invasion formidable, et la Grèce prête à se soulever. L'anxiété du conquérant fut vive : il se sentait attaqué de la seule manière qui pouvait lui faire abandonner sa proie; mais bientôt d'autres courriers lui apportèrent la nouvelle de la mort de Memnon. Délivré du seul ennemi, des seuls dangers qu'il redoutait, n'ayant plus à combattre que Darius et les généraux perses, il continua sa marche avec une confiance nouvelle.

Néanmoins dans la capitale de la Cilicie, à Tarse, un mal aigu faillit l'abattre. La fatigue, au dire d'Aristobule[2], ou, suivant d'autres, un bain pris

prévaloir l'opinion qui veut qu'Alexandre ait coupé ces courroies avec son épée.

[1] Arrian., lib. II, cap. IV.

[2] Général d'Alexandre, qui ne commença à en écrire l'his-

avec imprudence dans les eaux trop fraîches du Cydnus, donna au roi de Macédoine une fièvre violente, avec des spasmes et une douloureuse insomnie. Au milieu de la consternation générale, un seul médecin, Philippe d'Acarnanie, promettait de guérir Alexandre, quand arrivèrent de Cappadoce des lettres de Parménion accusant ce médecin d'avoir reçu de Darius des sommes considérables pour empoisonner le roi. Au moment où Philippe se présenta devant Alexandre avec la potion qui devait lui donner la mort ou la santé, celui-ci tenait à la main la lettre de Parménion; il la lui tendit en prenant la coupe, et but les yeux fixés sur le visage du médecin, qui lisait sans se troubler. Cette foi magnanime dans la probité humaine fut récompensée, et Alexandre, promptement guéri, put se rendre de Tarse à Anchiale, après avoir ordonné à Parménion de s'emparer de certains passages qu'on appelait les portes de la Cilicie. Dans les environs d'Anchiale, l'armée macédonienne trouva le tombeau de Sardanapale, où était inscrite une

toire que très-vieux, et dont les récits nous ont été en partie conservés par Arrien.

épitaphe en caractères assyriens. En voici le sens, suivant la version transmise par les Grecs : « Sardanapale, fils d'Anacyndarax, a fondé Anchiale et Tarse en un seul jour : et toi, étranger, mange, bois, plonge-toi dans tous les plaisirs, car les autres choses humaines n'ont pas de valeur[1]. » L'étranger qui visitait alors le tombeau du monarque assyrien donnait, par sa seule présence, un éclatant démenti à ces lâches paroles. On vit un moment rapprochés les deux extrêmes de l'héroïsme et de la mollesse, Sardanapale et Alexandre.

Darius, après la mort de Memnon, avait cherché un général digne de lui succéder. Charidème l'Athénien, qui avait fui jusqu'au fond de l'Asie l'inimitié d'Alexandre, s'était offert à Darius pour prendre le commandement d'une armée de cent mille hommes, dont un tiers aurait été composé de Grecs. Il n'en demandait pas davantage pour tenir la campagne contre les Macédoniens. Cette proposition ne déplut pas au grand roi; mais les Perses y résistèrent de la façon la plus vive et donnèrent à entendre qu'une offre semblable ca-

chait des projets de trahison. Ces insinuations exaspérèrent Charidème, qui, perdant toute prudence, s'emporta jusqu'à reprocher aux Perses leur lâcheté. Darius alors se trouva tellement offensé de ce langage, qu'à son tour, cédant à un mouvement de colère, il saisit Charidème par la ceinture. C'était, suivant les mœurs des Perses[1], ordonner sa mort. Conduit au supplice, Charidème s'écria que le roi aurait bientôt un repentir amer d'une pareille injustice, et qu'il l'expierait par la chute de sa monarchie. Darius justifia les paroles de Charidème l'Athénien par ses remords, puis par ses malheurs.

C'est à Babylone que furent rassemblés les quatre cent mille hommes[2] qui devaient marcher contre Alexandre. Darius en passa la revue. Parmi ses parents et ses amis, il choisit les chefs de cette

[1] Diod., lib. XVII, cap. XXX. — Nous en trouvons un autre exemple dans la mort d'Orontas, condamné par le jeune Cyrus. Xenoph. *de Cyr. exped.*, lib. I, cap. VI.

[2] C'est le chiffre de Diodore pour l'infanterie. La cavalerie devait s'élever à plus de cent mille hommes. Arrien et Plutarque portent encore plus haut les forces de Darius. On se rapproche de la vérité en choisissant le moindre chiffre. Napoléon ne croyait pas aux armées innombrables des Perses contre les Grecs, et des Carthaginois en Sicile.

grande armée, et ceux qui devaient combattre autour de sa personne. Enfin il prit le suprême commandement, dans l'espoir qu'en sa présence les Perses montreraient plus de valeur. Il emmenait avec lui sa femme, son fils, ses deux filles et sa mère. Les Perses avaient donc à défendre la majesté de l'empire, la famille de leur roi, et l'avenir de sa dynastie.

Arrivé à Sochos, en Comagène, presque sur les confins de la Cilicie, Darius y établit son camp dans une vaste plaine, où il pouvait déployer toutes ses forces. Position excellente qu'Amyntas, transfuge macédonien, lui conseilla de ne pas abandonner. Darius un moment sembla reconnaître la sagesse de ce conseil. Cependant Alexandre ne paraissait point. La maladie l'avait contraint de faire à Tarse un assez long séjour; il s'était arrêté à Solis pour y célébrer des jeux et des sacrifices; il avait aussi employé quelque temps à la poursuite des montagnards de la Cilicie[1]. Cette fois les retards servirent mieux Alexandre qu'une marche rapide. Darius se fatigua de l'attendre; il se laissa persuader que,

frappé de terreur à son approche, l'ennemi n'osait plus avancer. Ni le combat du Granique, ni une marche victorieuse à travers ses provinces, ne lui avaient rien appris sur le compte d'Alexandre; il crut n'avoir plus qu'à le poursuivre, et s'enfonçant dans les gorges de la Cilicie, il arriva près d'Issus. Lorsque Alexandre avait été informé de la présence de Darius à Sochos, il était allé à sa rencontre en se dirigeant sur Myriandre[1], ville frontière de la Syrie. Dès qu'il sut que les Perses avaient décampé, il revint sur ses pas, et reprit par un autre côté le chemin des montagnes de la Cilicie. Par cette double évolution des Macédoniens et des Perses, Darius se trouva derrière Alexandre.

Dans une plaine resserrée entre les montagnes et la mer, au milieu de laquelle coulait un fleuve[2], la fortune livrait au roi de Macédoine toutes les forces de l'Asie. C'est ce qu'Alexandre ne manqua pas de dire à ses soldats au moment d'engager l'action. Il leur représenta que les dieux combattaient avec eux, puisqu'ils avaient assez aveuglé

[1] Arrian., lib. II, cap. VI.

[2] Le Pinare.

Darius pour que celui-ci abandonnât de vastes espaces et vînt s'enfermer dans d'étroits défilés. Il ajouta qu'il ne s'agissait plus, comme au combat du Granique, de battre des mercenaires commandés par quelques satrapes, mais qu'ils avaient devant eux Darius avec toutes les nations de l'Asie. Le gain d'une bataille allait mettre entre leurs mains l'empire du grand roi. Après ces paroles et d'autres encore non moins propres à exciter l'ardeur des siens, Alexandre lança dans le fleuve l'aile droite de son infanterie qui le traversa au pas de course, et il attaqua les Perses avec une telle furie que du premier choc il les mit en déroute. Les Grecs à la solde de Darius tinrent plus ferme et chargèrent les Macédoniens, en s'efforçant de les repousser dans le fleuve. La lutte fut acharnée. Les Macédoniens ne voulaient compromettre ni les brillants avantages déjà remportés par Alexandre, ni la renommée de la phalange qu'alors on réputait invincible. Une sorte de jalousie nationale enflammait les Grecs. Mais bientôt Alexandre, revenant à la tête de ses cohortes victorieuses, prit en flanc ces mercenaires qui se battaient vaillamment, et les tailla en pièces. La vue de ce carnage déter-

mina la dispersion de la cavalerie persane qui jusqu'alors avait attaqué ou reçu avec vigueur les escadrons thessaliens. La déroute devint générale; tous les fuyards, fantassins et cavaliers, s'entassèrent dans des défilés, s'y écrasèrent, et cette horrible confusion en fit périr un plus grand nombre que le fer de l'ennemi. Darius depuis longtemps avait quitté le champ de bataille; dès qu'il avait vu son aile gauche ébranlée et rompue par Alexandre, il avait fui. Trouvant aux extrémités de la plaine des sentiers difficiles, il abandonna son char pour monter à cheval, et la nuit, qui ne tarda pas à tomber, lui permit d'échapper au vainqueur.

Le soir de cette grande journée, Alexandre était le maître de l'Orient. Ce n'était pas seulement la tente de Darius avec des femmes et des eunuques qui tombait entre ses mains, mais l'empire. C'est ainsi qu'il interpréta sa victoire. Dès ce moment il s'établit dans sa conquête comme dans ses propres États; il prit tout à fait la place du grand roi, et se réservant d'atteindre plus tard Darius qui avait fui au delà de l'Euphrate, il se porta sur plusieurs points où il voulait montrer par sa présence que l'Orient passait sous la loi d'un Grec et d'un Macé-

donien. C'est pourquoi il se dirigea sur la Cœlésyrie pour entrer en Égypte.

Darius qui n'apercevait pas les conséquences de sa défaite, crut pouvoir traiter avec Alexandre. En son nom des députés vinrent lui redemander sa mère, sa femme et ses enfants. Le vainqueur les avait traités noblement, et sa générosité a été rehaussée par des circonstances qui sont au rang des traditions les plus touchantes. Avec Arrien[1], on se plaît à y ajouter foi, on aime surtout à croire qu'Alexandre, lorsqu'il vit la confusion de la mère de Darius qui s'était prosternée devant Héphæstion en le prenant pour le roi, lui ait adressé ce mot charmant : « Vous ne vous êtes pas trompée, ma mère, celui-là aussi est Alexandre. » Mais ce victorieux si doux pour la faiblesse suppliante, reprenait toute sa fierté envers qui tentait de ne pas reconnaître sa suprême puissance. A Darius, qui lui proposait

[1] Arrien (lib. II, cap. xii) a judicieusement distingué le fait essentiel et certain de la clémence d'Alexandre des circonstances dramatiques dont on a pu l'embellir. Il y a des traditions qui finissent par faire corps avec l'histoire; et il ne faut pas s'en plaindre, car elles ont leur genre et

de renouveler l'alliance autrefois conclue entre Philippe et Artaxerce, il répondit par une lettre que ses généraux ont conservée. Au reste, après l'avoir lue, on ne demande pas si elle est authentique, on sent que pour l'écrire il fallait être Alexandre. « Tes ancêtrès, étant entrés en Macédoine et dans la Grèce, nous firent beaucoup de mal, sans avoir reçu aucune injure. Moi, chef reconnu des Grecs, et voulant les venger, j'ai passé en Asie, après y avoir encore été provoqué par de nouvelles attaques. En effet, les Perses ont secouru les Périnthiens qui avaient offensé mon père. Ochus envoya des troupes dans la Thrace, soumise aux Macédoniens. Mon père est mort sous les coups des conspirateurs que vous avez subornés, comme vous l'avez publié dans des lettres répandues par toute la Grèce. Après avoir tué Arsès, de concert avec Bagoas, tu n'es monté sur le trône qu'au mépris de la justice et des lois des Perses. Sur-le-champ tu as écrit à tous les Grecs pour les armer contre moi. Tu as offert des sommes considérables à plusieurs peuples hellènes : les seuls Lacédémoniens les ont acceptées. Tes émissaires ont essayé de corrompre mes amis, et de troubler la paix que je tra-

vaillais à rétablir dans la Grèce. Voilà pour quels griefs et quelles inimitiés je t'ai fait la guerre. J'ai battu tes généraux et tes satrapes, puis je t'ai vaincu toi-même avec toutes tes forces; enfin je suis en possession de ton pays; les dieux me l'ont donné. Tous ceux qui marchaient sous tes ordres et qui n'ont pas péri dans la guerre, se sont réfugiés auprès de moi : j'en prends soin, et si aujourd'hui ils combattent pour ma cause, c'est volontairement. Puisque maintenant je suis le maître de toute l'Asie, viens à moi. Si, en venant, tu crains quelque mauvais traitement de ma part, envoie-moi quelques-uns de tes amis qui recevront ma parole. Quand tu seras devant moi, réclame ta mère, ta femme, tes enfants; demande d'autres choses encore, tu les auras. Tu obtiendras tout de moi par la prière. Dorénavant ne t'adresse plus à moi que comme au roi de l'Asie, comme au souverain maître de tout ce qui t'appartenait. Ne prétends plus traiter avec moi d'égal à égal; sinon, j'aviserai à t'en punir. Si tu veux encore disputer l'empire, fais halte pour combattre et ne fuis plus. Quant à moi, je saurai t'atteindre partout où tu seras[1]. »

Un langage aussi fier, qui ne tarda pas à être connu dans toute l'Asie, achevait les conquêtes de l'épée. Les villes syriennes se soumirent. La Phénicie suivait cet exemple; Byblos et Sidon avaient ouvert leurs portes, lorsque Tyr refusa l'entrée de ses murs à Alexandre, qui désirait y célébrer en l'honneur d'Hercule un pompeux sacrifice. De tout temps les Phéniciens s'étaient montrés les ennemis des Hellènes ; ils avaient fourni aux Perses de nombreux vaisseaux, dans les temps où ceux-ci envahirent la Grèce. Fidèle à ces sentiments, Tyr, loin d'abandonner Darius, voulut le servir et lui ménager le temps nécessaire pour rassembler de nouvelles forces, en arrêtant Alexandre par un siége dont elle ne craignait pas l'issue, car elle se croyait imprenable.

Non-seulement cette résistance offensait Alexandre, mais elle lui ôtait un des points d'appui sur lesquels il avait compté pour le succès de ses desseins : aussi résolut-il d'en triompher. Comme il prévoyait que le siége de Tyr demanderait à son armée des prodiges de patience, il rassembla autour de lui tous ses officiers, tant les généraux que les chefs de cohortes, pour leur expliquer les raisons

qui le déterminaient à l'entreprendre. Il leur dit qu'aussi longtemps que les Perses domineraient sur mer, rien ne serait sûr pour les armes macédoniennes, ni une expédition en Égypte, ni la poursuite de Darius. Il ne fallait pas oublier l'état de la Grèce; il fallait toujours craindre que pendant qu'on marcherait sur Babylone, les ennemis de la Macédoine, après avoir repris les villes maritimes de l'Asie, ne portassent la guerre en Grèce avec une flotte formidable. Les Lacédémoniens étaient en hostilité ouverte, et Athènes avait plus de crainte que de bonne volonté. Mais Tyr une fois tombée au pouvoir d'Alexandre, il disposerait de la flotte phénicienne qui était comme le nerf de la puissance navale des Perses. Cypre se soumettrait ou serait promptement réduite, et l'expédition d'Égypte deviendrait facile. Maîtres de l'Égypte, les Macédoniens n'auraient plus à redouter de mouvements en Grèce, et ils pourraient enfin faire la campagne de Babylone avec succès, puisqu'ils auraient enlevé aux Perses l'empire de la mer et tous les pays en deçà de l'Euphrate[1]. Ces raisons, aussi simples que

[1] Arrian., lib. II, cap. XVII. — Cette allocution, que nous

fortes, portèrent la conviction dans l'esprit des officiers d'Alexandre, et ceux-ci firent passer dans l'âme des soldats leur admiration pour le grand homme qui les commandait.

Le siége de Tyr dura plus de sept mois. Un bras de mer séparait du continent cette ville opulente. Joindre l'île à la terre par une levée, recommencer des travaux plusieurs fois détruits, établir une digue où s'élevèrent des catapultes et des balistes, se rendre maître de la mer avec des vaisseaux fournis par les autres cités phéniciennes, et se servir de cette flotte pour forcer les deux ports extérieur et intérieur, pendant que du côté de la digue la ville était emportée par un dernier assaut, telles furent les phases successives de ce long siége[1] où des obstacles réputés invincibles

avons résumée et que nous a transmise l'historien le plus exact d'Alexandre, prouve que dans les grandes lignes de sa marche, il n'y eut ni fantaisie ni hasard.

[1] Les divers historiens d'Alexandre sont loin d'être d'accord sur les détails de ce siége, et un homme du métier, Maiseroy, cité par Sainte-Croix, remarque dans son *Traité de l'art des siéges*, que leur manière de s'exprimer vague et trop générale, produit sans cesse des doutes. Si l'on joint à cela, ajoute-t-il, les erreurs de calculs qui se sont glissées

furent surmontés par l'inébranlable volonté d'un seul homme.

Au milieu des opérations, Alexandre, avec quelques escadrons de cavalerie, fit une excursion dans l'Anti-Liban[1]. Il y courut même un danger assez grand, par bonté pour son ancien gouverneur Lysimaque, qui avait voulu le suivre et qui se glorifiait d'être le Phénix de cet autre Achille. On avait quitté les chevaux pour gravir à pied la montagne. Lysimaque marchait pesamment, et pour ne pas l'abandonner, Alexandre se trouva peu à peu séparé de presque tous les siens, quand le soir arriva. Le terrain était rude, la nuit obscure, le froid piquant. Des feux allumés par les ennemis brillaient à l'entour. Plein de confiance dans son agilité et dans sa vigueur, Alexandre se dirigea au pas de course vers un de ces points lumineux, tomba au milieu des Arabes couchés autour d'un brasier, en tua deux de sa main, s'empara d'un

dans les copies et toutes les autres fautes, on conviendra qu'il faut une attention singulière pour saisir le fil des événements, et sortir du labyrinthe de ces récits obscurs.

[1] Arrian., lib. II, cap. xx. — Plutarch., *Alex.*, t. IV, pag. 58 et 59.

tison, et revint en courant vers les siens qui à leur tour allumèrent de grands feux pour épouvanter les montagnards.

C'est encore pendant le siége de Tyr que de nouveaux députés de Darius arrivèrent auprès d'Alexandre pour lui offrir dix mille talents, la main de Statira, fille du grand roi, et la souveraineté de tous les pays enfermés entre l'Euphrate et la mer de la Grèce. Alexandre fit connaître ces propositions à ses amis, et Parménion lui dit qu'il les accepterait, s'il était Alexandre. Et moi aussi, reprit celui-ci, si j'étais Parménion. Il fut répondu à Darius qu'Alexandre n'avait besoin ni de ses richesses, ni de ses offres, ni de son consentement pour épouser sa fille, puisqu'il était le maître de tout [1]. Au surplus Darius n'avait qu'à venir lui-même trouver Alexandre, s'il voulait éprouver sa bonté[2]. Toujours clément pour ceux qui lui cédaient, Alexandre devenait de plus en plus impitoyable envers ceux dont la résistance l'avait fatigué. Tyr fut noyée dans le sang. Il n'y eut de

[1] Arrian., lib. II, cap. xxv.

[2] *Ibid.* Εἴ τι εὑρέσθαι ἐθέλοι φιλάνθρωπον παρ' αὐτοῦ.

merci que pour ceux qui s'étaient réfugiés dans les temples et pour les envoyés de Carthage. Huit mille combattants tombèrent sous le glaive des Macédoniens, et quand le soldat, las de frapper, s'arrêta, deux mille hommes furent mis en croix le long du rivage.

Les passions et les idées d'Alexandre s'agrandissaient encore. Ses succès l'affermissaient dans une croyance qu'il avait eue dès sa jeunesse, c'est qu'il était destiné par les dieux à un rôle extraordinaire qui devait l'élever au-dessus de tous les autres hommes. Cette mission divine qu'il pressentait en Macédoine, il n'en douta plus, surtout lorsqu'avant de réduire Gaza, place qui défendait la frontière de la Palestine du côté de l'Égypte, il se rendit à Jérusalem.

Pendant qu'il pressait le siége de Tyr, Alexandre avait demandé au grand prêtre des Juifs des secours, des approvisionnements pour son armée, et tous les bons offices qu'il avait coutume de rendre à Darius, en l'avertissant qu'il n'aurait pas à se repentir d'avoir préféré l'amitié des Macédoniens. A cette ouverture, Jaddus, c'était le nom du grand prêtre, avait répondu qu'il reste-

rait fidèle au roi des Perses, et cette déclaration avait allumé le courroux d'Alexandre. Aussi, lorsque le conquérant s'avança vers Jérusalem, les Phéniciens et les Chaldéens qui étaient dans son armée ne doutèrent pas qu'il ne livrât la ville au pillage, et n'envoyât Jaddus au supplice. Mais Alexandre, dès qu'il aperçut de loin, venant à sa rencontre, les lévites vêtus de blanc, les sacrificateurs en longs habits de lin, et le grand prêtre avec son éphod et sa tiare, où le nom de Dieu était écrit sur une lame d'or, s'approcha seul, adora ce nom, et le premier salua le souverain pontife. Alors les Juifs, en poussant une acclamation unanime, entourèrent Alexandre. Les chefs syriens et grecs regardaient le roi avec une sorte de stupeur et semblaient presque penser qu'il avait perdu l'esprit. Parménion seul osa lui demander pourquoi, adoré de tous, il adorait le grand prêtre des Juifs.

« Ce n'est pas le grand prêtre que j'adore, répondit Alexandre, mais le Dieu qu'il sert, car je l'ai vu en songe, lorsque j'étais à Dium en Macédoine. Je me demandai alors par quel moyen je pourrais conquérir l'Asie. Il m'exhorta à ne plus différer, à partir avec confiance, puisqu'il marcherait devant moi,

et me livrerait l'empire des Perses. N'ayant encore vu personne revêtu des mêmes habits, lorsque j'ai aperçu le grand prêtre, je me suis souvenu du songe; je suis convaincu maintenant que mon expédition est une mission divine, que je vaincrai Darius, que je renverserai la puissance des Perses, et que tout succédera selon mes désirs. » Après cette réponse à Parménion, Alexandre donna la main droite au souverain pontife et aux prêtres qui l'accompagnaient, se dirigea vers la ville, monta au temple, et offrit à Dieu des sacrifices en la manière qui lui fut prescrite par les sacrificateurs. Le grand prêtre lui montra le livre de Daniel, où il était écrit qu'un Grec détruirait l'empire des Perses, en lui disant qu'il était l'homme désigné par la prophétie. Alexandre ne cacha pas sa joie. Le lendemain il convoqua les Juifs et leur ordonna de lui faire connaître ce qu'ils désiraient obtenir. Le grand prêtre répondit qu'il le priait de permettre aux Juifs de vivre selon les lois de leurs pères, de les exempter du tribut de la septième année, et de ne pas refuser les mêmes bienfaits à ceux qui vivaient à Babylone et dans la Médie. Alexandre accorda tout. Il donna même l'assurance que si quelques Juifs vou-

laient servir dans son armée, ils y pourraient en toute liberté pratiquer leur religion et leurs usages. Plusieurs s'empressèrent de s'enrôler.

Tel est le récit de l'historien Josèphe[1]. Aucune raison sérieuse ne nous empêche d'y ajouter foi. Le silence des écrivains grecs[2] ne l'infirme pas avec autorité. On connaît leur haine et leur dédain pour tout ce qui regardait les Juifs. Il est naturel qu'ils n'aient voulu parler ni de la bienveillance avec laquelle Alexandre les traita, ni des témoignages de respect qu'il donna si ouvertement à leur grand prêtre. Là, d'ailleurs, l'esprit grec et macédonien dut commencer à se mettre en opposition avec le génie cosmopolite et religieux d'Alexandre. Nécessairement, pendant les sept mois que dura le siége de Tyr, l'attention et la curiosité du conquérant se portèrent sur le peuple original qui entretenait des relations de voisinage et de commerce avec la Phénicie. Alexandre monta donc au temple de Jéru-

[1] Fl. Joseph. *Antiq. Jud.*, lib. XI, cap. VIII.

[2] Arrien (lib. II, cap. XXV) croyait peut-être avoir assez parlé de ce qui concernait les Juifs en écrivant cette phrase: « Toutes les villes de cette partie de la Syrie, appelée Palestine, s'étaient soumises. »

salem ; il y trouva les prophéties qui annonçaient sa venue, et il vit que la Providence s'était occupée de lui avant qu'il parût sur la terre. Le plus savant des sceptiques modernes[1] n'a pas osé contester ouvertement cette tradition, qui rattache l'histoire antique aux origines et aux monuments du christianisme avec tant de grandeur.

Sept jours après avoir quitté Gaza, Alexandre entra dans Peluse, ville située sur une des embouchures du Nil, et dans le même moment la flotte phénicienne, désormais sous ses ordres, attaquait les vaisseaux égyptiens. Il n'y eut pas de combat. Le Perse Mazacès, que Darius avait établi satrape de l'Égypte, ne pouvait plus douter du désastre d'Issus et de la fuite de son maître; il voyait la Syrie, la Phénicie

[1] Bayle (*Dict. hist. et crit.*, *verb.* MACÉD., not. O) s'exprime ainsi : « Je me garderai bien de mettre au nombre des fables le voyage d'Alexandre à Jérusalem : la narration que Josephe en a laissée pourrait bien être fabuleuse quant à certains points. Dira qui voudra qu'elle l'est en tout et partout. Le silence des auteurs païens, qui ont parlé de tant d'autres choses moins considérables concernant ce prince, arrivées dans des pays aussi obscurs pour le moins que la Judée, sera une raison forte pour qui voudra, mais

et une partie de l'Arabie soumises au vainqueur; il se trouvait sans armée au milieu d'une population ennemie qui accueillait avec empressement les Macédoniens. Il ouvrit les portes de Memphis à Alexandre et mit entre ses mains une somme de huit cents talents avec tout ce qui appartenait au grand roi.

Cette conquête fut rapidement féconde. Il ne suffit pas à Alexandre de paraître en Égypte, il voulut y fonder un monument durable, une ville qui fût en peu d'années la capitale de cette vieille terre. Ainsi l'esprit grec venait renouveler la face de cette Égypte à laquelle il devait tant, et donner à Thèbes ainsi qu'à Memphis une héritière de leur ancienne splendeur, à Tyr et à Carthage une rivale. Lorsque, descendant le Nil jusqu'à la mer, Alexandre eut dépassé Canope, il vit un lieu qui lui parut approprié par la nature à l'établissement d'une grande cité. Sans retard, il ordonna les premiers travaux, détermina l'étendue de l'enceinte, l'emplacement du marché, celui des temples qui devaient être consacrés tant à l'égyptienne Isis qu'aux dieux de la Grèce. A douze milles de la bouche canopique du Nil,

non loin du lac Maréotis, sur le lieu qu'auparavant on appelait Rhacotès, un architecte macédonien, Dinocharès, traça le plan d'Alexandrie, et lui donna la forme d'une chlamyde [1]. Encore quelques années, et cette ville naissante deviendra le centre du commerce et des idées de l'Orient et de l'Occident.

Alexandre, qui se croyait de plus en plus conduit par les dieux dans ses entreprises, voulait communiquer aux autres cette opinion qu'il avait de lui-même. C'était l'enthousiasme d'un politique qui cherche des forces dans la foi qu'il inspire. Désormais Alexandre ambitionnait d'apparaître aux Grecs et aux barbares comme un de ces héros, un de ces demi-dieux qui avaient mérité la reconnaissance des hommes dans les premiers temps des sociétés [2]. Or c'était une antique tradition qu'Hercule

[1] C. Plinii. *Hist. nat.*, lib. V, cap. XI. « Metatus est « eam Dinochares architectus pluribus modis memorabili « ingenio, XVM passuum laxitate insessa, ad effigiem mace- « donicæ chlamydis orbe gyrato laciniosam, dextra lævaque anguloso procursu : jam tum tamen quinta situs parte « regiæ dicata. »

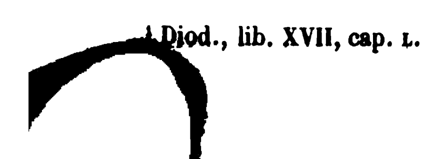
[2] Voyez chap. V. *Nécessité et déification de la force*, etc.

et Persée avaient consulté l'oracle de Jupiter-Ammon dont le temple s'élevait au milieu des sables de la Lybie. Alexandre, leur émule, résolut de les imiter et d'aller chercher au fond du désert une consécration divine.

Au milieu d'une mer de sable, on découvrait, à douze journées de Memphis, une vaste et verdoyante oasis traversée par des sources d'eau vive, couverte de bois, et dans laquelle aussi les fruits croissaient abondamment. C'était la terre d'Ammon, appelée aujourd'hui *Syouah*, terre heureuse où le souffle embrasé des espaces du désert ne pénètre pas. Les habitants étaient répandus dans des villages; au centre du pays s'élevait une forteresse protégée par une triple enceinte [1], et renfermant le sanctuaire du dieu. C'est là qu'Alexandre se présenta pour interroger l'oracle.

« Salut, ô mon fils! lui dit le prêtre qui en était l'interprète, reçois ce nom de la part du dieu. — Je l'accepte, répondit Alexandre, et désormais je m'appellerai ton fils, mais à la condition que tu me donneras l'empire de la terre. » Le prêtre en-

1 Diod., lib. XVII, cap. L.



ınt alors dans le lieu sacré où était la statue de piter-Ammon, l'assura, du fond du sanctuaire, e le dieu lui accordait sa demande. Alexandre ulut aussi savoir si tous les meurtriers de son re étaient punis. « Parle mieux, s'écria le prê-ı. Celui qui t'a donné le jour est au-dessus de ıs les attentats. Quant à ceux qui ont tué Phi-pe, ils ont tous subi le supplice qu'ils méri-ent. » Le prêtre ajouta que la grandeur des suc-s et des prospérités d'Alexandre confirmerait sa este origine, et qu'il serait invincible jusqu'au ment où il irait prendre place parmi les dieux.

Cette déification d'Alexandre ne fut pas reçue ıs murmure et sans raillerie par les Macédoniens les Grecs; l'ironique incrédulité du siècle dont était la merveille n'épargna pas le héros. Mais rient, mais les peuples qu'Alexandre avait con-is et ceux qu'il allait soumettre, n'hésitèrent pas reconnaître dans leur vainqueur plus qu'un mme. Ils se relevaient en le divinisant. Au moins n'était plus au jeune homme de Pella qu'ils éissaient, mais au fils de Jupiter.

De retour à Memphis, Alexandre y trouva plu-ıurs députations des villes de la Grèce, dont il

accueillit les demandes avec faveur. Il reçut aussi des renforts qu'Antipater lui envoyait. En réglant l'occupation de l'Égypte, il ordonna à ceux auxquels il la confiait de respecter les lois et les mœurs du pays[1]. Un Égyptien fut placé à la tête de l'administration civile. Alexandre put en se reposant sur la haine que l'Égypte portait aux Perses, n'y laisser que quatre mille hommes et trente galères. Il repassa en Syrie, séjourna quelques jours à Tyr, conféra avec de nouveaux députés d'Athènes, de Rhodes et de Chio, décida sur toutes les questions qui lui furent soumises pour le régime intérieur de la Grèce, et enfin après avoir exécuté dans toutes ses parties le plan qu'il avait arrêté le lendemain d'Issus, il fit mettre à l'ordre du jour de l'armée qu'on marchait sur l'Euphrate.

Pour la seconde fois, Darius s'avançait à la rencontre d'Alexandre, suivi d'une armée ou plutôt d'une multitude plus considérable encore que celle qui avait été dispersée par les Macédoniens à Issus. C'était un mélange confus de nations, c'était toute l'Asie. Tous les peuples jusqu'aux Indes, ceux de

[1] Arrian., lib. III, cap. v.

la Bactriane et de la Sogdiane, Saces, Ariens, Parthes, Hyrcaniens, Caduséens et Mèdes, habitants des rives de la mer Rouge, Arméniens et Babyloniens s'étaient amoncelés avec tout l'appareil asiatique, femmes, enfants, esclaves, dans une vaste plaine au delà de l'Euphrate et du Tigre, près du village de Gaugamèle. Toutefois ce fut la ville d'Arbèle, située dans le voisinage, qui donna son nom à la bataille. Persuadé qu'il n'avait été défait à Issus, que parce qu'il s'était enfermé dans un étroit terrain, Darius avait choisi cette fois une plaine immense comme théâtre du combat, et néanmoins le champ de bataille se trouva trop resserré pour cet amas de peuples qu'il traînait à sa suite.

« En réunissant toutes ses forces sur un seul point, en m'offrant dans une seule journée la fin de tant de travaux et de périls, Darius m'a délivré de tous mes tourments. » Telles furent les paroles d'Alexandre à ses généraux quand ils le tirèrent de ce fameux sommeil où il était plongé le matin de la bataille[1]. Cette sécurité au moment de courir un

suprême hasard n'était pas sans raisons. Alexandre n'avait plus le moindre doute sur l'ascendant de sa fortune : il avait passé l'Euphrate et le Tigre sans trouver de résistance; il ne lui restait plus qu'à frapper un dernier coup pour abattre Darius et devenir le maître incontesté de l'Asie.

Dans cette grande conjoncture, ses moyens de vaincre furent les mêmes; mais il en redoubla l'énergie. Il rendit son armée encore plus leste et plus agile, en ordonnant aux soldats de se débarrasser de tout bagage. Il rejeta l'avis de Parménion qui lui conseillait une attaque de nuit : il serait honteux, disait-il, de voler la victoire[1]. C'est à force d'audace, à la face du soleil, qu'Alexandre voulait prouver aux hommes de l'Asie leur irréparable infériorité. Il ne doutait pas qu'avec sa phalange et l'élite de sa cavalerie, il ne triomphât de ces hordes barbares, pourvu qu'il pût toujours garder la liberté de ses manœuvres et de ses mouvements. Aussi s'était-il attaché à donner à la phalange assez de souplesse et de mobilité pour que de tous les côtés

[1] Arrian., lib. III, cap. x. .... αἰσχρόν εἶναι κλέψαι τὴν νίκην.

elle tînt tête à l'ennemi[1]. Il avait recommandé à ses Macédoniens d'ouvrir leurs rangs aux chars armés de faux que devaient lancer les Perses, et sans trop dégarnir son centre, il avait assez étendu ses ailes pour n'être pas enveloppé. L'action s'engagea par un grand combat de cavalerie où les Macédoniens furent d'abord accablés par les Bactriens et les Scythes. Mais Alexandre rallia les siens, et faisant appuyer un escadron d'une partie de sa phalange, il se porta impétueusement sur le point où, du haut de son char, apparaissait Darius. Autour du grand roi étaient rangés ses plus vaillants hommes, ses écuyers, ses parents, qui semblaient préparés à recevoir le choc avec vigueur. Mais à l'aspect d'Alexandre, Darius se troubla, et comme s'il était incapable de soutenir la présence, l'attaque, le regard de ce terrible assaillant, il donna le premier l'exemple de la peur et de la fuite. A travers un nuage de poussière soulevée par les chevaux qui l'emportaient, il disparut, n'aspirant plus qu'à se dérober au vainqueur. Peut-être Alexandre l'eût-il atteint, tant sa poursuite était ardente, s'il

suprême hasard n'était pas [illegible]
n'avait plus le moindre [illegible]
sa fortune : il avait [illegible]
sans trouver de r[illegible]
qu'à frapper un [illegible]
et devenir le [illegible]

Dans cet[illegible] [illegible]courir, après vaincre [illegible] [illegible]ne un gros de barbares, gie. Il [illegible] aile gauche ressaisissait la vic- agil[illegible] [illegible]es Perses, dont le courage tomba dès d[illegible] [illegible] eurent appris la fuite de Darius. La journée fut décidée par le caractère et la conduite des deux rois, par l'effroi de Darius comme par l'héroïsme d'Alexandre.

L'Orient, depuis la glorieuse tradition de Sésostris[2], n'avait souvenir de rien d'aussi merveilleux

[1] Arrien ne parle pas de cette accusation rapportée par Plutarque, mais il dit expressément qu'Alexandre dut d'abord renoncer à poursuivre Darius pour aller au secours de Parménion. Ce ne fut qu'au milieu de la nuit qu'il put atteindre Arbèle, mais Darius était déjà bien loin.

[2] Ou plutôt Rhamsès, suivant le témoignage de Tacite, quand il raconte le voyage de Germanicus en Égypte : « Mox visit veterum Thebarum magna vestigia : et manebant structis molibus literæ ægyptiæ, priorem opulentiam

que la bataille d'Arbèle, où cinquante mille Grecs avaient vaincu plus d'un million d'hommes. Cette catastrophe prodigieuse fut considérée par les peuples comme un effet de la volonté des dieux. Manifestement l'empire des Perses était condamné, puisque le grand roi n'avait essuyé que des revers depuis qu'il avait entrepris de le défendre. Vaincu dans la personne de ses satrapes au passage du Granique, Darius avait perdu l'Ionie, l'Éolie, les deux Phrygies, la Lydie et la Carie. A Issus, où il commandait lui-même, il avait laissé avec la victoire, entre les mains d'Alexandre, sa mère, sa femme et ses enfants. La Phénicie et l'Égypte avaient alors passé sous la loi du vainqueur. Enfin à Arbèle, où toutes les forces de l'Asie lui servaient de rempart, il avait fui, désertant à la fois le champ de bataille et l'empire. Les peuples se

« complexæ : jussusque e senioribus sacerdotum patrium « sermonem interpretari, referebat « habitasse quondam sep- « tingenta millia ætate militari : atque eo cum exercitu regem « Rhamsen Libya, Æthiopia, Medisque et Persis et Bac- « triano ac Scytha potitum ; quasque terras Syri Armeniique « et contigui Cappadoces colunt, inde Bithynum, hinc Ly- « cium ad mare, imperio tenuisse. » *Ann.*, lib. II, cap. LX.

crurent déliés de toute obéissance envers ce jouet malheureux de la destinée. Lorsque Alexandre arriva aux portes de Babylone, les prêtres et les chefs de la noblesse, à la tête de la population, lui offrirent des présents comme au grand roi, lui livrèrent la ville, la citadelle et le trésor. Suse suivit l'exemple de Babylone. Alexandre trouva dans Suse des matières d'or et d'argent qui représentaient plus de quarante mille talents, et de plus une somme en dariques qui s'élevait à neuf mille talents d'or. Ces magnifiques finances restaient toujours intactes : la prudence des rois de Perse s'abstenait d'y toucher dans les temps ordinaires; c'était une réserve pour les revers imprévus[1]. Alexandre choisit la ville de Suse pour y laisser la mère de Darius, ses filles et son fils, avec des maîtres chargés de leur apprendre la langue grecque. Il avait ses desseins.

Le vainqueur d'Arbèle n'était plus un Grec prenant plaisir à humilier les barbares. Son cœur était plus grand, ses pensées plus hautes. Comme il se sentait au-dessus de tous les hommes, ils

[1] Diod., lib. XVII, cap. LXVI.

devinrent tous égaux à ses yeux, et désormais il ne fit pas moins cas des Perses que des Macédoniens. Maître du monde, il ne voulait sacrifier aucun peuple à la jalousie d'un autre, mais les réunir tous heureux sous son pouvoir.

Entre Babylone et Suse, Alexandre reçut avec quelques troupes grecques la nouvelle d'une prise d'armes de Sparte qui avait un moment soulevé presque tout le Péloponèse. Antipater avait étouffé cette insurrection en battant le roi Agis près de Mégalopolis. « Il paraît, dit Alexandre en apprenant cette rencontre, que pendant que nous triomphions de Darius à Arbèle, il y avait un combat de rats en Arcadie. » Pour le conquérant de l'Asie qui déjà méditait de pousser jusqu'au Gange, les agitations du Péloponèse n'étaient plus que ridicules.

A vingt-cinq ans Alexandre se trouvait au faîte des choses humaines. L'union d'une jeunesse si vive avec une puissance que rien n'arrêtait, eut des effets extraordinaires. Sur tous les points, dans tous les sens, cette immense nature atteignit les dernières limites de l'humanité. S'il prit des vices, Alexandre garda toutes ses vertus, et voilà ce qui

l'élève au-dessus des grands hommes qui se sont enivrés dans leurs triomphes. Il devint voluptueux, mais au milieu de ses délices il se montra plus infatigable, plus intrépide qu'il n'avait jamais été. Son âme, traversée de temps à autre par des orages où la colère éclatait comme la foudre, resta généreuse et belle. Toujours la grandeur et la bonté reprenaient le dessus. Si à Persépolis, où il séjourna quelque temps après avoir quitté Suse, Alexandre dans un moment d'ivresse et pour complaire à Thaïs, célèbre courtisane d'Athènes, s'empara d'une torche et mit le feu au palais de Xerxès, il rougit aussitôt de cet emportement. Il ordonna qu'on éteignît les flammes et Persépolis resta debout [1].

L'espoir de Darius avait été qu'au milieu des capitales et des trésors de son empire, son heureux vainqueur s'amollirait et s'abandonnerait à un repos qui, en assurant sa fuite, lui laisserait le temps de nouveaux préparatifs. Il ne connaissait pas

[1] Sainte-Croix (*Examen critique*, etc.) a démontré que la destruction de Persépolis ne peut être rapportée qu'aux premiers temps du mahométisme.

Alexandre. Celui-ci, tant que le grand roi n'était pas son prisonnier, estimait sa victoire incomplète. Quand il eut appris, à trois journées d'Ecbatane, que Darius avait traversé cette ville cinq jours auparavant[1], il recommença de le poursuivre avec une vivacité nouvelle. Pour mieux l'atteindre, il laissa le gros de son armée dans la capitale de la Médie, et se porta en avant avec ses fantassins les plus agiles et sa meilleure cavalerie. Il franchit les portes Caspiennes. Mais Darius avait déjà cessé de vivre. Bessus, satrape de la Bactriane, l'avait assassiné, et Alexandre sur sa route ne trouva plus qu'un cadavre percé de coups qu'il fit déposer dans le tombeau des rois de Perse avec les honneurs accoutumés. Plus tard Bessus, livré au frère de Darius, expia sa trahison dans d'affreux tourments.

Pour les Macédoniens, la mort de Darius semblait marquer la fin de leurs travaux; mais Alexandre ranima leur ardeur par de magnifiques récompenses, et les entraîna vers l'Hyrcanie. Il y reçut la soumission des plus illustres Perses, et incorpora dans son armée les Grecs qui avaient suivi Darius.

[1] Arrian., lib. III, cap. XIX.

Alors aussi les mœurs de l'Orient devinrent les siennes. Il prit le diadème des rois de Perse avec leur robe blanche et leur ceinture; il donna des vêtements de pourpre à ses jeunes favoris. Les femmes et les eunuques du grand roi servirent à ses plaisirs. L'élite de la noblesse persane lui forma une garde commandée par le propre frère de Darius. Au milieu de la tente royale dont cinquante colonnes soutenaient le plafond magnifique[1], s'éleva un trône d'or sur lequel venait s'asseoir Alexandre environné de ses gardes, pour donner ses audiences. L'enceinte extérieure fut occupée par mille Macédoniens et dix mille Perses. Nul, sans être appelé, n'osa plus se présenter devant Alexandre. Autour de tant de gloire commença de régner la terreur.

Cet appareil asiatique affecta péniblement les Macédoniens. Ils se demandaient s'ils n'avaient enduré tant de travaux que pour prendre les mœurs de ceux qu'ils avaient vaincus. Alexandre oubliait trop, disaient-ils, qu'il n'était pas le descendant de Cambyse et de Xerxès, mais le fils de Philippe, et qu'il n'avait entrepris son expédition que pour

[1] OElian. *Var. hist.*, lib. IX, cap. III.

ajouter l'Asie à la Grèce, et non pour soumettre la Grèce aux coutumes et aux lois de l'Asie.

Alexandre n'ignorait pas ces plaintes et ces censures; il cherchait à apaiser ses vétérans; il les comblait de bienfaits. Toutefois, il ne put réussir à étouffer cet esprit d'opposition, qui ne tarda pas à engendrer de criminelles entreprises. Un de ceux qu'il avait admis dans sa familiarité, ayant nom Dimnus, crut avoir à se plaindre de lui gravement. Incapable de maîtriser sa colère, il voulut entraîner dans une conspiration un jeune homme qu'il aimait. Celui-ci conta tout à son frère Cébalinus, qui alla révéler le complot à Philotas en le priant d'en instruire le roi. Fils de Parménion, en grande faveur auprès d'Alexandre, Philotas avait chaque jour plusieurs occasions de l'entretenir: néanmoins il différa de lui donner cet avis important. Inquiet pour lui-même, Cébalinus s'adressa à l'un des serviteurs du roi. Sur-le-champ Alexandre averti fit comparaître devant lui Dimnus, Cébalinus et Philotas. Dimnus, dès qu'il avait été saisi, s'était percé de son épée; il expira en présence du roi. Cité par Alexandre devant les Macédoniens, suivant la vieille coutume nationale, Philotas ne put

prouver qu'il n'était pas le complice du crime qu'il avait négligé de révéler, et il fut mis à mort [1].

Mais en apprenant le supplice de son fils, que ferait Parménion ? Deux Arabes et un Macédonien, Polydamas, qui avait pris leur costume, franchirent en onze jours sur des dromadaires l'espace qui séparait le camp de la capitale de la Médie. Parménion commandait alors à Ecbatane. Pendant qu'il lisait une lettre écrite au nom de son fils, il fut frappé par ses propres officiers, auxquels Polydamas avait transmis les ordres d'Alexandre. Ainsi périt le meilleur lieutenant de Philippe, trop redoutable pour qu'on le laissât vivre. Les jeunes conseillers d'Alexandre, Héphæstion, Cratère, s'étaient hâtés d'envelopper le vieux Parménion dans le crime incertain de Philotas.

Autour d'Alexandre et dans son camp, la tendance orientale et la nationalité macédonienne se

[1] Arrian., lib. III, cap. XXVI. — Arrien ne parle ni des tortures ni des aveux de Philotas, et sa sobre exactitude est plus digne de foi que les amplifications de Quinte Curce.

combattaient. Les Perses servaient désormais le vainqueur d'Arbèle comme le légitime successeur de Darius, et les jeunes Macédoniens ne connaissaient d'autre exemple, d'autre règle que le génie et la volonté d'Alexandre. Mais les officiers et les soldats qui n'avaient passé en Asie qu'après avoir longtemps combattu sous Philippe, opposaient souvent les actions du père à celles du fils. Ils ne souffraient pas non plus qu'on rabaissât la vieille gloire de la Macédoine.

Dans un festin qui avait suivi un sacrifice offert aux Dioscures, Clytus fut l'interprète téméraire de ces sentiments. Il interrompit les flatteurs qui comparaient Alexandre aux demi-dieux, aux Dioscures et à Hercule, et comme le vin stimulait encore sa hardiesse naturelle, il s'écria qu'Alexandre n'avait pas accompli ses hauts faits à lui seul, et que la part des Macédoniens était grande dans ses exploits [1]. Pour lui répondre, plusieurs convives se mirent à dénigrer les actions de Philippe. L'approbation qu'Alexandre donnait à leurs dis-

[1] Οὔχουν μόνον γε καταπρᾶξαι αὐτὰ, ἀλλὰ τὸ γὰρ πολὺ μέρος Μακεδόνων εἶναι τὰ ἔργα. Arrian., lib. IV, cap. VIII.

cours, fit perdre à Clytus toute mesure : non-seulement il éleva au-dessus de tous les capitaines le vainqueur de Chéronée, mais il prit à partie le roi lui-même; il rappela ce qui s'était passé au passage du Granique, et s'écria avec un geste orgueilleux : « Voilà la main, Alexandre, qui en cette rencontre t'a sauvé [1]. » Ce reproche mit le comble à l'indignation d'Alexandre : retenu par ses amis qui cherchaient à l'apaiser, il se compara à Darius, prisonnier de Bessus et de ses complices, et dit qu'il ne lui restait plus d'un roi que le nom. Ses amis ne purent ou n'osèrent le contenir plus longtemps. Alexandre, ivre de vin et de colère, se jeta sur la lance d'un de ses gardes et en perça Clytus. Le repentir du héros est demeuré célèbre, et on ne saurait en suspecter la sincérité. La pensée d'avoir donné la mort à celui qui lui avait sauvé la vie fut pour Alexandre, pour cette âme si généreuse et si fière, une douloureuse humiliation. Mais tel était désormais le misérable sort du plus grand des hommes : il voulait gouverner le

[1] Αὕτη σε ἡ χεὶρ (φάναι) ὦ Ἀλέξανδρε, ἐν τῷ τότε ἔσωσε. Arrian, lib. IV, cap. VIII.

nonde, et ne pouvait plus se gouverner lui-même.

Maître de l'Asie, Alexandre prétendit qu'on lui 'endît les mêmes honneurs qu'aux rois de Perse, ›t qu'on l'adorât. Les Perses trouvaient ce culte ıaturel et raisonnable, parce que le monarque ›tait à leurs yeux l'image de la divinité. Mais pour es Macédoniens et les Grecs, un pareil hommage ı'était qu'une superstition indigne d'un peuple ibre. Les philosophes et les sophistes qui avaient ıccompagné Alexandre, disputaient vivement sur ›e point. Anaxarque d'Abdère, confondant à des-ein peut-être les honneurs divins avec l'adoration elle que la pratiquaient les Perses, proposa dans ın banquet de décerner ces honneurs au roi. In-failliblement, Alexandre serait mis après sa mort ıu rang des dieux. Pourquoi ne serait-il pas pendant sa vie l'objet du culte qui lui était dû? Un autre philosophe, Callisthène, disciple et ıeveu d'Aristote, répondit hardiment à Anaxarque ɋu'il avait tort de confondre ce qui n'appartenait ɋu'aux dieux avec les respects qu'on pouvait ren-dre aux hommes. Les Grecs saluaient les rois, mais ne les adoraient pas. Cette réponse, les applau-dissements qu'elle souleva remplirent de colère

l'âme d'Alexandre, qui ne put jamais obtenir des Macédoniens les hommages que les Perses lui prodiguaient.

Un jeune disciple de Callisthène, Hermolaüs, conspira quelque temps après contre Alexandre, avec quelques compagnons de son âge; ils étaient tous pages et écuyers du roi. Quand la conjuration fut découverte, on y impliqua Callisthène. Maître d'Hermolaüs, il avait dû connaître son crime: peut-être l'avait-il conseillé. Cette accusation ne trouva que trop de créance auprès d'Alexandre, qui écrivit à Antipater au sujet de cette affaire: « Les jeunes gens ont été lapidés par les Macédoniens; quant au sophiste, je le punirai moi-même, ainsi que ceux qui me l'ont envoyé, et ceux qui recueillent dans leurs villes les conspirateurs[1]. » On ne douta pas en Grèce que par ces mots Alexandre n'eût voulu désigner Démosthène et Aristote. Le neveu de ce dernier fut mis à mort. Sur le genre de son supplice les contemporains eux-mêmes ne se sont pas accordés[2].

[1] Plutarch. *Alex.*, t. IV, pag. 125.

[2] Arrian., lib. IV, cap. XIV.

L'orientalisme d'Alexandre n'était pas une indigne mollesse. De l'Hyrcanie, le conquérant passa chez les Parthes, chez les Mardes, qui n'avaient jamais été envahis[1], chez les Ariens, les Drangiens et les Arachotes. Il n'ajouta ces conquêtes à l'empire des Perses qu'au prix des plus rudes fatigues et des plus dures privations. Il pénétra dans la Bactriane, défit les Scythes établis au delà du Iaxarte et fonda, au pied du Caucase, une autre Alexandrie. Dans la Sogdiane, il courut les plus grands dangers, fut blessé deux fois, et n'amena les peuplades scythes à se soumettre qu'en emportant d'assaut leurs principales forteresses, parmi lesquelles était Cyropolis, qu'on disait fondée par Cyrus. Enfin, après avoir élevé plusieurs villes dans lesquelles il laissa un assez grand nombre de Grecs, il entra dans l'Inde.

C'était une fable accréditée chez les Grecs que l'Inde avait été conquise par Hercule et par Bacchus. Ce dernier surtout avait été représenté par les poëtes parcourant la terre avec une armée de bacchantes qui, pleines d'une sainte ivresse,

[1] Arrian., lib. III, cap. XXIV.

chantaient et dansaient au son des instruments, messagères ardentes de la civilisation. Arrien[1] raconte qu'entre le Cophen et l'Indus les habitants d'une ville appelée Nyssa vinrent au-devant d'Alexandre, et lui représentèrent qu'une cité fondée par Bacchus devait être respectée par son glorieux émule. La joie d'Alexandre fut vive de se trouver ainsi sur les traces d'un divin législateur. Il garantit aux habitants de Nyssa leur indépendance, et leur permit de continuer à vivre selon leurs lois, qui constituaient une sorte d'aristocratie. Il offrit à Bacchus de solennels sacrifices sur le mont Méros qui, couvert de lierres et de lauriers, s'élevait au-dessus de la ville. On dit que pendant ces fêtes, plusieurs furent saisis d'un enthousiasme qui révélait la présence du dieu. En terminant ce récit, Arrien ajoute que chacun est libre d'y donner ou d'y refuser créance. Dans ces détails, il est permis de reconnaître la politique d'Alexandre, qui dut ne rien épargner pour persuader à l'orgueil des Grecs et des Macédoniens que la victoire les avait conduits au berceau de leurs plus antiques traditions.

[1] Arrian., lib. V, cap. I, II, III.

Après avoir jeté un pont sur l'Indus, Alexandre s'avança dans une riche et fertile contrée. Le roi du pays, Taxile, le reçut avec empressement dans Taxila, sa capitale, où des lois sages florissaient [1]. Loin d'imiter Taxile, un autre chef indien, Porus, marcha à la rencontre du conquérant pour l'empêcher de franchir l'Hydaspe. Le passage de ce fleuve montre Alexandre sous l'aspect nouveau d'un temporiseur avisé [2].

Campées sur les deux rives, les armées s'observèrent pendant quelques jours. Alexandre trompa Porus par de fausses démonstrations ; il saisit l'avantage d'une nuit orageuse et sombre, et traversa le fleuve, n'emmenant avec lui que cinq mille cavaliers et six mille fantassins. Dès que, avec des barques, il eut transporté cette petite armée sur l'autre rive, il attaqua un premier corps d'Indiens

[1] Strab., lib. XV, cap. I. Πόλις μεγάλη και εὐνομωτάτη.

[2] Dans sa remarquable *Histoire militaire des éléphants*, le colonel Armandi apprécie en homme du métier toutes les difficultés qu'Alexandre eut à vaincre, et fait une savante description de la bataille livrée par Porus. Ce n'est pas, tant s'en faut, le seul point de l'histoire ancienne qui se trouve éclairé par la saine et ingénieuse érudition du colonel Armandi.

que commandait le fils de Porus, et le tailla en pièces. Tiré d'une sécurité funeste par la nouvelle de cette défaite et de la mort de son fils, Porus vint offrir le combat à Alexandre, que le reste de ses troupes eut bientôt rejoint. Malgré sa brillante valeur, Porus ne put triompher de la tactique et des savantes combinaisons des Macédoniens qui, à la fin de la journée, avaient enveloppé sur presque tous les points l'armée indienne. Blessé à l'épaule droite, il s'éloigna sur son éléphant du champ de bataille. Enfin il se laissa persuader de se rendre au vainqueur. Averti de l'approche de Porus, Alexandre alla au-devant de lui; il admira sa haute taille, sa beauté, la fierté de son maintien, et lui demanda comment il voulait être traité. « En roi. — Je le ferai pour moi, répondit Alexandre, mais pour toi, que veux-tu que je fasse? — Tout est compris dans le mot que je t'ai dit, » repartit Porus[1]. Cette présence d'esprit, cette magnanimité ravirent Alexandre, qui rendit à Porus son royaume en l'agrandissant.

La marche d'Alexandre n'était pas celle d'un dé-

[1] Arrian., lib. V, cap. XIX.

astateur. Sur son passage il multipliait les colo-ies qui, dans sa pensée, devaient porter jusqu'aux xtrémités de l'Orient la civilisation grecque. Il leva deux villes, Nicée et Bucéphala, donnant à a seconde le nom du noble cheval qui l'avait si ongtemps porté. Ce compagnon fidèle était mort e vieillesse. Après l'Hydaspe, Alexandre fran-hit l'Acésine et l'Hydraote, ne faisant la guerre u'aux peuples qui refusaient de lui rendre hom-nage, et il arriva sur les bords de l'Hyphase. On ui avait dit que sur l'autre rive il trouverait le pays e plus fertile, le plus doux des climats, des villes pulentes, d'innombrables éléphants. Cette an-nonce avait encore irrité son insatiable ardeur.

Mais les Macédoniens, exténués, commençaient éclater en murmures, et Alexandre ne put pa-aître ignorer plus longtemps les dispositions de 'armée. Les plus résignés de ses vétérans déplo-aient leur destinée; d'autres, plus hardis, décla-aient qu'ils n'iraient pas plus loin. Pour ranimer es courages et prévenir toute révolte, Alexandre harangua ses soldats. « Il faut, leur dit-il, que je ous persuade de me suivre ou que vous me per-uadiez de rebrousser chemin. » Or, le Gange et

l'Océan étaient les limites naturelles de leur expédition et de l'empire qu'ils élevaient. S'arrêteraient-ils avant d'avoir touché ces limites, qu'ils étaient au moment d'atteindre? Un mouvement rétrograde serait une faute qui pourrait tout perdre. Il faut persister et marcher en avant. Quand toute l'Asie sera soumise, chaque soldat recevra une récompense qui dépassera tout ce qu'il peut espérer. Ceux qui voudront retourner en Macédoine, Alexandre les y renverra ou les y ramènera lui-même. Quant à ceux qui resteront, leur sort sera tel qu'il pourra faire envie à ceux qui auront préféré partir.

Un profond silence que personne n'osait rompre, accueillit ces magnifiques promesses. Enfin un des meilleurs officiers de l'armée, Cænus, fils de Polémocrate, s'enhardit à répondre. Il représenta qu'il était temps de mettre un terme à tant de travaux; qu'il était naturel que le peu de Macédoniens qui survivaient à tant de périls, eussent le désir de revoir leur pays et de montrer à leurs femmes, à leurs enfants les bienfaits dont le roi les comblait. Pourquoi Alexandre n'irait-il pas lui-même revoir sa mère et reprendre le gouvernement

de la Grèce ? Plus tard il pourrait tenter une expédition nouvelle, soit contre ces nations de l'Inde qui touchent à l'Océan, soit contre Carthage et la Libye. Alors il serait suivi par d'autres Macédoniens, par une ardente jeunesse qui voudrait, à son tour, mériter la même gloire et les mêmes récompenses que ses devanciers. Au reste, il n'y avait rien de plus beau que la modération dans la prospérité. Ces paroles de Cœnus et d'autres qu'il sut ajouter, excitèrent dans l'armée un long frémissement. Beaucoup de soldats versèrent des larmes, approbation non équivoque de l'orateur.

Vivement blessé par la franchise militaire du fils de Polémocrate, Alexandre congédia l'assemblée. Il se tint renfermé dans sa tente pendant trois jours, espérant peut-être un changement dans l'esprit des soldats. Enfin, après avoir pris l'avis de ses plus fidèles conseillers, il permit d'annoncer à l'armée qu'elle allait revenir sur ses pas. Cette nouvelle fit éclater une allégresse universelle : on n'entendait partout que pleurs et cris de joie. Un grand nombre de soldats coururent à la tente royale pour souhaiter toutes sortes de prospérités à celui qui exauçait leurs vœux, et ils s'écriaient qu'Alexandre

n'avait pu être vaincu que par ses vétérans[1]. Cependant l'Hyphase fut franchi : Alexandre voulut que sur la rive opposée douze autels fussent érigés en l'honneur des douze grands dieux, pour attester que les armes et le génie de la Grèce étaient venus jusque-là.

On doit regretter qu'Alexandre n'ait pu pousser plus loin ses conquêtes, qui étaient pour l'Europe de véritables découvertes. Il fut retenu dans les limites du Pendjâb par le découragement des Macédoniens, par leur lassitude. C'était la partie septentrionale de l'Inde renfermée entre le Gange et l'Indus, et contenant de nombreuses et paisibles populations. Là les lois politiques et civiles, en se confondant avec les dogmes et les rites religieux, semblaient avoir quelque chose de l'éternité. Là l'ordre social était divisé en plusieurs castes. La première se composait d'agriculteurs, la seconde de guerriers, la troisième de marchands, la quatrième des plus nobles et des plus riches qui rendaient la justice et assistaient le roi, la cinquième

[1] Arrian., lib. V, cap. XXIX.... Ὅτι πρὸς σφῶν μόνων νικηθῆναι ἠνέσχετο.

était celle de ces fameux gymnosophistes qui ne séparaient pas la sagesse de la religion, et qui mettaient leur gloire à périr volontairement au milieu des flammes d'un bûcher [1].

Pour Alexandre, conquérir était un moyen de savoir. Il descendit l'Indus jusqu'à l'Océan. Sur une flotte composée surtout des bâtiments indiens qui couvraient les rivières du Pendjâb [2], il embarqua une partie de ses troupes et il mit le reste de l'armée sous les ordres de Cratère et d'Hépæstion, qui la conduisaient par terre, le premier suivant la rive droite, le second la rive gauche [3]. Spectacle nouveau pour ces peuples qui, en interrogeant les plus anciens souvenirs de leurs ancêtres, n'y trouvaient pas l'apparition d'un conquérant. Lorsqu'il

[1] « Namque vita mitioribus populis Indorum multipartita « degitur. Alii tellurem exercent, militiam alii capessunt, « merces alii suas evehunt : res publicas optimi ditissimi- « que temperant, judicia reddunt, regibus adsident. Quin- « tum genus celebratæ illic, et prope in religionem versæ « sapientiæ deditum, voluntaria semper morte vitam accenso « prius rogo finit.» C. Plin., *Hist. natur.*, lib. VI, cap. XIX.

[2] *Recherches historiques sur l'Inde ancienne*, par Robertson, note V.

[3] Arrian., lib. VI, cap. II.

rencontrait quelque résistance, Alexandre quittait sa flotte et combattait. Sa soif d'émotions et de périls était encore aussi vive qu'au passage de l'Hellespont.

Peu s'en fallut qu'en attaquant les Malliens, nation plus belliqueuse que les autres, il ne perdît la vie. Au siége d'une de leurs villes, il sauta seul dans la place; les Indiens se précipitèrent pour l'abattre; il soutint leur choc, en tua plusieurs; mais, atteint d'une flèche qui vint le frapper au-dessous du sein, il tomba sur ses genoux, et sans l'arrivée de Peuceste, qui le couvrit de son bouclier, il était achevé par l'ennemi [1]. L'armée eut une horrible angoisse : elle crut quelque temps qu'Alexandre allait mourir. Guéri de sa blessure, l'infatigable envahisseur pénétra dans les États du roi Musican, un des princes les plus puissants de ces contrées, avant que celui-ci eût appris quelque chose de cette redoutable invasion. Musican se soumit d'abord; quelque temps après il se révolta : vaincu et fait prisonnier, il fut mis en croix. Avançant toujours, Alexandre aborda dans

[1] Arrian., lib. VI, cap. x.

une île appelée Patalène, qui formait un delta plus grand que celui de l'Égypte [1], et séparait l'Indus en deux bras. Considérant avec raison la Patalène, comme une excellente station maritime, il y construisit un port et un arsenal. La mer n'était pas loin.

L'océan Indien, sa magnificence, le flux et le reflux, les vaisseaux un moment abandonnés, puis repris par les flots, les splendeurs d'un climat si nouveau pour les Européens remplirent les soldats d'Alexandre de surprise et d'admiration. Leur joie n'était pas moins grande, car ils trouvaient aussi dans ce spectacle extraordinaire le terme de leurs travaux. En quittant l'océan pour rentrer dans l'intérieur de l'Asie, Alexandre donna le commandement de la flotte à Néarque, lui ordonna de parcourir le littoral, de tout explorer, et de le rejoindre en reconnaissant l'embouchure du Tigre et de l'Euphrate [2].

[1] Arrian., lib. VI, cap. XVII.

[2] Néarque avait écrit une relation de son voyage. Nous ne la connaissons aujourd'hui que par l'extrait qu'en a fait Arrien dans son livre sur l'Inde. Pline (lib. VI, cap. XXVI) a donné une très-rapide analyse du voyage de Néarque, mais il n'a eu sous les yeux, comme le remarque

Pas un moderne n'a eu plus vivement l'ambition et le génie des découvertes.

L'exagération de l'héroïsme fut la principale faiblesse d'Alexandre. Pour retourner en Perse et en Assyrie, il choisit la route la plus difficile; il traversa la Gédrosie, contrée stérile, desséchée par le soleil, où apparaissaient de loin en loin quelques sauvages qui fuyaient à son approche. C'était par ce chemin qu'étaient, disait-on, revenus des Indes Cyrus et Sémiramis. S'il faut en croire Néarque, cité par Arrien [1], Alexandre ne voulut pas rester au-dessous de ses devanciers, et il s'engagea dans la région brûlante où Sémiramis et Cyrus avaient failli périr.

La soif et la faim décimèrent son armée, et Alexandre eut la douleur de voir tomber, sans gloire, dans un désert, les plus vaillants soldats de l'Europe que tant de périls et de fatigues avaient épargnés. Il montra une rare fermeté d'âme en répandant à

Malte-Brun, qu'un extrait fait par le roi Juba du *Journal* d'Onésicrite, qui commandait en second avec Néarque la flotte d'Alexandre.

[1] Arrian., lib. VI, cap. XXIV. En citant Néarque, Arrien remarque que sur ce point son témoignage est isolé.

terre le peu d'eau que des soldats dévoués lui apportèrent dans un casque. Enfin, après un trajet désastreux, on arriva dans la Carmanie, pays fertile et hospitalier. L'armée s'y refit. A ce repos si nécessaire se rattache une tradition suivant laquelle Alexandre et son armée, pour imiter la marche triomphale de Bacchus, auraient passé sept jours dans une continuelle ivresse. Sur des chars traînés par de robustes chevaux et couverts de feuillages, Alexandre et ses officiers, couronnés de fleurs, tenaient table et buvaient. Les soldats, le long du chemin, puisaient le vin à pleine coupe dans des amphores toujours pleines. Des femmes du pays figuraient les Bacchantes. Arrien [1] remarque que ni Ptolémée, ni Aristobule, ni aucun écrivain digne de foi, ne parlent de ces longues orgies. C'est une de ces méchantes inventions qu'on retrouve trop souvent dans l'histoire des grands hommes.

Par ses conquêtes, par l'envahissement de l'Asie depuis l'Hellespont jusqu'à l'océan Indien, Alexandre avait préparé une grande révolution dans les

[1] Arrian., lib. VI, cap. XXVIII.

destinées du monde, mais il n'avait pas fondé d'empire. Qu'allait-il faire désormais? Conquérir encore ou se mettre à gouverner cet assemblage de pays et d'États? Son génie l'excitait à des expéditions nouvelles. Il était tourmenté par une soif de l'infini que ses triomphes n'avaient pas apaisée. En revenant des bords de l'Hyphase, Alexandre n'était pas moins ambitieux que lorsque, en Grèce, les victoires de son père le désespéraient. N'avait-il pas versé des larmes à la pensée qu'il y avait des mondes innombrables, et qu'il n'était pas encore le maître d'un seul[1]? Ambition surhumaine, signe certain d'une mission extraordinaire.

Obligé de s'arrêter dans sa marche vers le Gange, et de revenir sur ses pas, Alexandre son-

[1] Plutarch. *De animi Tranquill.* t. VII, pag. 827. — C'est ce mot qui inspira à Juvénal ces vers si connus :

Pellæo juveni non sufficit orbis, etc.

Ces vers ne dénotent pas une grande intelligence du rôle d'Alexandre dans l'histoire, non plus que les déclamations de Lucain au début du dixième livre de la Pharsale. Boileau et Jean-Baptiste Rousseau n'ont pas été plus heureux. On dirait qu'il y a certaines choses que les poëtes sont destinés à ne pas entendre.

gea aux moyens de reprendre et de continuer sur d'autres points la conquête du monde. Il n'est pas permis de douter des nouveaux projets d'Alexandre, quand on voit que, dans ses mémoires lus après sa mort aux Macédoniens par Perdiccas[1], il avait consigné le dessein de faire construire en Phénicie, en Syrie, dans la Cilicie et dans l'île de Cypre mille navires plus grands que des trirèmes. Il voulait, avec cette flotte, porter la guerre à Carthage, sur les côtes de la Libye, en Espagne et en Sicile. Il aurait pratiqué des routes, creusé des ports, élevé des temples pour rapprocher les populations de l'Europe et de l'Asie. Il anticipait par la pensée, il voulait accomplir à lui seul ce que la civilisation moderne n'a pu encore effectuer aujourd'hui.

Tout en prenant un pareil essor, le génie d'Alexandre savait être pratique, et s'appliquer aux affaires avec une ferme précision. Il examina sévèrement la conduite des satrapes et des gouverneurs pendant son absence. L'administration de plusieurs avait été arbitraire et violente. En voyant

[1] Diod., lib. XVIII, cap. IV.

Alexandre s'engager dans les Indes, ses satrapes avaient cru qu'il y périrait. A son retour les plus coupables furent punis de mort, pour avoir pillé les temples, violé les tombeaux, et tyrannisé les sujets[1]. Alexandre n'entendait pas traiter l'Asie en pays conquis : il voulait la gouverner comme un royaume qu'il aurait reçu de ses pères.

Pour unir étroitement les Perses et les Macédoniens, il célébra, dans Suse, son mariage avec la fille aînée de Darius, Barsine, dont la sœur, Drypétis, devint l'épouse d'Héphæstion. Il voulait que ses enfants et ceux d'Héphæstion fussent cousins. Cratère reçut pour femme une nièce de Darius. Perdiccas, Ptolémée, Eumène, Néarque, et beaucoup d'autres généraux macédoniens devinrent les gendres des plus grands seigneurs de la Perse. Il n'y eut pas moins de quatre-vingts mariages, qui furent célébrés le même jour avec la pompe et les usages de l'Asie. Nous ne parlons que des unions illustres, car plus de dix mille Macédoniens imitèrent un aussi éclatant exemple, et reçurent de riches présents de noces[2].

[1] Arrian., lib. VII, cap. IV.

[2] *Ibid.*

Désirant associer à ses prospérités tous ceux qui l'avaient suivi, Alexandre fit connaître à l'armée que chacun eût à lui communiquer le chiffre de ses dettes et qu'elles seraient acquittées. Cette annonce éveilla plutôt la défiance qu'un sentiment de gratitude. Beaucoup craignaient qu'Alexandre ne voulût ainsi savoir quels étaient ceux qui dépensaient au delà de leur solde. Quand il apprit ces injurieux soupçons, Alexandre les blâma sévèrement. Il dit tout haut que le roi ne saurait mentir à ses sujets, et que ceux-ci ne devaient attendre du roi que la vérité[1]. Par ses ordres des tables furent dressées et couvertes d'argent. On paya sur le vu des titres, sans que les noms des débiteurs et des créanciers fussent prononçés. Alors les Macédoniens crurent à la bonne foi d'Alexandre, et ils lui surent plus de gré d'avoir voulu ignorer leurs dettes que de les avoir payées.

Au moment où Alexandre récompensait ainsi sa vieille armée, il en formait une nouvelle. On vit arriver dans Suse[2] trente mille Perses, jeunes, vigoureux, armés et disciplinés à la macédonienne.

[1] Arrian., lib. VII, cap. v.
[2] Diod., lib. XVII, cap. CVIII.

A[illegible] dans les
[illegible] qu'il y périrait.
[illegible] furent punis d[illegible]
les temples, violé les [illegible]
sujets. Alexandre n'[illegible] leur tenue
pays conquis : il [illegible] qui les traita avec
royaume qu'il ar[illegible] ant d'un nom tout à

Pour unir [illegible] e appela ces trente mille
doniens, il [illegible] s, ἐπίγονοι, c'est-à-dire les suc-
la fille aîn[illegible] Macédoniens indisciplinés et ingrats
Drypétis [illegible] ui empêché de pousser jusqu'au Gange,
que ses [illegible] avaient plus s'associer à ses desseins, à ses
sins. [illegible] nées, et qui souvent s'oubliaient jusqu'à rire des
Pe[illegible] hommages que lui rendaient les peuples de l'Orient.

A la vue de cette armée nouvelle, les Macédoniens furent exaspérés. Ils sentirent qu'ils n'étaient plus nécessaires, et Alexandre ne tarda pas à leur en donner la preuve. Après avoir quitté Suse, et en arrivant à Opis sur le Tigre, il rassembla les Macédoniens et leur fit connaître qu'il licenciait tous ceux d'entre eux que l'âge ou leurs blessures rendaient désormais peu propres à la guerre : ils pouvaient retourner dans leurs foyers. L'armée ne prit pas cette liberté pour un bienfait, mais pour une

Leur éducation militaire avait été faite par les nouveaux gouverneurs qu'Alexandre avait mis à la tête des provinces ou des villes qu'il avait fondées. Ils établirent un camp aux portes de la ville, et manœuvrèrent sous les yeux du roi, que leur tenue, leurs exercices contentèrent, et qui les traita avec de grands égards en les saluant d'un nom tout à fait expressif. Alexandre appela ces trente mille Perses, *les successeurs*, ἐπίγονοι, c'est-à-dire les successeurs de ces Macédoniens indisciplinés et ingrats qui l'avaient empêché de pousser jusqu'au Gange, qui ne savaient plus s'associer à ses desseins, à ses destinées, et qui souvent s'oubliaient jusqu'à rire des hommages que lui rendaient les peuples de l'Orient.

A la vue de cette armée nouvelle, les Macédoniens furent exaspérés. Ils sentirent qu'ils n'étaient plus nécessaires, et Alexandre ne tarda pas à leur en donner la preuve. Après avoir quitté Suse, et en arrivant à Opis sur le Tigre, il rassembla les Macédoniens et leur fit connaître qu'il licenciait tous ceux d'entre eux que l'âge ou leurs blessures rendaient désormais peu propres à la guerre : ils pouvaient retourner dans leurs foyers. L'armée ne prit pas cette liberté pour un bienfait, mais pour une

injure, et elle demanda d'être licenciée en masse. Ce n'était plus seulement des murmures, mais des propos insolents et une véritable révolte. Les Macédoniens déclaraient qu'ils ne voulaient plus servir, et que désormais Alexandre pouvait faire la guerre avec son père Ammon. Tels étaient les discours des mutins, lorsque Alexandre qu'entouraient ses capitaines, s'élança de son tribunal, et, désignant lui-même les plus factieux, ordonna qu'on les conduisît sur-le-champ au supplice. Treize d'entre eux furent mis à mort. Après cette exécution, il remonta sur son siége au milieu d'une morne stupeur et harangua l'armée.

Son discours fut pour elle un nouveau châtiment, car il l'accabla de son dédain. Il dit aux Macédoniens qu'ils pouvaient aller où bon leur semblerait, qu'il ne les retenait pas; mais qu'il voulait seulement leur apprendre avant leur départ quels ils avaient été jadis, et quels ils étaient aujourd'hui. Alors il rappela le règne de Philippe; il montra son père tirant les Macédoniens d'une sorte de vie sauvage, pour en faire des habitants des villes, leur donnant des lois et la supériorité sur les barbares qui les environnaient. Par le génie de Phi-

lippe, la Macédoine qu'enrichirent le commerce et l'exploitation des mines, s'était accrue d'une grande partie de la Thrace et d'une longue étendue de côtes. Jadis tributaire de la Grèce, elle en était devenue l'arbitre, et Philippe avait été proclamé général en chef de toutes les forces helléniques, pour marcher contre les Perses. Ici Alexandre, passant des choses faites par son père à celles qu'il avait accomplies lui-même, dit aux Macédoniens qu'il leur avait ouvert l'Hellespont, qu'il avait soumis l'Ionie, l'Éolide, les deux Phrygies, la Lydie, qu'il avait conquis l'Égypte et Cyrène, la Cœlé-Syrie, la Palestine et la Mésopotamie. Babylone, Bactres et Suse, les richesses de la Lydie et de la Perse, les productions et la mer de l'Inde appartenaient aux Macédoniens. Mais que possédait Alexandre? un diadème et une robe de pourpre. Cependant n'avait-il pas partagé tous leurs périls? Qui pouvait se vanter d'avoir affronté plus de dangers et de fatigues.

Après une énumération de tous les bienfaits dont il avait comblé ses compagnons d'armes, Alexandre termina par ces paroles : « Je me proposais maintenant d'accorder du repos à ceux d'entre vous qui

ne peuvent plus faire la guerre, en les rendant un objet d'envie pour leurs concitoyens, mais puisque tous vous voulez partir, partez tous. En arrivant dans vos foyers, vous pourrez publier que vous avez abandonné votre roi Alexandre, qui a vaincu les Perses, les Mèdes, les Bactriens, les Saces, qui a subjugué les Uxiens, les Arachotes et les Dranges, qui a conquis le pays des Parthes, des Chorasmiens, et des Hyrcaniens jusqu'à la mer Caspienne, qui a franchi le Caucase, traversé l'Oxus, le Tanaïs, et l'Indus au delà duquel nul autre que Bacchus n'avait pénétré, qui a passé l'Hydaspe, l'Acésine et l'Hydraote, et qui aurait laissé derrière lui l'Hyphase, si vous n'aviez pas refusé de le suivre. Vous pourrez ajouter qu'Alexandre, votre roi, que vous avez abandonné, est entré dans la grande mer par les deux bouches de l'Indus, qu'il a parcouru les déserts de la Gédrosie dans lesquels jusqu'alors aucune armée n'avait paru, soumis sur son passage la Carmanie et le pays des Orites, et qu'enfin de retour par le golfe Persique dans le centre de l'Asie, il y a été laissé par vous à la garde des barbares qu'il avait vaincus. N'y a-t-il pas là de quoi vous mériter l'admira-

tion des hommes et la bienveillance des dieux? Partez[1]. »

Muets et comme foudroyés, les Macédoniens semblaient attachés au sol. En finissant, Alexandre avait sauté vivement de son tribunal, pour rentrer dans son palais. Les Macédoniens restèrent immobiles, ne sachant plus que dire ni que faire : ils ne voulaient plus partir. Ni dans cette journée, ni le lendemain, Alexandre n'admit personne auprès de lui. Le troisième jour il appela les Perses les plus illustres, il leur distribua les commandements de l'armée, et régla que ceux d'entre eux qu'il reconnaîtrait pour ses cousins, auraient seuls le droit de baiser le roi. Quand les Macédoniens apprirent toutes ces nouveautés, ils ne furent plus maîtres d'eux-mêmes, ils coururent au palais, jettèrent leurs armes, firent retentir l'air de leurs cris, protestant qu'ils étaient prêts à livrer les chefs de la révolte, mais qu'ils ne s'éloigneraient pas, tant qu'Alexandre ne prendrait pas pitié d'eux. Informé de leur présence et de leur repentir, Alexandre se montra, et après avoir considéré quel-

[1] Arrian., lib. VII, cap. IX, X.

que temps leur abattement et leur désespoir, il versa quelques larmes. Alors un vieil officier, Callinès, que distinguaient ses services, lui dit au nom de tous : « O roi, tu vois la douleur des Macédoniens ; ils ont appris que tu as donné le nom de cousin à des Perses qui se trouvent ainsi jouir d'un honneur dont sont privés les Macédoniens. » Mais ce nom, interrompit Alexandre, je vous le donne à tous, et désormais il vous appartient. En même temps il embrassa Callinès et ceux qui l'entouraient. Ivres de joie, les Macédoniens poussèrent de vives acclamations, reprirent leurs armes, entonnèrent des chants de victoire, et retournèrent au camp. Pour célébrer cette réconciliation, Alexandre offrit à ses dieux[1] un sacrifice solennel ; il voulut aussi qu'un festin où prirent place neuf mille convives, réunît les Macédoniens et les Orientaux. Les devins de la Grèce et les mages de la Perse présidèrent aux libations et firent des vœux pour l'union des peuples qui devaient vivre sous le sceptre d'Alexandre.

Cependant le licenciement eut lieu comme il avait été décrété. Les Macédoniens invalides ne refu-

[1] Arrian, lib. VIII, cap. II.... Τοῖς θεοῖς οἷς αὐτῷ νόμος.

sèrent plus leur congé : dix mille hommes environ furent libérés du service. Chacun d'eux reçut un talent avec sa solde, c'est-à-dire environ cinq mille quatre cents francs de notre monnaie. Cratère qu'Alexandre avait toujours trouvé fidèle, était chargé de ramener en Europe ces glorieux vétérans; il devait aussi succéder à Antipater dans le gouvernement de la Macédoine, de la Thrace, de la Thessalie et dans la direction des affaires de la Grèce. Antipater en même temps recevait l'ordre de conduire en Asie l'élite de la jeunesse macédonienne. De cette façon Alexandre aurait entre ses mains une armée toute nouvelle, pleine d'ardeur, de dévouement et d'ambition.

Au milieu de ses prospérités et de ses projets, il fut frappé d'un coup soudain : il perdit son plus tendre ami, Héphæstion. Au comble de tant de gloire, c'était le seul malheur qui pouvait l'atteindre. Fils d'Amyntor de la ville de Pella, Héphæstion, qui appartenait à une des plus nobles familles de la Macédoine, et qui, dès son enfance, brilla par sa beauté[1], fut placé de bonne heure

[1] « Dotibus primo formæ pueritiæque, mox obsequiis, « regi percarus. » M. J. Justin., lib. XII, cap. XII.

auprès d'Alexandre dont il devint bientôt le compagnon le plus cher. Dès sa jeunesse, Alexandre trouvait un ami, comme si le destin voulait que rien ne lui manquât pour égaler les anciens héros. Nous l'avons vu se plaisant à parler d'Héphæstion comme d'un autre lui-même; cependant il ne laissait pas de le réprimander quelquefois, et un jour que celui-ci s'était pris de querelle avec Cratère, il lui dit sévèrement : « Quelle est ta force, ta puissance, et que pourrais-tu faire si on t'ôtait Alexandre[1]? »

C'est à Ecbatane, où l'armée s'était rendue en passant de la Bagistame dans la Médie, qu'Héphæstion tomba malade. Au sortir d'une orgie, il fut saisi d'une fièvre ardente qui le mit en quelques jours aux portes du tombeau. Alexandre assistait à des jeux, où des jeunes gens se disputaient le prix de la course, quand on vint lui apprendre que le fils d'Amyntor touchait à ses derniers moments. Il quitta le théâtre avec précipitation; mais il arriva trop tard : Héphæstion n'était plus. Accablé par une perte à laquelle il s'attendait si peu,

[1] Plutarch. *De Fort. vel Virt. Alex.*, or. II, t. VII, p. 330.

Alexandre ne pouvait se résoudre à quitter le corps de son ami, il fallut l'en arracher. Pendant trois jours, il ne toucha à aucun mets et ne prit nul soin de sa personne [1]. Après ces marques de désespoir, il ordonna à Perdiccas de transporter la dépouille mortelle d'Héphæstion à Babylone, où quelques mois après des obsèques furent célébrées avec une magnificence inouïe. Des écrivains ennemis d'Alexandre ont prétendu qu'il fit mettre en croix Glaucias, médecin d'Héphæstion, et raser les murs d'Ecbatane. Invraisemblables folies, calomnieuses imaginations.

A côté de l'admiration qu'inspirait Alexandre, commençait à se glisser le doute sur la solidité de son bonheur. Tel est le misérable sort de l'humanité que rien n'y brille que pour mourir. Tous les peuples qu'avait attaqués Alexandre, il les avait soumis; il n'avait jamais assiégé de ville sans la prendre, ni livré de bataille sans la gagner. On sentait confusément autour de lui que cette félicité sans mélange devait avoir un terme. Déjà la mort d'Héphæstion avait été comme un premier nuage

[1] Arrian., lib. VII, cap. XIV.

sur cette radieuse destinée. Le front même d'Alexandre s'était obscurci quelque peu, et l'on remarqua que sa tristesse n'avait pas été entièrement dissipée par les fatigues et les périls d'une expédition contre les Cosséens, montagnards de la Médie, qui, comme les autres peuples, furent vaincus.

En s'avançant à petites journées vers Babylone, Alexandre rencontra les députés d'un grand nombre de nations qui venaient lui rendre hommage. L'Afrique avait envoyé des ambassadeurs qui lui apportaient la couronne de l'empire de l'Asie[1]. L'Italie était représentée par des envoyés du Bruttium, de la Lucanie et de l'Étrurie. On voyait à côté d'eux les députations des Carthaginois, des Éthiopiens, des Scythes de l'Europe, des Celtes et des Ibères. Il y avait là des peuples que les Macédoniens et les Perses rencontraient pour la première fois. Ce concours témoignait jusqu'où le nom du vainqueur d'Arbèle avait pénétré. Tous ces envoyés apportaient des présents, des offres d'alliance, des respects. Tous s'adressaient à Alexandre

Au milieu de ces hommages, Alexandre, faisant une sorte de halte avant de marcher à de nouvelles conquêtes, tourna sur de grands objets l'infatigable activité de son esprit. Curieux de connaître l'étendue de la mer Caspienne, ses côtes et les peuples qui les habitaient, il envoya des constructeurs de vaisseaux dans les forêts de l'Hyrcanie, pour construire de nombreux bâtiments sur la forme des navires grecs. En même temps, il fit creuser à Babylone un vaste port, près duquel devaient s'élever des arsenaux maritimes[1]. Il dépêcha en Phénicie et en Syrie Miccalus de Clazomène avec une somme de cinq cents talents pour enrôler tous les hommes de mer qui voudraient prendre du service. La conquête de l'Arabie était au nombre de ses projets.

C'était malgré les avis des mages chaldéens, qu'Alexandre était rentré dans Babylone. Ces prêtres lui avaient annoncé qu'ils avaient trouvé dans les entrailles des victimes le présage de quelque grand malheur. Les philosophes grecs[2] qui entou-

[1] Arrian., lib. VII, cap. XIX.

[2] Diod., lib. XVII, cap. CXII.

raient le roi s'étaient moqués de ces prédictions. Anaxarque surtout avait affecté pour la science divinatoire des Chaldéens un profond mépris, et sur la foi de ses discours, Alexandre passa outre. Il ne tarda pas à s'en repentir. La douleur dont l'avait pénétré la mort d'Héphæstion et que tous ses efforts ne pouvaient chasser, le prédisposait à la superstition. Son âme était assaillie par d'étranges terreurs.

Cependant il n'ignorait pas l'intérêt qu'avaient les prêtres chaldéens à l'éloigner de Babylone : ceux-ci craignaient, en effet, que le rétablissement du temple de Bélus, ordonné par Alexandre, ne les obligeât de consacrer aux sacrifices et aux magnificences du culte les richesses que la piété des rois d'Assyrie avait mises dans leurs mains[1]. Néanmoins les prédictions de ces Chaldéens l'inquiétaient : leur art, leurs connaissances profondes le remplissaient d'étonnement, et il inclinait à les croire. Il ne pardonnait pas aux philosophes le conseil qu'ils lui avaient donné de rentrer à Babylone ; leur incrédulité raisonneuse lui était devenue

En proie à ces perplexités, Alexandre ordonna plus d'une fois qu'on dressât sa tente hors de Babylone ; il navigua aussi sur l'Euphrate pour échapper à son ennui. Au milieu de ces distractions et de ces courses, quelques incidents, interprétés comme des pronostics funestes, attristèrent son imagination. Un jour qu'Alexandre dirigeait lui-même sa trirème sur l'Euphrate, un grand vent enleva de sa tête le diadème qui, dans sa chute, resta suspendu à un roseau[1]. Pour le ressaisir, un matelot se jeta à la nage, et dans la crainte de le mouiller il le mit sur son front en le rapportant. Cette profanation fut punie de mort, sur l'avis des Chaldéens, qui dirent qu'une tête sur laquelle avait été posé le diadème royal devait tomber.

Au milieu d'une revue qu'il passait de troupes asiatiques[2], Alexandre eut soif et quitta pour quelques instants le siége royal. Tout à coup on vit un inconnu se frayer un passage à travers les eunuques et s'asseoir sur le trône vide. Les eunuques n'osèrent l'en précipiter : la loi des Perses ne le permettait

[1] Arrian., lib. VII, cap. XXII.

[2] *Ibid.*, cap. XXIV.

pas ; mais ils déchirèrent leurs robes, se frappèrent la poitrine et la face comme épouvantés par quelque grand malheur. Alexandre ordonna d'appliquer à la torture ce misérable, pour savoir si son action se rattachait à quelque complot. On ne put rien tirer de cet homme, sinon qu'il avait fait ce qui lui avait passé par l'esprit, et l'on reconnut sa démence. Ces accidents bizarres étaient considérés comme les signes avant-coureurs de quelque éclatante catastrophe. Alexandre ne craignait pas la mort ; mais il était encore attaché à la vie par l'amour de la gloire. Les projets qu'il roulait dans sa tête, lui ouvraient une nouvelle carrière où il se promettait de surpasser ses propres exploits. Néanmoins il y avait d'autres moments où un amer dégoût de l'existence remplissait son cœur : il avait tout épuisé, et perdu son ami.

Des sacrifices avaient été célébrés avec plus de pompe encore que de coutume pour demander aux Dieux des événements prospères. Les chairs des victimes avaient été distribuées aux soldats. Moins triste, plus confiant dans l'avenir, Alexandre, à table avec ses familiers, avait, en buvant, poussé l'entretien assez avant dans la nuit. Il se disposait à se re-

tirer, quand Médius de Larisse, qui était au premier rang de ses plus fidèles compagnons, le supplia de venir chez lui finir la nuit dans une agréable débauche. Alexandre céda à ses instances, et but non-seulement le reste de la nuit, mais encore le lendemain. La fièvre le prit et ne le quitta plus que dans de courts intervalles. Pendant huit jours, dont le journal de sa vie[1] nous a transmis les circonstances, il lutta contre le mal, présidant aux sacrifices, donnant ses ordres, s'entretenant avec ses capitaines, fixant le départ des troupes et de la flotte, comme s'il était en pleine santé. Une fois il voulut encore se promener sur l'Euphrate; un autre jour il se fit conduire dans les magnifiques jardins situés au

[1] Ce sont les *Éphémérides* d'Alexandre rédigées par Diodote d'Erythres et Eumène de Cardie. On en trouve de trop rares fragments dans Plutarque, dans Arrien, dans Ælien et dans Athénée. Un de ces fragments nous offre un récit de la mort d'Alexandre dont la vérité ne peut être mise en doute. L'empoisonnement et la coupe d'Hercule sont des fables. C'est encore une invention que le mot fameux *au plus digne*, qu'aurait prononcé Alexandre interrogé sur son successeur. Il est avéré que pendant les deux derniers jours il ne parla plus. D'ailleurs qui aurait osé adresser une semblable question à Alexandre?

delà de l'étang. Ses forces l'abandonnèrent et il fallut le transporter au palais. Quand ses généraux parurent devant son lit, il les reconnut encore, mais il ne put plus leur parler. Pendant les deux derniers jours il demeura sans voix. Les soldats crurent qu'on leur cachait sa mort et voulurent le voir. Ils réclamèrent à grands cris l'entrée du palais et défilèrent devant Alexandre, qui leur donna la main à tous en soulevant péniblement la tête. Le même jour les principaux capitaines avaient envoyé Python et Séleucus interroger Sérapis et lui demander s'ils devaient porter Alexandre dans son temple. Le dieu leur répondit qu'ils le laissassent où il était. Le soir Alexandre expira.

En douze ans un homme avait conquis l'Asie, changé les rapports et l'avenir des peuples. Dans le siècle savant et raffiné qui produisit Aristote, il offrit la poétique figure d'un de ces héros des premiers âges dont la reconnaissance des sociétés naissantes avait fait des demi-dieux. Voilà son charme, voilà sa supériorité sur ceux qui, en si petit nombre, peuvent sur d'autres points être considérés comme ses égaux dans l'histoire du genre humain. Semblable à l'harmonie du monde qui résulte de

principes discordants, le génie d'Alexandre dut à l'assemblage des contraires sa grandeur et sa beauté. A côté d'une impétuosité terrible et des passions les plus emportées, vous trouvez des actions marquées du sceau d'une réflexion profonde. Au milieu des élans d'une ambition sans limites comme l'infini, Alexandre avait sur les choses des vues exactes, des notions positives, et descendait aux plus minutieux détails. C'est ainsi que sur les frontières de l'Inde, ayant pris des bœufs magnifiques, il les envoya en Macédoine pour les employer au labour. Après avoir compris et goûté la métaphysique d'Aristote, il voulut être reconnu pour le fils de Jupiter, parce qu'il croyait ardemment à un ordre surnaturel, à une puissance divine dont il était l'invincible instrument. Mais s'il ambitionnait de s'élever au-dessus de l'homme, il en avait le cœur. C'est en pleurant qu'il serra Néarque dans ses bras, lorsque celui-ci vint lui annoncer contre toute attente le salut et le retour de l'armée si hardiment confiée à l'Océan. Il porta dans l'amitié un ardent enthousiasme, et dans sa piété envers sa mère une persévérance que ne lassèrent pas les emportements de la plus altière des femmes. Au plus fort des fu-

reurs et des injustices d'Olympias, il se contentait de dire que sa mère lui faisait payer un peu cher les dix mois qu'il avait passés dans son sein. La bonté fut un des caractères du génie d'Alexandre, qui voulut que, sous son pouvoir, les vaincus ne fussent pas moins heureux que les vainqueurs, et qui se proposait, par ses conquêtes, d'être le médiateur, le civilisateur des nations. Il mourut au milieu de son œuvre, ou plutôt après avoir porté le coup décisif qu'un héros seul pouvait frapper. Il échappa aux misères de toute espèce que la vie traîne après elle en se prolongeant. Aussi son nom est resté dans la mémoire du genre humain avec l'éclat d'une immortelle jeunesse.

Les peuples de l'Asie pleurèrent Alexandre. La Grèce tressaillit d'espérance. Quant aux Macédoniens, pendant que l'armée resta plongée quelques jours dans un morne abattement, une joie secrète et d'impatientes convoitises agitaient les généraux. Après la disparition d'Alexandre, ils s'estimaient plus grands. Mais s'ils n'avaient plus de maître, ils avaient trop d'égaux. Parmi eux mêmes droits, mêmes services, mêmes talents. Cette égalité divisa l'armée, ensanglanta l'Asie, la Macédoine et la Grèce.

La race d'Alexandre fut moissonnée par le glaive. Arrhidée, qu'avait eu Philippe d'une courtisane de Larisse, après avoir régné six ans[1] dans les États héréditaires, tomba sous les coups des Macédoniens soulevés par Olympias, que plus tard le fils d'Antipater, Cassandre, fit mourir. Ce fut aussi par les ordres de Cassandre que fut égorgé le jeune Alexandre, fils de Roxane[2], au moment où il touchait à sa majorité. Sa mère eut le même sort. Enfin un autre général macédonien, Polysperchon, d'abord fidèle au sang de son maître, se laissa persuader par Cassandre de mettre à mort Hercule, fils d'Alexandre et de Barsine[3]. Après cette coupable extinction de la royale descendance, les lieutenants d'Alexandre se couronnèrent de leurs propres mains. Ils osèrent se faire les rois des provinces qu'ils s'étaient partagées. Leurs ambitions s'entrechoquèrent, et de ce conflit belliqueux sortirent des principautés, des dominations nouvelles, parmi lesquelles brillèrent au

[1] M. J. Justin., *Hist.*, lib. XIV, cap. v.
[2] Diod., lib. XIX, cap. cv.
[3] Diod., lib. XX, cap. xxviii.

premier rang les dynasties des Ptolémées et des Séleucides.

Lorsque de Babylone la nouvelle de la mort d'Alexandre arriva dans Athènes, Démade ne voulut pas qu'on y crût. Il prétendait que si elle était vraie, l'odeur d'un tel mort eût déjà rempli toute la terre. Cependant le peuple, échauffé par d'autres harangueurs, semblait disposé dans son allégresse à prendre sur-le-champ quelque mesure décisive. « Athéniens, dit alors Phocion, si Alexandre est mort, il le sera demain, et encore après-demain. Vous pourrez alors délibérer à loisir et plus sûrement. » Démosthène était en exil. Il y avait été condamné pour s'être laissé corrompre par l'or d'Harpalus, infidèle trésorier d'Alexandre, qui avait apporté dans Athènes cinq mille talents dérobés à son maître. Lorsque Démosthène apprit qu'Alexandre avait cessé de vivre, il crut au triomphe de la politique qu'il avait toujours soutenue. Il se joignit aux ambassadeurs qu'Athènes avait envoyés dans les villes grecques, pour les déterminer à un soulèvement général contre les Macédoniens. A sa voix, Sicyone, Argos, Corinthe et quelques autres cités se liguèrent avec les Athé-

niens, et ceux-ci, dans leur reconnaissance, envoyèrent à l'exilé un vaisseau qui le ramena parmi eux[1].

En provoquant la puissance macédonienne, la démocratie d'Athènes, même après quelques succès, devait succomber. Dès qu'Antipater apprit la mort d'Alexandre, il prévit la révolte des Grecs; il manda à Cratère, qui était en Cilicie, de lui envoyer promptement des renforts, et il marcha de la Macédoine en Thessalie, n'ayant sous ses ordres que treize mille hommes d'infanterie et six cents cavaliers. Il espérait que la cavalerie thessalienne combattrait avec lui; mais elle passa aux Athéniens qui s'avançaient à sa rencontre, sous le commandement de Léosthène. Antipater eut le dessous, et hors d'état de tenir plus longtemps la campagne, il s'enferma dans la ville de Lamia[2]. Léosthène en commença le siége et fut tué dans un assaut. Bientôt l'armée grecque abandonna le blocus de la place, afin de faire face à un général macédonien, Léonatus, gouverneur de Phrygie, qui s'était ra-

[1] M. J. Justin. *Hist.*, lib. XIII, cap. v.

[2] C'est pourquoi cette guerre reçut le nom de guerre Lamiaque.

pidement transporté en Europe pour appuyer Antipater. Dans un combat de cavalerie, les Thessaliens donnèrent encore l'avantage aux Grecs, et Léonatus, vivement poussé dans un marais, y périt. Après ce désastre, qu'elle n'avait pu empêcher, la phalange macédonienne opéra sa retraite sans combattre.

Mais le lendemain les choses prirent un autre tour. Antipater, qui était sorti de Lamia dès qu'il s'était vu débloqué, parut et rallia les troupes de Léonatus. Pendant qu'il restait en observation, il eut la joie de voir arriver Cratère, qui lui amenait de l'Asie six mille fantassins, formidable débris de l'armée d'Alexandre, quatre autres mille hommes recueillis en route, un millier d'archers et de frondeurs perses, et quinze cents chevaux. Cratère ne disputa pas à Antipater le commandement en chef, et les deux généraux vinrent camper sur les bords du Pénée avec une infanterie de quarante mille hommes, trois mille archers et frondeurs, et cinq mille hommes de cavalerie[1]. Près de Cranon, ville de la Pélasgiotide, les Grecs acceptèrent la bataille

[1] Diod., lib. XVIII, cap. XVI.

avec un empressement funeste. Là, comme à Chéronée, comme en Asie, la phalange fixa la victoire, et Athènes se vit encore une fois à la merci des Macédoniens.

Antipater, à qui les Grecs demandèrent la paix, consentit à traiter avec eux, mais séparément. Il n'admit pas de négociations communes à tous les coalisés. De cette façon la ligue des Hellènes fut dissoute, et les Athéniens, n'ayant plus d'alliés, furent contraints de se remettre à la discrétion du vainqueur. Il fut stipulé qu'Athènes garderait son territoire et ses richesses, mais qu'elle changerait la forme de son gouvernement, que la démocratie serait abolie, qu'un cens serait établi d'après lequel ceux qui possédaient plus de deux mille drachmes auraient seuls, avec le droit de suffrage, l'administration de la république. On éloigna ainsi des affaires, comme des agitateurs dangereux, ceux qui n'atteignaient pas ce cens, et en même temps on leur offrit des terres en Thrace, s'ils voulaient émigrer[1]. Plus de vingt-deux mille hommes s'y résolurent. Au nombre d'environ neuf mille, les

[1] Diod., lib. XVIII, cap. XVIII.

citoyens qui payaient le cens déterminé gardèrent le droit d'administrer leurs affaires suivant les lois de Solon. Seulement Athènes dut recevoir une garnison macédonienne. Phocion, qui avait toujours conseillé la paix et qu'honorait Alexandre, avait été député par les Athéniens afin d'obtenir d'Antipater les conditions les moins dures; et comme il insistait auprès du Macédonien pour qu'il retranchât du traité la clause de la garnison : « Phocion, lui répondit celui-ci, nous voulons bien te complaire en tout, sauf toutefois en ce qui causerait ta ruine et la nôtre. »

Assurément, pour la ville de Thémistocle l'humiliation était amère; mais les fautes qui l'avaient amenée ôtaient aux Athéniens le droit de se plaindre. Ils avaient oublié que même après la mort d'Alexandre et au milieu des divisions de ses capitaines, la puissance macédonienne les accablerait, et qu'ils ne retrouveraient pas la générosité qui, après Chéronée et la ruine de Thèbes, les avait laissés aussi libres qu'auparavant. Philippe et Alexandre avaient eu la magnanimité du génie et du souverain pouvoir; leurs lieutenants furent rigoureux et durs comme des hommes qui n'ont

pas l'habitude de la clémence, et la considèrent comme un danger.

Démosthène et ceux qui avaient suivi sa politique, en firent la cruelle expérience. Ils étaient sortis du territoire de la république avant l'arrivée du vainqueur, et chacun avait fui de son côté. Saisis à Égine, dans le temple d'Ajax, où ils avaient cherché un asile, l'orateur Hypéride, Himérée et Aristonicus furent envoyés dans l'Argolide, où était alors Antipater, qui les mit à mort sur-le-champ. Démosthène avait gagné l'île de Calaurie et s'était réfugié dans un sanctuaire consacré à Neptune[1]. Bientôt des Thraces, au service d'Antipater, arrivèrent. Insensible aux promesses, aux menaces de celui qui les conduisait, Démosthène se donna la mort en portant à ses lèvres, comme s'il voulait écrire, un stylet imprégné d'un poison subtil. Au moment d'expirer, il fit quelques pas. « O Neptune! dit-il, je sors encore vivant de ton temple; mais ton sanctuaire n'en a pas moins été profané par Antipater et les Macédoniens. » En prononçant ces paroles, il tomba mort sur les marches de l'autel.

[1] Plutarch. *Demosth.*, t. IV, pag. 741.

Tragique dénoûment d'une orageuse vie. Depuis le premier moment qu'il était entré dans les affaires, Démosthène n'avait vécu qu'au milieu de luttes acharnées, de haines ardentes, d'échecs et de persécutions, expiation douloureuse de trop courts triomphes. Aussi ne manquait-il jamais de détourner de la vie politique les jeunes gens qui le visitaient. Il leur disait que si dès le début on lui eût montré deux chemins, l'un conduisant à l'assemblée du peuple et à la tribune, l'autre à une mort certaine, et qu'il eût pu connaître d'avance tous les maux inséparables d'une carrière publique, les craintes, les envies, les calomnies, les combats, il se fût précipité dans la voie menant à la mort[1]. Il s'y jeta plus tard, et par cette fin son nom s'est uni à la nationalité vaincue de la plus illustre cité de la Grèce. D'ailleurs les vices, les torts, les revers de Démosthène étaient aussi ceux des Athéniens; il le savait, et lorsqu'Eschine voulut le faire déclarer indigne d'une couronne civique, il trouva des accents qui soulevèrent d'unanimes acclamations. Athènes s'applaudissait

[1] Plutarch. *Demosth.*, t. IV, pag. 787.

elle-même. La parole avait été l'arme de Démosthène, arme brisée par l'épée macédonienne; mais pour la postérité, après tant de siècles, cette parole est restée aussi vive, aussi pénétrante que lorsqu'elle excitait les Athéniens, et Démosthène est demeuré à jamais le type de l'orateur politique, sans avoir été un grand politique.

Les Athéniens n'avaient pas perdu l'espoir d'obtenir d'Antipater qu'il retirât de Munychium la garnison macédonienne. A défaut de Phocion, qui n'avait pas voulu se charger d'une pareille négociation, ils se tournèrent vers Démade. Celui-ci, ne doutant pas du succès, partit avec son fils pour la Macédoine, où tous les deux devaient trouver une lamentable fin. Il avait eu l'imprudence d'écrire à Perdiccas, tout-puissant en Asie, pour le presser de passer en Europe et de venir s'emparer de la Grèce et de la Macédoine qui, disait-il, ne tenaient plus qu'à un fil vieux et pourri : par ces mots il désignait Antipater. Lorsque Démade arriva, cette lettre était tombée entre les mains de Cassandre, que la vieillesse et la maladie de son père laissaient maître du gouvernement. Dans un mouvement de colère furieuse, Cassandre se jeta

sur le fils de Démade et l'égorgea sous les yeux du père qui fut couvert du sang de son enfant; puis, apostrophant Démade éperdu, il l'accabla des reproches les plus injurieux et l'envoya au supplice [1].

Ainsi mourut de la main des Macédoniens un homme qui les avait longtemps servis. De la plus humble origine, Démade avait commencé par être matelot et vendre du poisson. Il se trouva que ce marchand de marée était un brillant orateur. Il devint l'idole du peuple et un personnage dans la république. Au jugement des contemporains, entre autres de Théophraste, si ingénieux et si lettré, les improvisations de Démade avaient souvent plus d'éclat que les harangues méditées de Démosthène. Mais de l'improvisateur comme du comédien rien ne reste pour attester leur génie. Tour à tour comblé des bienfaits de Philippe, d'Alexandre et d'Antipater, Démade n'était pas moins fier d'une opulence dont il ne cachait pas la source que de sa popularité et de son talent. Il dit à son fils le jour où il le maria : « Enfant, lorsque j'épousai ta

[1] Plutarch. *Phocio,* t. IV, pag. 348.

mère, mon voisin ne s'en aperçut pas : aujourd'hui les princes et les rois contribuent aux frais de tes noces [1]. » Les princes et les rois se chargèrent aussi des funérailles.

Lorsque Antipater eut cessé de vivre, Cassandre ne souscrivit pas aux dispositions de son père, qui n'avait voulu ne lui transmettre qu'un pouvoir subordonné à l'autorité de Polysperchon, déclaré tuteur des enfants d'Alexandre. Avant qu'on pût connaître à Athènes la mort d'Antipater, il donna le commandement de la garnison de Munychium à Nicanor, qui lui était dévoué, puis il passa en Asie pour réclamer l'assistance d'Antigone et de Ptolémée.

La Grèce devint une arène pour les lieutenants d'Alexandre, qui ne se firent pas scrupule d'y susciter des révolutions utiles à leur puissance. Polysperchon, qui prévoyait une longue lutte avec Cassandre et ses alliés, tint un grand conseil [2] dans lequel il appela non-seulement tous les généraux, mais les hommes qui, en Macédoine, avaient le plus

[1] Plutarch. *Phocio*, t. IV, pag. 347.

[2] Diod., lib. XVIII, cap. LV.

d'autorité. Après une délibération approfondie, on résolut d'abolir partout le régime oligarchique établi par Antipater, et de rendre la liberté aux villes de la Grèce. Un décret fut dressé, qui fit connaître aux Grecs qu'ils étaient libres, qu'ils rentraient en possession des droits dont ils jouissaient du temps de Philippe et d'Alexandre; que tous les bannis, sauf les assassins et les sacriléges, étaient rappelés et reconnus capables de prendre part au gouvernement.

Pour arracher la Grèce aux partisans d'Antipater et de son fils, Polysperchon et ses amis la bouleversèrent. Il y eut dans la plupart des villes des troubles, des meurtres, de violentes dépossessions. Athènes surtout fut déchirée par les deux partis macédoniens qui se la disputaient. Nicanor, ce lieutenant de Cassandre, qui était déjà maître de Munychium, surprit le Pirée, en trompant la bonne foi de Phocion. Au même moment, Alexandre, fils de Polysperchon, entra dans l'Attique à la tête d'une armée. Il s'aboucha avec Nicanor, et à la fin de ces conférences ni Munychium, ni le Pirée ne furent rendus aux Athéniens, mais Phocion fut livré à la vengeance de la démagogie.

Le plus habile général, le meilleur citoyen de la république, l'homme qui avait donné aux Athéniens les plus sages conseils et qui avait administré leurs affaires avec un désintéressement sans défaillance comme sans imitateur, comparut devant une multitude qui l'accueillit avec les cris d'une allégresse féroce. Dans cette assemblée, dominaient les bannis et tous ceux qui avaient recouvré le droit de suffrage; on avait aussi laissé envahir l'enceinte par des étrangers, par des esclaves, par des gens notés d'infamie; même des femmes y avaient pénétré [1]. Lorsque Phocion voulut parler, des clameurs furieuses couvrirent sa voix; elles recommencèrent quand il tenta de nouveau de prendre la parole. « Mais pourquoi, s'écria Phocion, dans un suprême effort, mettre à mort ceux qui sont avec moi, puisqu'ils n'ont forfait en rien? — Parce qu'ils sont tes amis, » lui répondit l'assemblée. On alla aux voix et la mort fut votée à une majorité immense, ou plutôt tous se levèrent comme un seul homme. La plupart se couronnèrent de fleurs pour célébrer un si beau jour. Pho-

[1] Plutarch. *Phocio*, t. IV, pag. 354.

cion mourut avec la même sérénité que Socrate, et Plutarque n'a pas eu tort de rapprocher ces deux noms. Après avoir relevé, par son exemple et ses discours, le courage de ceux qui avaient été condamnés avec lui, il but la ciguë le dernier, sans s'étonner d'avoir le sort ordinaire des grands hommes d'Athènes.

Ainsi la décadence de la république était marquée par de tristes catastrophes. Tel était l'irrémédiable malheur des temps, que, malgré la diversité de leur conduite et de leur génie, Démosthène, Démade et Phocion arrivaient à se ressembler par la façon tragique dont ils quittaient la vie.

Cependant Cassandre, qui avait reçu d'Antigone trente-cinq vaisseaux et quatre mille soldats, parut en vue du Pirée. Nicanor lui livra le port avec toutes ses fortifications et garda Munychium. Polysperchon tenta d'abord de bloquer Cassandre dans le Pirée, mais il renonça bientôt à ce projet pour aller dans le Péloponèse établir partout le régime démocratique. Crainte ou persuasion, un grand nombre de villes acceptèrent le gouvernement populaire; mais Polysperchon échoua devant la résistance imprévue de Mégalopolis.

Il y avait du côté des Mégalopolitains un homme de guerre, du nom de Damis, dont l'expérience les sauva. Il leur apprit à éluder le redoutable choc des éléphants que Polysperchon avait amenés avec lui en Europe, et avec lesquels il comptait emporter la place en les poussant sur la brèche[1]. Damis avait fait les campagnes d'Asie sous Alexandre. Il déjoua le plan de Polysperchon et ce fut dans l'armée macédonienne que les éléphants portèrent la déroute et la mort. Non-seulement le siége de Mégalopolis fut levé, mais la plupart des villes grecques traitèrent avec le fils d'Antipater; elles n'avaient plus que du mépris pour Polysperchon, défait et humilié par les Arcadiens.

Athènes elle-même transigea. Entre elle et Cassandre, la paix fut conclue à ces conditions que les Athéniens conserveraient leur ville, leur territoire, leurs revenus, leurs vaisseaux avec tous leurs autres biens, et qu'ils seraient les alliés et les amis de Cassandre[2]. Munychium devait être occupée par

[1] Diod., lib. XVIII, cap. LXXI. — *Histoire militaire des éléphants*, par le colonel Armandi, p. 107-111.

[2] Diod., lib. XVIII, cap. LXXIV.

Cassandre jusqu'à la fin de la guerre contre Polysperchon. Nul ne pouvait participer au gouvernement de la république, s'il ne payait un cens de dix mines. Enfin, l'administration de la ville serait confiée à un citoyen d'Athènes que Cassandre désignerait.

Un ami de Phocion, qui eût partagé son sort, s'il n'eût pris la fuite à propos, Démétrius de Phalère, fut choisi par Cassandre pour gouverner la république. Élève et ami de Théophraste, il avait passé avec succès de la philosophie aux affaires : bonheur assez rare, comme l'a fait remarquer un homme qui, sur un grand théâtre, associa constamment les lettres à la politique [1]. En raison même des conditions auxquelles il prenait le gouvernement, Démétrius commença par ordonner un recensement exact des habitants de l'Attique [2]. Il

[1] Cicéron. — Dans le *de Legibus,* lib. III, cap. VI, Cicéron, après avoir parlé de Démétrius de Phalère, ajoute : « Nam « et mediocriter doctos magnos in republica viros, et doc- « tissimos homines non nimis in republica versatos multos « commemorare possumus. Qui vero utraque re excelleret, « ut et doctrinæ studiis, et regenda civitate princeps esset, « quis facile, præter hunc, inveniri potest ? »

[2] Nous avons déjà indiqué ce recensement. Voy. ch. XIII.

ne s'attacha pas à détruire le régime et les habitudes démocratiques, mais à les améliorer [1]. Administrateur vigilant, il augmenta les revenus de la ville et l'embellit de nombreux édifices. Tout était l'objet de sa sollicitude, les infortunes particulières, non moins que les intérêts généraux. Il fit donner trois oboles par jour à des descendants d'Aristide réduits à l'indigence. D'une activité féconde, il partageait son temps entre les soins du gouvernement, la culture des lettres [2], et des entretiens sérieux ou enjoués avec les principaux citoyens et la jeunesse. Ce pouvoir souverain, si humainement exercé au milieu d'une république, rappelait Périclès : par l'étendue et l'amabilité de son esprit, par son goût pour les plaisirs, Démétrius ressemblait un peu à l'ami d'Aspasie. Malheureusement le nouveau Périclès était un préfet macédonien.

Le sort d'Athènes dépendait désormais de la

[1] Ὅς οὐ μόνον οὐ κατέλυσε τὴν δημοκρατίαν, ἀλλὰ καὶ ἐπηνώρθωσε. — Strab., lib. IX, cap. I.

[2] Démétrius de Phalère avait beaucoup écrit. Diogène Laerce (lib. V) donne l'énumération de ses ouvrages qui sont tous perdus.

fortune et de l'ambition des successeurs d'Alexandre. Elle avait à peine passé dix années paisibles sous le gouvernement de Démétrius de Phalère, qu'elle vit arriver un autre Démétrius, qui, avec plus de deux cents vaisseaux, paraissait à l'improviste devant le Pirée. C'était le fils de cet Antigone qui d'abord avait prêté à Cassandre une flotte et des soldats, mais qui depuis, proclamé roi par les Perses [1], aspirait à l'héritage entier d'Alexandre. Pendant qu'il occupait l'Asie avec des fortunes diverses, en disputant Babylone à Séleucus et l'Égypte à Ptolémée, Antigone avait chargé son fils d'envahir la Grèce sous prétexte de la délivrer. Démétrius fit une sorte d'entrée théâtrale dans le Pirée dont il avait trouvé les barrières ouvertes. A côté de lui, sur le tillac de son vaisseau, un héraut proclama qu'Antigone avait envoyé son fils sous d'heureux auspices pour affranchir les Athéniens, chasser la garnison étrangère, et leur rendre les lois et le gouvernement de leurs ancêtres [2]. Cette annonce remplit le peuple d'ivresse, et l'air retentit de mille cris de joie. Le fils d'Antigone fut

[1] Diod., lib. XIX, cap. XLVIII.

[2] Plutarch. *Démétr.*, t. V, pag. 14.

salué des noms de bienfaiteur et de sauveur. C'était l'autre Démétrius, celui de Phalère, qu'il fallait traiter désormais en ennemi de la république ; le peuple brisa ses statues et l'eût mis en pièces lui-même, si le fils d'Antigone, plein d'estime pour une si haute renommée, n'eût fait conduire à Thèbes avec de grandes marques de respect et sous une forte escorte, l'Athénien illustre qui avait donné dix ans de prospérité à sa patrie, et que nous retrouverons en Égypte.

Fils d'un puissant capitaine, appartenant à une génération moitié asiatique, moitié grecque, née à la fin des triomphes d'Alexandre, d'une beauté qui désespérait les peintres et les sculpteurs, d'une ardeur de courage et de tempérament que n'épuisaient ni les périls, ni les plaisirs, Démétrius ne croyait rien d'inaccessible à son audace, à son ambition. Il était vraiment de l'école d'Alexandre. Athènes, toujours si contraire au conquérant de l'Asie, eut des adorations pour son brillant imitateur. En retournant à toutes les exagérations du régime démocratique[1], elle descendit à des adula-

[1] On a vu que Démétrius de Phalère n'avait pas détruit

tions monstrueuses. Sa servilité dépassa de bien loin les hommages que les Asiatiques rendaient à leurs rois.

Par un décret de la république, Antigone et son fils Démétrius reçurent le nom de dieux sauveurs qui devaient être l'objet d'un culte solennel. Les images des nouveaux dieux devaient être reproduites avec celles des autres divinités sur le voile de Minerve. A l'endroit où Démétrius était descendu de son char, on éleva un autel. Enfin altérant les formes mêmes de leur constitution, les Athéniens à leurs dix tribus [1] en ajoutèrent deux autres, la Démétriade et l'Antigonide; et comme il fallait que chaque tribu fournît cinquante sénateurs, de cinq cents membres le sénat fut porté à six cents.

Les inventions de la flatterie populaire n'étaient point épuisées. Il fut décrété que les Athéniens qui seraient envoyés par le peuple vers Antigone

la constitution de Solon; mais par la révolution qui fut l'ouvrage de l'autre Démétrius, la démagogie redevint toute-puissante comme à l'époque où Phocion fut condamné à boire la ciguë.

[1] Voy. chap. XII.

ou Démétrius, prendraient au lieu du titre d'ambassadeurs celui de théores, nom donné par les villes de la Grèce à ceux qu'elles députaient à Delphes et à Olympie pour sacrifier aux dieux. Le peuple voulut aussi que toutes les fois que Démétrius viendrait à Athènes, il y fût reçu avec les mêmes cérémonies et les mêmes offrandes qu'aux fêtes de Cérès et de Bacchus. Le mois de munychion fut nommé désormais Démétrion, et les jours consacrés à Bacchus ne s'appelèrent plus les Dionysiaques, mais les Démétriaques.

Le jeune prince, objet de cette folle idolâtrie, fut envoyé par son père à la conquête de l'île de Cypre, qu'il fallait enlever à Ptolémée, maître de l'Égypte. L'expédition fut heureuse. Ptolémée et son frère Ménélas, défaits dans deux batailles navales, abandonnèrent Cypre à Démétrius qui eut un moment l'espoir de descendre en vainqueur sur les bords du Nil. Mais il dut se rabattre sur Rhodes, dont il entreprit le siége pour la punir d'avoir préféré l'alliance de Ptolémée à celle d'Antigone. Ce siége dura un an. La Grèce et l'Asie n'admirèrent pas moins l'attaque que la défense. Démétrius employa nombre de machines dont il

était l'inventeur, notamment la fameuse hélépole [1], à laquelle il donna d'immenses proportions. Pour tous ces travaux, il avait un génie naturel. Sans se décourager, les Rhodiens construisirent deux murs d'enceinte, et firent de vaillantes sorties. On se tenait de part et d'autre en échec sans résultats décisifs; aussi il arriva un moment où des deux côtés on désira la paix. On la conclut à ces conditions [2] que les Rhodiens conserveraient leur indépendance et leurs revenus, qu'ils seraient pour Antigone de fidèles alliés et auxiliaires sauf le cas de guerre contre Ptolémée, qu'enfin ils livreraient cent de leurs citoyens en otage.

Dès qu'il eut fini cette guerre, Démétrius se hâta de faire voile vers la Grèce, qu'il fallait encore une fois disputer à Cassandre. Il contraignit celui-ci d'abandonner le siége d'Athènes, et le chassant de l'Attique, il le poussa jusqu'aux Thermopyles où le fils d'Antipater, poursuivi, vaincu, fut encore affaibli par la défection de six mille Macédoniens. La fortune souriait alors à Démétrius :

[1] Diod., lib. XX, cap. XCI. — Grand ingénieur, Démétrius avait été surnommé Πολιορκητής, le preneur de villes.

[2] *Ibid.*, cap. XCIX.

il fut accueilli dans le Péloponèse en libérateur, et une assemblée générale des députés des villes le proclama le chef de toute la Grèce. On le traitait comme Philippe et comme Alexandre.

Athènes s'était trouvée dans un grand embarras. Elle avait cherché les moyens d'enchérir sur ses premières adulations. Elle s'arrêta au parti de déclarer par un décret toutes les volontés du roi Démétrius saintes envers les dieux et justes envers les hommes [1]. Elle décida aussi que Démétrius n'aurait d'autre résidence que l'opisthodome du Parthénon. Le fils d'Antigone se trouvait de cette façon l'hôte de Minerve.

Si la démagogie athénienne avait pris à tâche d'égarer la raison et de corrompre le cœur de Démétrius, elle réussit au delà de ses désirs. Lâchant la bride à toutes ses passions, Démétrius souilla le temple de Minerve par des débauches où souvent la violence entrait comme un assaisonnement. Non-seulement il prodigua aux Athéniens un mépris mérité, mais il voulut raffiner sur les

[1] Plutarch. *Démétr.*, t. V, p. 42. — Ἔτι δὲ προσεψηφίσαντο δεδόχθαι τῷ δήμῳ τῶν Ἀθηναίων, πᾶν, ὅ τι ὁ βασιλεὺς Δημήτριος κελεύσῃ, τοῦτο καὶ πρὸς θεοὺς ὅσιον, καὶ πρὸς ἀνθρώπους εἶναι δίκαιον.

témoignages qu'il leur en donna. Les Athéniens apprirent un jour qu'il leur était commandé de fournir dans le plus bref délai une somme de deux cent cinquante talents. Ils se récrièrent sur la dureté de cet impôt imprévu : toutefois ils obéirent. Quand la somme rassemblée fut mise sous les yeux de Démétrius, il la fit porter chez Lamia la courtisane et chez quelques-unes de ses amies. C'était pour leur savon.

Les coutumes religieuses fléchirent devant la fantaisie de Démétrius. Il voulut connaître d'un coup les grands et les petits mystères, et passer à la fois par toutes les initiations. Cette exigence était incompatible avec l'usage antique qui mettait au moins un an d'intervalle entre la connaissance des petits mystères et celle des grands. On s'ingénia pour tourner la difficulté : on était alors dans le mois de munychion; on en changea le nom pour celui du mois où les petits mystères se célébraient. La cérémonie faite, nouvelle métamorphose. On prit le nom du mois des grands mystères, et de cette manière, en quelques jours, la curiosité de Démétrius fut satisfaite. Il y avait comme une émulation cynique entre la bassesse d'un peuple et l'insolence d'un homme.

Expulsé de la Grèce, Cassandre craignit d'être bientôt inquiété dans la possession de la Macédoine. Il désira s'accommoder avec Antigone, et lui envoya des députés en Asie. Le vieux capitaine répondit avec hauteur qu'il n'y avait pas d'autre accommodement qu'une entière soumission. Cet intraitable orgueil inspira sur-le-champ à Cassandre de nouvelles pensées. Il s'unit étroitement avec son voisin Lysimaque qui gouvernait la Thrace, et qui n'était pas un des moindres lieutenants d'Alexandre. Ils concertèrent entre eux d'éclairer Ptolémée et Séleucus sur l'insatiable ambition d'Antigone qui ne cachait plus la prétention de traiter en sujets ses compagnons, ses égaux. Persuadés que Cassandre et Lysimaque disaient vrai, Ptolémée et Séleucus se liguèrent avec eux contre un camarade qui ne voulait rien partager.

La querelle se vida en Phrygie, près d'Ipsus, bourgade qui donna son nom à la bataille. Ptolémée traversa la Phénicie et la Cœlésyrie ; Lysimaque vint des côtes de l'Hellespont; Séleucus descendit de la haute Asie, et leurs troupes réunies formèrent une armée de soixante-quatre mille hommes d'infanterie et de six mille cinq cents

chevaux. Les rois coalisés avaient en outre quatre cents éléphants et cent vingt chars armés de faux [1]. Antigone n'avait d'autre allié que son fils, qui s'était hâté de quitter la Grèce pour le joindre; mais ses forces ne laissaient pas d'être respectables, car il avait rassemblé soixante mille fantassins, six mille cavaliers et soixante-quinze éléphants.

Dès le commencement de l'action, Démétrius chargea la cavalerie ennemie avec une telle impétuosité qu'il en rompit tous les escadrons, et les mit en déroute. Mais il s'acharna trop longtemps à les poursuivre, et lorsqu'il revint sur le champ de bataille, il ne put donner la main à son infanterie autour de laquelle les éléphants de l'ennemi formaient comme une enceinte impénétrable. Séleucus avait enveloppé de tous côtés Antigone sans le charger trop vivement : il s'étudia plutôt à tourner les troupes du vieux capitaine, à les effrayer pour les déterminer à la fuite ou à une défection. En effet, une grande partie de l'infanterie d'Antigone l'abandonna et passa dans les rangs de l'armée des

[1] Plutarch. *Démétr.*, t. V, pag. 50. — *Histoire militaire des éléphants*, par le colonel Armandi, pag. 65-68.

rois. Longtemps Antigone resta ferme, regardant à l'entour, attendant son fils, sa dernière espérance; mais Démétrius ne put percer jusqu'à lui, et, renfermé dans un cercle qui devenait de moment en moment plus meurtrier, couvert de blessures, criblé de traits, Antigone tomba. Jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, il avait gardé la témérité de la jeunesse. Il avait dit qu'il dissiperait la ligue formée contre lui aussi facilement qu'on disperse avec une pierre une volée de petits oiseaux. Il périt par cette illusion. Il aurait dû mieux connaître d'anciens frères d'armes qu'il avait longtemps pratiqués.

A toute bride, Démétrius s'enfuit d'une seule traite jusqu'à Éphèse, et il s'embarqua pour la Grèce, impatient d'arriver à Athènes dans laquelle il avait mis son espoir. A la hauteur des Cyclades, il rencontra des envoyés de la république qui lui signifièrent de ne pas débarquer au Pirée. Le peuple avait décrété qu'aucun des rois ne serait reçu dans les murs d'Athènes. Cette ingratitude remplit Démétrius d'étonnement et de fureur; mais il aurait dû prévoir que les Athéniens l'avaient trop flatté pour ne pas le trahir.

Une ouverture imprévue rétablit ses affaires. Séleucus lui demanda en mariage sa fille Stratonice. Démétrius se hâta de la lui amener, et si quelque temps après cette union, il se brouilla avec son gendre, il n'en resta pas moins le maître de la Cilicie et de plusieurs villes importantes de l'Asie. Il revint en Grèce avec une flotte nombreuse qu'une violente tempête maltraita fort; il se refit dans le Péloponèse, et alla mettre le siége devant cette Athènes qui n'avait pas voulu le recevoir. Bloquée étroitement, affamée pendant plusieurs mois, Athènes dut se rendre à sa merci. Quand Démétrius entra au théâtre qu'il avait entouré de soldats, le peuple trembla; mais il sentit, dès les premiers mots, que le vainqueur ne serait pas implacable. Démétrius adressa presque de tendres reproches aux Athéniens; il ordonna des distributions de blé, et plaça les magistrats les plus populaires à la tête du gouvernement. Seulement il établit une garnison dans le Muséum[1]. Il traitait les Athéniens non en ennemis, mais en enfants révoltés auxquels il donnait un frein contre leurs propres folies.

[1] Plutarch. *Démétr.*, t. V, pag. 63.

Par un nouveau changement dans sa fortune, Démétrius, vers le même temps, perdit Cypre et la Cilicie, dont s'emparèrent Lysimaque et Ptolémée, et conquit la Macédoine sur les deux fils de Cassandre, armés l'un contre l'autre. Reconnu roi par les Macédoniens, arbitre souverain dans Athènes, Démétrius voulut que rien dans la Grèce et les pays limitrophes ne pût se soustraire à sa domination. Il attaqua les Béotiens, prit Thèbes, et marcha contre un roi qui, appartenant aussi à l'école d'Alexandre, en descendait même par Achille. C'était Pyrrhus qui régnait sur l'Épire. Entre cet Éacide et Démétrius, la même ambition, le même esprit d'aventure, les mêmes talents militaires créaient une inévitable rivalité. Les Macédoniens qui les virent tous les deux à l'œuvre, disaient que Pyrrhus était la vive image d'Alexandre, tandis que Démétrius ne faisait qu'en jouer le rôle à la manière d'un comédien. Après des succès divers, les deux rois firent la paix.

Les Étoliens, contre lesquels aussi se tourna Démétrius, occupèrent un moment les passages qui conduisaient à Delphes. C'était l'époque des fêtes d'Apollon. Alors, par une innovation sans

exemple, Démétrius voulut que les jeux pythiques fussent célébrés à Athènes, disant qu'il convenait d'honorer Apollon dans la ville dont il était le dieu tutélaire et le fondateur[1]. Pour témoigner leur reconnaissance, les Athéniens traitèrent Démétrius comme une divinité. Ils lui offrirent des couronnes, firent des libations, brûlèrent des parfums sur son passage.

Au milieu d'une pompe magnifique des chœurs chantèrent un hymne[2], où il était dit que les autres dieux étaient éloignés, ou insensibles et sourds. « Mais toi, nous te contemplons, présent parmi nous, non comme un dieu de pierre et de bois, mais comme un véritable dieu. Aussi nous te chérissons : exauce-nous, procure-nous la paix..... Délivre-nous de l'Étolien qui, retranché sur son rocher, comme jadis le sphinx, se jette sur nous....» C'est ainsi que la démocratie athénienne abaissait l'Olympe entier devant Démétrius.

Le fils d'Antigone ne songeait à rien moins qu'à

[1] Plutarch. *Démétr.*, t. V, pag. 76.

[2] Athénée (lib. VI) le cite d'après Duris de Samos, qui l'avait intercalé dans le XXII[e] livre de ses histoires. Nous en choisissons quelques traits.

reconquérir tout ce que son père avait possédé en Asie. Le bruit de ses préparatifs, de la réunion d'une armée formidable et d'une flotte de cinq cents vaisseaux parvint aux vainqueurs d'Ipsus. Ils se hâtèrent d'envoyer à Pyrrhus des ambassadeurs pour lui remontrer que la paix qu'il avait conclue ne le liait pas, puisque Démétrius en profitait pour porter partout la guerre. Ils l'incitaient à descendre en Macédoine. Pyrrhus était facile à persuader quand on offrait une proie à son ambition. Il entra en Macédoine pendant que Lysimaque y pénétrait du côté de la Thrace, et que Ptolémée arrivait des bords du Nil dans les mers de la Grèce avec de nombreux vaisseaux.

Démétrius, pour avoir voulu remonter à la puissance où s'était élevé son père, se trouva, comme lui, accablé par une coalition. Il perdit en quelques mois la Macédoine et ne conserva plus en Grèce qu'une petite armée et quelques amis. On le vit alors vivre et paraître en public comme un particulier, sans la pompe qui environne les rois. Les Athéniens le délaissèrent encore une fois et révoquèrent tous les décrets rendus en l'honneur de sa divinité.

Les trahisons d'Athènes excitaient toujours dans l'âme de Démétrius une indignation un peu naïve chez un politique que ne devaient pas étonner les inconstances de la démagogie. A moitié désarmé, il voulut néanmoins, avec le débris de sa puissance, tirer vengeance de cette défection nouvelle. Athènes fut étroitement bloquée. Pour apaiser Démétrius elle lui députa un philosophe, le Thébain Cratès, qui, après la ruine de sa patrie, était devenu disciple de Diogène. Il avait connu Alexandre. Il trouva auprès de Démétrius des paroles persuasives et sut mêler à ses prières de sages avis. Démétrius pardonna encore une fois à ces Athéniens pour lesquels il avait dans le cœur une invincible faiblesse, et rassemblant tout ce qui lui restait de soldats et de ressources, il fit voile vers l'Asie. Il ne devait plus revoir la Grèce.

Si Antigone, disposant de forces considérables, n'avait pu résister aux rois coalisés, que pouvait espérer Démétrius, qui passait en Asie avec onze mille fantassins et quelques cavaliers? On se le demandait même dans sa petite armée. Pendant qu'il campait en Phrygie près du Lycus, un soldat

écrivit sur sa tente, avec un léger changement, ces premiers vers d'OEdipe à Colone :

Τέκνον τυφλοῦ γέροντος Ἀντιγόνου, τίνας
Χώρους ἀφίγμεθα[1];

« O fils du vieux et aveugle Antigone, dans quel pays sommes-nous venus ? » Cette plaisanterie littéraire apprit à Démétrius ce qu'autour de lui on pensait de sa fortune, et ses soldats ne se trompaient pas, car il n'essuya plus que des revers.

La famine et les maladies lui enlevèrent la moitié de ses troupes, et il se rendit à Séleucus. Quelque temps après il s'échappa pour recommencer la guerre; enfin il fut contraint de se remettre à la discrétion du vainqueur. Séleucus, s'il eût suivi sa première pensée, eût appelé Démétrius auprès de lui pour le traiter en roi. Mais sur l'avis de quelques conseillers, il réprima ce mouvement magnanime, assigna pour séjour au fils d'Antigone la Chersonèse de Syrie[2], ne le vit pas, pourvut à ses

[1] Plutarch. *Démétr.*, t. V, pag. 89. Le soldat avait écrit Ἀντιγόνου au lieu de Ἀντιγόνη.

[2] C'était le nom d'une ville dont un fleuve et quelques marais faisaient une presqu'île.

besoins, même à ses plaisirs, et ne lui refusa que la liberté.

Dans les premiers moments on vit Démétrius porter avec patience sa mauvaise fortune, et demander à des courses à cheval ainsi qu'à la chasse de salutaires distractions. Mais peu à peu l'indolence le gagna : la table et le jeu occupèrent la meilleure partie de son temps. Aussi, après trois ans de captivité, la paresse et l'intempérance déterminèrent une maladie qui l'emporta. Quand il avait compris qu'il était irréparablement vaincu, Démétrius n'avait pas songé à se tuer, mais à bien vivre. C'était un disciple d'Aristippe, un contemporain d'Épicure[1]. Peut-être avait-il encore plus d'ardeur naturelle pour la volupté que pour l'ambition. Par l'éclat de ses qualités et de ses vices, par le contraste de ses prospérités et de ses revers, Démétrius fut un des représentants les plus fameux de la génération dissolue et aventureuse qui suivit le règne d'Alexandre.

Après les deux Démétrius, celui de Phalère et le

[1] Épicure était dans Athènes lorsque Démétrius l'affama. Pendant le siége, au rapport de Plutarque, il nourrit ses disciples d'une provision de fèves qu'il partagea avec eux.

preneur de villes, Athènes n'eut plus que des maîtres obscurs que l'histoire a ignorés. Nous ne trouvons que deux siècles plus tard le nom d'un Aristion qui l'opprimait, quand Sylla vint l'assiéger. Pour se consoler de sa déchéance politique, Athènes eut les arts et les lettres ; toutefois elle dut partager avec Alexandrie l'honneur de représenter le génie littéraire de l'hellénisme.

Sparte, dans sa chute, n'eut pas ces nobles dédommagements. Les descendants de ces Doriens illustres, qui jadis avaient été comme la fleur de la race hellénique, ne formaient plus qu'une minorité impuissante, misérable, et cette détresse était l'œuvre même de la constitution et des lois[1]. Il arriva un moment où il ne restait pas plus de sept cents Spartiates, dont cent avaient à peine conservé leurs héritages ; les autres vivaient dans une indigence qui les avilissait. Un jeune Héraclide, le roi Agis, quatrième du nom, essaya de remonter violemment vers le passé, par l'abolition des dettes et un nouveau partage des terres. Cette entreprise chimérique et coupable avorta. Néanmoins celui

[1] Voy. chap. VIII.

qui la conçut y mettait de la bonne foi et du désintéressement; il offrait à l'État son patrimoine avec les richesses de sa mère et de son aïeule. « J'ai voulu imiter Lycurgue, » dit-il aux éphores qui le firent mourir[1]. Singulier aveuglement de prétendre, après trois siècles, rétablir une espèce de communisme héroïque qui, même au milieu des anciens Doriens, n'avait pu subsister quelque temps qu'avec les plus grands efforts.

Cependant cette régénération impossible devait tenter encore l'ambition d'un autre roi. Cléomène, de la branche aînée des Héraclides, avait épousé la veuve d'Agis, et cette femme l'entretenait souvent des projets de son premier mari. Jeune, impétueux, animé pour l'antique vertu de Lacédémone d'un enthousiasme qu'avaient encore fortifié les leçons d'un stoïcien[2], Cléomène estima que le moyen le plus sûr d'une réforme des mœurs et de la constitution était la guerre. La conquête avait fondé Sparte : la victoire pouvait seule y ramener l'antique esprit des Doriens.

[1] Plutarch. *Agis*, t. IV, pag. 527.

[2] Spherus, disciple de Zénon de Cittium.

En ce temps Aratus de Sicyone, tout-puissant en Achaïe, avait entrepris de former une ligue générale de tous les peuples du Péloponèse. Sparte avait dédaigné d'y entrer. Ce refus amena la guerre que désirait Cléomène. Presque toujours victorieux, celui-ci, qui s'était entouré de troupes étrangères, acquit assez de puissance pour changer violemment l'État. Il surprit les éphores, les fit mourir, supprima leur magistrature, détruisit le sénat, décréta un nouveau partage des terres, et, pour suppléer au petit nombre des Spartiates, admit à la répartition du sol un grand nombre d'habitants des contrées voisines. Les anciennes institutions furent remises en vigueur; l'antique discipline reparut dans l'éducation de la jeunesse et pour la vie en commun. Ce retour aux mœurs du passé sembla rendre un moment à Sparte sa suprématie sur le Péloponèse.

La durée de cette révolution dépendait d'une bataille. Humilié, défait, Aratus qui, pendant plus de vingt ans, avait gouverné l'Achaïe, ne put supporter de voir un jeune homme comme Cléomène se jeter à la traverse de sa puissance, et il eut la déloyale pensée d'appeler les Macédoniens. Ainsi la



vieille nationalité des Grecs se déchirait elle-même, et, par un entraînement fatal, s'offrait au joug des successeurs de Philippe et d'Alexandre.

Aratus, qui avait longtemps combattu le roi Antigone, lui livra la Grèce, en se couronnant de fleurs pour le recevoir. Le petit-fils de Démétrius le preneur de villes, Antigone, surnommé *Doson* [1], s'empara de Tégée, livra au pillage Orchomène et Mantinée, et resserra Cléomène dans la Laconie. Sans s'intimider, celui-ci vendit aux ilotes leur affranchissement, et avec le prix de leur liberté solda des troupes étrangères. Il ravagea l'Argolide qu'Antigone ne défendit pas, aimant mieux s'avancer sur Sparte. Pour la couvrir, Cléomène posta son armée sur deux monts, l'Éva et l'Olympe, au pied desquels coulait le fleuve OEnus. La position prise dans ce défilé était forte ; néanmoins elle fut emportée par Antigone. Les soldats de Cléomène montrèrent de la bravoure, mais ils ne purent résister au choc redoutable de la phalange macédonienne, dont la violente impulsion renversa tout.

[1] On l'avait surnommé *Doson*, à cause de sa réputation de promettre beaucoup et de ne donner guère.

Cléomène s'enfuit à Sparte avec quelques cavaliers, et, la nuit venue, prit la route du port de Gythium, où il s'embarqua pour Alexandrie[1]. Comme Démétrius de Phalère, il cherchait un refuge en Égypte.

Sparte, qui avait refusé de s'associer aux expéditions et à la gloire de Philippe et d'Alexandre, vit entrer en maître dans ses murs un de leurs successeurs. La douceur d'Antigone ne put cacher aux Spartiates la profondeur d'une chute dont ils ne se relevèrent plus. Après la mort de Cléomène, qui succomba dans la folle entreprise d'appeler le peuple d'Alexandrie à la liberté, la race des Héraclides s'éteignit. Vinrent alors des chefs obscurs, des τύραννοι, sans passé et sans avenir, dont un seul, par le raffinement de ses cruautés, a mis son nom dans l'histoire. Nabis n'eut d'autre politique que l'extermination des Spartiates jusqu'au dernier. Il pensait qu'il n'aurait pas dans Sparte un complet pouvoir tant qu'il y resterait un descendant des Doriens. Le bannissement, les spoliations ne lui suf-

[1] Polyb., lib. II, cap. LXIX. — La bataille perdue par Cléomène est connue sous le nom de bataille de Sellasie.



firent pas : il poursuivit les Spartiates jusque dans les retraites qu'ils avaient choisies. Des Crétois[1], qu'il tenait à sa solde, se répandaient dans les villes, pénétraient jusque dans les temples, et frappaient les exilés.

Les Achéens profitèrent de la faiblesse où cette sanglante anarchie avait réduit Sparte, pour l'incorporer dans leur ligue. C'est en ce sens qu'il faut entendre l'abrogation des lois de Lycurgue, attribuée à Philopœmen, homme de l'Arcadie, qui n'abaissa pas moins Lacédémone que jadis le Thébain Épaminondas. C'est sous le poids des haines du Péloponèse que Lacédémone succomba. Quant à sa vieille constitution, depuis longtemps elle était sans vie, et Lycortas dit avec raison à l'envoyé de Rome, Appius, que les Achéens n'avaient pu ôter à Sparte des lois qu'elle n'avait plus[2].

[1] Polyb., lib. XIII, cap. VI.

[2] Quod ad leges ademptas attinet, ego antiquas Lacedæmoniis leges tyrannos ademisse arbitror : nos non suas ademisse, quas non habebant, sed nostras leges dedisse ; nec male consuluisse civitati, quum concilii nostri eam fecerimus, et nobis miscuerimus, ut corpus unum et concilium totius Peloponnesi esset. T. Livii lib. XXXIX, cap. XXXVII.

Philopœmen, qui consomma la ruine de Sparte, eut une fin violente. Pris par les Messéniens, en guerre avec la ligue achéenne, il fut obligé de boire le poison qui lui fut présenté. Avant de mourir, il demanda si Lycortas, son collègue dans le commandement, avait pu s'échapper. Quand on lui eut répondu que Lycortas était sain et sauf, il dit qu'alors tout allait bien, et d'un trait vida la coupe. La Grèce républicaine comprit qu'elle perdait dans Philopœmen le dernier de ses grands hommes; aussi elle rendit à sa mémoire des honneurs presque divins. Philopœmen aimait la guerre avec passion; il en cherchait les images dans Homère, et les leçons dans les historiens d'Alexandre. Habile capitaine, il se distinguait surtout par la connaissance approfondie du terrain où il devait combattre, et il créa une cavalerie qui assura aux Achéens une supériorité constante sur leurs ennemis. Sa sagesse dans le gouvernement, sa fidélité à garder sa parole lui avaient conquis sur les cœurs une autorité durable. Avec toutes ces qualités, Philopœmen ne sauva pas l'indépendance de la Grèce, et il ne put que donner le triste spectacle, trop souvent offert par l'histoire, de l'impuissance de la vertu.

Le Péloponèse était rempli de meurtres et de divisions. En face de la ligue achéenne, qui s'était vantée de défendre la liberté des villes grecques, et qui l'avait trahie en appelant les Macédoniens, se dressèrent les Étoliens, auxquels se joignirent les Éléens et les Spartiates. Pendant plusieurs années on combattit sans autre résultat qu'un affaiblissement commun. Chaque jour aggravait l'impuissance politique de la Grèce, qui n'avait plus les forces d'une confédération républicaine et n'acquérait pas celles d'une monarchie. Pour n'avoir pas voulu former avec la Macédoine un grand État, elle devint province romaine.

Mais le génie de la Grèce, au moment où les formes de son antique liberté tombaient en ruine, se répandait partout. Subjuguée par Alexandre, l'Asie se mit à lire les poëmes d'Homère qui faisaient les délices du conquérant, et les enfants des Perses, des Gédrosiens et des peuples de la Susiane chantèrent les tragédies d'Euripide et de Sophocle [1]. Les dieux de la Grèce furent adorés

[1] Plutarch. *De fort. vel virt. Alex. or.* 1, t. VII, pag. 300.

jusque sur le Caucase, et ses institutions civilisèrent les nations barbares de la haute Asie.

Pour qu'après de tels commencements l'Orient fût tout à fait soumis au génie grec, il fallut que la forte race des généraux d'Alexandre établît sur certains points des gouvernements héréditaires, de durables dynasties. Jamais la Macédoine n'avait produit une génération comparable à celle des lieutenants de Philippe et de son fils. Plusieurs de ces capitaines étaient de l'étoffe des grands rois. Au premier rang brillait Séleucus qui, maître de Babylone, conquit successivement tous les pays situés entre l'Euphrate et l'Indus. Il poussa même jusqu'à ce dernier fleuve, allant plus loin qu'Alexandre, comme nous l'avons remarqué dès le début de cette histoire[1]. Un prince indien, Sandrocottus, avait soulevé les indigènes et chassé les gouverneurs macédoniens[2]. Séleucus arriva sur les bords de l'Indus avec le projet de ressaisir toutes les conquêtes d'Alexandre, mais il changea de pensée à la vue des forces que Sandrocottus

[1] Voy. chap. II.

[2] M. J. Justin. *Hist.*, lib. XV, cap. IV.



avait rassemblées et des obstacles de tout genre que lui opposait le pays. Un traité de paix lui parut préférable à une guerre incertaine pendant laquelle, peut-être, ses rivaux lui eussent enlevé ses meilleures provinces.

Véritable fondateur d'empire, Séleucus bâtit des villes dont la croissance rapide affermit pour des siècles en Syrie la civilisation grecque. Au confluent du Tigre et de l'Euphrate s'éleva Séleucie, qui ne tarda pas à éclipser Babylone, et même lui prit son nom; car on l'appela la Babylonienne. A l'étendue et au dessin de ses murailles, on eût dit un aigle déployant ses ailes [1]. Séleucus construisit encore une autre cité à laquelle il donna le nom de son père ou de son fils; il y appela tous les Grecs répandus en Asie. C'était la célèbre Antioche où plus tard les passions et les croyances devaient soulever tant de tempêtes. Les usages, les lois, les mœurs de la Grèce fleurirent encore dans d'autres villes rebâties ou tout à fait nouvelles. L'hellénisme se développa en Syrie avec

[1] Situm vero mœnium, aquilæ pandentis alas. — C. Plin. *Hist. nat.*, lib. VI, cap. XXX.

non moins de rapidité que de vigueur. Il y fut ardent, dominateur, voluptueux. C'était comme une autre Grèce au cœur de l'Asie. Ainsi aux portes d'Antioche les bois délicieux de Daphné, où s'élevaient les temples d'Apollon et de Diane[1], rappelaient les traditions et les plaisirs de l'ancienne patrie.

Dans la Cappadoce, dans la Bithynie, dans la Mysie, les princes grecs s'étudièrent à faire prospérer les lettres et les arts. Tarse, Smyrne, Césarée eurent de savantes écoles. Eumène et Attale qui gouvernèrent Pergame, se piquèrent d'égaler la munificence des Ptolémées. Attale avait appelé auprès de lui le philosophe Lacydes, disciple et successeur d'Arcésilas; mais Lacydes ne voulut pas quitter Athènes, disant qu'il valait mieux contempler de loin le portrait des rois[2]. En apprenant ce refus, Attale ordonna qu'on fît pour le philosophe l'acquisition d'un jardin dans l'Académie, qui prit le nom du possesseur et s'appela le Lacydium. A Pergame, une bibliothèque

[1] Strab., lib. XVI, cap. II.
[2] Diog. Laert., lib. IV, cap. VIII, § 5.

dont les richesses s'accrurent pendant près de deux siècles, l'étude approfondie d'Homère, une protection généreuse étendue sur les savants pour lesquels fut construit le *Nicephorium* [1], la magnificence des monuments, associèrent un petit royaume de l'Asie Mineure à l'éclat de la civilisation grecque.

Quand Démétrius de Phalère, obligé d'abandonner Athènes, se rendit en Égypte, il y trouva un des meilleurs lieutenants d'Alexandre, un habile émule de Séleucus, Ptolémée Soter, occupé de la tâche difficile de plier un peuple vieux et illustre à une domination et à des mœurs étrangères. Implanter l'hellénisme au milieu de l'Égypte en respectant les usages et la religion de cette terre africaine, ouvrir des écoles aux lettres, à la philosophie et en même temps restaurer les anciens temples, récompenser les savants et les poëtes en honorant toujours les prêtres d'Isis [2], telle fut l'œuvre que pendant deux siècles poursuivirent avec succès les Ptolémées. Le chef de la dynastie,

[1] Strab., lib. XIII, cap. IV.

[2] Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte*, pag. 336-337.

le fils des Lagus prêta une oreille docile aux avis de Démétrius de Phalère. Celui-ci lui conseilla d'acheter et de méditer les livres qui traitent de la science du gouvernement, parce qu'il y trouverait ce que les meilleurs amis des rois n'osent leur dire[1]. L'Athénien et le capitaine macédonien jettèrent ensemble les fondements des deux grandes institutions littéraires d'Alexandrie, le musée et la bibliothèque, qui pour la première fois firent de la science, dans la société antique, une sorte de puissance sociale. A Athènes et dans le reste de la Grèce, hormis Sparte, la parole avait dominé : dans Alexandrie le livre commença de régner.

Ce fut un développement inépuisable, infini de la pensée sur tous les sujets, dans tous les sens. L'histoire, la critique littéraire, les sciences naturelles, la médecine, l'astronomie, les mathématiques devinrent l'objet d'études souvent fécondes. Il y eut un âge nouveau de la poésie grecque, une pléiade alexandrine où brilla surtout Théocrite, que Syracuse prêta pendant plusieurs années à l'Égypte. Toutefois le monde ne revit pas la beauté si har-

[1] Plutarch. *Apophtheg.*, t. VI, pag. 717.



monieuse et si pure des œuvres de Sophocle et de Phidias.

Mais au milieu de l'irrémédiable décadence de l'art, l'esprit grec accomplissait son évolution. Sorti de l'Orient, il y revenait : le cycle était consommé. Comme il arrive toujours dans l'histoire, cette fin fut le commencement d'une nouvelle et grande époque dans les destinées du genre humain. L'hellénisme subtil et raffiné entreprit de renouveler le sens des plus antiques traditions. Ce conflit des idées grecques avec les croyances orientales occupa plusieurs siècles. Sur quelques points le choc fut violent, sur d'autres, il y eut une lente pénétration entre ces éléments divers. L'hellénisme déploya toutes ses ressources, il invoqua la triple autorité de Pythagore, de Platon et d'Aristote; il voulut tout concilier avec Ammonius; il fut polémique avec Celse et Porphyre, enthousiaste avec Proclus et Plotin; mais il dut à la fin céder à l'ascendant du monothéisme hébraïque qui donna au monde la douce et vivifiante lumière du christianisme.



ÉPILOGUE.

A l'extrémité méridionale de la péninsule italique, on trouve une ville du nom de Cotrone, dont l'aspect est triste, le port désert, la population misérable. Trois mille habitants y vivent pauvres et malades au milieu d'eaux stagnantes [1]. Aux mêmes lieux, dans les jours antiques, s'étendait une opulente cité, la célèbre Crotone, qui fut fondée par des Achéens. Son climat était doux, fertile, riant, et la salubrité en était devenue proverbiale [2]. Aussi la vigueur de ses athlètes lui assura de nombreux triomphes aux jeux olympiques, et l'on disait que le dernier des Crotoniates était le premier des Grecs.

[1] *Séjour d'un officier français en Calabre*, 1820, pag. 163.

[2] Strab., lib. VI, cap. I.

Un siècle après sa fondation, Crotone était assez puissante pour aspirer à dominer sur les autres villes grecques de l'Italie. Dans ce dessein, elle se ligua avec Métaponte et Sybaris, mit en campagne une nombreuse armée, et la ville de Siris, prise d'assaut par les confédérés, vit au mépris du droit d'asile l'élite de sa jeunesse égorgée au pied de la statue de Minerve. Comme pour expier ce sacrilége, Crotone fut quelque temps la proie de la peste et de l'anarchie. Délivrée de ces deux fléaux, elle déclara la guerre aux Locriens pour les punir d'avoir secouru Siris. Lorsque les deux armées furent en présence, s'il faut en croire des traditions merveilleuses, les Locriens qui n'étaient que quinze mille contre cent vingt mille Crotoniates, sortirent triomphants de ce combat inégal : leur désespoir en fit des victorieux[1].

Humiliée de sa défaite et dégoûtée désormais des hasards de la guerre, Crotone ne voulut plus connaître que le luxe et les plaisirs. Il est vraisemblable qu'à cette époque, elle avait un régime dé-

[1] « Nec alia causa victoriæ fuit, quam quod desperaverunt. » M. Justin., lib. XX, cap. III.

mocratique qui ne mettait aucun frein aux volontés et aux passions du peuple. La mollesse et la volupté régnèrent : les femmes portaient des étoffes d'or et s'abandonnaient à tous les déréglements. Au milieu de cette licence, on vit débarquer à Crotone un étranger sur les traits duquel brillait une douce majesté. Samos était sa patrie; on parlait de ses longs voyages; quelques disciples dévoués l'accompagnaient.

Pour nous tenir le plus près de la vérité, en cherchant à reproduire l'image de Pythagore, de sa doctrine et de son entreprise, nous nous garderons de puiser aux sources altérées du néo-platonisme. En lutte avec la foi nouvelle du genre humain, l'hellénisme, voulant se fortifier de toute l'autorité des traditions orientales, évoqua, pour ainsi parler, Pythagore, et l'érigea en hiérophante, en révélateur. Il faut écarter ces représentations fallacieuses. Toutefois, même en ne consultant que les premières traditions, on trouve dans Pythagore des signes particuliers qui le distinguent des législateurs politiques. Ceux-ci, la plupart du temps, étaient nés au milieu de la société qu'ils réformèrent; ils en redressaient les usages, ils en expri-

maient le génie. Pythagore nous apparaît, autant que nous pouvons le discerner, avec un esprit plus universel. Il aspire à la vérité suprême, à la vertu parfaite. Il annonce que la sagesse peut seule conduire au bonheur, à la paix.

A Crotone, Pythagore, après avoir fait naître la curiosité, excita l'enthousiasme. Dans le temple d'Apollon, il enseignait aux jeunes gens le respect des dieux et des parents, la tempérance et le courage. Il leur disait que l'assoupissement de l'esprit est le frère de la mort, et qu'il fallait se proposer de grandes choses, mais sans les annoncer et les promettre. Il ajoutait qu'il n'y avait rien de plus périlleux que de tenir dans la vie plusieurs chemins. Il acquit aussi un grand empire sur l'esprit des femmes. Il les rassemblait dans le temple de Junon pour leur conseiller la modestie, la simplicité. Il leur inspira l'horreur de l'adultère, et la résolution d'être désormais chastes et fidèles. A sa voix, les femmes de Crotone renoncèrent aux vêtements magnifiques, à tous les raffinements du luxe, et pour que la religion ne restât pas un prétexte à de vaines prodigalités, elles n'offrirent plus aux dieux que des ouvrages travaillés de leurs propres mains.

Une vaste doctrine servait de fondement à cette puissance morale qu'exerçait Pythagore. Pour ne mettre en relief que quelques traits, car nous n'avons point ici à nous engager, à la suite d'Aristote [1], dans les sinuosités de la théorie pythagoricienne, le sage de Samos enseignait que l'unité, la monade, était le principe de toutes choses, et que de la monade émanait la dyade infinie soumise à l'unité, comme l'effet à la cause [2]. De l'union de la monade et de la dyade, sortait la triade, nombre divin, et quand à la triade s'ajoutait la monade, il en résultait la tétrade, le plus mystérieux et le plus sacré des nombres, la tétrade qui embrassait et expliquait tout, Dieu, la matière et l'homme.

Pythagore divisait l'âme en trois parties : l'esprit, la raison, la passion. Tous les animaux avaient l'esprit et la passion, mais l'homme seul possédait la raison. Le monde était un animal sphérique, il était une harmonie, κόσμος, dont Dieu était l'âme. Émanation de cette âme universelle, l'âme hu-

[1] C'est dans les écrits d'Aristote, notamment dans sa *Métaphysique*, qu'il faut chercher la véritable philosophie de Pythagore, en dehors de l'alliage du néo-platonisme.

[2] Diog. Laert., lib. VIII, cap. I, § 19.

maine passait incessamment d'un corps dans un autre. Pythagore avait le souvenir de ses propres métamorphoses : il avait d'abord paru parmi les hommes sous la forme et le nom d'Œthalide, fils de Mercure; puis il avait été Euphorbe, en troisième lieu, Hermotime, et enfin un pêcheur de Délos, ayant nom Pyrrhus. Il se rappelait exactement ce que son âme avait fait et pensé dans ces migrations successives. L'âme de chaque homme devait dompter les passions, se purifier, et par la connaissance de la vérité, devenir semblable à Dieu. Pythagore avait coutume de dire que les dieux avaient fait aux hommes deux beaux présents, la vérité et la bienfaisance; il ajoutait que les dieux eux-mêmes n'avaient rien de plus précieux [1].

Cette morale si pure, au fond de laquelle on pressentait un dogmatisme mystérieux, assura bientôt à Pythagore une telle autorité qu'on le pressa de se mêler du gouvernement. Il donna des conseils au sénat qui était composé de mille citoyens [2]. Il

[1] Ælian., *Var. hist.*, lib. XII, cap. LIX.

[2] « Enixo Crotoniatæ studio ab eo petierunt, ut senatum

recommanda l'union qui était le meilleur rempart contre la tyrannie; le maintien de l'égalité qui, disait-il, n'engendrait pas la guerre; le respect de la justice et de la foi jurée dans les rapports avec les États voisins, car la bonne réputation d'une république la rendait plus respectable et plus forte. Il insista sur la nécessité de réformer l'éducation : il fit sentir combien était peu raisonnable la conduite de ces pères qui, après avoir pris grand soin de leurs enfants dans le premier âge, les abandonnent à eux-mêmes et les laissent maîtres de leur conduite au moment où se déchaînent les passions. Convaincus de la sagesse de ses paroles, les magistrats et les sénateurs confièrent à Pythagore la réforme de l'État et des mœurs.

A l'école de l'Égypte, le philosophe de Samos non-seulement avait puisé ce panthéisme idéaliste qu'il exprimait surtout par des nombres, mais il avait appris l'art d'inculquer une doctrine aux hommes si fortement qu'elle les pénétrât tout entiers, devînt la règle de leur vie, et comme une forme indestructible de leur intelligence. Il avait

« ipsorum qui mille hominum numero constabat, consiliis « suis uti pateretur. » — Val. Max., lib. VIII, cap. XV.

vu le sacerdoce égyptien, sa hiérarchie, ses prêtres dont un ordre immuable avait gradué les attributions et les offices [1]; de plus il avait observé comment la théocratie exprimait la pensée par des images, des figures et des énigmes. Disciple original et supérieur de la sagesse égyptienne, Pythagore conçut d'élever la philosophie à la dignité de la religion, et son école à la puissance d'une société politique. Il employa pour y réussir la discipline et le symbolisme.

De toutes les villes grecques de l'Italie, les jeunes gens affluaient pour entendre ses leçons; mais ils n'y étaient pas facilement admis. Pythagore disait que « toute espèce de bois n'était pas propre à faire un Mercure. » Il étudiait la physionomie [2] de ceux qui venaient s'offrir, leur caractère, leurs

[1] *Religions de l'antiquité*, par Creuzer et Guignaut, t. I, deuxième partie, pag. 792.

[2] La science de la physionomie n'est pas moderne. « Jam « a principio adolescentes, qui sese ad discendum obtule- « rant, ἐφυσιογνωμόνει. Id verbum significat, mores naturas- « que hominum conjectatione quadam de oris et vultus « ingenio deque totius corporis filo atque habitu sciscitari. » Aul. Gell. *Noct. Atticæ.*, lib. I, cap. IX.

habitudes. Lorsque après d'assez longs délais qui avaient soumis sa constance à une première épreuve, un jeune homme obtenait de commencer son noviciat, il revêtait une tunique blanche. Le costume était uniforme pour tous les membres de l'école, à quelque degré qu'ils fussent initiés. Le novice écoutait tout ce qui se disait autour de lui sans ouvrir la bouche, pas même pour demander un éclaircissement, une explication ; il s'instruisait dans un silence qui ne pouvait durer moins de deux ans. Muet et méditatif apprentissage où l'âme se formait à la contemplation de la vérité, sans les stériles débats et les luttes vaniteuses de la rhétorique.

Il n'y avait pas de discussion, ou s'il s'en élevait quelqu'une, elle se terminait par l'invocation de l'autorité du maître, et par ce mot célèbre : *Il l'a dit*, αὐτὸς ἔφα. Dans l'école, il y avait deux degrés. Au-dessus des écoutants, ἀκουστικοί, étaient ceux qui avaient acquis le droit de parler, d'écrire, de faire connaître leurs pensées. On les appelait μαθηματικοί, parce que dans un long silence ils avaient appris les sciences et les arts. On donnait aussi le nom de φυσικοί à ceux que l'étendue de

leurs connaissances et la vigueur de leur esprit faisaient pénétrer dans les principes de la nature[1]. Outre ces degrés apparents, l'école avait encore des secrets impénétrables : elle était mystérieuse comme un autre temple d'Isis.

La vie extérieure était la même pour tous. Le matin, dès qu'ils avaient secoué le sommeil, les disciples de Pythagore demandaient le calme de l'âme aux sons graves et doux de la lyre, et ils entraient dans les temples pour adorer les dieux. Ils y méditaient quelque temps; puis ils se livraient à des exercices gymnastiques, après lesquels ils prenaient un repas frugal. Pour les uns, venait alors le temps des affaires publiques; pour les autres, celui des études et des occupations particulières. Le soir, on se retrouvait; on se promenait ensemble; on s'asseyait à des tables où le vin paraissait quelquefois. Une courte exhortation rappelait les devoirs de la vie et les règles de l'école. La méditation recommençait alors : chacun s'examinait et se demandait compte à lui-même de ses actions et de ses pensées. Enfin cette journée, con-

[1] Aul. Gell. *Noct. Atticæ.*, lib. I, cap. IX.

sacrée à la pratique du bien, à la recherche de la vérité, se terminait comme elle avait commencé, par la musique, par l'harmonie. Les accords de la lyre, au moment où le corps se disposait à prendre un repos nécessaire, calmaient, par une sorte d'enchantement, les mouvements désordonnés de l'âme [1].

L'école formait une véritable communauté : nul n'y entrait sans y apporter son patrimoine[2]. Entre les disciples de Pythagore, il y avait une solidarité fraternelle. Plus tard, en dehors de la première communauté, ceux qui possédaient quelque bien, le partageaient avec les plus pauvres [3]. Clinias de Tarente apprit que Prorus, le Cyrénéen, était par un revers subit tombé dans la détresse; sur-le-champ il partit d'Italie pour Cyrène avec une forte somme, et rétablit les affaires de Prorus. Il ne l'avait jamais vu, mais il savait que c'était un membre de l'école.

[1] Plutarch. *de Isid. et Osir.*, t. VIII, pag. 508. « Pythagoras perturbationes animi lyra componebat. » L. A. Senec., *de Ira.*, lib. III, cap. IX.

[2] Aul. Gell. *Noct. Atticæ.*, lib. I, cap. IX.

[3] [illegible]

Entre les mains de Pythagore, la philosophie eut la puissance mystérieuse de la religion. Inculquant sa doctrine par des symboles, le maître frappait l'imagination; il ouvrait à la pensée une carrière infinie que chaque disciple parcourait suivant la mesure de ses forces. Le même symbole n'offrait à l'un qu'une vérité pratique, tandis qu'à sa lueur un autre s'engageait dans les dernières profondeurs de la spéculation. Cette duplicité du sens, attestée par la diversité des commentaires [1], provenait d'une image, voile plus ou moins transparent d'une grande idée. En face de cette image, l'intelligence pouvait remonter jusqu'aux premiers principes de la doctrine.

Telle était la puissante association par laquelle Pythagore dominait dans presque toutes les villes grecques de l'Italie [2]. A Crotone, où son influence était encore plus considérable qu'ailleurs, il détourna le sénat et le peuple de livrer cinq cents

[1] *Religions de l'antiquité*, par Creuzer et Guignaut, t. I, pag. 52.

[2] « In qua plurimis et opulentissimis urbibus effectus « suorum studiorum approbavit. » — Val. Max., lib. VIII, cap. VII.

bannis de Sybaris, qui s'étaient présentés devant eux en suppliants [1]. La guerre fut déclarée entre Crotone et Sybaris. La supériorité du nombre était du côté de Sybaris ; mais Crotone possédait une mâle et valeureuse jeunesse, que menait au combat l'athlète Milon, six fois vainqueur aux jeux olympiques. Dans cette lutte, les Crotoniates eurent le dessus. Usant sans pitié de la victoire, selon le droit des gens des sociétés antiques, ils ruinèrent Sybaris et en emportèrent chez eux les opulentes dépouilles.

Cependant la société pythagoricienne, qui formait une sorte de congrégation religieuse et philosophique, ne pouvait pas toujours échapper à l'envie, aux soupçons. Les disciples de Pythagore montraient un grand respect pour les dieux et pour le culte populaire; mais n'avaient-ils pas sur les choses divines des doctrines secrètes par lesquelles ils se séparaient de la foule avec un silencieux orgueil? Pythagore et ses adeptes professaient l'obéissance aux lois et n'attaquaient pas ouvertement la démocratie dans les villes où elle

[1] Diod., lib. XII, cap. IX.

régnait : néanmoins on soupçonnait qu'ils inclinaient au régime aristocratique. D'ailleurs on remarquait qu'ils constituaient eux-mêmes une sorte d'aristocratie qui se croyait supérieure par ses lumières au peuple et aux magistrats.

C'est ainsi qu'à l'admiration, sentiment qui toujours se lasse vite, succédèrent des défiances jalouses, des inimitiés menaçantes. Un des principaux citoyens de Crotone, nommé Cylon, fier de ses richesses et de son crédit, avait eu le désir de devenir pythagoricien [1]. Mais, au sein de l'école, on avait craint son humeur difficile et sa remuante ambition : on l'avait écarté. Dès lors il trama la perte de ceux qui l'avaient humilié par un refus. Cylon accusa les pythagoriciens de s'ériger en tyrans de la république, de contrarier les volontés du peuple, d'être les ennemis de l'égalité. Bientôt un parti formidable se déclara contre l'école, non-seulement à Crotone, mais dans toutes les villes où elle comptait des adeptes. La haine n'eut pas moins d'ardeur qu'autrefois l'enthousiasme. Un jour le peuple de Crotone mit le feu à la maison

[1] Diod. *Fragm.*, lib. X.

où se trouvait Pythagore avec ses disciples : c'était la demeure de l'athlète Milon. La plupart périrent dans l'embrasement. Seul avec Lysis[1] et Archytas, Pythagore put échapper aux flammes. Où porta-t-il ses pas? où mourut-il? Suivant les uns, il fut tué près de Crotone; selon d'autres, il atteignit Tarente, d'où il se rendit à Métaponte; là, pour se soustraire aux fureurs de la multitude, il se réfugia dans le temple des Muses où, suivant une tradition, la faim le consuma au bout de quarante jours[2].

Contre l'école, le soulèvement fut général. Quand les autres villes apprirent ce qui s'était passé à Crotone, elles proscrivirent à leur tour les pythagoriciens. Polybe atteste, après plusieurs siècles, la commotion profonde que produisit dans les cités grecques de l'Italie cette persécution où les meilleurs citoyens furent enveloppés[3]. L'anarchie fut quelque temps maîtresse, et les Grecs durent inter-

[1] Bentley a démontré que ce Lysis ne pouvait être celui qui fut le précepteur d'Épaminondas.

[2] Diog., Laert., lib. VIII, cap. I, § 21.

[3] Ὡς ἂν τῶν πρώτων ἀνδρῶν ἐξ ἑκάστης πόλεως οὕτω παραλόγως διαφθαρέντων. — Polyb. *Hist.*, lib. II, cap. XXXIX.

venir au milieu de toutes ces factions. L'historien de Mégalopolis a remarqué, non sans plaisir, que les Achéens furent surtout acceptés pour arbitres : ils donnèrent à l'Italie plusieurs de leurs institutions. Crotone, Sybaris qui se relevait de ses désastres, et Caulonia, formèrent une sorte de confédération; elles élevèrent un temple à Jupiter *Homorius*. Non loin du temple, un édifice fut construit pour qu'on y délibérât sur les affaires communes [1].

Malgré les obscurités et les exagérations accumulées autour du nom de Pythagore, il est permis d'affirmer qu'environ cinq siècles avant l'ère chrétienne [2], une société philosophique et religieuse, empruntant à l'Égypte ses doctrines et son organisation, s'établit dans cette partie de l'Italie que colonisèrent les Hellènes, et qui s'appela la Grande Grèce. Ce fait laissa dans les esprits une impression assez forte pour que longtemps après, on voulût voir dans les lois de quelques villes une appli-

[1] Polyb. *Hist.*, lib. II, cap. XXXIX.

[2] L'époque de la naissance de Pythagore est un des points les plus débattus de la chronologie ancienne. Chacun des savants qui ont voulu éclaircir la question depuis Lloyd jusqu'à Fréret et Meiners, a apporté une date différente.

cation de la doctrine pythagoricienne. S'il faut en croire Diodore[1], le Locrien Zaleucus fut un disciple du sage de Samos. Sénèque pensait avec Posidonius que Zaleucus et Charondas avaient appris les principes de la justice dans le silencieux sanctuaire de la célèbre école[2]. Diogène Laerce, qui a rassemblé confusément toutes les traditions, parle de Pythagore comme du maître de plusieurs hommes qui s'illustrèrent en Italie, notamment de Zaleucus et de Charondas[3]. Ainsi on s'accordait à reconnaître entre les idées de Pythagore et les lois de quelques villes italiques une ressemblance qui trahissait une parenté.

Néanmoins il n'est pas possible, en pesant les témoignages d'Aristote et de Polybe, de croire que Zaleucus ait été disciple de Pythagore. Zaleucus appartient à une époque plus lointaine. Non loin du promontoire Zéphirium, Locres fut fondée, vers le VIIIe siècle avant l'ère chrétienne, par un ramas

[1] Diod., lib. XII, cap. XX.

[2] « Zaleuci leges Charondæque laudantur. Hi non in foro, « nec in consultorum atrio, sed in Pythagoræ tacito illo sanc- « toque secessu didicerunt jura.... » L. Ann. Senec. Epistol. XC.

[3] Diog. Laert., lib. VIII, cap. I, § 15.

de fugitifs qui arrivèrent en Italie de tous les points de la Grèce. Cette origine, qu'Aristote avait indiquée, n'était pas démentie par les Locriens eux-mêmes, comme nous l'apprend Polybe, qui avait fait chez eux plusieurs voyages et leur avait rendu des services importants[1].

Du milieu d'un mélange assez impur s'éleva un législateur qui sut donner à Locres des institutions fortes, des lois religieuses et morales, sanctionnées par des peines sévères. Une aristocratie composée de cent familles[2] gouvernait la république, et c'était dans ces familles que le premier magistrat, le *cosmopole*, était choisi. Le sénat, composé de mille membres, était particulièrement chargé du maintien des lois, et il est probable que la noblesse et le peuple se réunissaient dans des assemblées générales[3]. Pendant deux siècles, les lois de Zaleucus furent observées exactement : les Locriens repoussèrent les nouveautés. On dit qu'ils punirent avec rigueur un homme qui, au retour d'un long voyage,

[1] Polyb., *Histor.*, lib. XII, cap. v.

[2] *Ibid.*

[3] Sainte-Croix. *Mémoires des inscriptions et belles-lettres*, t. XLII.

demanda ce qu'il y avait de nouveau. C'était offenser les lois que de supposer qu'elles pouvaient être changées.

Le préambule de ces lois est célèbre, et Cicéron a remarqué que Platon s'était proposé de l'imiter[1]. Le législateur qui entreprenait de civiliser des hommes violents et incultes, ressemblait au maître qui s'adresse à la raison d'un enfant. Il leur donnait non-seulement des lois, mais des préceptes et des conseils. Il leur recommandait de faire le bien et de craindre la justice divine. « Il faut d'abord, enseignait Zaleucus[2], que tous ceux qui habitent la ville et le territoire reconnaissent l'existence des dieux, et qu'à la vue du ciel et de l'univers, ils en admirent l'ordre et l'harmonie. Ce n'est pas l'œuvre de l'homme ou du hasard. Il faut donc honorer et adorer les dieux comme les auteurs de tous les biens qui nous arrivent. Que chacun maîtrise son âme, la purifie, en écarte tout mal, car Dieu ne se trouve pas honoré par les prières des méchants, et ne se laisse pas toucher, comme les misérables

[1] *De Legib.*, lib. II, cap. VI.

[2] Stobæi Serm. *De Legib. et Morib.*

mortels, par de magnifiques cérémonies ou de somptueuses offrandes. La vertu et la pratique du bien peuvent seules lui plaire. Aussi chacun doit s'efforcer d'être bon et de devenir par ses actions cher aux dieux. Il faut plus craindre ce qui mène à l'ignominie que ce qui conduit à la pauvreté, et il faut considérer comme le meilleur citoyen celui qui aime mieux perdre ses richesses que d'offenser la justice.

« A ceux que ces paroles ne persuaderaient pas et dont l'âme se tournerait vers l'injustice, il est annoncé ceci : Citoyens, femmes et habitants, tous doivent se souvenir qu'il est des dieux qui punissent les méchants, et ils doivent avoir devant les yeux le moment où chacun touchera aux bornes de la vie. Alors le repentir s'empare de ceux qui vont mourir[1]; ils se souviennent de leurs actions coupables, et ils voudraient n'avoir jamais rien fait que de juste. Chacun doit donc toujours agir comme s'il était à cette heure suprême, car de cette façon, il observera toujours la justice et les lois.

« Si quelqu'un se sentait obsédé par un mau-

[1] Πᾶσι γὰρ ἐμπίπτει μεταμέλεια τοῖς μέλλουσι τελευτᾷν. Stobæi Serm. *De Legib. et Morib.*

vais génie qui voudrait l'entraîner au mal, qu'il visite les temples des dieux, qu'il embrasse leurs autels, qu'il cherche dans leurs sanctuaires un refuge contre l'injustice qui exerce sur le cœur de l'homme une si impitoyable tyrannie, et qu'il supplie les dieux de l'en délivrer. Qu'il se rende assidu auprès des hommes célèbres par leur sagesse et leur vertu; qu'il écoute leurs discours sur la vie heureuse et sur le châtiment des méchants, afin qu'il soit détourné des œuvres injustes[1]. »

Après ces conseils, dont le religieux caractère semble comme un obscur pressentiment de la sagesse du christianisme, Zaleucus insista sur l'amour que chaque citoyen devait à la patrie. C'était une impiété de l'abandonner pour aller vivre sur une terre étrangère. On ne s'étonnera pas que le législateur d'un État naissant ait fait un crime de l'émigration et l'ait menacée de peines sévères. Les haines implacables entre citoyens étaient considérées comme une sorte d'attentat, car elles exposaient la république à de grands périls. Dans ses

[1] Ἵνα ἀποτρέπηται τῶν ἀδίκων ἔργων. Stobæi Serm. *De Leg. et Morib.*

inimitiés politiques, le bon citoyen ne devait jamais oublier qu'elles devaient se terminer plus tard par une réconciliation[1]. Fidèle à la pensée des législateurs et des institutions helléniques qui se proposaient toujours de maintenir l'égalité des biens, Zaleucus défendit aux propriétaires de vendre leurs patrimoines, quand leur détresse n'était pas constatée[2]. Il réglementa, s'il faut en croire la tradition, avec beaucoup de sagesse les contrats et tout ce qui appartenait à la vie civile.

Locres fut des colonies de la Grèce une des mieux policées. C'est le témoignage qu'en rend Platon[3], quand il regrette qu'elle ait succombé sous la puissance de Syracuse. L'histoire des relations de Locres avec la métropole de la Sicile est tragique. Denys l'Ancien, qui aspirait à dominer dans les villes grecques de l'Italie[4], épousa une fille de l'aristocratie locrienne, et ce mariage attira sur Locres de grands malheurs[5]. En effet, Denys le

[1] Diod., lib. XII, cap. xx.
[2] Arist. *Polit.*, lib. II, cap. iv.
[3] *De Legib.*, lib. I.
[4] Voy. ch. xiv, *Syracuse*.
[5] Arist. *Polit.*, lib. V, cap. vi.

Jeune, chassé de Syracuse, abusa de l'hospitalité que lui donnèrent les Locriens, comme à un parent, à un allié. On vit bien que sa tyrannie n'avait fait que changer de théâtre. Après s'être emparé de la citadelle, il crut pouvoir violer toutes les lois impunément. Ni la sainteté du nœud conjugal, ni la chasteté des vierges ne furent respectées. L'exil, le meurtre et la confiscation lui livrèrent les biens des citoyens les plus riches[1].

La vengeance fut peut-être plus horrible encore que ces forfaits, car après six ans de patience, les Locriens, se saisissant de la femme et des filles de Denys, qui avait pris la fuite, les firent passer des plus indignes outrages aux plus cruelles tortures. Le corps de ces malheureuses femmes fut déchiré par des pointes de fer, par des aiguilles qui pénétraient dans les ongles et dans tous les membres. Quand la mort eut mis fin à ces affreux tourments, les os furent pilés dans un mortier, et le peuple se distribua les lambeaux de chair avec des imprécations contre ceux qui n'en mangeraient pas[2]. Hi-

[1] M. J. Justin., lib. XXI, cap. II.

[2] Athen. *Deipnosoph.*, lib. XII, sect. LVIII.

deuses représailles qui trahissaient dans les mœurs de ce peuple, célèbre par ses lois, une irréparable décadence.

A côté du nom de Zaleucus nous trouvons dans les traditions antiques celui de Charondas, qui en est comme inséparable. Ici le doute et l'obscurité recommencent non sur les institutions et les lois, mais sur l'homme qui les créa. Néanmoins, entre Diodore qui fait de Charondas un citoyen de Thurium, donnant des lois à sa ville[1], et Aristote, qui nous montre dans une époque plus reculée Charondas, originaire de Catane, devenant le législateur non-seulement de sa patrie, mais des autres villes chalcidiennes de l'Italie et de la Sicile[2], on ne saurait longtemps hésiter. Toutes ces villes, qui avaient une origine commune, puisque les Chalcidiens descendaient des Ioniens, se soumirent naturellement aux mêmes lois, et c'est ainsi qu'on peut s'expliquer que Charondas ait été appelé le législateur de Thurium, sans y être né, sans y avoir vécu.

Il y eut donc, autant qu'il est permis de le con-

[1] Diod., lib. XII, cap. II.

[2] Arist. *Polit.*, lib. II, cap. IX.

jecturer, une législation commune à plusieurs villes et dont l'uniformité n'était pas détruite par quelques différences dans l'application. A ces lois comme à celles de Zaleucus était attaché un préambule où l'on commençait par rappeler qu'il fallait tout rapporter aux dieux, qui étaient la cause de toutes choses[1]. Or, pour se trouver d'accord avec la Divinité, il fallait pratiquer la justice et la vertu. On les pratiquera d'autant mieux qu'on fuira le commerce des méchants notés d'infamie par la république. Après ces préceptes venaient des conseils sur l'exercice de l'hospitalité, sur le respect dû aux vieillards et aux magistrats.

On devait aussi, disait le législateur, combler d'honneurs et d'éloges le riche qui secourait le pauvre comme s'il était son fils, et qui prenait ainsi soin d'un défenseur de la commune patrie. Tous les citoyens étaient mis sous la surveillance les uns des autres. C'était une pieuse action de dénoncer même ses proches, car pour chaque citoyen rien ne pouvait être plus proche et plus cher que la patrie. Et personne ne devait haïr son dénonciateur : car

[1] Stobæi Serm. *De Legib. et Morib.*

c'était se rendre coupable d'un nouveau crime, d'ingratitude envers le médecin qui voulait vous guérir de la plus funeste des maladies, de l'injustice. Celui-là était vraiment digne de blâme dont la maison surpassait en magnificence les temples des dieux. Rien de ce qui appartenait aux particuliers ne devait effacer en richesse et en grandeur les monuments publics. Chaque citoyen devait aimer la femme qu'il avait épousée selon les lois, et en avoir des enfants : il ne devait pas égarer ailleurs les dons de la nature et la semence de l'espèce humaine[1]. La femme légitime devait garder à son époux une chaste fidélité et ne pas avoir de commerce impie avec d'autres hommes, autrement elle encourrait la colère des démons vengeurs qui chassent des maisons les épouses adultères, et chargent leurs têtes de haines fatales.

Tels étaient les principaux préceptes du législateur, et pour qu'ils fussent connus de tous, on les récitait dans les fêtes après les hymnes en l'honneur des dieux. Plusieurs traits, comme la délation, déclarée obligatoire, montrent que ces lois étaient

[1] Ἡ γὰρ φύσις τεκνοποιίας ἕνεκεν οὐκ ἀκολασίας ἐποίησε τὴν σποράν. Stob., *ibid.*

faites pour des sociétés naissantes, où tout était sacrifié à l'intérêt impitoyable de la communauté.

Il est vrai que dans les lois de Charondas telles que les rapporte Diodore, nous trouvons le correctif d'un châtiment infamant pour le délateur convaincu de calomnie[1]. Le coupable était promené par la ville, ayant sur la tête une couronne de tamarin, couronne dérisoire qui le désignait à tous comme le plus méchant des hommes. Pour échapper à cette honte plusieurs se donnèrent la mort. A Thurium tout citoyen qui, ayant des enfants, passait à de secondes noces, était noté d'infamie, c'est-à-dire qu'il ne pouvait exercer aucune magistrature. Le législateur craignait toujours, dans ces petits territoires, l'excès de la population, et en même temps il cherchait à entretenir dans la communauté une sorte d'égalité morale. Aussi avait-il voulu que tous les enfants reçussent la même instruction littéraire : l'État rémunérait les maîtres. Le lâche qui désertait son poste n'était pas puni de mort, mais il était exposé pendant trois jours sur la place publique en habits de

[1] Diod., lib. XII, cap. XII.

femme [1]. Cette peine produisait une impression profonde, et elle avait cet autre avantage, de ne pas priver la patrie d'hommes qui, plus tard, pouvaient retrouver le courage et l'honneur.

Dans les colonies grecques de l'Italie, l'office du législateur était peut-être plus facile que dans la Grèce elle-même. Tous ces hommes que leurs passions, leurs crimes ou le destin avaient poussés loin de leur patrie, et qui, pour s'en faire une nouvelle, s'étaient réunis des points les plus divers sur un sol étranger, désiraient ardemment la prospérité de la colonie naissante, et si, de leur sein, s'élevait un homme supérieur, extraordinaire, ils lui obéissaient avec docilité. Sans opposition le législateur se trouvait investi d'une puissance souveraine, il gouvernait l'homme tout entier, il le transformait. Fortifiant par l'étude des grands exemples et des institutions célèbres les inspirations de son propre génie, il choisissait parmi les lois et les disciplines dont la pratique avait déjà prouvé la force, les plus sages et les meilleures, et il les appropriait habilement aux convenances

[1] Diod., lib. XII, cap. XVI.

et aux intérêts de la cité qu'il fondait. Zaleucus fit aux lois de la Crète, de Sparte et d'Athènes de judicieux emprunts.

En arrêtant leurs regards sur la Grèce, les législateurs des villes italiques remarquèrent aussi les défauts et les travers des Hellènes, leur inconstance et leur mobilité. Afin de s'en garantir, afin d'assurer aux lois qu'ils faisaient une longue durée, il était naturel qu'ils voulussent en rendre la réforme périlleuse pour ceux qui voudraient l'entreprendre. S'il y a une exagération suspecte dans la tradition suivant laquelle on étranglait le novateur dont l'avis n'était pas adopté, et dans cette autre qui nous représente Charondas se perçant de son épée pour se punir d'avoir lui-même enfreint une de ses lois en paraissant armé dans l'assemblée du peuple, du moins on ne peut révoquer en doute la ferme intention du législateur de défendre son ouvrage contre la légèreté, contre la continuelle inquiétude qui avait été pour la Grèce la cause de tant de commotions.

C'était même au milieu de ces révolutions intérieures que la Grèce avait rejeté hors de son sein un grand nombre de ses enfants. Des Achéens, des

Doriens, des Ioniens étaient venus établir à l'extrémité méridionale de l'Italie, comme une autre Grèce avec la diversité de ses races et de ses institutions. Alors s'éleva la dorienne Tarente que la sagesse de sa constitution primitive ne sauva pas plus tard d'une corruption qui demeura célèbre[1]. Nous avons parlé de Crotone et de Sybaris fondées par les Achéens. Cumes dut sa naissance à des Ioniens, et plus tard elle-même rebâtit Naples, qui portait auparavant le nom de Parthénope.

L'intelligence et l'art de la Grèce s'épanouirent dans ces villes qui eurent des historiens, des poëtes et des statuaires. On s'accorde à croire aujourd'hui que l'illustre Zeuxis vit le jour à Héraclée, cette fille de Tarente. Entre la Grande Grèce et la Sicile, dont la civilisation avait tant d'opulence[2], les relations et les jalousies étaient perpétuelles; mais la Sicile plus puissante opprima presque toujours sa rivale. Plusieurs fois les villes grecques de l'Italie cherchèrent à établir entre elles une sorte de confédération[3]. Toujours cette tenta-

[1] *Imbelle Tarentum*. Q. Hor. *Epist.*, lib. I, epist. VII.

[2] Voy. ch. XIV, *Syracuse*.

[3] Diod., lib. XIV, cap. XCI.

tive échoua. Cependant non loin de ces cités si faibles, et presque au milieu de leurs richesses croissait quelque chose de vigoureux et d'obscur, un peuple pauvre et inconnu qui devait faire, de la soumission de la Grande Grèce, comme la première étape de la conquête de l'univers.

Le moment est venu d'embrasser d'un dernier regard le monde grec où l'homme se montra si fécond et si brillant. Créateur comme il appartient à l'humanité de l'être, c'est-à-dire avec les éléments qui lui sont fournis par la nature des choses, le génie grec tira des croyances et des notions asiatiques, surtout égyptiennes, une religion qui par un point touchait aux premiers efforts, aux premières découvertes de la science, et par l'autre atteignit les suprêmes beautés et les derniers prodiges de l'art. Pendant que la science à la fois spéculative et pratique mêlait ses conceptions et ses procédés aux dogmes et aux rites religieux, l'art s'éleva des grossières et colossales figures de l'Égypte à la plus parfaite image du corps humain; il lui donna des proportions si justes, une expression si sublime que l'ouvrage sorti des mains de l'homme parut un convenable

exemplaire de la Divinité. C'est que le statuaire s'inspirait non-seulement de l'étude exacte de la nature, mais aussi des allégories, des traditions et des fables qui faisaient le fond des communes croyances. Il ne voulait pas en taillant le marbre, en découpant l'or et l'ivoire, rester au-dessous de l'attente des peuples et de l'imagination des poëtes. Cette émulation de la sculpture et de la poésie produisit un culte qui éleva la raison de l'homme, mais qui aussi enflamma ses sens. La pente fut rapide; l'adoration intellectuelle du beau dégénéra, et il n'y eut sorte de voluptés que la Grèce corrompue ne voulût essayer et assouvir.

La pensée chez les Hellènes fut dès le début hardie et systématique. En face de la nature, elle chercha les principes des choses. Thalès prit l'eau pour principe, Anaximène l'air, Héraclite le feu; à ces trois éléments Empédocle ajouta la terre; Anaxagore supposa une infinité de principes auxquels il donna pour origine première la suprême intelligence. Nous venons de voir Pythagore et son école confondant les principes des êtres avec les principes mathématiques, faire du nombre l'essence de toutes choses. Lorsque Platon et Aristote

parurent, ils ne succédèrent pas seulement à Socrate, ce martyr de la philosophie morale, mais à une élite d'ingénieux penseurs qui déjà avaient tout agité. C'est au milieu de théories accumulées dans un temps assez court, qu'ils développèrent leur puissance d'invention métaphysique.

L'imagination portée dans la philosophie distingua surtout Platon, tandis que la critique appliquée à toutes choses fut le principal caractère du génie d'Aristote. C'étaient l'idéal dans tout son éclat et le jugement dans toute sa force. En donnant à ses dialogues une immortelle vie, Platon réunit les plus attrayants contrastes; il se montra tour à tour observateur fin et délié, utopiste dogmatique[1], métaphysicien profond, poëte étincelant, émule de Pindare non moins que d'Aristophane. Sans doute Platon aimait la vérité; mais il l'aimait surtout sous la forme du beau, d'une éloquente allégorie, d'une poétique tradition. On le surprend parfois à accueillir des théories contradictoires avec une impartialité qui touche à

[1] Voy. la *Philosophie du Droit*, t. II, l. IV, chap. 1er. Les philosophes, *Platon*.

l'indifférence, et dans ce majestueux philosophe, qui s'approcha le plus possible des sources de la sagesse orientale, on sent la prédominance du tempérament athénien et littéraire.

Tel ne fut pas le maître d'Alexandre que l'amour d'une vérité une et rigoureuse possédait invinciblement. Les faits et la raison des faits, voilà ce qu'Aristote chercha partout avec une infatigable exactitude, dans la métaphysique, dans la science politique[1], dans la morale, dans la critique littéraire, dans l'histoire naturelle. Il fut le législateur de la raison, le plus profond théoricien politique qu'aient eu les anciens, et le fondateur de l'anatomie comparée. Par une admirable convenance Aristote reculait les bornes et augmentait les forces de l'esprit humain, au moment où Alexandre répandait la civilisation grecque jusqu'aux extrémités de l'Asie.

Après ces grands hommes il faut descendre. Épicure et Zénon durent surtout leur célébrité au caractère exclusif de leur théorie. Le premier pro-

[1] La *Philosophie du Droit*, l. VI, chap. II, *Aristote*. — Voy. aussi l'appendice du premier volume de cette histoire.

fessa le plaisir, le second le devoir. Chacun courut à leur école suivant ses penchants, et la philosophie ainsi partagée eut presque l'autorité d'une religion. Les deux sectes s'accrurent, et de la Grèce leur puissance passa dans Rome. César, au moment où il se proposait de porter la main sur la république, tenait pour Épicure, si vigoureusement interprété par Lucrèce, et le stoïcisme eut pour disciples Sénèque et Thraséas. Plus tard, un esclave et deux empereurs, Épictète et les Antonins apportèrent à la doctrine du Portique, non-seulement le tribut de leurs pensées et de leurs maximes, mais la sanction de leurs vertus. Noble compensation des erreurs et des mensonges débités au nom de la philosophie par de cupides sophistes qui, après avoir défiguré la vérité, réclamaient leur salaire.

Ce qui dura le moins dans le monde grec, ce fut la cité, l'État. Les constitutions politiques dont nous avons exposé les origines, l'esprit et les vicissitudes, étaient fondées, la plupart sur la conquête et toutes sur l'esclavage. Les violences de la conquête survivaient dans les distinctions de race, dans les classifications et les partis qui divisaient

ces petites républiques. De là des troubles sans cesse renaissants, des bannissements, des meurtres, des spoliations. Dans ces catastrophes, l'État perdait souvent l'élite de sa jeunesse et ses meilleurs citoyens.

Mais la plus grande inégalité créée par la conquête était l'esclavage, institution contemporaine des premiers jours de la vie sociale, et que les philosophes ne songeaient pas à censurer. L'esclavage ne choquait pas leur raison, tant il était une condition acceptée, une manière d'être naturelle d'une partie du genre humain. Inévitablement, les esclaves exercèrent sur le sort des cités grecques une influence funeste. Quand la paix et l'ordre régnaient, les esclaves apportaient, par leur travail, aux riches qui en disposaient comme de leur bien et de leur chose, des forces, des ressources, une opulence dont souvent abusaient ceux-ci, soit en se livrant à une voluptueuse oisiveté, soit en opprimant les pauvres citoyens. Si l'esprit de faction se déchaînait, il n'était pas rare que les esclaves devinssent les ennemis de leurs maîtres et de formidables auxiliaires de la démagogie. Quelquefois même, à la faveur d'une révolution, ils envahis-

saient la cité, c'est-à-dire qu'ils usurpaient le droit de suffrage. Il y avait des esclaves dans l'assemblée du peuple qui condamna Phocion[1].

Que l'État, en Grèce, fût aristocratique ou démocratique, d'origine dorienne ou ionienne, il était aux yeux de tous la justice même, la règle de toutes choses, le but de toutes les actions. Dans l'État, l'homme s'absorbait pour en recevoir les idées, les principes et les passions qui devaient le faire mouvoir. « Les législateurs, lisons-nous dans un fragment de l'antiquité[2], se sont proposé d'établir l'égalité parmi les hommes, et de rendre impossibles à chaque citoyen les excès de la mollesse et de la volupté. C'est pourquoi ils ont fait briller à tous les yeux l'image des vertus. Ils ont aussi composé des lois, sur les contrats, les obligations, et sur tout ce qui est nécessaire à la communauté politique; ils ont même réglé les vêtements, et tous les autres détails de la vie, afin que pour tous la vie fût uniforme. » Le chemin qui conduisait à cette uniformité était une éducation générale embrassant l'âme et le corps, une discipline tyranni-

[1] Voy. chap. XVI.

[2] Athen. *Deipnosoph.*, lib. XII, sect. LXV.

que, maîtrisant l'homme jusqu'au tombeau. Ainsi la raison, la justice, le développement de l'intelligence comme l'exercice des forces physiques, les habitudes intimes et domestiques non moins que les devoirs du citoyen, tout découlait, tout dépendait de l'État.

Alors il paraissait naturel et convenable qu'à certaines époques l'État pût tout entreprendre et tout changer. Le partage des terres, l'abolition des dettes étaient des moyens légitimes entre les mains de l'État pour arriver au bien général avec lequel il se confondait.

Dans cette constitution de la cité antique que devenait la liberté humaine? L'homme n'était plus qu'un rouage de cet organisme si rigoureusement coordonné. Cette justice de l'État, cette δίκη, qui faisait le partage de toutes choses, *la loi*, νόμος, régnait d'une manière absolue : elle étouffait dans l'homme le sentiment du droit et de la liberté. Le droit, tel que les modernes le connaissent, cette expression immortelle de la personnalité humaine, cette sanction de la pensée, cette forme essentielle de la raison, resta comme enseveli dans les profondeurs de l'âme.

La personnalité humaine se fit jour par un autre endroit, par le génie, par l'originalité des grands hommes. Il arriva que dans ces cités dont les constitutions portaient encore les traces de la hiérarchie et du despotisme de l'Orient, l'héroïsme et l'esprit grecs surent conquérir la liberté, la puissance réfusées par les lois. Ni la tyrannie des institutions, ni l'aveuglement et la méchanceté du peuple n'empêchèrent le génie d'éclater. Les obstacles devinrent plutôt des aiguillons.

Plus Thémistocle trouva la démocratie d'Athènes imprévoyante, jalouse d'un pouvoir qu'elle était incapable de manier, et non moins frivole qu'ingrate, plus il s'affermit dans ses hardis desseins et ses qualités merveilleuses, plus son génie prit de souplesse et son âme de grandeur. Les travers et les passions des Athéniens furent plutôt pour Périclès des points d'appui que des entraves. Il gouverna le peuple pendant vingt ans avec une incomparable majesté, méprisant ses murmures, le ramenant toujours à l'obéissance par l'autorité de sa parole, l'éclat de ses actes, et par le charme des loisirs qu'il lui faisait. Les Thébains cherchèrent quelquefois à humilier Épaminondas en lui assignant de

petits emplois, en lui préférant pour la conduite de leur armée des hommes médiocres : à ces ineptes injustices, Épaminondas opposait un front calme et serein, et l'inébranlable résolution de faire des Thébains, en dépit d'eux-mêmes, le premier peuple de la Grèce. La véritable force de l'esprit et de l'âme aime la lutte et trouve un aliment dans la nécessité même de triompher d'une résistance opiniâtre. Ce ne fut pas un des moindres attraits pour l'ambition d'Alexandre que d'avoir à vaincre la Grèce elle-même avant d'aller la venger en Asie. Il se sentait avec un orgueilleux plaisir comprenant les intérêts et le rôle de la race hellénique, mieux que Sparte et Athènes; aussi son ardeur s'en accrut et sa gloire en grandit.

L'excellence politique de la Grèce n'est donc pas dans ses constitutions et ses lois, mais dans quelques hommes; elle est dans Thémistocle, elle est dans Alexandre, types accomplis, éternel honneur de la race humaine.

Quant au génie général de la nation hellénique, nous en avons dit, dès le début[1], les qualités et les

[1] Chap. I et III.

défauts. Ajoutons que l'esprit grec se distinguait plus par l'étendue que par l'invention. La flexibilité dans l'étendue en était le principal caractère : don précieux qui permettait aux Grecs d'embrasser toutes les faces de la science et de la pensée, comme tous les aspects de la vie, et de ne pas s'emprisonner, ainsi que font trop les modernes, dans une seule fonction ou dans une aptitude unique.

Mais, généralement, la gravité manquait aux Grecs. Dans leur conduite, dans leurs discours, dans leurs écrits, on sentait quelque chose de léger, de futile et de vain, qui souvent engendrait le mensonge. Les Égyptiens les appelaient des enfants, les Romains ne parlaient pas sans dédain de la *Græca calliditas*[1], et les Juifs triomphaient tant de l'ignorance vaniteuse des Grecs sur les premiers temps du monde, que de l'impuissance de leurs législateurs, comparés à Moïse qui ne se contentait pas de donner des préceptes, mais savait se faire obéir[2].

Justes reproches qui ne détruisent pas la gloire

[1] T. Livii lib. XLII, cap. XLVII.

[2] Flav. Joseph. *Contra Ap.*, lib. I, cap. I et II; lib. II, cap. VI.

de la Grèce. Si la Grèce ne s'est pas élevée à toute la vérité, elle nous a fait connaître le beau ; elle nous en a donné la contemplation et la délectable jouissance. Dans la vie du genre humain, elle a été le peuple médiateur entre l'Europe et l'Orient. Des flancs de l'Asie elle a tiré tous les rudiments de la civilisation; elle les a façonnés; elle les a revêtus d'une lumière dont tous les peuples ont reçu les rayons. Puisse-t-elle, puisque de nos jours elle s'est ranimée, trouver un avenir heureux ! Puisse cette tardive indépendance n'être pas sans honneur! Mais si un destin sévère ne lui épargnait pas les malheurs dont il accable des peuples plus jeunes et plus puissants, qu'elle se console par la magnificence de ses souvenirs. Au milieu des âges qui s'écoulent et des révolutions qui se succèdent, le génie grec demeure l'artiste par excellence, le poëte de l'humanité.

NOTES



NOTES.

L'histoire a des noms grands entre tous que l'Orient ne réclame pas moins que l'Occident. Tels sont ceux d'Alexandre, de Charlemagne, de Napoléon. Il y a une tradition qui veut que Charlemagne ait visité Jérusalem. La Syrie et l'Égypte ont sur Napoléon des légendes dont le nombre peut s'augmenter encore.

Au sujet d'Alexandre, il y avait des raisons particulières pour que l'Orient en fît l'histoire. L'orgueil national des Perses a pris l'initiative de ces récits ou plutôt de ces inventions souvent contradictoires, qui sont l'œuvre de plusieurs générations d'écrivains. Nous n'en pouvons mieux donner une idée qu'en empruntant deux notices à la savante *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. La première de ces notices concerne Darius ; la seconde, Alexandre.

NOTICE SUR DARA.

Dara, nom persan qui est plûtôt appellatif que propre ; car Dara en langue persanne signifie un souverain, d'où vient que Saadi dans son *Bostan* parlant de Dieu, dit qu'il

est bien-faisant, liberal, et pourvoyant aux necessitez d'un chacun : qu'il est le Dara ou le souverain des hommes, et le Dana, c'est-à-dire celuy qui les gouverne avec une tres-profonde sagesse, par laquelle il penetre les secrets les plus cachez.

Cependant ce nom est donné particulierement au fils de Darab fils de Bahaman, que l'on trouve souvent nommé encore Darab le jeune, neuviéme et dernier roy de Perse de la race ou dynastie des Caianides.

Ce monarque n'avoit pas les qualitez de son pere; car il étoit severe, violent et cruel, ce qui lui attira la haine des peuples, et même des plus grands de sa cour, qui écrivirent à Alexandre, pour l'exhorter d'entreprendre la conquête de la Perse.

Ce soulevement des Persans fit qu'Alexandre qui avoit déja succedé à Philippe son pere dans le royaume des Grecs, refusa d'abord d'envoyer le tribut ordinaire que les Grecs payoient tous les ans aux roys de Perse, qui consistoit en mille beizat ou œufs d'or dont il est parlé dans la vie de Darab fils de Bahaman; de sorte que Dara ayant envoyé un ambassadeur vers lui pour ce tribut, il lui fit cette réponse : L'oyseau qui pondoit ces œufs s'est envolé en l'autre monde.

Ce refus, joint à la raillerie, fit que Dara assembla une tres-puissante armée pour reduire Alexandre à son devoir; et celui-ci de son côté se mit aussi en état non seulement de le recevoir, mais aussi d'aller au devant de lui jusqu'en Perse, pour lui livrer bataille. Le choque des deux armées fut terrible : mais l'avantage demeura tout entier du côté d'Alexandre; car Dara se retirant de la mêlée dans ses pavillons, ne fut pas plûtôt arrivé pour prendre du repos, que deux de ses principaux officiers natifs de la ville de Hamadan lui passerent leurs épées au travers du corps, et prirent la fuite vers le camp du vainqueur.

Alexandre ayant appris ce qui s'étoit passé, courut aussitôt à la tente de Dara qui étoit sur le point de rendre les derniers soupirs : il lui prit la tête et la mit sur ses genoux, pleurant une si triste avanture. Dara ouvrit un peu les yeux, et se voyant entre les mains de son ennemi, poussa un grand soupir : mais Alexandre lui protesta avec de si grands sermens, qu'il n'avoit aucune part à sa mort, qu'il demeura persuadé que sa protestation étoit sincere, et employa ce qui luy restoit de vie pour lui recommander la vengeance de sa mort. Il accorda même à Alexandre sa fille nommée Rouschenk ou Roxane en mariage, et le pria de ne point mettre les gouvernemens de Perse entre les mains des Grecs. Dara après avoir dit ces dernières paroles, et qu'Alexandre lui eut promis de les executer, passa en l'autre vie ayant accompli quatorze ans de son regne. *Khondemir*.

Le Tarikh Montekheb dit que ce prince aliena de soy l'esprit et l'amour de ses sujets par sa cruauté, ce qui fit que quelques-uns des siens le mirent en pièces à coups d'épées dans sa propre tente, et appellerent Alexandre fils de Philippe, pour le placer sur le trône.

Le Lebtarikh ajoûte qu'Alexandre pour satisfaire à la parole qu'il avoit donnée à Dara, établit d'abord des Persans pour commander dans la Perse, et que ce sont ces princes que les historiens appellent Molouk Thaovaif, les roys du pays ou des familles : mais que peu aprés il vouloit changer ces gouverneurs persans, et leur en substituer de grecs, si Aristote son premier vizir et ministre d'État ne l'eût empêché de le faire : car ce philosophe lui conseilla de conserver tous ceux qui étoient de la famille royale de Perse dans toutes les principales charges de l'État.

Le même auteur dit que Dara est le fondateur de la ville de Perse nommée Abcherab, et que de son temps les Grecs qui possedoient plusieurs États dans l'Iran, c'est-à-dire en Asie,

avoient souvent des differends avec les roys de Perse sur le sujet du tribut qu'ils étoient obligez de leur payer.

Ce Dara est le Darius Codomanus des Grecs, que quelques historiens de la Perse prétendent avoir été le frere d'Alexandre le Grand.

NOTICE SUR ALEXANDRE.

Escander, ou Iscander. *Alexandre.* Le Lebtarikh, le Tarikh Montekheb, Khondemir, et tous les autres historiens orientaux disent qu'il y a eu deux Alexandres, tous deux surnommez Dhûlcarnein, c'est-à-dire, aux deux cornes. L'origine de ce surnom vient des deux cornes du monde, c'est à sçavoir l'Orient et l'Occident, comme les Orientaux les appellent, que ces deux conquerans ont subjugué.

Le premier et le plus ancien de ces deux Alexandres, est celuy que l'on tient avoir construit la muraille épaisse qui renferme les nations septentrionales dans les confins du nord, et qui les empêche de faire irruption dans les pays plus méridionaux de l'Asie. C'est cette muraille qui est ordinairement nommée le rempart de Jagiouge et de Magiouge, c'est-à-dire, de Gog et de Magog pour parler selon les Hébreux.

C'est aussi ce premier Alexandre duquel on dit qu'il ne put jamais trouver la fontaine de vie, apres l'avoir cherchée long-tems inutilement dans la region tenebreuse, c'est-à-dire, inconnue de l'Orient, que Khedher fut le seul qui la trouva, et qui en bût : ce qui le rendit immortel.

Le second Alexandre qui est le nôtre, que les Orientaux appellent Roumi, c'est-à-dire, le Grec, est communément appellé *Ben Filicos*, fils de Philippe, quoy qu'effectivement il fut fils de Darab fils de Bahaman, c'est-à-dire de Darius qui avoit épousé la fille de Philippe de Macédoine, et qui la

renvoya à son pere, quoy qu'elle fût déjà grosse de luy, à cause de la puanteur de sa bouche qu'il ne pouvoit souffrir. Cette fille de Philippe accoucha d'un fils de Darius, dans la maison de son pere, qui fit élever l'enfant comme s'il eût été son propre fils; c'est pourquoy le surnom de fils de Philippe luy demeura.

Alexandre était selon cette tradition des Perses, frère de Dara qui est le dernier Darius, surnommé Codomanus, fils du premier Darius d'une autre femme que la mere d'Alexandre. Ce prince ayant appris de qui il étoit véritablement fils, et que la couronne de Perse lui appartenoit comme à l'aîné, entreprit aprés la mort de Philippe, de faire la guerre à Dara son frere : il le défit en plusieurs rencontres; et apres l'avoir tué en bataille rangée, il se rendit maître absolu de la Perse, où il régna en qualité de dixiéme roy de la race des Kaianides.

Il regna quatorze ans depuis la mort de Philippe, et mourut dans la ville de Scheherezour en Assyrie, apres avoir partagé ses États entre quatre-vingt-dix de ses principaux capitaines, dont le premier se nommoit Lagus, c'est Ptolomée, fils de Lagus.

Eskenderous son fils, autrement appelé Artous ou Ardous, c'est Aridæus que les Grecs disent avoir été son frere, n'eut point de part dans cette succession; car il s'attacha entierement à l'étude de la philosophie sous la discipline d'Aristote, qui avoit été maître de son pere.

Le Tarikh Montekheb remarque plus particulierement qu'Alexandre un peu avant sa mort partagea les provinces de la Perse entre les enfans des princes qu'il avoit dépoüillez, et qu'il les leur donna à foy et hommage, Sangiac tharikilhé, dit-il, comme le sultan des Turcs donne des Sangiaks, et des Timars, c'est-à-dire des bannieres et des commandes, à condition que ceux qui en sont pourvus, entretiennent un tel nombre de soldats à son service; mais que ces princes

apres la mort d'Alexandre, de tributaires ou feudataires qu'ils étoient, se rendirent absolus et souverains : ce sont ces princes que les Arabes et les Persans qualifient dans leurs histoires et chroniques du nom de Molouk al thaovaif, les roys des nations ou familles qui font une dynastie particuliere dans la suite des roys de Perse.

Le même auteur appelle Alexandre le Grand Escander Dhoulcarnein Al Thani Al Jounani, Alexandre aux deux cornes, le second du nom, et le Grec, où il faut remarquer que les Orientaux qui parlent plus correctement, appellent les anciens Grecs Jounân, Joniens, du mot hebreu Javan, et les modernes, Roumi, mot qui signifie proprement Romains, parce que les Grecs étoient sujets des Romains, et que l'empire des Romains avoit été transféré chez eux.

Le Lebtarikh dit qu'Alexandre le Grec bâtit les villes d'Alexandrie en Egypte, de Damas en Syrie, de Herat, qui est l'Ariat des anciens en Khorassan, Samarkande dans la province de Mavaranahar, c'est-à-dire, de de-là la riviere, qui est l'Oxus, et que son corps fut porté aprés sa mort en Alexandrie dans un cercueil d'or, que sa mere fit changer en un autre fait de marbre d'Egypte.

Hafez raconte dans son Baharistan qu'Alexandre ayant pris une place forte, donna ordre que l'on la saccageât : quelques grands de sa cour luy dirent qu'il y avoit dans cette place un fort grand philosophe qui méritoit bien d'être écouté, Alexandre commanda aussi-tôt qu'il fut appellé ; mais l'ayant trouvé de fort mauvaise mine, il le méprisa, et dit à ceux qui le luy avoient présenté : Voilà une étrange figure d'homme ! Le philosophe indigné de ce mépris, récita hardiment à ce prince ces vers qu'il composa sur le champ.

Prince dépourvû de courtoisie et de civilité, vous avez tort de me mépriser sur ma mauvaise mine.

Le corps de l'homme n'est qu'un fourreau, dans lequel l'âme est mise, comme une épée.

C'est de cette épée qu'il faut faire état, et non pas du fourreau.

Il ajoûta à ces vers les paroles qui suivent : L'on peut dire d'un homme qui n'est doué d'aucune vertu, que son corps ne luy sert que de prison ; car son âme se trouve réduite en un lieu si chétif et si étroit, que toute autre prison seroit pour lui une campagne ouverte, en comparaison de celle-là. Celuy qui est chargé de vices, a toujours cent soucis qui le tourmentent. Il ne faut ni prévôt ni archers pour le mettre aux fers, ni pour lui donner la gêne : car la même peau qui couvre son corps, est pour lui une prison perpétuelle.

Ce même philosophe luy dit ensuite qu'il n'étoit pas raisonnable d'envier aux autres les biens que Dieu, et la nature leur avoient donnez : l'envieux est toujours en colere, et querelle, pour ainsi dire, continuellement son createur ; il trouve mauvais tout ce qu'il donne aux autres, et voudroit toujours avoir ce qui n'est pas fait pour luy. La coûtume ordinaire de l'envieux est de résister toujours aux ordres de celuy qui gouverne le monde avec tant de sagesse. Aussi sa bouche qui murmure toujours contre la Providence, ne mérite autre chose que d'être remplie de terre. Il se plaint sur tout ce qu'il voit dans les mains d'autruy, disant continuellement : Quelle raison y a-t-il que celuy-ci ait plutôt cela que moy ? Le discours de ce philosophe plut si fort à Alexandre, qu'il luy donna la permission de le poursuivre, et témoigna vouloir bien recevoir ses avis. Il continua donc son discours, en cette maniere : Les sages usent libéralement de leurs biens, et en font part pendant leur vie à leurs amis : mais les avares sont si fols, qu'ils amassent des richesses pour leurs ennemis.

Puis entrant plus avant dans ce qui le regardoit plus particulierement, il luy dit : Les railleries et les injures que les

grands font aux petits, ternissent le lustre de leur grandeur, diminuent le respect que l'on a pour eux, et leur attirent enfin le mépris. Un poëte dit : Si vous vous divertissez aux dépens d'un pauvre misérable, je crains fort que cette maniere si indigne ne vous fasse perdre quelque chose de la grandeur que vous affectez. Ne vous mocquez jamais d'un homme de basse naissance ; car en le faisant, vous perdrez toujours quelque chose du respect qui vous est dû.

Celuy qui s'accoûtume à frapper celuy qui ne peut pas luy resister, mourra à la fin sous les coups des plus foibles, et celuy qui se sert de son épée, sans pitié, tombera enfin sous l'épée des gens qui n'auront point de pitié.

Alexandre ayant ouy de si belles choses de la bouche de ce philosophe, pardonna en sa consideration à la ville qu'il vouloit ruiner, et le renvoya comblé de faveurs, et de tres-riches presens. Les historiens grecs et latins rapportent quelque chose d'assez semblable, touchant Alexandre, qu'ils disent avoir épargné la ville de Thebes, en consideration de Pindare.

Les Orientaux citent en plusieurs endroits de leurs ouvrages des actions et des paroles memorables de ce monarque, lequel n'est pas moins connu parmi eux que parmi nous.

Le Nighiaristan rapporte que l'on luy presenta un jour un chef de rebelles pieds et mains liez, comme un homme destiné au dernier supplice. Alexandre le fit mettre en liberté, et luy pardonna au grand étonnement de tous ceux qui furent presens à cette action : un de ses favoris prit la hardiesse de luy dire : Si j'avois été en votre place, seigneur, je n'aurois point usé de clemence envers cet homme ; et il luy répondit aussi-tôt : Parce que je ne suis pas en la vôtre, je luy ay pardonné, et il ajoûta ensuite ces paroles : Je pardonne volontiers à mes ennemis, parce que je trouve

un plaisir beaucoup plus grand dans la clemence que dans la vengeance.

Hafez rapporte dans son Baharistan qu'Alexandre ayant ôté à un de ses officiers une charge considerable, luy en avoit donné une autre de peu de consequence pour l'éprouver : Cet officier s'étant un jour presenté devant luy, il luy demanda comment il s'accomodoit de ce second office qu'il luy avoit donné, l'officier luy répondit fort sagement : Ce n'est ni l'office, ni la charge qui rendent celuy qui la possede, considerable : mais c'est celuy qui en est pourvu qui la releve, et qui luy fait honneur. Chaque charge pour petite qu'elle soit, demande un homme sage et qui aime la justice pour l'exercer. Alexandre fut si satisfait de la modestie et du bon sens de cet officier, qu'il luy rendit sa premiere charge avec éloge.

Le même auteur rapporte qu'Alexandre étant un jour interrogé, comment il avoit pû en si peu de temps, et dans un âge si peu avancé, conquerir tant de pays, et établir une si grande monarchie, il leur répondit en ces termes : C'est en traitant si-bien mes ennemis, que je les ay obligés à devenir mes amis; et en caressant si soigneusement mes amis, qu'ils se sont attachez inviolablement à mon service.

Cette réponse donna sujet à un poëte persan de parler ainsi à son prince : Voulez-vous que vôtre empire devienne aussi grand, et aussi fleurissant que celuy d'Alexandre, pratiquez les vertus d'Alexandre. Faites-vous des amis de vos ennemis mêmes, et rendez vos amis toûjours plus affectionnez à votre personne, en leur faisant du bien.

Khondemir rapporte dans la vie d'Alexandre qu'un homme sçavant, mais tout déchiré, et en tres-mauvais ordre, luy ayant presenté une requête parfaitement bien écrite, et conçûe en des termes fort choisis, ce prince comparant cet écrit avec l'habit et l'état du suppliant, luy dit : Si vous

aviez eu autant de soin de vous presenter devant moy en un état decent et honnête, que vous en avez pris à écrire votre requête, j'aurois été plus satisfait. Le suppliant luy répondit aussi-tôt : Votre esclave a reçu de la nature quelque avantage pour parler. et pour écrire; mais vous, grand monarque, qui étes si vanté pour votre magnificence et liberalité, vous en avez un tres-grand au-dessus de moy, en ce qui regarde la distribution et la qualité des habits. Alexandre fut si content de cette repartie ingenieuse, qu'il luy fit aussi-tôt donner un habit de tres-grand prix.

Le même auteur nous dit encore que ce prince voyant sa derniere heure venue, écrivit ces deux vers à sa mere pour la consoler.

> Vôtre fils après avoir conté quelques momens de vie, est livré à la mort :
>
> Il a passé comme un éclair, et laisse seulement après luy, la matiere de beaucoup discourir.

L'auteur du Rabi alakiár rapporte les actions et les paroles suivantes d'Alexandre : Alexandre étant interrogé pourquoy il honoroit plus son maître que son pere, répondit : Mon pere m'a fait descendre du ciel en terre, et mon maître m'a fait monter de la terre au ciel.

Il disoit : Heureux celuy qui ne nous connoît point, et que nous ne connoissons point; car si nous connoissons quelqu'un, cela ne luy sert qu'à prolonger la journée de son travail, et luy diminuer son sommeil.

Alexandre étoit sujet à la colere, et il avertissoit ses amis du peril qu'il y a d'accoster les princes, lorsqu'ils sont irritez : car si la mer, disoit-il, donne à peine de la seureté à ceux qui navigent pendant son calme, que sera-ce, quand les vents l'agitent et soûlevent ses flots.

Motannabi dit sur ce sujet : Le prince est une mer où il

faut pêcher des perles quand elle est paisible, et s'en garder quand elle est orageuse.

Le même prince dit un jour à un de ses ministres qui l'avoit long-tems servi : Je ne suis point satisfait de vous; car je suis homme, et je sçais que comme tel je suis sujet à l'erreur, et à l'oubly; cependant vous ne m'avertissez jamais d'aucun de mes défauts : si vous ne vous appercevez pas plus que moy de mes fautes, c'est ignorance; si vous vous en appercevez, et que vous me les cachiez, c'est trahison.

Les Orientaux arabes, persans, et turcs ont fait plusieurs ouvrages sur la vie et sur les conquêtes d'Alexandre le Grand; mais ce sont tous plûtôt des romans que des histoires. Nezami, Hatefi, et Ahmedi en ont composé en vers persans sous le nom d'Iskender Nameh, et d'Aineh Iskenderi. Il y a aussi un gros ouvrage en vers turcs qui est à peu prés la traduction de celuy de Nezami.

Dahaloui est aussi l'auteur d'un Aineh Iskender en vers persans; ce titre signifie le miroir d'Alexandre le Grand : mais cet ouvrage est plus moral et politique qu'historique.

Les chrêtiens de l'Orient ne sont pas moins fabuleux sur le sujet d'Alexandre, que les musulmans : il n'y a qu'à voir ce qu'en disent Abulfarage, et Ebn Batrik, qui le font fils de Nectambus roy d'Egypte, lequel ayant été chassé de son royaume par Artaxerxes Ochus, se déguisa en astrologue, et coucha avec Olympias femme de Philippe roy de Macedoine.

Ajoûtez encore à cette fable celle du muid de graine de sesame que Darius envoya à Alexandre pour luy faire connoître le nombre infini de ses soldats, et le sac de graine de senevé, dont Alexandre fit present à Darius pour luy apprendre la valeur des siens.

Ebn Batrik rapporte aussi les éloges funebres que les philosophes firent autour du cercueil d'or rempli de miel où étoit son corps, dans la ville d'Alexandrie, et Abulfarage



